This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

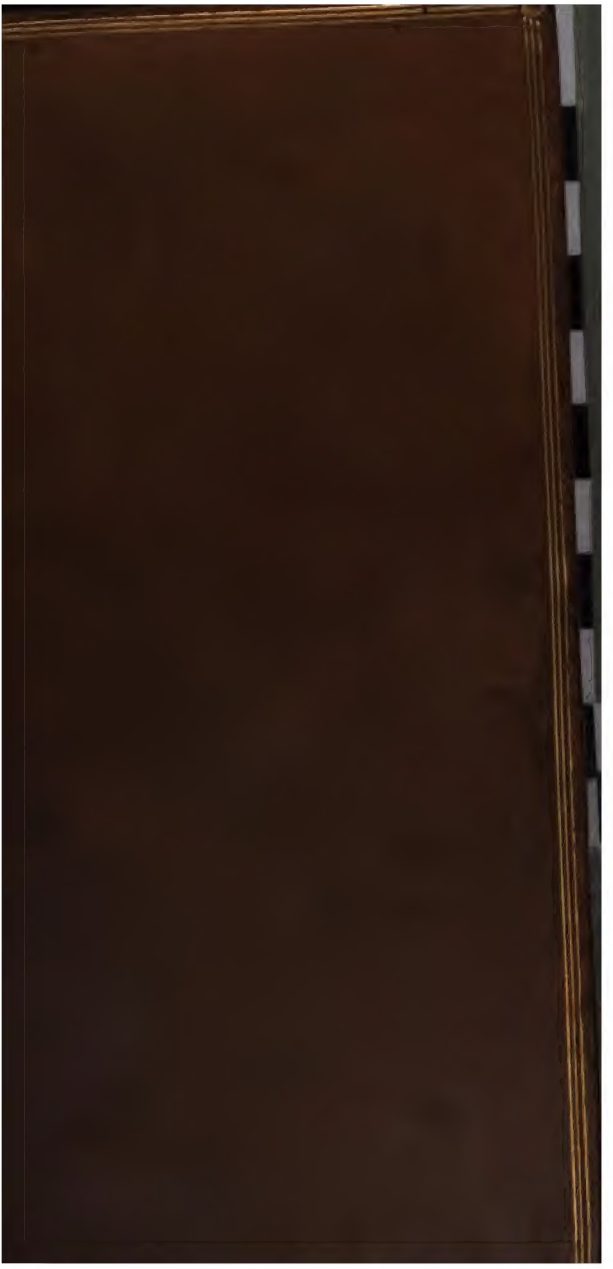
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

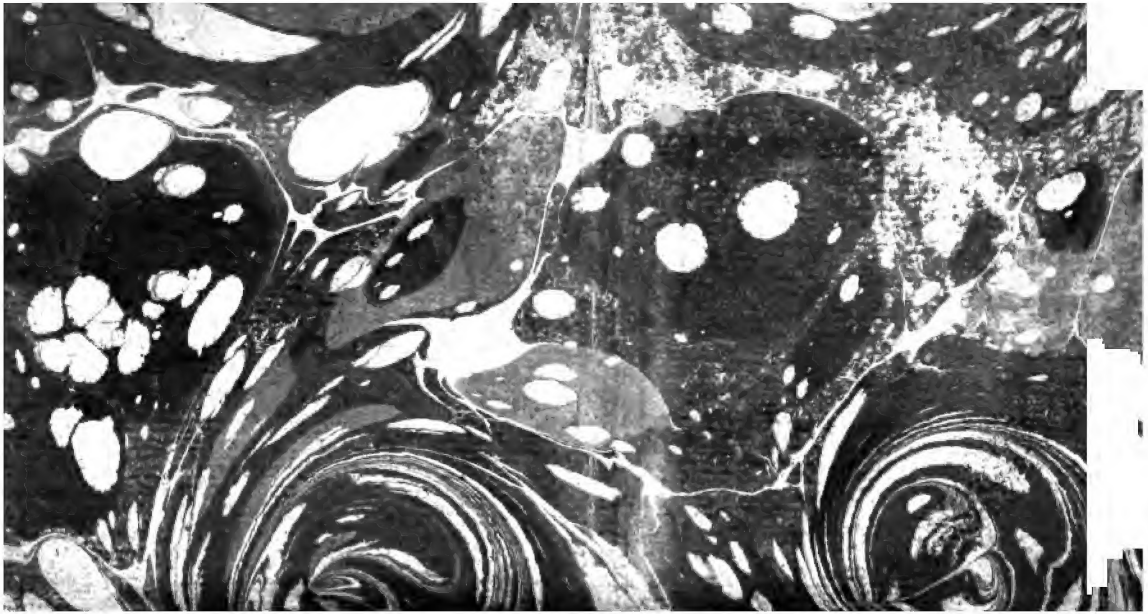
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



286 C 22.



HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON

NOUVELLES LETTRES

ANGLOISES

OU

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON,

Par l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME TROISIEME.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LV.

LIBRARY OF THE TAYLOR
UNIVE
5 NOV 19
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

On ſe croit obligé d'apprendre au Lecteur, que l'Ouvrage Anglois aïant été fini ſur de faux Mémoires, qui en rendent la concluſion fort inſipide, on s'en eſt heureuſement procuré de plus fidèles & de plus intéreſſans : ils forment environ le tiers de la ſeconde Partie du dernier Tome. Les ſoins que cette recherche a demandés, ſurtout dans un tems de guerre, ſont une aſſez bonne excuſe pour le délai de la publication.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME TROISIÉME.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE LVIII.

Miſs BYRON *à Miſs* LUCIE SELBY.

LE Docteur Barlet m'a demandé, quelles ſont les circonſtances de l'Hiſtoire de Clémentine dont je ſouhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'eſt engagé à me les tranſcrire. Je les lui ai marquées par écrit. Peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher; car j'ai commencé par quelques endroits qui ne ſont pas les plus intéreſſans, tels que l'Hiſtoire d'Olivia, celle de Madame Bemont, les différens entre Sir Charles & le Seigneur Jeronimo, &c. Mais, les vraies circonſtances, ma chere;

celles que je ſuis impatiente de ſavoir, ſont celles qui ſuivent :

La premiere converſation de Sir Charles avec Clementine, au ſujet du Comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occaſion de ſes premiers accès de mélancolie.

Les moïens, par leſquels Madame Bemont parvint à tirer, d'elle, l'aveu d'une paſſion qu'elle avoit ſi ſoigneuſement cachée aux plus tendres Parens du monde.

L'accueil qu'on fit à Sir Charles, lorſqu'il arriva de Vienne.

Comment ſes articles de conciliation, pour la Religion & la réſidence, furent reçus de la Famille, & de Clementine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triſte & derniere ſéparation ; ce qui la rendit néceſſaire, ce qui eſt arrivé depuis à Boulogne, & quelle eſt aujourd'hui la ſituation de Clémentine.

Si le Docteur s'explique nettement ſur ce dernier article, nous ſaurons peut-être ce qui fait déſirer le retour de Sir Charles à Boulogne, après une ſi longue abſence, & pourquoi il paroît perſuadé que ſa complaiſance ne ſera utile à rien.

O Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! Mais point de délai, je vous en conjure Sir Charles Grandiſſon ! Point de délai, cher Docteur ! Mon cœur ſouffre, de la penſée du moindre délai. Il ne peut la ſoutenir.

N. (*Pluſieurs Lettres contiennent ici les premiers détails que Miſs Byron a demandés au Docteur Barlet. Ils ſont d'une exceſſive longueur, qui oblige par conſéquent d'en ſupprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des évenemens. Mais on ſe croit obligé auſſi d'en conſerver quelques-unes, pour ſoutenir le caractere de l'ouvrage ; & peut-être placera-t'on les autres à la fin du dernier Tome, en forme de ſupplément.*)

N. CONFERENCE de Sir Charles avec Clémentine, à l'occaſion de ſes premiers accès de mélancolie. On doit remarquer que Sir Charles ne ſe défioit point encore qu'il en pût être le ſujet, quoiqu'elle eut rejetté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'eſt un extrait de ſes Lettres, qu'on va donner. Ainſi c'eſt lui-même qui fait ce récit au Docteur.

LE MARQUIS, la Marquiſe & le Chevalier Grandiſſon ſe promenoient dans une allée du Jardin. Clémentine, à qui

ſoit capable de l'attacher. Nous l'avons aſſûrée que nous ne lui parlerions plus de mariage, juſqu'à ce qu'elle ſoit diſpoſée elle-même à recevoir nos propoſitions. Ses yeux en larmes nous en ont fait des remercimens. Elle nous remercie par une révérence, lorſqu'elle eſt debout; & par une inclination de tête, lorſqu'elle eſt aſſiſe; mais il ne ſort pas un mot de ſa bouche. Elle paroît inquiéte & gênée, lorſque nous lui parlons. Voïez! elle entre dans le Temple Grec. La pauvre Camille lui parle, & n'obtient pas de réponſe. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus. Avançons-nous, par ce détour, juſqu'au petit bois de Myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui ſe paſſe.

En marchant, la Marquiſe me raconta que dans leur dernier voïage à Naples, un jeune Officier, nommé le Comte de Marcelli, homme aimable, mais ſans fortune, avoit aſpiré ſecretement au cœur de leur Clémentine. Ils ne l'avoient ſu que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raiſonnant avec eux ſur la cauſe de cette profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le Comte s'étoit adreſſé à elle, pour l'engager par de grandes offres à faire tomber une Lettre dans le

Nous étions arrivés au petit Bois de Myrthe, qui eſt derriere le Temple, & d'où nous entendîmes le Dialogue ſuivant :

Camille. Mais pourquoi, Mademoiſelle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? Vous ſavez combien je vous aime. Vous avez toûjours pris plaiſir à converſer avec moi. Quelle offenſe ai-je commiſe ? Je n'entrerai point dans ce Temple, ſi vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croïez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette perſécution ? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre paſſion, ni d'autre ſoin, ma chere Maîtreſſe.

Clem. Laiſſez-moi donc, Camille. Je me trouve mieux lorſque je ſuis ſeule. Je me ſens plus tranquille. Vous me pourſuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre. En vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chere Maîtreſſe ! je vous ſupplie . . . .

Clem. Allez-vous recommencer vos ſupplications ? Encore une fois, laiſſez-

Je m'écartai de quelques pas ; & paſſant dans l'allée qui conduiſoit au Temple, je m'approchai aſſez pour être apperçu : mais, la voïant aſſiſe, je me contentai de faire une profonde révérence. La Femme de Chambre étoit debout, entre deux Colomnes, ſon mouchoir aux yeux. Je doublai le pas, comme ſi j'euſſe appréhendé de troubler leur ſolitude ; & je paſſai aſſez vîte ; mais, enſuite, je rallentis aſſez ma marche pour entendre ce qu'elles diſoient. Clémentine ſe leva ; & s'avançant à l'entrée du Temple, elle jetta les yeux de mon côté. Il eſt paſſé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de diſcrétion. L'appellerai-je ? lui dit cette fille. Elle répondit ſucceſſivement : Non, oüi, non ; enfin, non, ne l'appellez point. Je veux faire un tour d'allée. A préſent, Camille, vous pouvez me laiſſer. Il ne manque point de monde, au Jardin, pour veiller ſur moi. Ou demeurez, ſi c'eſt votre intention. Peu m'importe par qui je ſois obſervée. Seulement, ne me parlez point lorſque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée, qui traverſoit celle où j'étois. Mais après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le tems qu'elle en approchoit, je la ſaluai reſ-

pectueuſement ; comme dans le deſſein de me retirer, pour la laiſſer libre. Elle s'arrêta, & je l'entendis répeter à Camille ; apprendrez-vous du Chevalier ce que c'eſt que la diſcrétion ? Je lui dis alors : pardonnez, Mademoiſelle ... n'eſt-ce pas porter trop loin la liberté ... Elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuſe aujourd'hui. Camille me tourmente. Les Poëtes de votre Païs, Monſieur, ſont-ils auſſi ſéveres que les notres, contre l'abus que les femmes font de leur langue ?

Les Poëtes de tous les Païs, Mademoiſelle, ſe vantent de la même inſpiration. Les Poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croïent ſentir.

Oui ? Monſieur. C'eſt un joli compliment que vous faites à mon ſexe.

Les Poëtes, Mademoiſelle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conſéquent le ſentiment plus vif : mais comme ils n'ont pas toûjours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t'il quelquefois d'expliquer fort bien les cauſes, & de ſe donner trop de carriere ſur les effets.

Elle apperçut ſon Pere & ſa Mere, entre quelques Orangers. Mon Dieu! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, Chevalier. Elle s'avança vers eux. Ils s'arrêterent. Vous paroiſſez, lui dit le Marquis, en converſation ſérieuſe avec le Chevalier Grandiſſon. Nous vous laiſſons, ma chere: votre Maman & moi, nous retournions au logis. Ils nous quitterent.

Jamais des Parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers ſon allée, Que je ſerois coupable de n'y pas répondre! Ne les aviez-vous pas déja vus, Monſieur?

Je ne faiſois que les quitter, Mademoiſelle. Ils vous regardent comme la meilleure des filles; mais ils ſont fort affligés de votre triſteſſe.

Je reconnois leur extrême bonté; & mon chagrin ſeroit de leur cauſer quelque peine. Vous ont-ils témoigné de l'inquiétude, Monſieur? Vous êtes le confident de toute la famille; & votre conduite noble & deſintereſſée vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même, ils ont déploré le triſte état dans lequel ils croïent vous voir. Ils l'ont déploré, les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher. Vous entendrez plaider votre cauſe. Approchez, vous dis-je. Venez entendre ce qu'il ſemble que le Chevalier prépare. Il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoiſelle, j'ai fini.

Non, Monſieur, je ne le puis croire. Si vous avez commiſſion de mon Pere & de ma Mere, je ſuis prête, comme je le dois, à vous écouter juſqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoiſelle! repris-je d'un air attendri; digne objet de tant d'inquiétudes! que puis-je, que dois-je vous dire? Mes vœux pour votre bonheur peuvent me rendre importun: mais comment eſperer d'obtenir votre confiance, lorſqu'elle eſt refuſée à votre Mere?

Que veut-on, Monſieur? Quelles vûës a t'on ſur moi? Je ne ſuis pas en bonne ſanté. J'étois vive; j'aimois la converſation, le chant, la danſe, le jeu, les viſites, & je n'ai plus de gout pour tous ces amuſemens. Il ne m'en reſte que pour la ſolitude. Je ſuis contente avec moi-même. La compagnie m'eſt devenue à charge, & je ne ſuis pas libre de penſer autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, Mademoiſelle, dans une perſonne de votre âge ? Votre famille n'en conçoit pas la raiſon, & c'eſt ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en ſuis bien fachée.

Aucun plaiſir ne paroit faire impreſſion ſur votre ame. Vous êtes d'une pieté exemplaire ; on n'a jamais eu plus de reſpect que vous, pour la Religion ; cependant...

Vous, Monſieur ! Un Anglois, un Héretique...., pardonnez ſi je vous donne ce nom ; mais n'eſt-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de pieté & de Religion.

Nous ne toucherons pas, s'il vous plait, à cet article. Ce que je veux dire, Mademoiſelle...

Oui, Monſieur, j'entens ce que vous voulez dire, & j'avouerai que je ſuis quelquefois une créature fort mélancolique. Je ne ſais d'où me vient cette altération : mais elle eſt réelle ; & je ne ſaurois être plus à charge à perſonne, que je le ſuis à moi-même.

Mais, Mademoiſelle, ce mal doit avoir une cauſe. N'eſt-il pas étrange que vous ne répondiez que par des ſoupirs & des larmes à la plus tendre &

la plus indulgente des Meres ? Cependant, elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obſtination ou de l'humeur ; c'eſt le même reſpect, la même douceur, la même complaiſance, qu'elle a toujours été charmée de trouver dans ſa cherè Clémentine. Elle n'oſe forcer votre ſilence. Sa tendreſſe lui fait craindre de vous preſſer trop. Comment pouvez-vous donc, chere Sœur ! [pardonnez cette liberté Mademoiſelle] comment pouvez-vous quitter une ſi bonne Mere, ſans lui dire un mot de conſolation ? Comment pouvez-vous la voir ſouffrir elle-même, le cœur plein, les yeux moüillés de pleurs, n'aïant pas la force de s'arrêter, & ne ſachant néanmoins où porter ſes pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de conſolant à votre Pere affligé ? Comment le ſecret d'une ſi facheuſe altération demeure-t'il impénetrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs eſpérances?

Elle verſa quelques larmes. Elle pancha la tête vers Camille, & elle s'appuïa un moment ſur ſon bras. Enſuite ſe relevant vers moi ; quelle peinture vous me faites de mon obſtination &

de la bonté de ma Mere ! Je ſouhaiterois... Oui je ſouhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fut jointe à celle de mes Ancêtres ! Je faiſois la conſolation de ma Famille, & je vois que je n'en ſerai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiſelle !

Ne me blâmez point. Rien ne me ſatisfait dans moi-même. Quel miſérable Etre, que celui qui ne peut ſupporter ſon exiſtence !

Je ne me flatte pas, Mademoiſelle, que vous preniez aſſez de confiance à votre quatriéme Frere, pour lui ouvrir votre cœur. Ce que je vous demande uniquement, c'eſt de ſoulager celui de la meilleure des Meres, & de la mettre en état de rendre le même ſervice au meilleur des Peres.

Elle a paru réflechir. Elle a détourné le viſage. Elle a pleuré. Je l'ai crüe à demi vaincüe.

Chargez votre fidelle Camille, Mademoiſelle, de déclarer vos peines à votre Mere.

Arrêtez, Monſieur [comme rappellant ſes idées.] N'allez pas ſi vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! Quoi donc ? Qui vous a dit que j'aie quelque choſe à réveler ? Vous êtes inſinuant,

Monſieur. Vous m'avez preſque perſuadée que j'ai quelque ſecret qui me peſe ſur le cœur ; & lorſque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos inſtances, je n'ai rien trouvé. De grace, Monſieur... Elle s'eſt arrêtée.

Et de grace, Mademoiſelle, (en prenant ſa main) ne croïez pas que je me paye de cette défaite.

Vous êtes trop libre, Monſieur. (Sans retirer cependant ſa main.)

Pour un Frere ! Mademoiſelle. Trop libre pour un Frere ! (Et je quittai ſa main.)

Hé bien, qu'eſt-ce donc que mon Frere demande de moi ?

Il vous ſupplie, il vous conjure ſeulement, de déclarer à votre tendre, à votre excellente Mere...

Arrêtez, Monſieur, je vous en ſupplie à mon tour. Quoi ? Que voulez-vous que je déclare ? Apprenez moi donc vous-même, inventez un ſecret qu'il me convienne de déclarer ; & s'il m'épargne la peine des recherches, peut-être parviendrai-je alors à rendre au moins mes Freres plus tranquilles.

Ce badinage, Mademoiſelle, commence à me donner quelque eſpoir. Continuez dans cette agréable diſpoſi-

tion, & le ſecret touche de lui-même à ſa fin. Les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voïez ici, ne ceſſe pas de me tourmenter, par la folle imagination que j'ai de l'amour. Une jeune perſonne de mon ſexe ne peut être grave & ſe livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuſe auſſitôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, ſi j'avois donné à quelque homme au monde le pouvoir de me cauſer la moindre inquiétude. Je me flatte, Monſieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon Frere, vous n'avez pas de votre Sœur une ſi mépriſable idée.

Mépriſable! je ne conviens point, Mademoiſelle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi? lorſqu'il s'égare dans le choix de l'objet?

Mademoiſelle!

Qu'ai-je dit qui vous étonne? Auriez-vous deſſein... Mais je n'ai penſé ici qu'à vous faire connoître que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je pénetre vos inſinuations; & que le jour, ſi vous vous en ſouvenez, où vous me lûtes quatre Vers d'un de vos Poëtes, qui conte-

noient une peinture si forte de la mélancolie des Amans, je suppose que vous aviez la malice de m'en faire l'application. Mais si vous avez eu cette vûë, Chevalier, je vous assûre qu'elle étoit sans fondement; comme l'importunité de ceux qui m'insultent & me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d'amour.

Je vous proteste, Mademoiselle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors! Ni à présent, j'espere.

Je me souviens des vers. Comment pourrois-je vous les appliquer? Le refus que vous avez fait de plusieurs Amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du Comte de Belvedere, quoi qu'approuvé de toute votre Famille, sont des convictions....

Voïez, Camille! (en m'interrompant avec précipitation) le Chevalier est convaincu. Je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eut à me reprocher de l'amour.

Mais, Mademoiselle, si vous donniez

quelque explication à votre Mere, ſur la mélancolie qui a pris la place de votre enjoûment naturel, ne vous épargneriez-vous pas des ſoupçons qui paroiſſent vous chagriner ? Peut-être votre triſteſſe vient-elle du regret que vous avez, de ne pouvoir entrer dans les vuës de votre Pere... Peut-être....

Des explications ! interrompit-elle ; entendrai-je toujours parler d'explications ? Hé bien, Monſieur, je ne ſuis pas en bonne ſanté, je me déplais à moi-même ; faut-il le redire ?

Si votre inquiétude venoit de quelque ſcrupule de conſcience, je ne doute pas, Mademoiſelle, que votre Confeſſeur....

Il ne me rendroit pas plus tranquille. C'eſt un homme de bien, mais ſi ſévere ! [Ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant ſi Camille n'avoit pû l'entendre.] Il s'allarme quelquefois plus qu'il ne devroit. Et pourquoi ? Parceque les bonnes qualités que je vous connois me portent à juger bien de vos principes, & que tout Héretique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos ſentimens.

Votre Mere, Mademoiſelle, me demandera ſi vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere,

naturellement ouvert, lui persuade que tout le monde doit être aussi peu reservé qu'elle. Votre Pere, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque assez qu'il seroit charmé de me voir obtenir cette grace de vous, à titre de quatrieme Frere. Mr l'Evêque de Nocera ....

Oui, oui, Monsieur, je sais que vous êtes adoré dans ma Famille. J'ai moi-même une parfaite considération pour vous, & je crois la devoir à un quatrieme Frere, qui m'a si genereusement conservé le troisiéme. Mais, Monsieur, qui peut l'emporter sur votre propre obstination, dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé? Si j'avois quelque poids sur le cœur, croïez-vous que ma confidence fut réservée pour un homme, qui est né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumiere? Devenez Catholique, Monsieur, & je ne vous déguiserai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'est alors que vous serez mon Frere; & je délivrerai un des plus saints Hommes du monde, des allarmes dont il est rempli pour moi, lorsqu'il me voit dans un commerce familier avec un Héretique aussi obstiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de secrets que je ne vous commu-

nique volontiers, comme à mon Frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiſelle, de les déclarer à votre Mere, à votre Confeſſeur, à Mr l'Evêque de Nocera...

Oui, ſi j'en avois.

Au reſte, j'admire que votre Confeſſeur s'allarme de la faveur avec laquelle je ſuis traité dans votre Famille. M'eſt-il jamais arrivé, Mademoiſelle, de vous parler de Religion?

Je l'avoue, Monſieur: mais vous êtes d'une obſtination dans vos erreurs, qui ôte l'eſpérance de vous en convaincre. Je vous conſidere réellement, ſuivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon quatriéme Frere: je ſouhaiterois que tous mes Freres fuſſent dans le ſein d'une même Religion. Voulez-vous que le Pere Mareſcotti entre là-deſſus en conférence avec vous? & s'il léve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction?

Diſpenſez-moi, Mademoiſelle, de toutes les diſputes qui touchent la Religion.

Il y avoit longtems, Monſieur, que je penſois à vous faire cette propoſition.

Vous me l'avez fait quelquefois preſſentir, Mademoiſelle; quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui. Mais je ſuis

chere Lucie, comme des explications préliminaires que j'ai reçus dans la Bibliothéque, que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous en Northampton-Shire ? Oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'eſt-il pas étrange, ma chere, qu'un Pere, une Mere, des Freres, auſſi jaloux qu'on nous répréſente les Italiens, auſſi fiers qu'on doit ſuppoſer une Famille de leur rang, aïent pu donner un accès ſi libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne paſſe pas dix-huit ou dix-neuf ans? Lui faire apprendre la Langue Angloiſe ! N'admirez-vous pas cette diſcrétion dans un Pere & une Mere ? Et le choiſir, pour diſpoſer cette pauvre fille en faveur de l'homme qu'ils ſouhaitoient de lui faire épouſer ! Mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un Cabinet voiſin, à tout ce qui pouvoit ſe paſſer dans la premiere conférence, étoit une méthode aſſez ſûre pour s'aſſûrer de ſon integrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit juſtifiée pour l'avenir. De tout mon cœur, Lucie. Vous êtes libre de les excuſer. Mais, ſans être en Italie, tout le monde auroit pû croire un tel Précepteur dangereux pour une jeune fille, &

d'autant

d'autant plus dangereux qu'il eſt homme d'honneur & de naiſſance. Un Précepteur, dans ce cas, eſt toûjours celui qui oblige. On l'appelle Maître, comme vous ſavez ; & ce nom renferme celui d'Ecoliere ou de ſervante. Quel eſt le Païs du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, ſoit qu'il ſoit queſtion de Danſe, de Muſique, de Langues, ou d'autres Sciences ? Mais laiſſons-les païer le prix de leur indiſcrétion.

Je quitte, à ce moment, le Docteur. Je n'ai pas manqué de lui inſinuer, auſſi adroitement que je l'ai pû, quelques-unes de mes obſervations. Il m'a dit que la Marquiſe avoit été élevée à Paris ; que depuis quelque tems, d'ailleurs, les manieres étoient fort changées en Italie ; que parmi les perſonnes de condition la liberté Françoiſe commençoit à prendre viſiblement la place de la réſerve Italienne, & que le ſavoir, la politeſſe & le bon goût, qui ſont communs aux Dames de cette Famille, leur faiſoient donner particulierement le nom de *Françoiſes*.

Vous remarquerez dans la ſeconde

conférence, avec combien d'adreſſe, (& combien d'honneur, à la verité) Sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de Frere, qu'on l'autoriſe à prendre avec elle. Avec quelle affectation il repete le nom de Sœur! Ah Lucie! Je ſuis auſſi ſa Sœur dans le même ſens. Il eſt accoûtumé à ce langage; & peut-être l'emploïe-t'il, comme un préſervatif contre la paſſion des jeunes perſonnes de mon ſexe. Cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai preſque fait gloire. Ses Sœurs n'ont-elles pas trouvé auſſi le moïen de me pénetrer? Que j'admire le ſilence de Clementine! Mais, dans les circonſtances où j'étois, auroit-elle été plus réſervée? Qu'elle s'y prend bien, dans cette ſeconde conférence, pour déguiſer ſes ſentimens ſous le voile du zéle de Religion! Il paroît aſſez que ſi ſes inſtances avoient eû quelque ſuccès, elle n'auroit pas caché longtems la cauſe de ſa mélancolie; ſur tout lorſquelle voïoit, dans ſes Parens, autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié, pour cette noble Clementine, commence à faire une forte impreſſion ſur mon cœur. Je ne m'occupe plus que de cette penſée. Que je ſuis impatiente de voir toute la ſuite des extraits!

N. CONFERENCE où Madame Bemont découvre le ſecret de Clémentine. Mr Barlet avertit Miſs Byron, qu'à la priere de la Marquiſe, Madame Bemont rendit compte par écrit à cette Dame, de tout ce qui s'étoit paſſé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de ſa Lettre.

VOUS ME pardonnerez, Madame, d'avoir differé juſqu'aujourd'hui à vous écrire, lorſque j'aurai commencé par vous apprendre que c'eſt d'hier au ſoir ſeulement, que je ſuis en état de vous donner quelque ſatisfaction ſur l'entrepriſe que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je ſuis parvenue à la connoiſſance du ſecret. Peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, eſt la maladie qui trouble depuis longtems le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illuſtre Famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame, qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Que cette chere Fille n'a-t'elle pas ſouffert, dans un combat ſans relâche entre le devoir, la Religion & l'amour! J'apprehende néanmoins que cette dé-

couverte ne ſoit pas fort agréable à votre Famille. Mais la certitude ne laiſſe pas d'être préferable au doute. Si vous remarquez, peut-être, un peu de manége dans la conduite que j'ai obſervée, vous aurez la bonté de vous ſouvenir que c'eſt préciſément la commiſſion dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné auſſi de n'oublier aucune circonſtance dans la relation que vous deſirez, pour vous mettre en état d'emploïer les remedes que vous jugerez convenables à la guériſon du mal. J'obéis.

Les premiers jours, qui ont ſuivi notre arrivée à Florence, ſe ſont paſſés en amuſemens, tels que nous avons pû les imaginer, pour faire regner la gaïeté autour de l'aimable Clémentine. Mais voïant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prétoit que par politeſſe, j'ai dit aux Dames que je prendrois entierement ſur moi le ſoin de la divertir, & que tout mon tems ſeroit emploïé à ſon ſervice. Elles y ont conſenti. Lorſque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie; & me faiſant l'honneur de m'embraſſer, avec toutes les graces dont le Ciel l'a ſi richement pourvuë, elle m'a proteſté que ma converſation feroit un baume

pour ſon cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la ſolitude. Je me diſpenſe d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir ſon affection. Mes ſoins avoient eu tant de ſuccès, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chere Clémentine. Ainſi je me flatte, Madame, que vous pardonnerez la liberté de mon ſtile.

Hier au ſoir, elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une Leçon, dans quelque bon livre Anglois. Je fus ſurpriſe de ſes progrès dans la langue de mon Païs. Ah! ma chere, lui dis-je, quelle admirable methode que celle de votre Précepteur, ſi j'en juge par la connoiſſance que vous avez acquiſe, en ſi peu de tems, d'une langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoique pour la force de l'expreſſion elle ne le cede peut-être à aucune des langues modernes? Je la vis rougir. Le croïez-vous? me dit-elle: & je crus remarquer dans ſes yeux, comme ſur ſon viſage, qu'il n'étoit pas beſoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai, ſur le raïon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce

petit incident, à lui parler du Comte de Belvedere avec éloge. Elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui répréſentai que le Comte paroiſſant plaire à toute ſa Famille, il me ſembloit qu'elle devoit expliquer un peu ſes objections. En vérité, ma chere, ajoûtai-je, vous n'avez pas ſur ce point tout le reſpect que vous devez à l'indulgence de vos chers Parens.

Elle treſſaillit. Ce reproche eſt dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame ?

Penſez-y bien, répliquai-je; & ſi vous le croïez injuſte, après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuſes.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque choſe à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres Parens du monde. Mais il y a des particularités, des ſecrets ſi vous voulez, qu'on n'eſt pas bien aiſe de divulguer. Peut-être aimeroit-on mieux ſe les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chere, eſt d'une ame extrêmement genereuſe. Si je ne craignois d'être indiſcrete. . . .

Oh! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de queſtions trop preſ-

ſantes ; je ſerois embarraſſée à vous réfuſer.

Il me ſemble, ma chere Clémentine, que la communication des ſecrets eſt le vrai ciment de la ſincere amitié. Arrive-t'il quelque choſe d'intereſſant? ſe trouve-t'on dans quelque nouvelle ſituation? un cœur fidelle n'a point de repos qu'il n'ait répandu ſon plaiſir ou ſa peine dans le cœur auquel il s'eſt aſſocié ; & cette ouverture mutuelle rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle ſolitude, dans quelle triſteſſe & quelles tenebres ne tombe point une ame, qui ne peut confier à quelqu'un ſes penſées les plus intimes ? Le poids du ſecret, s'il eſt queſtion d'une affaire intereſſante, opprime néceſſairement un cœur ſenſible ; la plus profonde mélancolie vient à la ſuite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçû du Ciel une ame incapable d'amitié ; & l'eſſence de ce divin ſentiment n'eſt elle pas la communication, le mélange des cœurs, le plaiſir de verſer ſon ame dans celle d'un véritable Ami ?

J'en conviens : mais vous avoüerez auſſi, Madame, qu'une jeune Perſonne peut ſe trouver ſans un véritable Ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle

connoîtroit la fidelité, ſa confiance peut être refroidie par les qualités perſonnelles, par la différence de l'âge, par celle des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui eſt d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous ſommes nées, vous ſavez, Madame, que nous avons autour de nous plus de courtiſans que d'amis. Le défaut de Camille eſt de me tourmenter continuellement, de toucher ſans ceſſe la même corde; apparemment par l'ordre de ma famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma Mere qu'à elle; d'autant plus que pour l'effet, ce ſeroit la même choſe.

Vous avez raiſon, ma chere; & comme le Ciel vous a donné une Mere, qui eſt moins votre Mere que votre Sœur & votre Amie, il eſt ſurprenant pour moi, que vous l'ayiez laiſſée ſi longtems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire? Ah! Madame... (elle s'arrêta.) Mais ma Mere eſt dans les interêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'eſt revenir à la queſtion. Vos Parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l'homme dont ils épouſent les intérets?

Je n'ai point d'objections particulieres. Le Comte de Belvedere mérite une meilleur femme que je ne puis l'être pour lui. Je le reſpecterois parfaitement, ſi j'avois une ſœur à laquelle ſes ſoins fuſſent adreſſés.

Hé bien, ma chere Clémentine, ſi je devine la raiſon qui cauſe votre éloignement pour le Comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchiſe, que je crois eſſentielles à l'amitié ?

Elle héſita. J'attendis ſa réponſe en ſilence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux ſur les miens; je vous crains, Madame.

Je ne m'en plains pas, ma chere; ſi vous me croïez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, Madame ?

Que vous êtes prévenuë en faveur de quelque autre homme; ſans quoi vous ne pourriez ſouhaiter à votre ſœur, ſi vous en aviez une, le Mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi ! Non, Madame; ce n'eſt pas l'opinion que j'ai du Comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

O Madame ! que vous êtes preſſante !

Si vous me trouvez indiſcrete, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous ſoïez indiſcrete : cependant vous m'embarraſſez.

Je vous cauſerois moins d'embarras, ſi je n'avois pas deviné juſte ; & ſi l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué ſans honte.

O Madame ! Que vous me preſſez ! Que puis-je repondre ?

Si vous avez quelque confiance en moi, ſi vous me croïez capable de vous aider de mes conſeils. . . .

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractere eſt ſi bien établi !

Hé bien, chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez-vous deviner ?

Qu'un homme de vile naiſſance. . . ſans fortune. . . . ſans merite peut être. . . .

Arrêtez, arrêtez. Et me croïez-vous capable de m'avilir juſqu'à cet excès ? Pourquoi me ſouffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naiſſance

roïale, d'un genie ſuperieur, au deſſus de vos eſperances.

O Madame! Et ne devinerez-vous pas auſſi quelque Prince Mahometan, tandis que votre eſprit ſe donne carriere?

Non, Mademoiſelle; mais je prens droit de cette ouverture même: & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je ſuis perſuadée que la Religion fait toutes ſes difficultés. Les Catholiques zelés n'ont pas meilleure opinion des Proteſtans, que des Sectateurs de Mahomet; & quoique Proteſtante, j'avouë que les perſonnes de ma ſecte ont auſſi leurs préjugés. Le zèle eſt toujours zèle, quelque forme & quelque nom qu'il puiſſe prendre. On m'a dit qu'un jeune Avanturier avoit fait le paſſioné pour Clémentine....

Un Avanturier, Madame! (d'un air de dédain.) Ne me croïez jamais capable.....

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer auſſi un jeune Seigneur Romain, un Cadet de la Maiſon de Borgheſe... Suppoſerai-je que c'eſt lui?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aile, pendant qu'elle me croïoit éloignée de la vérité.)

Mais ſi le Chevalier Grandiſſon (ce

nom l'a fait rougir) lui a rendu de mauvais offices....

Le Chevalier Grandiſſon, Madame, eſt incapable de rendre de mauvais offices.

Etes-vous ſûre, Mademoiſelle, que le Chevalier ne ſoit pas artificieux ? Il eſt homme d'eſprit. Cette qualité doit quelque fois inſpirer de la défiance. Les gens de ſon caractere ne frappent, que lorſqu'ils croient leurs coups certains.

Il n'eſt point artificieux, Madame. Il eſt ſuperieur à l'artifice, il n'en a pas beſoin. Il eſt adoré de tous ceux qui le connoiſſent ; ſa franchiſe eſt auſſi admirable que ſa prudence. Il eſt au deſſus de l'artifice, repeta-t'elle avec chaleur.

Je conviens qu'il mérite beaucoup d'égards de votre Famille, & je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il y reçoive tant de careſſes. Mais il me paroît bien ſurprenant que contre toutes les prudentes maximes du Païs, un jeune homme de cette figure ait été admis... Je m'arretai.

Comment donc ? N'allez pas vous imaginer que je... que je.... elle s'arreta auſſi, en héſitant, avec un embarras fort remarquable.

La prudence, Mademoiſelle, ne permet

point d'expoſer légerement l'honneur d'une Famille, & de donner occaſion aux entrepriſes...

Aſſurément, Madame, vous vous êtes laiſſée prévenir contre lui. Il eſt le plus déſintereſſé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes Filles, pendant le ſéjour qu'il a fait ici, que c'eſt un homme de fort bonne mine.

De bonne mine! je le crois bien. On ne voit gueres d'hommes de la figure de Mr Grandiſſon.

Et le trouvez-vous auſſi merveilleux, du côté de l'eſprit & du caractere, que je me ſouviens de l'avoir entendu dire auſſi? Je ne l'ai vu que deux fois. Il m'a paru qu'il faiſoit un peu l'homme d'importance.

Oh! ne l'accuſez pas, Madame, de n'être pas un homme modeſte. Il eſt vrai qu'il ſait diſtinguer les occaſions de parler & de ſe taire; mais il n'a rien qui reſſemble à la préſomption.

Falloit-il tant de courage, pour ſecourir votre Frere, que la plûpart lui en attribuent dans cette heureuſe avanture? Deux domeſtiques bien armés avec lui, l'eſpérance de voir arriver quelques Paſſans ſur la même route, les Aſſaſſins

en très-petit nombre, & troublés par leur propre conſcience...

Chere, chere Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laiſſée prévenir? Perſonne, dit-on, n'eſt Prophete dans ſon Païs: mais je vois que Mr Grandiſſon n'a pas beaucoup de faveur à ſe promettre ici, d'une Dame du ſien.

Je ne ſais... mais vous a-t'il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables?

S'il l'a fait! Oui; il m'a parlé du Comte de Belvedere, & peut-être avec plus de chaleur....

Réellement?

Oui, réellement; avec plus de chaleur, qu'il me ſemble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi donc?

Pourquoi? parceque... parceque... Etoit-ce à lui... vous comprenez, Madame.

Je ſuppoſe qu'on l'avoit chargé de cette commiſſion.

Je me l'imagine auſſi.

Sans doute, ſans-doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris...

Je crois entrevoir, Madame, que vous n'aimez pas le Chevalier. Mais je puis vous aſſurer que vous êtes la ſeule perſonne que j'aie entendu parler de lui...

je dis même avec indifference.

Dites-moi, ma chere Clémentine ; que penſez-vous, ſincérement, de la figure & du caractere de Mr Grandiſſon ?

Vous pouvez en juger par ce que j'ai dit.

Qu'il eſt bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

En verité, je le crois tel que vous dites ; & je ne ſuis pas ſeule de cette opinion.

Mais il eſt Mahometan.

Mahometan, Madame ? Ah ! Madame Bemont.

Ah ! ma chere Clémentine. Et croïez-vous que je ne vous aie pas pénetrée ? Si vous n'aviez jamais connu Mr Grandiſſon, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir Comteſſe de Belvedere.

Et pouvez-vous penſer, Madame, . . . ?

Oui, oui, ma chere jeune Amie, je le penſe.

Chere Madame ! vous ne ſavez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t'il donc jamais ?

Quoi, Madame ? Un homme d'une Religion différente ! Un homme obſtiné

dans ſes erreurs ! Un homme, qui ne m'a jamais marqué le moindre ſentiment d'amour ! Un homme, après tout, dont la naiſſance ne vaut pas la mienne. Un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de ſon Pere ! & d'un Pere qui ne refuſe rien à ſes plaiſirs ! Fierté, naiſſance, devoir, Religion, tout ne vous répond-il pas pour moi ?

Eh bien, je puis donc louër en ſûreté Mr Grandiſſon. Vous m'avez accuſée d'une injuſte prévention contre lui. Je veux vous faire voir, à préſent, qu'un homme eſt quelquefois Prophete aux yeux des femmes de ſon Païs. C'eſt de tous ceux qui le connoiſſent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de ſon caractere : l'Angleterre, dans ce ſiécle, n'a produit perſonne qui lui faſſe tant d'honneur. Il eſt honnête homme, dans le ſens le plus étendu de ce terme. Si les vertus morales, ſi la Religion, étoient perdues dans le reſte du monde, on les retrouveroit en lui, ſans faſte, ſans oſtentation. Dans quelque lieu qu'il paroiſſe, il eſt recherché des ſages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens diſtingués par les ſentimens & les lumieres. Il exerce le bien, ſans

diſtinction d'états, de Sectes & de Nations. Ses compatriotes mêmes font gloire de ſon amitié; ils s'en ſervent pour établir leur crédit dans leurs voïages & dans leurs affaires, ſurtout en France, où il n'eſt pas moins reſpecté qu'en Italie. Il eſt deſcendu des meilleures Maiſons d'Angleterre par les deux lignes du ſang, & fait pour les premiers honneurs de ſa Patrie lorſqu'il y voudra prétendre. Je ſuis informée qu'on lui en offre déja quelques-unes des plus illuſtres Héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à ſon gré. Vous convenez qu'il eſt génereux, brave, d'une figure charmante...

O chere, chere Madame Bemont! C'eſt trop, c'eſt trop!... Cependant, je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'eſt impoſſible de vous réſiſter plus longtemps. J'avouë, j'avouë, que je n'ai un cœur que pour Mr Grandiſſon. A préſent, comme je ne doute point que ce ne ſoient mes Parens qui vous ont chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment ſoutiendrai-je leurs regards? Je ne puis déſavouër que vous ne m'aïez arraché mon ſecret de bonne grace, & ſans condition: mais qu'ils ſachent, du moins

combien j'ai combattu contre une paſſion que je me reproche, & qui convient ſi peu à une Fille de leur ſang. Je vais vous mettre en état de les inſtruire :

Premierement, comme vous le ſavez, il a ſauvé la vie au plus cher de mes Freres ; & ce Frere a reconnu que s'il avoit ſuivi les conſeils d'un ſi fidele Ami, il ne ſeroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon Pere & ma Mere me l'ont préſenté, avec ordre de le regarder comme un quatriéme Frere ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'eſt trouvé que le Liberateur de mon Frere étoit le plus aimable, & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes Parens l'ont accablé de careſſes. On a paſſé ſur les formalités domeſtiques & ſur celles de la Nation. Il s'eſt vu parmi nous, auſſi libre, auſſi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon Frere Jeronimo me témoignoit, ſans ceſſe, que tous ſes deſirs étoient de me voir à ſon Ami. Toute autre récompenſe ſembloit être au deſſous de Mr Grandiſſon ; & mon Frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi,

me croïoit ſeule capable d'acquitter ſa reconnoiſſance. Mon Confeſſeur, par ſes craintes & ſes invectives, a confirmé plutôt que réfroidi mon eſtime, pour un homme qu'elles me paroiſſoient injurier. D'ailleurs ſa propre conduite, ſon déſintereſſement & ſon reſpect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a tonjours traitée comme une Sœur, dans la plus grande familiarité de l'amitié, & lorſque ſa bonté lui a fait faire avec moi l'office de Précepteur. Comment aurois-je pû m'armer, contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance ?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes ſentimens que dans le tems où l'on m'a propoſé le Comte de Belvedere, & d'un ton ſi ſérieux que j'en ai pris l'allarme. J'ai conſideré le Comte, comme la ruine de mes eſpérances. Et je n'ai pû répondre néanmoins aux queſtions de mes Parens, qui vouloient ſavoir la cauſe de mon refus. Quelle raiſon aurois-je pû leur apporter, lorſque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme ? une prévention entiérement cachée dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt, que d'être

jamais la femme d'un homme, d'une Religion contraire à la mienne. Je ſuis zelée Catholique. Tous mes Parens ne le ſont pas moins. Combien n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre Hérétique, comme je lui en donnois ſouvent le nom; le premier que mon cœur n'ait pas deteſté, car je ne vous connoiſſois point encore, ma chere Madame Bemont. Je crois, en effet, que c'eſt le plus obſtiné Proteſtant qui ſoit jamais ſorti d'Angleterre. Quel beſoin avoit-il de venir en Italie? Que ne demeuroit-il dans ſa Nation? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter ſi longtems, & perſiſter dans ſon opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié? Mon cœur lui faiſoit ſecretement ces reproches. Il m'a ſemblé, d'abord, que je n'y prenois pas d'autre interêt que celui de ſon ſalut. Mais enſuite, m'étant apperçuë qu'il étoit néceſſaire à mon bonheur, & toûjours réſoluë néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas Catholique, j'ai tourné tous mes ſoins à ſa converſion; dans l'eſpoir de tout obtenir de l'indulgence de mes Parens, & perſuadée que de ſa part il ſe feroit un honneur de notre alliance, ſi nous pouvions l'emporter ſur ce point.

Mais lorſque j'ai déſeſperé de le fléchir, j'ai pris la réſolution de tourner mes efforts ſur moi-même, & de vaincre ma paſſion, ou de mourir. O Madame! qu'il m'en a coûté dans ce combat! Mon Confeſſeur m'a remplie d'épouvante, par les menaces du Ciel. Ma Femme de Chambre n'a pas ceſſé de me tourmenter. Mes Parens m'ont preſſée en faveur du Comte de Belvedere. Le Comte m'a importunée par ſes ſoins. Le Chevalier eſt venu augmenter la perſécution, en me parlant pour le Comte. Juſte Ciel! Que faire! A quoi me déterminer! Pas un inſtant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour déliberer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres ſentimens! Comment aurois-je pris ma Mere pour ma confidente? Mon jugement étoit en guerre avec ma paſſion, & j'eſperois toûjours que la victoire ſeroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai ſenti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois-je alors une Madame Bemont à conſulter! Il n'eſt pas ſurprenant que je ſois devenuë la proie d'une noire mélancolie; une mélancolie qui m'a forcée au ſilence!

Enfin, le Chevalier prit la réſolution

de nous quitter. Quelle peine, & quel plaiſir néanmoins, ne reſſentis-je point de cette nouvelle ? J'eſperai, de bonne foi, que ſon abſence rétabliroit mon repos. La veille de ſon départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui, devant toute ma Famille. Elle fut uniforme. Je parus gaïe, tranquille, heureuſe dans moi-même, & j'admirai la joïe que je cauſois à mes chers Parens. Je fis des vœux pour le bonheur de ſa vie ; je le remerciai du plaiſir & de l'utilité que j'avois tirés de ſes leçons ; & je lui ſouhaitai de n'être jamais ſans quelqu'un, dont l'amitié lui fut auſſi agréable que la ſienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me ſentis point dans la néceſſité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir ; & mes adieux furent plus libres qu'il ne ſembloit s'y attendre. Je crus voir pour la premiere fois dans ſes yeux, un air d'interêt, qui me donna pour lui-même une pitié, dont je me figurai que le beſoin étoit paſſé pour moi. Cependant, j'eus un inſtant d'émotion à ſon départ. Lorſque la porte ſe ferma ſur lui ; elle ne ſe rouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet

agréable Etranger ! Cette réflexion fut ſuivie d'un ſoupir. Mais qui auroit pû le remarquer ? Je n'ai jamais vû partir mes Amis, ſans donner quelque marque de ſenſibilité à leur ſéparation. Mon Pere me ſerra contre ſon ſein. Ma Mere m'embraſſa. Mon frere l'Evêque me donna mille noms tendres; & tous mes Amis, ne penſant qu'à me féliciter de ma gaïeté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clementine. Je me retirai, pleine de la ſatisfaction que je venois de répandre dans une chere Famille, où j'avois fait regner longtems la triſteſſe.

Mais hélas! ce nouveau rolle étoit trop difficile à ſoutenir. Les plaïes étoient trop profondes ... Vous ſavez le reſte, Madame, & que toutes les douceurs de la vie ſont perduës pour moi. Jamais, jamais, quand mon ſort ſeroit entre mes mains, je ne ſerai la femme d'un homme, qui fait profeſſion d'être l'Ennemi d'une Foi dans laquelle je n'ai jamais chancellé, & que je n'abandonnerois pas pour une Couronne ; fut-elle ſur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois dût-il être vangé par une mort cruelle, dans la plus agréable ſaiſon de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de

parler plus long-tems. Elle cacha ſon viſage dans mon ſein. Elle ſoupira. Chere Clementine ! Qu'elle pouſſa de ſoupirs, & que j'en fus attendrie !

Vous n'ignorez rien à préſent, Madame, de ce qui s'eſt paſſé entre votre aimable Fille & moi. Jamais il n'y eut de combat ſi noble, entre le devoir & l'amour ; quoique ſon cœur ſoit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laiſſer l'eſpérance d'une heureuſe révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informaſſe de toutes ces circonſtances. Elle n'oſera lever les yeux, dit-elle, devant ſon Pere & ſa Mere. Elle apprehende encore plus, s'il eſt poſſible, qu'on n'informe ſon Confeſſeur de l'état de ſon ame, & de la cauſe de ſa maladie. Mais je lui ai répreſenté qu'il étoit abſolument néceſſaire que ſa Mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'apprehende, Madame, que cette guériſon ne devienne impoſſible par toute autre voïe que la ſatisfaction de ſon cœur. Cependant, ſi vous parvenez à vaincre les objections de votre Famille, peut-être aurez vous encore à combattre votre Fille même, c'eſt-à-dire,

ſes

ſes ſcrupules de Religion, pour lui faire accepter le ſeul homme qu'elle puiſſe aimer. Vous prendrez conſeil de votre ſageſſe : mais quelque parti que vous embraſſiez ; il me ſemble qu'elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je ſuis perſuadée que dans une occaſion ſi délicate, où ſon jugement eſt en guerre avec ſon amour, une méthode oppoſée ſeroit au-deſſus de ſes forces. Puiſſe le Ciel, pour lequel votre reſpect eſt ſi connu, vous inſpirer les meilleures réſolutions ! J'ajouterai ſeulement que depuis la révelation d'un ſecret, qui a fait tant de ravages dans ſon charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute, néanmoins, l'accueil dont elle ſe croit menacée à ſon retour. Elle me conjure de l'accompagner lorſqu'elle ſera rappellée par vos ordres. Mon ſecours, dit-elle, lui ſera néceſſaire pour ſoutenir ſes eſprits. Elle parle d'entrer dans un Couvent. Elle juge qu'il lui eſt également impoſſible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder ſon devoir avec une paſſion qu'elle ne peut ſurmonter.

Un mot de conſolation, de votre

chere main, ſerviroit beaucoup, j'en ſuis ſure Madame, à guérir ſon cœur bleſſé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

La Marquiſe fit, à cette Lettre, une réponſe où la reconnoiſſance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un Billet pour ſa Fille, rempli de la plus tendre affection, pour la preſſer non-ſeulement de revenir à Boulogne, mais d'engager ſon Amie à faire le voïage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promeſſe, au nom de ſon Pere & de ſes Freres, de lui faire le plus indulgent accueil; & d'une aſſurance qu'on entreprendroit l'impoſſible, pour la rendre heureuſe ſuivant ſon propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au Chevalier Grandiſſon lorſqu'il arriva de Vienne.

JE FUS REÇU avec de vifs témoignages d'eſtime & d'amitié par le Marquis même & par le Prélat. Auſſitôt qu'ils m'eurent laiſſé libre, Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embraſſa tendrement. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis ſi longtems à cœur eſt heureuſement décidée. O Chevalier!

votre bonheur eſt certain. Clémentine eſt à vous. Vous ſerez à Clémentine. C'eſt à préſent que j'ai le plaiſir d'embraſſer mon Frere. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureuſe Sœur. Vous la trouverez avec ma Mere. Elles vous attendent. Accordez quelque choſe à l'embarras d'une Fille ſi tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de ſes ſentimens.

Camille parut alors, pour me conduire au Cabinet de la Marquiſe. En chemin, elle me dit d'une voix baſſe : avec quelle joie nous revoïons le meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompenſe.

Je trouvai la Marquiſe à ſa toilette ; richement parée, comme en céremonie, mais ſans ſes femmes autour d'elle ; & Camille même ſe retira, lorſqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derriere le fauteuil de ſa Mere. Elle étoit miſe dans le meilleur gout ; mais ſa modeſtie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroiſſoit venir des circonſtances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La Marquiſe ſe leva. Je m'empreſſai de baiſer ſa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit ;

vous êtes le ſeul, Chevalier, le ſeul de tous les hommes à qui je puiſſe faire ce compliment avec bienſéance : & ſe tournant vers ſa Fille ; Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au Chevalier? La charmante Clémentine tenoit les yeux baiſſés, avec quelques marques d'altération ſur ſon teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente Mere ; mais je vous répons de ſes ſentimens.

Jugez, cher Docteur, combien je dus être touché d'une ſi flateuſe réception, moi qui ne ſavois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Epargnez-moi, chere Marquiſe ! dis-je en moi-même. N'éxigez rien qui bleſſe mes principes, & prenez pour vous le monde entier, avec toute ſa gloire & ſes tréſors ; je ſerai aſſez riche, ſi vous m'accordez votre Clémentine.

La Marquiſe plaça ſa Fille dans ſon propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moien de me livrer à ma reconnoiſſance, lorſque j'étois combattu par mes craintes? Cependant je m'expliquai avec aſſez d'ardeur, pour faire attribuer, à mon reſpect, une retenue dont il n'étoit pas la ſeule cauſe. Enſuite, aïant avancé un fauteuil pour la Marquiſe, j'en tirai un pour moi par ſon

ordre. Elle prit une des mains de ſa Fille, pour exciter ſa confiance ; & je me hazardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baiſſa la tête, en rougiſſant ; mais elle ne ſe refuſa point à cette hardieſſe, comme elle l'avoit fait dans une autre occaſion. Sa Mere me fit pluſieurs queſtions indifférentes, ſur mon voïage, & ſur les Cours que j'avois viſitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon Pere, de mes Sœurs ; & ces dernieres queſtions furent accompagnées d'un air de complaiſance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des perſonnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mélange de peine & de plaiſir ne reſſentis-je point de toutes ces faveurs ! Je ne doutois point qu'on ne me propoſât un changement de Religion ; & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une converſation aſſez courte, l'aimable Fille ſe leva, fit une profonde réverence à ſa Mere, me ſalua d'un air de dignité, & ſortit du Cabinet. Ah ! Chevalier, me dit alors la Marquiſe, je ne m'attendois gueres, lorſque vous nous avez quittés, à vous revoir ſitôt, ni

pour le ſujet qui nous raſſemble. Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur avec reconnoiſſance. Votre modeſtie ſert de frein à notre empreſſement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire ?

Le Marquis & moi, continua-t'elle, nous laiſſerons certains points à régler, entre vous & l'Evêque notre Fils. Vous aurez, ſi vous n'y mettez pas d'oppoſition, un tréſor dans Clémentine, & même un tréſor avec elle. Notre deſſein eſt de faire, en ſa faveur, tout ce que nous aurions fait ſi ſon affection s'étoit déclarée pour le Mari que ſon Pere avoit en vûe. Vous pouvez juger que notre Fille nous eſt chere... ſans quoi...

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, Mr Grandiſſon, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres Femmes.

Il eſt certain, mon cher Docteur, que je n'avois jamais vû de femme pour laquelle j'euſſe ſenti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu, que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de Religion, par la confiance que toute cette Famille avoit eüe pour

moi, & par la résolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une Etrangere.

J'assurai la Marquise que j'étois sans engagement; que n'aïant pas eu la présomption d'aspirer au bonheur qu'elle me faisoit envisager, à peine osois-je me flatter que ce fut à moi qu'il fût reservé. Elle répondit qu'elle m'en croïoit digne; que je connoissois toute l'estime dont sa famille étoit remplie pour moi; que celle de Clementine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu; que c'étoit mon caractere qui faisoit mon bonheur; que l'opinion du Monde n'avoit pas laissé de leur causer quelque embarras, mais qu'ils s'étoient mis au-dessus de cette consideration, & qu'ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fit faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le Marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répanduë dans tous ses traits. Cette chere fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toûjours un bonheur, Chevalier, d'avoir des Enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus. Clementine est une excel-

lente fille. Dans les diſpoſitions générales de la Providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'Evêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au Chevalier, interrompit la Marquiſe, ce que nous penſons à faire pour lui.

Comment votre Fille l'a t'elle reçu? reprit-t'il. Avec aſſez d'embarras, je m'imagine.

La Marquiſe lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond ſoupir; c'eſt ce que j'avois prévû.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t'on permis de voir cette excellente Mere, cette charmante Fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions? Quels Parens, cher Docteur! Quelle indulgence! & le monde a-t'il rien de comparable à leur Clémentine? Cependant ils ne ſont pas heureux! Mais je crois l'être encore moins, moi qui eſſuierois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuſer les offres d'une Famille, à laquelle je dois tant de reſpect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'Evêque ſouhaitoit de me voir dans une Salle voiſine.

Je demandai la permiſſion de me rendre à ſes ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes ſentimens pour Clémentine, & de ma reconnoiſſance pour la Famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes : mais quoique j'euſſe prévû cet étrange dénouëment, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit : Vous ne dites rien, mon cher Grandiſſon ! Vous héſitez ! Quoi ? Monſieur ; la Fille d'une des premieres Maiſons d'Italie, une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un Prince, n'obtiendroit que le refus d'un ſimple Gentilhomme, d'un Etranger dont la fortune eſt encore dépendante ? Eſt-il poſſible, Monſieur, que vous demeuriez incertain ſur mes offres ?

Je répondis enfin, que j'étois moins ſurpris qu'affligé de ſes propoſitions ; que j'en avois eu quelque preſſentiment, ſans quoi l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeller, & les témoignages de bonté avec leſquels on m'avoit reçu, ne m'auroient pas permis de modérer ma joïe.

Il ſe jetta ſur quelques points de Religion, dans leſquels je refuſai longtems de m'engager ; & mes réponſes furent moins celles d'un Theologien, que d'un

homme d'honneur, qui s'en tient à ſa perſuaſion. Foible défenſe, répliqua-t'il; je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obſtination dans l'erreur. Mais quittons un ſujet que vous entendez ſi mal. Je regarderois comme une étrange infortune, d'être réduit à la néceſſité d'emploïer des raiſonnemens, pour engager un Particulier à recevoir la main de ma Sœur. Apprenez, Monſieur, que ſi je faiſois connoître à Clémentine que vous euſſiez ſeulement balancé.... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au viſage.

Je lui demandai la permiſſion de l'interrompre; & lui faiſant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'aſſurai que je ne penſois point à m'en défendre, parceque je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de reſpect, pour une perſonne qui méritoit celui d'un Prince. Je lui dis que je n'étois à la verité qu'un Particulier, mais dont la naiſſance n'avoit rien de mépriſable, ſi l'on pouvoit tirer quelque conſidération d'une longue ſuite d'Ancêtres, lorſqu'on n'a point à ſe reprocher de les avoir deshonorés. Mais Seigneur, ajoutai-je, que ſervent les Ancêtres à la vertu? Je ne connois

Point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus, avant qu'on me fît l'honneur de me rappeller. Vous ne me conſeilleriez pas d'y renoncer, auſſi longtems que j'attacherai mon honneur à les ſuivre.

Il reprit d'un ton plus moderé: Vous ferez là deſſus d'autres réflexions, mon cher Chevalier, & je vous prie ſeulement d'obſerver que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme eſtimable. Nous ſouhaiterions tous, comme ma Sœur, de vous voir parmi nous. Un Proſélite tel que vous juſtifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Penſez y, cher Grandiſſon. Cependant, que perſonne ne ſache, dans notre Famille, que vous ayez beſoin d'y penſer; & que ma Sœur, ſurtout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'eſt votre ame. Delà vient l'ardeur, avec laquelle nous encourageons une paſſion ſi pure & ſi noble.

Je l'aſſurai que mon regret étoit au deſſus de toutes mes expreſſions, & que pendant toute ma vie je reſpecterois ſa Famille, par d'autres motifs que ſa nobleſſe & ſa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le tems

d'y penſer? interrompit-il avec une nouvelle chaleur. Vous êtes abſolument déterminé?

Si vous ſaviez, lui répondis-je, ce qu'il m'en coute à vous dire que je le ſuis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura, quelque tems, comme incertain. Eh bien, Monſieur, reprit-il aſſez bruſquement, j'en ſuis très-fâché. Paſſons chez mon Frere Jeronimo. Il a toujours été votre Avocat, depuis qu'il a fait connoiſſance avec vous. Jeronimo eſt capable de reconnoiſſance. Mais vous, Chevalier, vous ne l'êtes point d'une ſincere affection. Ma ſeule réponſe fut, que graces au Ciel, il ne rendoit point juſtice à mes ſentimens.

Je me laiſſai conduire à l'appartement de ſon Frere. Là, que n'eus-je point à ſouffrir de l'amitié de l'un & des inſtances de l'autre! Enfin, le Prélat me demanda d'un ton plus froid, ſi je ſouhaitois qu'il me conduiſît à ſon Pere, à ſa Mere, à ſa Sœur, ou ſi je voulois partir ſans les voir? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde réverence aux deux Freres. Je me recommandai à leur amitié, & par eux aux reſpectables perſonnes qu'ils avoient nommées; & je retournai à

mon logement, le cœur ſi ſerré, que je fus incapable de ſortir pendant le reſte du jour. Le même Fauteuil, où je m'étois jetté en arrivant, me retint deux heures entieres.

Vers le ſoir, Camille, déguiſée ſous une grande Mante, vint demander à me voir. Elle ſe fit connoître, auſſi-tôt qu'elle fut ſeule avec moi. O Monſieur! me dit-elle, dans quelle conſternation j'ai laiſſé toute la Famille! Perſonne ne ſait que je ſuis ici; mais je n'ai pû me défendre d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un inſtant, pour vous apprendre combien nous ſommes à plaindre. Votre généroſité vous inſpirera ce que vous devez aux circonſtances. Après votre départ, Monſieur l'Evêque a fait à Madame le récit de votre conférence. Ah! Monſieur, vous avez un ardent Ami dans le Seigneur Jeronimo. Il s'eſt efforcé de tout adoucir. Madame s'eſt hâtée d'informer Mr le Marquis: Jamais je ne l'avois vu dans une ſi grande colere. Il eſt inutile de vous repéter ce qui lui eſt échappé ....

Contre-moi, Camille!

Oui, Monſieur: il croit ſa Famille perduë d'honneur.

Le Marquis della Porretta, chere Camille, eſt le plus digne de tous les hom-

ont marqué de l'égarement ; & ſans être ſollicitée en faveur du Comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa Mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la préſence d'eſprit lui eſt revenuë. Plut-au Ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vû ſon Directeur ! Toute la Famille fait à préſent le même ſouhait. Auſſi-tôt qu'elle s'eſt trouvée ſeule avec moi ; Camille, m'a-t'elle dit, quelle néceſſité de charger le Chevalier Grandiſſon ? Que ſert de s'emporter contre lui ? C'eſt manquer de généroſité. Eſt-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empreſſement a peut-être renduë mépriſable à ſes yeux ? Je ne puis ſouffrir qu'il ſoit maltraité. Mais que jamais ſon nom ne ſoit prononcé devant moi. Elle s'eſt arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t'elle repris, il faut convenir que le mépris eſt bien difficile à ſuporter ! Elle s'eſt levée alors de ſa chaiſe ; & depuis ce moment, ſes accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même ; tantôt elle paroît s'adreſſer à quelqu'un. Elle a toûjours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle treſſaillit, comme on fait dans la plus

vive ſurpriſe. Aſſiſe, ou debout, elle n'eſt jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverſes marques de triſteſſe & d'affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les diſcours qu'elle tient, je crois avoir découvert qu'elle répete une partie de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & ſon Directeur. Mais rien ne lui échappe plus ſouvent que ces trois mots; Ciel! être mépriſée! Elle a dit une fois, être mépriſée par un Proteſtant! quel comble de honte!

Telle eſt, ajouta Camille, la ſituation de ma malheureuſe Maîtreſſe. Je vois, Monſieur, que ce récit vous touche. Vous êtes ſenſible à la compaſſion. La généroſité fait une partie de votre caractere. Vous aimez ma Maîtreſſe. Il eſt impoſſible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur! L'amour de ma Maîtreſſe s'étendoit au delà de ce monde périſſable. Elle vouloit être à vous, Monſieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pû ſe livrer plus longtems à ſa tendre affection, pour une Maîtreſſe qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me ſentois pas la force de parler: & quand j'en aurois été ca-

pable, dans quelle vüe aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur ? Je la remerciai de ſes intentions. Je la chargeai de dire à Jéronimo que je ferois fond éternellement ſur ſon amitié, que la mienne étoit égale à mon reſpect pour ſon illuſtre Famille, & que tout ce que je poſſedois au monde, ſans en excepter ma vie, ſeroit toujours à leur diſpoſition. Pendant qu'elle me ſaluoit pour ſe retirer, je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien ; dans la crainte, lui dis-je, que l'accès de l'Hôtel della Porretta ne me fut interdit, & que je n'euſſe plus l'occaſion de lui parler. Elle ſe fit preſſer longtems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher Docteur, aurois-je été capable de refuſer ! Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille ! Ma principale conſolation, dans cette triſte avanture, eſt qu'après toutes mes réflexions je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur ; d'autant plus que jamais, peut-être, il n'y eut un plus grand exemple de déſintereſſement, car la terre n'a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain Monſieur Grandiſſon

reçut la Lettre ſuivante, du Seigneur Jeronimo.

Eſt-ce vous, mon cher Ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les évenemens! Je ne le pourrois avec juſtice. Blâmerai-je mon Pere & ma Mere? Ils ſe blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma Sœur. Cependant, ils reconnoiſſent que vous vous êtes conduit fort noblement; mais ils avoient oublié que leur Fille avoit des yeux. Qui ne connoiſſoit pas ſon diſcernement? Qui pouvoit ignorer ſon eſtime & ſon gout pour le mérite? Dois-je donc blâmer ma Sœur? Non aſſurément. Je blâmerai encore moins ſes deux autres Freres. Mais n'eſt-ce pas ſur moi que le blâme doit tomber? Cette chere Sœur, m'a-t'on dit, a confeſſé à Madame Bemont, que la vive tendreſſe qu'elle m'a vuë pour vous, n'a pas eu peu d'influence ſur ſon cœur. Eſt-ce donc moi-même que je dois accuſer? Si je conſidere mon intention, & la juſtice de mes ſentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livré aux tranſports de ma reconnoiſſance. Ne trouverai-je donc perſonne que nous

puiſſions accuſer de notre malheur ? La nature en eſt bien étrange, & les circonſtances ſans exemple !

Mais eſt-il vrai qu'il y ait une différence ſi irréconciliable entre les deux Religions ? Il faut le croire. L'Evêque de Nocera l'aſſure. Clémentine le penſe. Mon Pere & ma Mere en ſont perſuadés.

Mais votre Pere en a-t'il la même opinion ? Voulez-vous, Chevalier, que nous le choiſiſſions pour arbitre ? Non, vous ne le voudrez point. Vous êtes auſſi déterminé que nous ; quoi-qu'aſſurément avec moins de raiſon.

Quelle ſera donc notre reſſource ! Laiſſerons-nous périr Clémentine ? Quoi ? e galant-homme, qui n'a pas fait difficulté d'expoſer ſi généreuſement ſa vie pour le Frere, n'entreprendra-t'il rien pour ſauver la Sœur ? Venez cruel Ami, & voïez ſa ſituation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir, dans ce triſte état. L'impreſſion de votre refus, dont elle ſe croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zelé Directeur ... Comment ce Perſonnage a-t'il pû ſe faire un devoir, de déchirer une Ame auſſi ſenſible à la pieté qu'à l'honneur ! Vous voïez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à

vous importuner par une Lettre. C'eſt pour vous demander en grace de me venir voir. Faites-moi l'honneur, Chevalier, de venir paſſer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vû hier au ſoir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, ſi vous en reſſentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois, depuis longtems, avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, & parce qu'il eſt impoſſible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne ſuis-je en état de vous prévenir? je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette viſite, que dans les circonſtances, elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes inſtances.

Vous avez fait entendre à mon Frere que croïant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi ſur cette idée. Si je vois la moindre apparence de ſuccès... Mais j'en déſeſpere, par toute autre voïe que celle de l'Abjuration. Ils aiment votre Ame. Ils ſont

perſuadés qu'elle leur eſt plus chere qu
vous. N'y a-t'il pas, dans ce ſentiment, u
mérite que vous ne ſauriez vous attr
buer ?

J'apprens que le Général eſt arri
cette nuit. Quelques affaires, qui l'o
appellé ce matin, ne m'ont point enco
permis de le voir. Je crois qu'il n'
point à propos que vous vous renco
triez. Son humeur eſt vive. Il ado
Clémentine. Il n'eſt encore informé qu
demi, de notre malheureuſe ſituatio
Quel changement pour ſes eſpérance
Une des principales vûës de ſon voïa
étoit de vous embraſſer, & de contribu
à la ſatisfaction de ſa Sœur. Ah Monſieu
il venoit pour aſſiſter à deux Actes ſole
nels ; l'un qui devoit être votre Mariag
en conſequence de l'autre. Je repete qu
vous ne devez pas vous rencontrer. C
ſeroit une mortelle affliction pour mo
que vous reçuſſiez la moindre o
fenſe de quelqu'un de mon ſang, ſi
tout dans la Maiſon de mon Pere. Ven
néanmoins. Je brûle de vous voir, e
de vous conſoler ; quand vous devri
ravir toute eſpérance de conſolation
votre tendre & fidele Ami,

JERONIMO DELLA PORRETT.

N. Le Chevalier, aïant accepté cette invitation, en rendit compte alors au Docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ſes Lettres à Miſs Byron.

JE FUS introduit, ſans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé, pour m'attendre. Je crus remarquer, dans ſes yeux, & dans la maniere dont il me ſalua, plus de réſerve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon Ami! Il m'aſſura que ce changement étoit impoſſible; & paſſant tout d'un coup à ſa Sœur, chere Clémentine! me dit-il. Elle a paſſé une fort mauvaiſe nuit. Ma Mere ne l'a pas quittée juſqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la préſence lui impoſe.

Que pouvois-je répondre? Je me ſentois pénetré juſqu'au fond de l'ame. Mon Ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choſes indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba ſur un autre ſujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le Général peut rentrer à toute heure, me dit-il; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné

ordre qu'on m'avertiſſe, avant que d'introduire ici perſonne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous conſentez à ne pas voir le Général, & même mon Pere & ma Mere, lorſqu'ils viendront s'informer de ma ſanté avec leur attention ordinaire, vous pourrez paſſer dans la chambre voiſine, ou deſcendre au Jardin par l'eſcalier dérobbé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire; que je n'étois chez lui qu'à ſon invitation, & que s'il deſiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignaſſe à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaiſance pour lui, mais que par tout autre motif je n'étois pas diſpoſé à me cacher. Cette réponſe eſt digne de vous, me dit-il Toujours le même, cher Grandiſſon Que ne ſommes-nous Freres! Nous le ſommes du moins de cœur & d'ame Mais quelle eſt la conciliation que vous m'avez fait eſperer?

Je lui déclarai, alors, que je paſſerois alternativement une année en Italie une autre en Angleterre, ſi la chere Clémentine conſentoit à m'y accompagner; ou que ſi ce voïage lui déplaiſoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma Patrie: que pour la Religion elle

elle ſeroit toujours libre de garder la ſienne, & que je ne demandois qu'un homme diſcret pour ſon Aumonier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'eſpéroit rien de cette ouverture. Cependant, il m'offrit de la propoſer comme de moi. Elle me ſatisferoit, continua-t'il; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir ſur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & perſonne ne veut m'écouter. Plut au Ciel, Chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je ſais que les raiſons ne vous manquent point pour vous défendre. Il eſt bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos Ancêtres vous en paroiſſe une ſi forte! J'ai peine à croire que vous ayiez beaucoup de jeunes gens capables de cette obſtination... contre des offres! des avantages!... D'ailleurs il eſt ſur que vous aimez ma Sœur. Vous aimez ſurement toute ma Famille. Tout le monde, j'oſe le dire, mérite ici votre affection; & vous conviendrez qu'ils n'ont pû vous donner de plus fortes marques de leur eſtime.

Mon ami n'attendoit pas que je lui répondiſſe par des argumens. Dans un cas ſi touchant, ma réponſe la

plus expreſſive étoit le ſilence.

Camille vint l'interrompre. La Marquiſe, me dit-elle, ſait que vous êtes ici, Monſieur, & vous prie de ne pas ſortir ſans la voir. Je crois qu'elle me ſuit. Je l'ai laiſſée avec ma jeune Maitreſſe, & dans un grand embarras pour la faire conſentir à la ſaignée, qu'elle craint beaucoup. Mr le Marquis & Mr l'Evêque ſont ſortis; ils n'ont pu ſoutenir les tendres inſtances qu'elle leur faiſoit, pour obtenir que le Chirurgien fut renvoïé.

La Marquiſe entra preſqu'auſſitôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes ſur ſon viſage, quoiqu'avec un mélange de tendreſſe & d'abbattement. Demeurez, me dit-elle; ne vous levez point, Chevalier. Elle ſe jetta dans un fauteuil. Elle ſoupira; elle pleura; mais elle auroit ſouhaité de pouvoir cacher ſes larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me ſerois éfforcé de la conſoler. Mais que pouvois-je dire? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher auſſi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre Chevalier! dit-il, d'un ton de pitié. Je ne doute point de ſes peines, répondit la Marquiſe du même air de bonté; quoique ſon Fils eut parlé fort bas: le Chevalier peut être opiniâtre, mais je

ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente Femme ! Que je fus touché de ſa généroſité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoiſſez, mon cher Docteur Barlet, & vous vous répréſentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la ſanté de ſa Sœur. Je craignois de faire cette queſtion. Elle n'eſt pas plus mal, lui dit la Marquiſe; mais ſon imagination eſt dans un trouble... Malheureuſe fille! Ladeſſus, elle verſa un torrent de larmes.

J'eus la hardieſſe de prendre ſa main. O Madame ! n'y-a-t'il point de conciliation ! n'y-a-t'il point...

Elle m'interrompit. Non, Chevalier; la Religion n'en admet point. Il ne m'eſt pas permis d'en propoſer. On connoit trop bien votre aſcendant. Ma Fille ne ſera pas longtems Catholique, ſi nous conſentons qu'elle ſoit à vous : & vous ſavez ce que nous penſerions alors de ſon ſalut ! Il vaut mieux la perdre pour jamais.... Cependant, comment une Mere... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer ſur ſes lévres. Lorſqu'elle eut retrouvé la voix; Clémentine, reprit-elle, eſt en diſpute avec ſon Chirurgien, pour ſe défendre de la ſaignée. Elle m'a deman-

dé mon ſecours avec tant d'inſtances ; que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle ſonna. Au même inſtant, ſa Fille parut elle-même, le bras lié, le viſage pâle & troublé. Elle avoit ſenti la lancette, mais on n'avoit pû lui tirer que deux ou trois gouttes de ſang ; & dans ſon effroi, elle venoit implorer l'aſſiſtance de ſa Mere.

N. Ici, Mr Grandiſſon répréſente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui ſucceda tout d'un coup dans ſon eſprit, & la facilité qu'elle eut à ſe laiſſer tirer du ſang lorſqu'il eut joint ſes prieres à celles de la Marquiſe. Ce détail n'eſt pas ſans agrémens, pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut ſaignée dans la chambre de ſon Frere. On profita de l'occaſion, pour lui tirer tant de ſang, que s'étant évanouie, elle fut tranſportée dans ſon appartement, où ſa Mere la ſuivit.

Le Chevalier continue :

Une autre Scene ne fut pas longtems à ſucceder. Camille vint nous avertir que le Général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer, avec la Marquiſe, le miſérable état de ſa Sœur, qui étoit tombée dans un ſecond évanoüiſſement. Il ſera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-

vous disposé à le voir ? Je lui répondis que son Frere aïant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois sortir sur le champ sans quelque apparence d'affectation ; mais que s'il tardoit un peu, j'étois résolu de me retirer. A peine cessois-je de parler, qu'il entra seul, en s'essuïant les yeux. Votre serviteur, Monsieur, me dit-il d'un air fort sombre : & se tournant vers son Frere, il lui demanda des nouvelles de sa santé. Nos chagrins communs, ajouta-t'il, ne sont pas propres à la rétablir. J'ai vû Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fut si profond ? Et s'adressant à moi ; en verité, Monsieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'est pas une conquête vulgaire. Sa naissance.... Je l'interrompis : il me semble, Monsieur, que je ne mérite point ce compliment. Mon triomphe, Monsieur ! Il n'y a point, dans votre Famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi ? Chevalier ; la Religion, la conscience, ont tant de force ?

Qu'il me soit permis de vous faire la même question, Monsieur, de la faire à Mr l'Evêque de Nocera, & à toute votre Famille. Votre réponse sera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer.

Si vous trouvez, repris-je, une différence assez essentielle entre les deux Religions, pour exiger que j'abandonne la mienne; pourquoi serois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la votre? Mettez-vous à ma place, Monsieur.

Je m'y mets; & je crois que dans votre situation, j'aurois moins de scrupule. L'Evêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

Mr l'Evêque de Nocera ne sauroit être plus attaché à ses principes que je le suis aux miens. Mais je me flatte, Monsieur, que votre réponse même, sur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propose de renoncer à ma Religion: je ne fais à votre Famille aucune proposition de cette nature. Au contraire, je consens que votre Sœur soit fidelle à la sienne, & je suis prêt à regler une bonne pension pour un Aumonier sage, dont le seul office sera de la soutenir dans ses principes. A l'égard de la résidence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre; & si son gout ne la porte point à s'éloigner, je consens même qu'elle

ne quitte point ſon Païs, & je me borne, chaque année, à paſſer trois mois dans le mien.

Et les Enfans ? interrompit Jeromino, dans la vûë de fortifier mes offres.

Je conſentirai, Meſſieurs, que les filles ſoient élevées par la Mere : mais on me laiſſera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres Filles, Chevalier, répondit le Général, avec un ſourie ironique, pour être abandonnées à la perdition ?

Conſiderez, Monſieur, que ſans entrer dans l'opinion des Théologiens de l'une & de l'autre Egliſe, ma propoſition eſt un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres ; à rechercher une Princeſſe. La Fortune ſeule n'a point de pouvoir ſur moi. Qu'on me laiſſe libre ſur l'article de la Religion, & je renonce volontiers, juſqu'au dernier ducat, à la fortune de votre Sœur.

Qu'aurez-vous donc pour ſoûtenir...

Repoſez-vous de ce ſoin ſur elle & ſur moi. J'en uſerai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raiſon, vous vous féliciterez de l'avoir prevû.

Votre Mariage, Monſieur, éleveroit beaucoup votre Fortune, au-deſſus de

ce qu'elle peut être par vos eſpérances naturelles. Pourquoi ne jetterions-nous pas les yeux devant nous ſur votre poſterité, comme Italiens? & dans cette ſuppoſition ... Il s'arrêta. Sa concluſion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne ſuis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma Patrie, qu'à ma Religion. Je laiſſerois ma poſterité libre; mais je ne voudrois, ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon Païs d'une race qui ne lui a jamais fait deſhonneur.

Le Général prit du tabac, jetta un coup d'œil ſur moi, & tourna la tête d'un air trop ſourcilleux. Je ne pûs m'empêcher d'y être ſenſible.

Je n'ai pas peu de peine, Monſieur, lui dis-je, à ſoutenir les difficultés de ma ſituation, jointes ſurtout aux chagrins qu'elle me cauſe en elle-même. Paſſer ici pour coupable, ſans avoir rien à me reprocher dans mes penſées, dans mes paroles, & dans mes actions ... convenez, Monſieur, que rien n'eſt plus dur.

Oui, mon Frere, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette Avanture, ajoûta-t'il, avec beaucoup de bonté, eſt que le Chevalier Grandiſſon n'eſt point un homme ordinaire, & que

ma Sœur, qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma Sœur, répondit le fier Général, nous connoissons les votres, Seigneur Jeronimo, & nous ne désavoüons point qu'ils sont généreux; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche, pour attacher les jeunes filles? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractere étoit bien établi. Il protesta que si sa Famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre Traité; mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de son Sang refusée, & que je ne prévoïois pas, sans doute, les conséquences d'un affront de cette nature, dans le Païs où j'étois.

Refusée! interrompis-je, avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, Monsieur, ce seroit faire outrage

à votre juſtice, & bleſſer indignement votre illuſtre Maiſon.

Il ſe leva, d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai auſſi : & ſi je le ſuis avec indignité, lui dis-je, c'eſt, Monſieur, ce que je ne ſuis point accoutumé à ſouffrir.

Jeronimo parut conſterné. Il nous dit qu'il s'étoit oppoſé à notre entrevûë ; qu'il connoiſſoit la vivacité de ſon Frere ; & que moi-même, après les ſcenes précedentes, je devois peut-être marquer moins de reſſentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juſte égard pour la délicateſſe de ſa Sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres ſentimens, autant que la néceſſité de juſtifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus ſans émotion.

Sans émotion ! reprit le Général. Le terme eſt doux, pour ce qu'il peut ſignifier. Mais moi, qui n'apporte point tant de choix aux expreſſions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois eſperé, de ſa part, plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquile : de grace, Cheva-

lier, considerez de sang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre Païs, car nous sommes gens Publics, à l'Eglise, à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens, à notre propre caractere, si nous acceptons pour une Fille, & pour une Sœur, la main d'un Protestant? Vous vous intéressez, dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de Fille aveuglée par l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des Partis de la premiere distinction, tous de sa Religion & de son Païs, pour se jetter entre les bras d'un Etranger, d'un Anglois....

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, Monsieur, de la laisser libre dans sa Religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t'on de moi, qui sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma Patrie, si, contre mes lumieres & ma conscience, j'abandonne ma Religion & mon Païs, par un motif, de la premiere considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins sa force que de l'amour propre & de l'interêt personnel?

C'eſt aſſez, Monſieur, c'eſt aſſez. Si vous mépriſez les grandeurs, ſi vous comptez pour rien les richeſſes, les honneurs, l'amour, on pourra dire, à la gloire de ma Sœur, qu'elle eſt la premiere Femme, de ma connoiſſance du moins, qui ait pris de l'amour pour un Philoſophe; & je ſuis d'avis qu'elle doit porter les conſéquences de cette ſingularité. Son exemple ne ſera pas fort contagieux. Il le ſera, dit flateuſement Jeronimo, ſi Mr Grandiſſon eſt le Philoſophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légereté, une affaire qui m'avoit pénetré le cœur. Mais Jeronimo, ſaiſiſſant l'occaſion badiner, ajouta d'autres plaiſanteries, pour diſſiper ce qui pouvoit nous reſter d'altération; & je laiſſai les deux Freres. En paſſant par le Sallon, j'eus le plaiſir d'apprendre de Camille, que ſa Maitreſſe étoit moins agitée, depuis ſa ſaignée.

Dans le cours de l'après-midi, le Général me fit l'honneur de paſſer chez moi. Il me dit naturellement, qu'il avoit pris mal quelques expreſſions qui m'étoient échappées. Je ne lui diſſimulai point que les ſiennes m'avoient cauſé un inſtant de chaleur, & je m'excuſai par ſon exem-

ple. Il reçut bien les inſtances avec leſquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien; & s'étant contenté de prendre mes propoſitions par écrit, il me demanda ſi mon Pere étoit auſſi ferme que moi ſur l'article de la Religion? Je lui répondis que juſqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon Pere. Il me dit que je le ſurprenois: que de quelque Religion qu'on fût, il avoit toûjours conçu que lorſqu'on faiſoit profeſſion d'y être ſi fortement attaché, on devoit être uniforme; que celui qui pouvoit ſe diſpenſer d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre, que n'aïant jamais penſé à rechercher ſa Sœur, je n'avois informé mon Pere que du favorable accuiël que j'avois reçu dans une des principales Maiſons d'Italie; que mes eſpérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & temperées, dès l'origine, par la crainte que la Religion & la réſidence ne fuſſent des obſtacles inſurmontables: mais qu'à la premiere apparence de ſuccès, j'étois réſolu de communiquer mon bonheur à toute ma Famille, & ſûr de l'approbation de mon Pere pour une Alliance qui répondoit ſi

bien à la magnificence de ſon caractere.

Le Général me dit, en ſortant, & d'un air aſſez hautain ; adieu, Chevalier. Je ſuppoſe que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'eſt impoſſible de vous diſſimuler que je ſuis extrêmement ſenſible à tous les déſagrémens de cette avanture. Oui, ajoûta-t'il, en jurant ; je le ſuis. N'attendez-pas que nous deshonorions notre Sœur & nous-mêmes, en vous faiſant notre cour, pour vous la faire accepter. J'apprens qu'une autre Dame a pris auſſi de beaux ſentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux ; mais la Signora Olivia n'eſt pas une Clémentine. Vous êtes dans un Païs jaloux de l'honneur. Notre Famille y tient un des premiers rangs. Vous ne ſavez pas, Monſieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laiſſer ſans réponſe : que je ne quitterois pas Boulogne ſans l'en informer, & ſans être bien aſſuré qu'il ne me reſtoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'eſperance. Mes principes, ajoûtai-je, étoient bien connus avant qu'on m'ait fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche? repliqua-t'il, après s'être mordu les lévres. Elle eſt baſſe, j'en conviens; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en aſſez mauvais état, mon cher Docteur, pour ſouhaiter qu'un Frere de Clémentine m'eut épargné cette inſulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais, graces au Ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle viſite, deux heures après que le Général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la Marquiſe, & par l'ordre du Seigneur Jeronimo, qui l'avoit chargée d'une Lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de ſa jeune Maitreſſe. Elle eſt aſſez tranquille, me dit-elle; & plus qu'on ne pouvoit l'eſpérer d'un accès ſi violent, qu'à peine ſe ſouvient-elle de vous avoir vû ce matin.

La Marquiſe avoit donné ordre à Camille de me dire de ſa part, que malgré mon obſtination, qui changeoit ſes eſpérances en déſeſpoir, elle croïoit devoir à l'eſtime qu'elle conſerveroit toujours pour moi, de m'avertir que les reſſentimens pouvoient être pouſſés fort loin,

& qu'elle ſouhaitoit par conſequent, c
je ne fiſſe pas un plus long ſéjour à B
logne. Si les circonſtances devenoi
plus heureuſes, elle me promettoit d'ê
la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de mon Ami. I
étoit dans ces termes.

Mon inquiétude & mon chagrin ſ
extrêmes, cher Grandiſſon, de voir
homme auſſi brave, auſſi généreux
mon Frere, dans des tranſports
paſſion où je ne le reconnois plus. C
ſans doute votre grandeur d'ame or
naire, qui vous fait préferer votre R
ligion à tous les avantages de l'am
& de la fortune. Pour moi, je v
crois fort affligé. Si vous ne l'étiez
infiniment, vous ne ſeriez pas aſſez i
ſible au mérite d'une excellente Fil
& votre ingratitude ſeroit extrême p
la diſtinction dont elle vous honore.
ſuis ſur que vous ne condamnez po
ces expreſſions, & que vous me cro
en droit de penſer, qu'elle fait honn
à mon cher Grandiſſon même. Mai
cette affaire avoit de malheureuſes ſ
tes, quelle ſource de regret pour no
Famille, que l'un des deux Freres v
à périr par la même main qui a fa
l'autre, ou que vous, à qui elle doi

vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'aîné! Fasse le Ciel que vous ayiez tous deux plus de modération! Mais permettez que je vous demande une faveur; c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi, de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation! Cependant le Général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zéle, dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fut compris comme le notre!

Au nom de Dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstances, on ne permettra point à son Directeur de la voir. C'est néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde est misérable! La Religion peut-elle causer tant de maux? Hélas! Je ne puis agir. Il ne me reste que le pouvoir de réflechir & de m'affliger. Cher Ami, faites-moi savoir, par une ligne, que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en sera, du moins, un peu soulagé.

Je chargeai Camille des plus respec-

tueuſes proteſtations de reconnoiſſance pour la Marquiſe, & j'y joignis la promeſſe de tenir une conduite qui mériteroit ſon approbation. Je parlai, avec douleur, des reſſentimens dont elle étoit allarmée. J'étois ſûre, dis-je à Camille, qu'à quelque dégré qu'ils puſſent être, un homme auſſi généreux, auſſi noble que le Général, n'entreprendroit rien ſans réflexion: mais j'ajoûtai qu'il m'étoit impoſſible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne déſeſperois point encore de quelque heureuſe révolution en ma faveur. J'écrivis à Jéronimo dans le même ſens. Je l'aſſurois de ma plus haute conſidération pour ſon Frere. Je déplorois l'occaſion qui cauſoit tant de trouble, & je lui répondois de ma modération. Je lui rappellois l'ancienne réſolution à laquelle il me ſavoit attaché, d'éviter toutes les rencontres méditées; & je lui repréſentois quelle confiance il y devoit prendre, lorſqu'il étoit queſtion d'un Fils du Marquis della Porretta, & d'un Frere, non-ſeulement de mon Ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des Sœurs.

Ma réponſe ne ſatisfit, ni la Marquiſe, ni Jéronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti? J'avois donné ma-

parole, au Général, de ne pas quitter Boulogne ſans l'en avoir informé ; & je conſervois réellement, comme je le faiſois dire à la Marquiſe, l'eſpoir de quelque heureux changement.

Le Marquis, le Prélat & le Général ſe rendirent à Urbin ; & là, comme je l'appris enſuite de mon Ami, il fut décidé en pleine conférence, que le Chevalier Grandiſſon, par la différence des principes & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre, au Général, qu'il n'étoit pas moins indigne de ſon reſſentiment.

Pendant l'abſence du Pere & des deux Freres, Clémentine donna quelques eſpérances de rétabliſſement. Elle ſollicita ſa Mere de lui accorder la liberté de me voir. Mais la Marquiſe, n'oſant ſe fier à ſes deſirs, & craignant les reproches de ſa Famille, ſurtout pendant qu'on étoit à déliberer ſur le fond des circonſtances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne ſervit qu'à redoubler les inſtances de Clémentine. Jeronimo panchoit à la ſatisfaire : mais le Directeur fortifiant les craintes de la Marquiſe, tout le poids que les infirmités de mon Ami donnoient à ſes con-

seils ne l'auroit point emporté sur celui du Pere Marescotti, sans une entreprise de Clémentine, qui les allarma tous, & qui les obligea de se rendre à ses desirs. C'est de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le souvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clementine, après quelques favorables symptômes, revint sous une autre face. L'agitation, où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans lesquelles elle paroissoit se plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de sortir de sa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille, l'aïant laissée seule, pendant l'espace d'un quart-d'heure, fut extrêmement surprise, à son retour, de ne la plus retrouver. Elle jetta aussitôt l'allarme dans toute la Maison. On visita tous les appartemens & toutes les parties du Jardin. Mille idées funestes, qu'on n'osoit s'expliquer l'un à l'autre, faisoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de soin.

Enfin Camille, voïant, comme elle se l'imagina, une Servante qui descendoit l'escalier à pas comptés, s'emporta

contr'elle, & lui reprocha fort amérement d'être ſi tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la Servante ſuppoſée. O ma chere Maitreſſe! s'écria Camille en reconnoiſſant Clémentine; quoi c'eſt vous? c'eſt vous-même ſous les habits d'une Servante! Où allez-vous donc, Mademoiſelle? Quels tourmens vous nous avez cauſés! Et ſur le champ, elle donna ordre à quelques domeſtiques d'avertir la Marquiſe, qui dans l'excès de ſes craintes s'étoit retirée ſous un Pavillon du Jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura ſeule avec Camille, prit un air fort compoſé. Je veux ſortir, lui dit-elle; oui, je veux ſortir. Vous me chagrinez beaucoup, avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être auſſi tranquille que moi? Qu'eſt-ce donc qui vous agite? Sa Mere, qui ſurvint bientôt, la prit dans ſes bras. O ma Fille! s'écria-t'elle, en retrouvant à peine la reſpiration: comment avez-vous pû nous jetter dans cet effroi! Que ſignifie ce déguiſement?

Où allez-vous ! Où je vais ? Madame. J vais à l'ouvrage du Ciel, à la conquêt d'une ame ; ce n'eſt pas mon interêt pre pre, c'eſt celui de Dieu dont je ſuis cha gée ; dans une heure ou deux je vou en rendrai bon compte.

La triſte Marquiſe comprit une parti de ſon deſſein. Elle l'engagea par ſe careſſes à remonter dans ſon apparte ment, où elle apprit d'elle-même qu dans l'abſence de Camille elle étoit allé à la chambre d'une Servante, & qu'ell s'y étoit revetue de ſes habits. Elle étoi réſolue, dit-elle à ſa Mere, de voir l Chevalier Grandiſſon. Elle avoit médit des argumens auxquels il ne pouvoit ré ſiſter ; & quoiqu'une ſimple Fille, ell ſe flattoit de faire plus d'impreſſion ſu lui, que l'Evêque de Nocera & le Per Mareſcotti. Il m'a refuſée, ajouta-t'elle tout eſt fini entre lui & moi ; perſonn ne m'accuſera d'y chercher mon interêt C'eſt le ſien, que je cherche. Nous n le haïſſons point aſſez, pour ne pas de ſirer ſa converſion. Ainſi, c'eſt à l'ou vrage du Ciel que je vais.

Mais où irez-vous ? lui demanda ſ Mere, en tremblant de ce qu'elle avoi entendu. Savez-vous où demeure l Chevalier ? Cette queſtion la rendi

muette. Elle demeura quelque tems fort penſive. Non, à la verité, dit-elle enfin; je n'y avois pas fait attention. Mais toute la Ville ne ſait-elle pas où le Chevalier Grandiſſon eſt logé? J'en ſuis ſure.... Cependant, s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aiſé... Il viendra, interrompit auſſitôt ſa Mere. Je le ferai prier de venir. L'eſperance de la Marquiſe étoit de la retenir volontairement par cette promeſſe. Auſſi parut-elle fort ſatisfaite. Que je vous ai d'obligation! reprit-elle. Votre conſentement, Madame, eſt d'un bon augure. Si j'ai diſpoſé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas diſpoſer le ſien à s'obliger lui-même? Je n'ai pas d'autre vûe. Il m'a ſervi de Précepteur; je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laiſſer ſeule avec lui; car ces fiers hommes rougiſſent, en compagnie, de ſe voir convaincus par une Fille.

Quoique le deſſein de ſa Mere n'eût été que de calmer ſon eſprit par cette promeſſe, l'heureux effet qu'elle lui vit produire, & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ſes gens, la détermina tout-à-fait à me propoſer une viſite. Allez,

dit-elle à Camille. Il n'y a point d'a
rence qu'il ait encore quitté Boulo
Faites-lui le récit de tout ce qui
paſſé. S'il veut ſe prêter à nos intenti
peut-être n'eſt-il pas encore trop t
mais il ne doit pas attendre le retou
Pere & des deux Fils. Cependant j
me promets rien de cette démar
Tout ce que j'en eſpere, c'eſt de re
un peu de tranquilité à ma Fille.
paſſa dans l'appartement de Jeronim
pour lui communiquer cette réſoluti
dont elle étoit ſûre, lui dit-elle, qu'il
roit beaucoup de joïe ; & Camille
vint annoncer ſes ordres.

Je ne balançai point à les ſuivre, q
qu'extrêmement agité de tout ce
j'avois appris. Je trouvai encore la M
quiſe dans l'appartement de mon A
Camille, me dit-elle auſſi-tôt, a
vous rendre compte de notre ſituati
Cette chere Fille brûle de vous ent
tenir. Qui ſait ſi votre complaiſance
la mienne n'auront pas quelque heure
effet ? Elle eſt plus compoſée, dep
qu'elle s'attend à vous voir. Son eſ
rance eſt de vous convertir. Plût au Ci
me dit Jeronimo, que ce Miracle
réſervé à la compaſſion ! Que je vo
plains, Chevalier ! Quelles épreuves pc
vo

votre humanité ! Je lis votre affliction dans vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle eſt bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La Marquiſe fit demander à ſa Fille ſi elle étoit diſpoſée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(*N.* Quelque jugement que l'on puiſſe porter de la ſcêne ſuivante, il paroît néceſſaire de la conſerver, pour donner quelque idée de celles qui lui reſſemblent, & qu'on ſupprime.)

CLEMENTINE, continuë le Chevalier dans les extraits du Docteur, étoit aſſiſe près d'une fenêtre, un Livre à la main. Elle ſe leva, d'un air fort majeſtueux. La Marquiſe alla vers elle, ſon mouchoir aux yeux. Je la ſuivois ; mais, à quelque pas, je m'arrêtai, pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein, pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, ſans héſiter ; vous ne m'êtes plus rien, Mr Grandiſſon : vous m'avez refuſée, & je vous en remercie : je vous approuve même, car je ſuis une fille très-fiére, & vous voïez quelle peine je cauſe aux meilleurs des Parens & des Amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui jette tant de trouble dans ſa

Famille, doit effraïer un homme capable de réflexion. Cependant il ſemble que la Religion eſt votre prétexte. Je ſuis fachée de vous voir obſtiné. Vos lumieres me donnoient plus d'eſperance. Mais vous avez été mon Précepteur, Chevalier; voulez-vous que je vous rende le même office?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoiſelle, pour toutes les inſtructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, Monſieur, que je conſole ma Mere. Elle alla ſe mettre à genoux devant la Marquiſe, & prenant ſes deux mains dans les ſiennes, elle les baiſa l'une après l'autre. Conſolez-vous, Maman. Pourquoi pleurez-vous? Je ſuis bien. Ne voïez-vous pas que j'ai l'eſprit libre? Accordez-moi votre bénediction. Que le Ciel beniſſe ma Fille!

Elle ſe leva fort legerement; & revenant vers moi: vous paroiſſez triſte, Monſieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de triſteſſe; mais je conſens que vous gardiez le ſilence. Un Diſciple a beſoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous.

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête, en portant la main

à ſon front. J'avois mille choſes à vous dire, Chevalier ; mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Auſſi, d'où vient cet air de triſteſſe ? Vous connoiſſez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juſte : n'eſt-il pas vrai ? Répondez, Monſieur. Enſuite, ſe tournant vers ſa Mere : le pauvre Chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a perſonne qui le tourmente. Je le vois triſte ! Eh bien, Monſieur, en ſe tournant vers moi, ceſſez d'être triſte... Cependant l'homme qui m'a refuſée... ah Chevalier ! de votre part le trait eſt bien cruel ! Mais j'ai pris auſſitot le deſſus. Vous voïez combien je ſuis tranquille à préſent. Ne ſauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer, lorſqu'elle vantoit ſa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raiſonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eut été reçû, je me ſerois livré aux plus tendres expreſſions. Mais jamais homme, avant moi, s'eſt-il trouvé dans une ſi malheureuſe conjoncture ? Pourquoi toute la Famille n'avoit-t'elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette

excellente Mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre eſtime, & d'engager tout à la fois ma reconnoiſſance & mon reſpect?

Clémentine reprit avec la même douceur : De grace, Monſieur, dites-moi comment vous avez pû être aſſez injuſte, pour eſperer que j'abandonnerois ma Religion, lorſque vous êtes ſi ferme dans la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injuſtice dans cette eſpérance? En verité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conſcience dans les femmes; il vous ſuffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidellement ce que nous vous devons. Les hommes ſe regardent comme les Dieux de la terre, & croient les femmes deſtinées à les ſervir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes; vous étiez accoûtumé à parler honorablement de notre Sexe. D'où peut être venuë votre injuſtice?

Un reproche ſi peu merité redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers ſa Mere : Ne m'eſt-il pas permis, Madame, de lui apprendre mes Propoſitions? Elle paroît croire que j'ai inſiſté ſur ſon changement de Religion. On n'a pas eu deſſein, me répondit la

Marquiſe, de lui faire prendre cette idée; mais je me rappelle qu'au premier rapport que je lui fis de ce qui s'étoit paſſé entre vous & l'Evêque de Nocera ſon impatience ne me permit point d'achever. C'étoit aſſez, me dit-elle, qu'elle eut été refuſée. Elle me conjura de lui épargner le reſte; & depuis ce jour, elle a toujours été dans un état, qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propoſitions avoient été d'une nature qui nous eut permis de les accepter, notre premier ſoin auroit été de l'en inſtruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez propoſé. Elle verra qu'il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle appelle mépris; & c'eſt peut-être cette idée qui a changé ſon humeur, juſqu'à la rendre extrêmement ſombre & réveuſe, après la vive agitation où nous l'avons vüe.

Comme ſa Mere me parloit aſſez bas, elle en parut affligée. Il n'eſt pas beſoin, dit-elle en s'adreſſant à moi, de me faire un ſecret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, Monſieur, vous devez me croire capable de tout ſouffrir & de tout entendre: & ſe tournant vers la Marquiſe, Madame vous voïez quelle

eſt ma tranquillité. J'ai ſu me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chere Clémentine! le Ciel & votre reſpectable Mere me ſont témoins, que cet odieux ſentiment n'eſt point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propoſe étoient accceptées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oui, & moi la plus malheureuſe de toutes les femmes: en un mot vous m'avez refuſée. Et ſe cachant le viſage de ſes deux mains; qu'on ne ſache pas du moins, hors de cette Maiſon, qu'une Fille de la meilleure des Meres ait eſſuié le refus de tout autre qu'un Prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette Fille! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui qui la mépriſe? J'ai honte de moi! *en faiſant quelques pas en arriere.* O Madame Bemont, ſans vous, mon ſecret ne ſeroit jamais ſorti de là en [ſe preſſant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre ſur ſon viſage.] Enſuite, revenant vers moi; mais, Monſieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorſque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage ſoit un éternel ſilence!

Sa Mere ſe noïoit dans ſes larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me ſemble que j'avois mille choſes à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monſieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une eſtime déſintereſſée. Une voix, que je crois venuë du Ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la ſuivre, J'aurois exécuté ſon ordre, je n'en puis douter. C'eſt de la bouche des Enfans que Dieu tire ſa gloire. Vous connoiſſez ce paſſage, Monſieur. S'il m'avoit été permis de ſortir lorſque je l'ai deſiré... alors tout m'étoit préſent ; mais il ne m'en reſte rien dans la mémoire. Facheuſe Camille, avec ſes impertinentes queſtions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit picquée de me voir ſi tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me dit-elle, lorſque je vous l'ordonne ? En même-tems elle me ferma la bouche d'une de ſes mains, que je retins un moment des deux miennes, & ſur laquelle je pris la liberté d'attacher mes levres.

Ah Chevalier ! continua-t'elle, ſans

la retirer, vous n'êtes qu'un Flatteur! Oubliez-vous que c'eſt une Fille que vous avez mépriſée ?

A préſent, Mademoiſelle, qu'il me ſoit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puiſſe répéter après vous. Je vous demande en grace d'écouter les propoſitions que j'ai faites à votre Famille. Elle me laiſſa le tems de les expliquer; & j'ajoutai que Dieu ſeul connoiſſoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle: & ſe tournant vers ſa Mere; je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, Maman ? Il ſemble à ſon air que je le puis. Dites, Madame, puis-je me fier à ce qu'il dit ?

La douleur ôtoit à ſa Mere le pouvoir de lui répondre.

Ah Monſieur! ma Mere, qui n'eſt pas votre Ennemie, craint de ſe faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers ſon Cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voïons, Monſieur. Vous ne penſez pas, ſans doute, à vous joüer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même; &

nous verrons ſi vous le ſignerez.

Elle écrivit, en un inſtant, ce qui ſuit : Le Chevalier Grandiſſon déclare ſolemnellement qu'il a propoſé d'une maniere preſſante & par le mouvement de ſon cœur, de laiſſer à une certaine Fille, dont on penſoit à faire ſa Femme, l'exercice libre de ſa Religion, de lui abandonner le choix d'un homme ſage pour ſon Confeſſeur, de ne jamais la forcer de faire le voïage d'Angleterre avec lui, & de paſſer, avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Monſieur ?

Très volontiers, Mademoiſelle.

Je le ſignai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi ? vous avez fait ces propoſitions. Eſt-il bien vrai, Madame ?

Oui, ma chere ; & je vous l'aurois appris plutôt : mais vous fûtes ſi frappée de la ſuppoſition d'un refus...

O Madame ! interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de ſe croire refuſée.

Mais ſouhaiteriez-vous, ma chere, que nous euſſions donné notre conſentement à ces offres ? Auriez-vous pû vous réſoudre à devenir la femme d'un Proteſtant ? Une Fille du ſang dont vous ſortez !

Elle tira sa Mere à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton assez haut pour être entendue.

Je conviens, Madame, que j'aurois eu tort : mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon Précepteur, & le Libérateur de mon Frere, ne m'ait pas regardé comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas persuadée, ma Fille, que votre Foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de Mr Grandisson ?

Pourquoi, Madame ? Non, assurément. Ne pouvois-je pas esperer de le convertir, comme il auroit esperé de m'entraîner dans ses erreurs ? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la sienne, ma chere.

C'est sa faute, Madame. Chevalier ! [En s'avançant vers moi] votre obstination est extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chere ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en suis point fachée.

Plut au Ciel, Madame, dis-je alors

à la Marquiſe, que je pûſſe eſperer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine me donneroient la hardieſſe...

N'en concluez rien, Monſieur, interrompit Clémentine en rougiſſant. Je ne ſuis pas capable de balancer ſur l'interêt de mon ſalut.

Je priai ſa Mere de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du Ciel, Madame, lui dis-je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous oppoſez point à mes préſomptueuſes eſperances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de votre chere Fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille, depuis un inſtant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour ſon honneur & ſa conſcience ? Regardez-là : quelle douce ſerenité dans ſes yeux, qui avoient auparavant quelque choſe d'égaré !

Ah ! Chevalier, vous me demandez ce qui n'eſt point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois ſouhaiter à ma fille un homme ſi fortement attaché à ſes erreurs. Pardon, Monſieur : mais ſi je vous voïois moins de zéle pour votre Religion, j'aurois plus d'eſpérance, & par

conſéquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, ſeroit au deſſus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle Famille ...

Ah Chevalier! je ne puis vous donner le moindre eſpoir.

De grace, Madame, regardez votre chere Fille! voïez; elle balance peut-être en ma faveur. Rappellez-vous qu'elle faiſoit la joïe de votre cœur. Penſez à ce, qu'elle peut devenir, & dont je prie le Ciel de la préſerver, de quelque maniere qu'il diſpoſe de moi. Quoi? Madame! l'aimable Clémentine ne trouvera-t'elle point un Avocat dans ſa Mere? J'atteſte le Ciel que ſon bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois! pour l'amour de votre Fille! Qu'eſt-ce hélas que mon interêt, en comparaiſon du ſien! Permettez que je vous demande à genoux votre puiſſante protection; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la ſeule eſperance m'attendrit juſqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pû m'entendre; mais auſſi-tôt qu'elle me vit dans la poſture où j'étois, elle accourut à moi; &

tendant les deux mains, l'aiderai-je à ſe lever, Madame? Dites-lui donc qu'il ſe leve. Il pleure! Voïez ſes larmes. Mais j'en vois verſer à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, Chevalier? Maman pleure auſſi. Quel peut être le ſujet de tant d'affliction!

Levez-vous, Chevalier, me dit la Marquiſe. O Fille charmante! Elle me fera mourir de compaſſion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, Monſieur, que ſuivant nos propres conditions: & je ne puis ſouhaiter même que les choſes tournent autrement. Mais eſt-il poſſible que cette chere Créature ne vous touche point? Inſenſible Grandiſſon!

Je me levai. Quel ſort eſt le mien! Me traiter d'inſenſible, Madame, tandis que j'ai le cœur percé de la ſituation de votre adorable Fille, & du chagrin qu'elle répand dans une Maiſon où tout m'eſt également cher & reſpectable! Quel autre déſir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une Religion, à laquelle je ſuis attaché par la conſcience & par l'honneur? Vous même, Madame, avec le cœur d'une Mere & d'une Amie, vous ne ſauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clementine pro-

O ma Fille, reprit sa Mere, chere Enfant de mon plus tendre amour! Eh! pourriez-vous consentir à vous voir la femme d'un homme, qui fait profession d'une autre foi que vous? d'un Etranger? Vous voïez, Chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D'un homme, ma Fille, qui est en guerre avec la Religion de ses propres Ancêtres, comme avec la vôtre?

Mais non, Madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis-je à la Marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face... Cependant, si vous ne me donnez aucune esperance de protection, si je n'ai rien à me promettre du Marquis & de vos deux Fils, je crains de nuire à ce que je désire le plus.

Non, Chevalier; ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh! bien Madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même, aux yeux de Clémentine, si cette répresentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l'esperance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.

Si je voïois la moindre app arence à

vous ſervir utilement, je ne ſais dequoi je ne ſerois pas capable. Mais, ſur un point de cette importance, il ne m'eſt pas permis de me ſéparer de ma Famille.

Enſuite, paroiſſant rompre ſur cette matiere; ma chere, dit-elle à ſa Fille, ne m'avez-vous pas dit que vous ſouhaitiez d'entretenir Mr Grandiſſon ſans témoins? Cette occaſion eſt la ſeule que vous puiſſiez eſperer. Votre Pere & vos Freres ſeront ici demain. Alors, alors, Chevalier, en ſe tournant vers moi, tout ſera fini.

Clémentine répondit aſſez paiſiblement qu'elle s'étoit propoſé en effet de me voir ſeule, & que n'aïant elle-même aucun interêt dans ce qu'elle avoit à me dire..... Croïez-vous, interrompit ſa Mere, que vous puiſſiez vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, ſi vous lui aviez rendu la viſite que vous méditiez?

Je ne ſais.

Je vais donc ſortir. Sortirai-je, ma chere?

Clémentine ſe tourna vers moi: Vous avez été mon Précepteur, Monſieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons: dois-je ſouhaiter que ma Mere s'éloigne?

dois-je avoir quelque choſe à vous dire qu'elle ne puiſſe pas entendre ? Il me ſemble que non.

La Marquiſe ſe retirant, je la priai d'entrer, ſans être obſervée, dans le Cabinet voiſin. Il faut, Madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occaſion peut être importante. Si vous ſortez, demeurez du moins aſſez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre cenſure.

O Chevalier! me répondit-elle, la prudence & la généroſité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être Catholique ? Elle ſortit ; & je lui ménageai le moïen de rentrer, ſans être apperçuë de ſa Fille, que j'engageai même à s'aſſeoir ſur un Fauteuil, dont le dos étoit tourné vers la porte du Cabinet. Elle s'y plaça ſans défiance, en m'ordonnant de m'aſſeoir près d'elle.

Nous demeurâmes quelques momens en ſilence. Je ſouhaitois qu'elle parlât la premiere, afin qu'on ne pût m'accuſer d'avoir préoccupé ſon imagination. Elle paroiſſoit incertaine, baiſſant & levant les yeux tour-à-tour, les jettant d'un côté, & les tournant auſſi-tôt de l'autre

Ah! Chevalier, me dit-elle enfin, l'heureux tems que celui où j'étois votre Ecoliere, où vous m'appreniez l'Anglois!

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Madame Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute Mademoiselle?

Quelle faute! celle de lui avoir laissé penetrer un secret que j'avois caché à ma Mere, à la plus indulgente des Meres. Vous me regardez, Chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'avois tant de choses à vous dire! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t'elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi? Mademoiselle, vous n'en pouvez rien rappeller!

Laissez-moi réfléchir un moment... Hé bien, j'ai pensé d'abord que vous

me mépriſiez. Ce n'eſt pas ce qui m'a chagrinée, je vous le proteſte. Au contraire, cette idée m'a ſervi. Je ſuis fiere, Monſieur : j'ai pris le deſſus, & je ſuis devenue fort tranquille. Vous voïez qu'elle eſt ma tranquillité. Cependant, diſois-je en moi-même, ce pauvre Chevalier, ſoit qu'il me mépriſe ou non .... je veux vous découvrir toutes mes penſées, Monſieur ; mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voïez que j'ai l'eſprit tranquille. Cependant je ne ſuis qu'une Fille foible. Vous paſſez pour un Homme ſage. Ne faites pas deshonneur à votre ſageſſe. Un homme ſage ſeroit-il plus foible qu'une ſimple fille ? Que jamais ce reproche.... mais qu'avois-je commencé à vous dire ?

Ce pauvre Chevalier, diſiez-vous, Mademoiſelle.

Oui, oui. Ce pauvre Chevalier, diſois-je, a reçu du Ciel une belle ame ! Il a pris beaucoup de peine à m'inſtruire. N'en prendrai je point auſſi pour ſa converſion ? J'avois recueilli quantité de paſſages & d'excellentes penſées. Ma tête en étoit remplie... cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reſte quelque choſe : oui, je m'en ſouviens. Je voulois vous

dire, pour conclusion de mon discours.. C'étoit donc un trait prémedité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, Chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais, non : tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déja. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. [Je fis ce qu'elle exigeoit.] J'avois donc résolu de vous dire... mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche.) Le voici. Regarderez-vous de l'autre côté, lorsque je vous l'ordonne ? Elle se mit à lire : » Je consens, Monsieur, du fond de mon » cœur, (c'est très sérieusement comme vous voïez) que vous n'ayiez que » de la haine, du mépris, de l'horreur, » pour la malheureuse Clémentine ; » mais je vous conjure, pour l'interêt » de votre ame immortelle, de vous » attacher à la véritable Eglise. Eh ! bien, Monsieur, que me répondez-vous ? (en suivant, de son charmant visage, le mien que je tenois encore tourné ; car je ne me sentois pas la force de la regarder.) Dites, Monsieur, que vous y consentez. Je vous ai toujours crû le cœur honnête & sensible. Dites qu'il se rend à la verité. Et ce n'est pas pour

moi que je vous en ſollicite. Je vou
ai déclaré que je prens le mépris pou
mon partage. Il ne ſera pas dit qu
vous vous ſoyez rendu aux inſtance
d'une Femme. Non, Monſieur ; votr
ſeule conſcience en aura l'honneur. J
ne vous cacherai point ce que je mé
dite pour moi-même. Je demeurera
dans une paix profonde : [elle ſe lev
ici, avec un air de dignité, que l'eſpri
de Religion ſembloit encore augmen
ter :] & lorſque l'Ange de la mort pa
roîtra, je lui tendrai la main. Approche
lui dirai-je, ô toi ! Miniſtre de paix ! Je
te ſuis, au rivage où je brule d'arriver ;
& j'y vais retenir une place, pour l'hom
me à qui je ne la ſouhaite pas de long
tems, mais auprès duquel je veux être
éternellement aſſiſe ! Cette eſperance,
Monſieur, ſatisfera Clémentine & lui
tiendra lieu de toutes les richeſſes. Ainſi
vous voïez, comme je l'ai dit à ma Me
re, que je partois pour l'ouvrage du
Ciel, & qu'il n'étoit pas queſtion de
mon propre interêt.

Elle auroit pû continuer deux heures
entieres, ſans que j'euſſe penſé à l'in
terrompre. Ah cher Ami ! quels furent
les tourmens de mon cœur ! Elle prêta
l'oreille aux ſoupirs qui m'échappoient,

Vous ſoupirez, Monſieur ! vous n'êtes point un inſenſible, comme on vous l'a reproché. Mais vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refuſée. Etes-vous curieux de mon ſort ? Si ma derniere heure n'arrive pas auſſitôt que je le deſire, j'entre dans un Cloître, & je me donne au Ciel dès le tems de cette malheureuſe vie.

Où trouver des expreſſions pour lui répondre ? Comment lui marquer, dans notre ſituation mutuelle, tous les tendres ſentimens dont mon cœur étoit comme inondé ? La compaſſion eſt un motif, qui ne peut ſatisfaire une femme généreuſe : & quel moïen de faire parler l'amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans ſon affection, lorſque toute ſa Famille rejettoit mes offres, & qu'on ne m'en faiſoit point que je puſſe accepter ? Entrer en raiſonnemens contre ſa Religion, pour la défenſe de la mienne ; c'eſt à quoi je devois encore moins penſer, dans le trouble où je voïois ſon eſprit. D'ailleurs la juſtice & la généroſité me permettoient-elles d'abuſer de ſa ſituation, pour lui inſpirer des doutes ſur un Parti, auquel je la voïois attachée de ſi bonne foi ?

Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa pieté. Je la nommai un Ange, une fille divine, qui faisoit l'ornement de son sexe & l'honneur de sa Religion. Enfin, je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais penetrant mon dessein, elle me dit, après quelques momens de silence, que j'étois le plus obstiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayiez du mépris pour moi. Lisons encore une fois votre papier. Elle le relut, en me demandant, à-chaque promesse, si j'aurois été fidele à la remplir? Ne doutez-pas, lui répondis-je, d'une fidelité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peser, comparer; & revenant de cette méditation: que dire, reprit-elle avec un soupir, sur des évenemens qui sont encore cachés dans les secrets de la Providence!

Je jugeai que notre conversation aïant pris un autre tour, la Marquise ne seroit pas fachée de sortir du Cabinet. Il me fut aisé d'aider à son passage. Elle s'avança vers nous, les yeux humides de pleurs. Ah! Madame, lui dit Clémentine, je sors d'une vive dispute avec le Chevalier: & s'approchant de son oreille, je ne desespere pas, Madame, qu'il ne puiss

puiſſe être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, ſilence, ajoûta-t'elle en ſe mettant le doigt ſur la bouche. Enſuite, levant la voix, elle voulut parler de l'Ecrit qu'elle avoit relû ; mais ſa Mere craignit, apparemment que, ce ne fût trop de faveur pour moi ; & c'eſt la premiere fois que j'ai crû voir ſon inclination refroidie pour l'alliance. Elle s'empreſſa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'eſt une matiere que nous traiterons entre nous. Elle ſonna. Camille parut, & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La Marquiſe ſortit, en m'invitant à la ſuivre. A peine fûmes nous dans la chambre voiſine, que tournant la tête vers moi, Ah! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pû réſiſter à cette Scene. Vous n'avez point, pour ma Fille, tout l'attachement qu'elle mérite. Votre cœur eſt noble, généreux ; mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi? Madame, je paſſe à vos yeux pour un ingrat? Que ce reproche augmente mes tourmens! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection? C'étoit ſur vous, Madame, ſur votre bonté & ſur celle de mon cher Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes eſperances.

Je ſais, Chevalier, que vos propoſitions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'eſpere plus rien de vous Après cette entrevue, qui ſera vraiſemblablement la derniere, il ne peut me reſter le moindre eſpoir. Ma Fille commençoit à balancer. Que ſon cœur eſt plein de vous! Mais il eſt impoſſible que vous ſoyïez jamais unis; je le vois, & je ne ſuis point d'avis de l'expoſer d'avantage à des entretiens, dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous paroiſſez affligé: j'aurois pitié de vos peines, Monſieur, ſi votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les diſpoſitions de la Marquiſe. Me ſera-t'il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere perſonne dont le cœur & la pieté méritent mes adorations?

Il me ſemble auſſi à propos, Chevalier, qu'ils ſoient differés. Differés, Madame! Le Marquis & le Général arrivent; mon cœur me dit que je ſerai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monſieur, qu'il ſoit differé.

Si vous exigez ma ſoumiſſion, je vous

la dois, Madame, & je ne puis attendre que du Ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la ſanté à votre chere Fille ! Qu'il emploïe ſa toute-puiſſance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque choſe pour moi ; le tems, & le témoignage de mon cœur... Mais vous n'avez jamais eu, devant vous, d'homme plus malheureux !

Je pris la liberté de lui baiſer la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille ſe hâta de me ſuivre. Elle me dit que Madame vouloit ſavoir ſi je ne verrois pas le Seigneur Jeronimo. Que le Ciel, répondis-je, comble de ſes bénédictions mon cher Ami ! Il m'eſt impoſſible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à ſon amitié. Que le Ciel verſe toutes ſes faveurs ſur cette excellente Maiſon ! Camille, obligeante Camille, adieu !

O cher Docteur ! Mais qui peut condamner la Marquiſe ? Elle étoit reſponſable de ſa conduite, dans l'abſence de ſon Mari. Elle étoit informée de la réſolution de ſa Famille ; & ſa Clémentine ſembloit pancher à me marquer plus

de faveur, qu'il ne convenoit peut-êtr
aux circonſtances. Cependant elle avo
eu l'occaſion d'obſerver que cette cher
Fille, dans la ſituation où elle étoit, n
renonçoit pas aiſément à ce qu'elle avoi
fortement conçu ; & d'ailleurs, on n
l'avoit jamais accoutumée à ſe voir con
tredire.

Le lendemain, je reçus une viſite d
Camille, par l'ordre de la Marquiſe
qui me faiſoit faire des excuſes de m'a
voir refuſé la permiſſion de prendr
congé de ſa Fille. Elle me prioit de n
conſidérer, dans ce refus, que ce qu'ell
avoit crû devoir à la prudence. Elle m
promettoit une eſtime inviolable, é
même autant d'affection que ſi ſes plu
tendres vœux euſſent été remplis. L
Marquis della Porretta, le Comte ſo
Frere, l'Evêque de Noçera & le Génér
étoient arrivés le ſoir précédent. Ell
avoit eſſuié beaucoup de reproches
pour avoir conſenti à l'entrevüe ; mai
elle s'en repentoit d'autant moins que de
puis notre ſéparation Clémentine avoi
eu l'air plus compoſé, & qu'elle avoi
répondu fort tranquillement à toutes le
queſtions de ſon Pere. Cependant ell
ſouhaitoit que je quittaſſe Boulogne
autant pour l'interêt de ſa Fille que pou

le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fuſſe rétiré à Trente ou à Veniſe. Elle ajouta, comme d'elle-même, que le Marquis, le Comte ſon Frere & le Général avoient effectivement blâmé l'entrevüe; mais qu'ils étoient fort ſatisfaits que la Marquiſe m'eût refuſé la permiſſion de revoir ſa Fille, lorſque l'Ecrit qu'elle m'avoit fait ſigner ſembloit l'avoir diſpoſée à bâtir quelque choſe ſur ce fondement; qu'ils paroiſſoient tous d'accord dans leurs réſolutions; qu'en me ſuppoſant prêt à ſuivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convint; qu'ils avoient peſé le rang, la fortune, les honneurs; en un mot Camille me fit conclure de ſon récit, que tous leurs avantages aïant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaiſon, & que les difficultés étoient devenues inſurmontables. Ils avoient pouſſé leurs meſures juſqu'à s'expliquer ſévérement avec le Seigneur Jeronimo, ſur la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes interêts. Le Directeur avoit été rappellé. On le conſultoit comme un oracle. Enfin le Comte de Belvedere entroit auſſi dans leur

plan ; ils ſe propoſoient de le faire avec tir que ſes anciennes propoſitions ſe roient écoutées ; & par une maniere de penſer peu délicate, ils ſe flattoien qu'un Mari ſeroit un remede plus ſu que tous ceux qu'ils avoient éprouvés

N. Mr GRANDISSON continue d raconter, par les plus longs détails, c qui ſe paſſa pendant quelques jours, dan l'intérieur de la famille. Il reçut des in formations, non-ſeulement de Jeron mo, qui le preſſoit de quitter Boulogn mais du Directeur même, qui lui rend une viſite, & qui prit pour lui, dans le explications qu'ils eurent enſemble, tou les ſentimens de l'eſtime & de l'amitie juſqu'à ſe mettre à genoux, pour deman der ſa converſion au Ciel par une fer vente priere. Cependant, ne voïan aucun effet de ſon zéle, il l'exhorta auſ à s'éloigner. Le Chevalier étoit arrêt par deux raiſons ; ſa tendre pitié pou Clémentine, dont il apprenoit que l mal augmentoit de jour en jour, & l crainte de ſe manquer à lui-même, e cédant tout d'un coup à des inſtance dans leſquelles il croïoit entrevoir u mélange de menaces. Enfin, une Lettr fort meſurée du Marquis, par laquel ce Pere affligé le prioit, ſans lui impo

ſer aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à ſa Fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir; mais il répondit au Marquis, que ſon cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoiſſance pour une Famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permiſſion de lui faire ouvertement ſes adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo aïant repréſenté avec force qu'elle étoit digne de ſon Ami, de ſon Liberateur, & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que ſon départ reſſemblat à celui d'un Criminel, on conclut que le Chevalier ſeroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours, pour aſſembler quelques autres perſonnes de la Famille, qui ne l'aïant jamais vû, ſouhaitoient, avant cette derniere ſéparation, de connoître un Etranger que tant d'évenemens leur faiſoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très longue Lettre de Jeronimo lui apprend, dans l'intervalle, tout ce qui ſe paſſe à l'Hôtel della Porretta. Le jour arrivé, Mr Grandiſſon ſe conduit,

dans l'Assemblée, avec tant de noblesse, de modestie, & de prudence, qu'il y enleve l'estime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des soupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour son bonheur, & lui demande son amitié; à la reserve néanmoins du Général, qui cherche au contraire à le picquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le secret de répondre, avec autant de fermeté que de politesse & de modération. Il satisfait à tout; il s'adresse successivement à chaque personne de l'Assemblée, au Général même, que la force de la raison & de la justice rend muet. On s'épuise en témoignages d'estime, qui semblent promettre une paisible conclusion. Cependant le Chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveller ses embrassemens, le Général se leve, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix basse:

Vous ne sauriez penser, Monsieur, que j'aïe bien pris une partie de vos discours; & je suppose même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une question à vous faire: Quel jour partez-vous?

C'est le Chevalier qui rentre ici dans

ſa narration. Permettez, Monſieur, répondis-je du ton naturel de ma voix, que je vous demande auſſi quand vous vous propoſez de retourner à Naples?

Pourquoi cette queſtion, Monſieur?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monſieur, dans les commencemens de notre connoiſſance, de m'inviter à faire le voïade Naples; & je m'y ſuis engagé. Si votre départ n'eſt pas differé trop longtems, mon deſſein eſt non-ſeulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre Hôtel même; & ne croïant point avoir merité que vous me refuſiez cette grace, je me flatte d'y être reçû avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

O mon Frere! lui dit l'Evêque de Nocera; ne vous rendez-vous pas à de ſi généreux ſentimens?

Etes-vous ſincere? reprit le fier Général.

Je le ſuis, Monſieur. J'ai dans les differentes Cours d'Italie, pluſieurs Amis reſpectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un Païs que je deſeſpere de revoir jamais. Ma paſſion

eſt de pouvoir vous compter dans ce nombre. Mais je n'apperçois point encore l'air d'amitié que je cherche dans vos yeux. Approuvez, Monſieur, que je vous offre ma main. Un homme d'honneur ſe degraderoit, à rejetter les avances d'un homme d'honneur. J'en appelle Monſieur, à vos propres ſentimens.

Il ſe contenta de lever la main, lorſqu'il me vit tendre la mienne. Je ne fus pas ſans orgueïl; vous le ſavez, cher Docteur; & dans cette occaſion, je ſentois ma ſuperiorité. Je pris ſa main, telle qu'il me l'offroit; mais avec un peu de pitié pour ſon air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les graces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit eſt toûjours accompagné. L'Evêque m'embraſſa. Votre modération, me dit-il, vous fait toûjours triompher. O Chevalier! vous êtes un Prince de la création du Tout-Puiſſant. Mon cher Jeronimo s'eſſuïa les yeux, & me tendis les bras pour m'embraſſer. Le Général me dit: je ſerai à Naples dans huit jours. Je ſuis trop touché des malheurs de ma Famille, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occaſion. En verité, Grandiſſon, il eſt difficile à ceux qui ſouffrent d'allier

toutes les vertus au même degré. Oui, cher Comte, lui répondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes eſperances, qui avoient pris un ſi glorieux eſſor, s'évanouiſſent aujourd'hui & ne laiſſent que le déſeſpoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples? interrompit-il; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, Monſieur; mais je vous demande une faveur, dans l'intervalle; c'eſt de traiter avec douceur votre chere Clémentine: que ne puis-je dire la mienne! Et permettez-moi de vous demander une autre grace, qui ne regarde que moi; c'eſt de l'informer que j'ai pris congé de toute votre Famille; qu'à mon départ j'ai fait, pour ſon bonheur, tous les vœux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette priere au Seigneur Jeronimo, parceque l'affection, que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. Mr GRANDISSON laiſſa tous les Spectateurs dans l'admiration de ſon mérite. Il ſortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas ſans avoir répandu ſes libéralités ſur une troupe de Domeſtiques, qui regrettoient amerement de ne

le pas voir au nombre de leurs Ma
Le même jour, & le lendemain
ſon départ, il apprit par les Lett
Jeronimo & par les dernieres viſi
Camille, que la paix ne regnoit p
l'Hôtel della Porretta, & que la m
reuſe Clémentine, informée de ſa
lution, étoit retombée dans ſes
triſtes égaremens. Mais, aïant
toute eſperance de la voir, il ſe n
chemin pour Florence, où il ne s'
que pour donner ordre à ſon Ban
de faire préparer tous les comptes
ſucceſſion de Mr Jervins. Il avoit à
ne, à Ancone, & particulierem
Rome, de chers Amis qu'il vouloi
braſſer avant que de retourner d
Patrie; mais en aïant auſſi à Na
c'étoit un motif de plus pour com
cer par l'engagement qu'il avoit
avec le Général. Il arriva dans
Ville, vers le tems qu'il s'étoit pro
LE GÉNÉRAL, raconte-t'il dans l'e
de ſes Lettres, me reçut avec plus d
liteſſe que d'affection. Après les pre
res civilités, vous êtes, me dit-il, le
heureux des hommes; c'eſt en bra
les dangers que vous avez trouvé
de vous en garantir. Je vous cor
que j'ai eu beaucoup de violence

faire, pour ne pas vous rendre une viſite ſérieuſe à Boulogne. J'y étois réſolu, avant que vous m'euſſiez fait eſperer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je; de voir le Frere de Clémentine pour quelque raiſon qui ne me l'eut pas fait regarder comme ſon Frere. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de ſa ſanté. Comment ſe porte la plus excellente perſonne de ſon ſexe?

Vous l'ignorez donc?

Je l'ignore, Monſieur; mais ce n'eſt pas faute de ſoins. J'ai dépêché trois Exprès, dont je n'ai reçu aucune ſatisfaction.

Vous n'apprendrez-rien de moi qui puiſſe vous en cauſer beaucoup.

Quel ſurcroit d'affliction! Comment ſe portent du moins le Marquis & la Marquiſe?

Ne le demandez point. Ils ſont extrêmément malheureux.

J'ai ſû que mon cher ami, le Seigneur Jeronimo, avoit eſſuïé...

Une terrible opération? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il eſt à plaindre! Il n'a pû vous en informer lui-même. Que le Ciel nous le conſerve!

Mais Chevalier, vous n'avez sauvé q
la moitié d'une vie ; quoique nous vo
devions beaucoup, pour avoir rem
dans nos bras un reste si cher.

J'eus peu de part, Monsieur, à c
accident. Je ne m'en suis jamais fait
mérite. Le hazard fit tout. Il ne m'
couta rien, & l'on a fort exageré
service.

Plût-au-Ciel, Chevalier, qu'il eut é
rendu par tout autre !

L'évenement, Monsieur, m'oblige
former le même vœu.

Il me montra ses Tableaux, ses St
tuës, & son Cabinet de Curiosités, m
moins pour satisfaire mon gout, q
pour se faire honneur du sien. J'observ
même, dans ses manieres, une augme
tation de froideur ; ses yeux se tournoie
sur moi d'un air sombre, qui marqu
plutôt du ressentiment, que cette ouv
ture de cœur qu'il me devoit peut-êtr
après un voïage de deux cens mille
que j'avois fait pour le voir, & pour l
marquer la confiance que j'avois à s
honneur. Comme cette conduite ne fa
soit tort qu'à lui, je me contentai de
plaindre : mais je fus sensiblement affli
de n'en pouvoir obtenir le moind
éclaircissement sur la santé d'une pe

ſonne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie aſſez nombreuſe, que nous eûmes à diner, rendit la converſation générale. Il ne ceſſa point de me traiter avec beaucoup de conſidération; mais j'y remarquois trop d'appareil & j'en ſouffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faiſoient apprehender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette Ville.

Il me propoſa de paſſer dans le Jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, Chevalier.

Non, Monſieur. Une affaire d'importance m'appelle néceſſairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rens en Toſcane.

Cette précipitation me ſurprend. Quelque choſe vous déplaît dans ma conduite, Chevalier.

J'avoüerai, Monſieur, avec la franchiſe qui m'eſt naturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaiſance, que j'ai pris plaiſir à voir dans d'autres occaſions.

J'atteſte le Ciel, Chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me ſois ſenti plus de penchant que pour

vous. Mais j'avouerai, à mon t
que je ne vous vois point ici avec a
de tendreſſe que d'admiration.

Ce langage, Monſieur, ne dem
t'il pas un peu d'explication ? C'e
confiance apparemment que vous
rez ; & dans ce ſens, je vous rens
ces d'une réflexion qui me fait hon

Je n'entens rien qui puiſſe vous
ſer. J'entens, en particulier, la
réſolution qui vous amene ici,
grandeur d'ame que vous avez fait
ter à Boulogne, en prenant con
toute ma Famille. Mais n'y entroit-
quelque deſſein de m'inſulter ?

Ma ſeule vue, alors, étoit de
faire obſerver, comme je le fais e
ici, que vous n'avez pas toujours
mes ſentimens l'opinion que je
mériter. Mais lorſque je me fus ap
que votre ſang commençoit à s'éc
fer, au lieu de répondre à votre qu
ſur mon ſéjour à Boulogne, je m'i
moi-même à vous ſuivre à Naple
dans des termes qui n'avoient point
rément l'air d'une inſulte.

J'avoue, Chevalier, que j'en fi
concerté. Mon intention étoit de
épargner le voïage.

Etoit-ce dans cette vue, Moni

que vous me fites l'honneur de paſſer chez moi ?

Non pas abſolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne ſavois quel pouvoit être le réſultat de cet entretien. Mais ſi je vous avois propoſé de ſortir, auriez-vous répondu à mes demandes ?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donné.

Et leur répondriez-vous à préſent, ſi je vous tenois compagnie juſqu'à Rome dans votre retour à Florence ?

J'y répondrois ſans doute, ſi elles demandoient une réponſe.

Me croïez-vous capable de faire quelque propoſition qui n'en demande point ?

Monſieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu, contre moi, des préjugés mal fondés. Vous ſemblez porté à m'attribuer des malheurs, auxquels vous ne ſauriez être plus ſenſible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offenſé par les vaines eſperances qu'on m'a données volontairement, lorſqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un cœur innocent & injurié ? ſi j'avois marqué de la foibleſſe, elle n'auroit pû ſervir qu'à ma

perte. N'étois-je pas au milieu de vos Amis, avec la seule qualité d'Etranger; & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher? J'irai toûjours, en homme d'honneur, au devant d'un Ennemi, plutôt que de l'éviter, comme un Coupable. La fuite passe, dans mon Païs, pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eut pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes; peut-être avec la même tranquillité que vous me voïez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas negligé ma défense; mais, pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pû l'éviter, un Frere de Clémentine & de Jeronimo, un Fils du Marquis & de la Marquise della Porretta. Si votre emportement m'eut donné sur vous quelque avantage, tel que celui de vous désarmer, je n'en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, & mon estomac ouvert. Il est déja percé, par les afflictions de votre chere Famille. Peut-être aurois-je seulement ajoûté; vangez-vous, si vous croïez avoir reçu de moi quelque offense.

Aujourd'hui que je suis à Naples, j

vous déclare, Monſieur, que ſi vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre conduite. Je me repoſerai ſur mon innocence, & ſur l'eſpoir de vaincre un cœur généreux par la généroſité. C'eſt aux Coupables, à chercher leur ſureté par la violence & le meurtre.

Quel orgueïl ! me dit-il d'un ton picqué, en me meſurant des yeux. Eh ! ſur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'eſpérance d'un avantage ?

Quand je ſerai calme, & diſpoſé ſeulement à me défendre, quand je verrai un Adverſaire emporté par ſa paſſion, comme il arrive toujours aux Agreſſeurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monſieur, ſi ſans perdre votre eſtime je puis me diſpenſer de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il eſt impoſſible que vous ne connoiſſiez pas mes principes.

Je les connois, Grandiſſon, & je ſais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croïez-vous que j'euſſe prêté patiemment l'oreille à des propoſitions d'alliance, ſi votre caractere... Il eut la bonté, alors, de me dire mille choſes flatteuſes. Mais enſuite, paroiſ-

ſant les regreter ; cependant, Grandiſ
ſon ! reprit-il, eſt-il poſſible que m
Sœur eût été frappée avec cette violen
ce, ſi quelques artifices d'Amant ..

Qu'il me ſoit permis, Monſieur, d
vous interrompre... Je ne puis ſoûte
nir un ſoupçon de cette nature. Si l'ar
tifice y avoit eu quelque part, le ma
n'auroit pas été ſi profond. Ne pouvez
vous conſidérer votre Sœur, comme un
Fille de deux des plus nobles Maiſon
d'Italie ? Ne pouvez-vous la conſidére
dans l'état où Madame Bemont l'a
vivement répréſentée, combattant ſo
propre cœur, luttant avec elle-même
en faveur de ſon devoir & de ſa Reli
gion, & réſolüe de mourir, plutôt qu
de ſe permettre la moindre foibleſſe
Pourquoi ſuis-je rappellé à ce tendre ſu
jet ? Mais y eut-il jamais d'exemple
d'une paſſion ſi noblement combattue
Et ne puis-je pas ajouter que jamai
homme ne fut auſſi plus déſintereſſé
ni dans une plus étrange ſituation ? Sou
venez-vous ſeulement de mon premie
départ, qui fut non-ſeulement volon
taire, mais contraire à l'attente de votr
Famille. Quelle grandeur, à cette occa
ſion, dans la conduite de votre Sœur
Quelle nobleſſe encore, dans ſes aveux

lorſque Madame Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire, ſi j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction !

Au fond, Chevalier, ma Sœur eſt une Fille fort noble. On eſt trop porté, peut-être, à ſe gouverner par les événemens, ſans approfondir les cauſes. Mais vous avoir laiſſé un accès ſi libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoiſſoit ! & que les circonſtances, j'en conviens, n'ont ſervi qu'à faire éclater à votre avantage...

Ah, Monſieur, interrompis-je, c'eſt juger encore par les événemens. Mais vous avez la Lettre de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une Femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve, en faveur de ma conduite.

J'ai cette Lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ ; & je me ſouviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le Chevalier Grandiſſon ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoit ſa fermeté. Toute mon eſperance eſt dans ſes principes. Traitez-le avec nobleſſe. Je compte ſur la généroſité de votre cœur ; mais reliſez cette Lettre avant que de

le voir. Je vous avoüe, continua l Général, que je n'ai point encore e de penchant à la lire : mais je la lirai & je vais le faire à ce moment, ſi vou me le permettez.

Il la tira de ſa poche ; & s'éloignan de quelques pas, il la lut d'un bout l'autre. Enſuite, revenant à moi, il m prit affectueuſement la main : j'ai hont de moi-même, mon cher Grandiſſon J'ai manqué de grandeur d'ame ; je l'a voue. Tous les chagrins d'une triſte Fa mille m'étoient préſens ; & je vous a reçû, je vous ai traité, comme l'Auteu d'un mal que je ne dois attribuer qu'à notre mauvais ſort. J'ai cherché de ſujets d'offenſe. Pardon. Diſpoſez de mes plus ardens ſervices. Je marquerai à mon Frere avec quelle grandeur vous m'aviez vaincu, avant que j'euſſe recours à ſa Lettre ; mais que l'aïant lüe enſuite, j'ai regreté de ne l'avoir pas fait plutôt. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une Sœur telle que la mienne. Cependant je remarque, dans cette même Lettre, que la reconnoiſſance de mon Frere a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot, ſur cette Fille infortunée. Il m'eſt trop douloureux d'en parler.

Vous ne permettrez pas, Monſieur ...

Ah! de grace, cher Grandiſſon, aïez cette complaiſance pour moi. Jeronimo & Clémentine ſont le tourment de mon ame. Mais leur ſanté n'eſt pas auſſi mauvaiſe qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la Cour? Je compte de vous préſenter au Roi.

C'eſt un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voïage à Naples. Je ſuis obligé de partir demain, & j'ai déja pris congé de quelques Amis que j'ai dans cette Ville.

Mais, vous paſſerez du moins le reſte du jour avec moi.

C'eſt mon deſſein, Monſieur.

Rejoignons mes Amis. J'aurai des excuſes à leur faire; mais je les tirerai, de la neceſſité de votre départ. Nous retournâmes à la Compagnie, & je ne trouvai plus dans le Général que de l'ouverture & de l'amitié.

Mr GRANDISSON partit le jour ſuivant; & juſqu'au moment de ſon départ, il remarqua, dans le Général, des manieres plus libres & plus ouvertes.

En arrivant à Florence, il acheva de regler tout ce qui regardoit la ſucceſſion de ſon Ami, avec ce mélange de chaleur & de modération qu'on lui connoît dans

toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en plusieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles, de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant son départ de Naples, Madame Bemont, sur les instances de la Marquise, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Madame Bemont, pour lui demander quelques informations sur l'état de la Famille, particuliérement sur la santé de son Ami, dont le silence, après trois Lettres qu'il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit, à cette Dame, que s'il ne voïoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une Famille si chere, son dessein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponse suivante.

M.

JE n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous sommes tous ici dans une profonde affliction. Les Domestiques ont ordre de ne faire que des réponses vagues à toutes les informations, & de cacher soigneusement la verité.

Votre

Votre Ami, le Seigneur Jeronimo, a ſouffert une rude opération. On n'en eſperoit plus rien; mais depuis le cruel ſervice qu'il a reçu des Chirurgiens, ſi ſa guériſon n'eſt pas plus avancée, on ſe flatte du moins que le mal qu'on craignoit eſt plus éloigné. Qu'il eſt à plaindre! Cependant, à la fin de ſes douleurs, ſon inquiétude eſt retombée ſur ſa Sœur & ſur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une ſituation déplorable; quelquefois hors d'elle-même; quelquefois taciturne; liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entrepriſe funeſte: on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me ſemble qu'on s'y eſt pris fort mal, dans la conduite qu'on a tenuë avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la ſéverité. Ils n'ont ſuivi aucune méthode. Elle fit des inſtances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir, avant votre éloignement. Elle leur demanda pluſieurs fois cette grace à genoux, avec promeſſe d'être plus tranquille s'ils avoient cette complaiſance pour elle; mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les en ai blâmés; & je leur ai dit que la meilleure voïe étoit celle de la douceur. Auſſi-tôt que

vous eûtes quitté Boulogne, ils l'informerent de votre départ. Camille m'a réellement effraïée, par le récit qu'elle m'a fait de la rage & du déſeſpoir qui furent le fruit de cette déclaration; enſuite des accès de ſilence & la plus profonde mélancolie ſuccederent aux paſſions violentes.

Ils ſe flattoient, à mon arrivée, que ma préſence & ma compagnie lui apporteroient quelque ſoulagement: mais elle fut deux jours entiers ſans faire la moindre attention à moi, ni à mes diſcours. Le troiſiéme jour, m'étant apperçuë qu'elle ſouffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins, avec beaucoup de difficulté, que ſes mains fuſſent déliées, & qu'on lui permît de ſe promener au Jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître, qu'ils ſe défioient de la grande Piéce d'eau. Comme nous avions ſa femme de chambre avec nous, je ne laiſſai point de la conduire inſenſiblement de ce côté-là. Elle s'aſſit ſur un banc, vis-à-vis de la grande Caſcade: mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m'allarmer. Depuis ce jour, elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. L'orſque j'eûs obtenu ſa liberté, le premier uſage qu'elle fit de ſes bras, fut pour me les jetter

autour du cou, en cachant ſon viſage dans mon ſein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expreſſion de ſa reconnoiſſance : mais elle parut peu diſpoſée à parler. Sa ſituation ordinaire eſt une rêverie ſombre, accompagnée d'un profond ſilence. Cependant j'obſerve quelquefois que ſon ame eſt fort agitée. Elle ſe leve, pour changer de place ; elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choiſie, & paſſant de l'une à l'autre, elle fait ainſi le tour de ſa chambre. Ce ſpectacle me pénetre juſqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement ſi continuel, elle n'a rien perdu de ſa ferveur pour ſes exercices de pieté. Elle conſerve toutes ſes bonnes habitudes. Mais dans d'autres tems, on ne la reconnoît point.

Elle s'occupe ſouvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre ſecretement ce qu'elle écrit ; mais il ne paroît pas qu'elle s'en apperçoîve ; elle ne demande point ce que ſa Lettre eſt devenuë ; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Quelquefois elle deſſine. Ses ſujets ſont toujours des Saints ou des Anges. Elle s'attache ſouvent à méditer ſur une Carte du Païs

Britannique ; & je l'ai entenduë pluſieurs fois ſouhaiter, avec un ſoupir, de ſe voir tranſportée en Angleterre.

Madame de Sforce demande inſtamment la permiſſion de l'emmener à Urbin, ou à Milan : mais j'eſpere qu'elle ne lui ſera point accordée. Quelque tendreſſe que cette Dame témoigne pour elle, je la vois perſuadée que les méthodes ſeveres ſont les ſeules dont on puiſſe attendre du ſuccès ; & je ſuis ſûre, au contraire, qu'elles ne réuſſiront jamais avec Clémentine.

Je ne me ſens point capable de faire un long ſéjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune perſonne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque choſe, je conſentirois volontiers, dans cette vûe, à me priver de tout ce que j'ai laiſſé de cher à Florence : mais je ſuis dans la ferme perſuaſion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevûe avec vous, auroit plus d'effet pour calmer ſon eſprit, que toutes les méthodes qu'on ne ceſſe point d'emploïer. Je me promets de vous voir, Monſieur, avant votre départ d'Italie. Ce ſera ſans doute à Florence, ſi ce n'eſt point à Boulogne. Vous êtes fort généreux, de m'en laiſſer le choix.

Je ſuis depuis huit jours dans cette Maiſon, ſans un rayon d'eſperances. Tous les Médecins qu'on a conſulité prêchent les méthodes ſeveres & la plus rigoureuſe diete; mais par complaiſance, ou je ſuis trompée, pour quelques perſonnes de la Famille. Hélas! l'infortunée Clémentine a tant d'averſion pour toute ſorte de nourriture, qu'on peut hardiment la diſpenſer du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monſieur, de m'étendre ſur les circonſtances. Je vous ai ſatisfait; mais c'eſt aux dépens de mes yeux; & je ne ſerai pas ſurpriſe, ſi cette triſte Lettre affecte un cœur auſſi ſenſible que le vôtre. Que le Ciel vous rende heureux par des voïes dignes de vous! C'eſt le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

Madame Bemont quitta Boulogne, aprés y avoir paſſé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ſes momens les plus tranquilles, pour demander ſes ordres en lui faiſant ſes adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuſe Amie. L'un ne ſe peut ſans l'autre. Une grace encore, ajouta-t'elle

en ſe baiſſant vers ſon oreille ; vo
verrez peut-être le Chevalier, quoiq
je n'aïe plus la même eſperance. Dite
lui que Clémentine eſt quelquefois ſo
à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit i
ſon bonheur, de pouvoir le retrouv
au moins dans une autre vie ; mais qu
la privera même de cette conſolatio
s'il continue de fermer les yeux à la v
rité. Dites-lui que je regarderois comm
une grande faveur, de ſa part, qu'il n
penſat point à ſe marier ſans m'avc
fait ſavoir avec qui, & ſans ſe croi
en état de m'aſſûrer qu'il ſera aimé
la perſonne dont il aura fait choix, a
tant qu'il l'auroit été d'une autre.
chere Madame Bemont ! Quelle diſgr
ce pour moi, ſi le Chevalier épouſ
une Femme indigne de lui !

Dans cet intervalle, Mr Grandiſſ
avoit fait tous les préparatifs de ſon
part. J'étois arrivé du Levant & de l'A
chipel, où j'avois accompagné, à
priere, Mr de Beauchamp, notre A
commun. Il m'honora d'une autre m
que de confiance, en laiſſant à
garde Miſs Jervins, ſon agréable F
pille, ſous les yeux de Madame Bemo
dont les ſoins, pendant ſon abſenc
ont répondu parfaitement à ſon atten

Alors, il écrivit à l'Evêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n'étoit pas désagréable à la Famille; mais cette nouvelle marque de reconnoissance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappellé dans sa Patrie par la mort de son Pere; & quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa Pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chere Miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumieres que vous en desirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré, à Boulogne, que Mr Grandisson avoit quitté l'Italie, la Famille commença trop tard à regreter, de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit desirée avec une ardeur si pressante; & lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son Pere, ce surcroît d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent

point d'autre remede, pour ſuſpendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel en la faiſant voïager ; car n'aïant point obtenu de voir Mr Grandiſſon, elle en conſervoit toujours le même deſir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples ; enſuite à Florence, à Milan, & juſqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'eſpérance de rencontrer Mr Grandiſſon, c'eſt dequoi je ne ſuis pas informée ; mais il eſt certain qu'elle ſe flattoit de le voir à la fin de chaque voïage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans ſa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la Marquiſe, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient auſſi néceſſaires pour ſa ſanté, que pour celle de ſa Fille. Quelquefois c'étoit Madame de Sforce & d'autres perſonnes de la Famille, qui compoſoient ſon eſcorte. Mais ces voïages aïant ceſſé depuis plus de trois mois, la jeune Malade les accuſe de l'avoir trompée. Elle eſt devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leurs craintes les ont portés à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient miſe d'abord dans un Couvent, à la ſollicitation de Madame de Sforce, &

ſeulement pour eſſai. Elle y étoit aſſez tranquille. Mais le Général, qu'on n'avoit pas conſulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raiſons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin; & ſur ſes inſtances elle fut ramenée auſſitôt dans ſa Famille. Son imagination eſt plus remplie que jamais de ſon Précepteur, de ſon Ami, de ſon Chevalier. Elle brule de le revoir. Je les trouve fort blamables, s'ils l'ont fait voïager dans cette eſpérance, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à redoubler ſon ardeur pour une entrevüe. Une ſeule fois, dit-elle, la conſolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle eſt traitée, lui feroit oublier toutes ſes peines. Elle eſt ſure qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuſe.

Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu, de l'Evêque de Nocera, une Lettre tendre & preſſante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voïage de Boulogne. Je laiſſe à lui-même le ſoin de vous communiquer là-deſſus ſes réſolutions; d'autant plus que juſqu'à préſent je n'ai fait que parcourir cette derniere Lettre, qui a renouvellé tous les tourmens de ſon cœur. Il en avoit

reçu une de Camille, qui lui marquoit, ſans expliquer par quel ordre, que tout le monde faiſoit des vœux pour ſon retour à Boulogne. Clémentine eſt menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici conſomption. Le Comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le déſordre de ſon eſprit à de mélancoliques ſentimens de Religion ; & les détails domeſtiques aïant peu tranſpiré, la pieté, dont il eſt rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compaſſion. Il ſait néanmoins que ſans l'extrême attachement qu'elle a pour ſes principes, elle préféreroit le Chevalier Grandiſſon à tout autre homme ; & loin d'être réfroidi par cette idée, il admire une généreuſe diſpoſition, qui lui fait préférer ſa Religion à ſon amour.

Le Seigneur Jeronimo eſt toujours dans une fort triſte ſituation. Sir Charles lui écrit ſouvent, avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent Ami. La derniere Lettre lui apprend que les Chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le ſuccès en paroiſſoit fort douteux.

Avec quelle nobleſſe Sir Charles paroit ſupporter de ſi peſantes afflictions !

car celles de ſes Amis ont toujours été les ſiennes. Mais ſon cœur ſaigne en ſecret. Un cœur ſenſible eſt un bien qui coute cher à ceux qui le poſſedent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'eſt en même tems une preuve morale d'innocence; puiſque le cœur, qui eſt capable de partager la douleur d'autrui, ne ſauroit l'être d'en cauſer volontairement à perſonne.

Je me flatte que l'aimable Miſs Byron eſt ſatisfaite à préſent de ma ſoumiſſion pour ſes ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zéle dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l'avoir affligée par des images ſi triſtes, je demande que pour la conſoler, elle me permette de lui faire lever les yeux vers un autre ordre de choſes, qui eſt la vraie ſource de force & de conſolation pour une ame raiſonnable.

LETTRE LIX.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

Londres, 4 Avril.

LE Chevalier Grandiſſon eſt arrivé d'hier au ſoir. Avec ſa politeſſe ordinaire, il envoïa demander, en arrivant, des nouvelles de ma ſanté, & prier Mr Reves de lui donner ce matin à déjeuner. Eſt-ce pour lui-même, eſt-ce pour moi, qu'il prend cet air de cérémonie ? Pour tous deux peut-être: Ainſi, je ſuis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, ſon futur.... Ah Lucie !

Mais vous voïez que le principal compliment eſt adreſſé à Mr Reves. Garderai-je ma chambre ? Attendrai-je qu'il demande à me voir ? Il me doit quelque choſe, pour l'émotion qu'il m'a cauſée dans la Bibliotheque de Mylord L.... Je ne l'ai preſque pas vû depuis. L'honneur me défend, m'a-t'il dit alors.... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis manquer à la juſtice, à la généroſité, ne conſulter que mon interêt propre..... Ces paroles, chere Lucie, me

retentiſſent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le ſens ? *L'honneur me défend* ... Quoi ? de s'expliquer ? Il m'avoit fait un récit touchant ; il l'avoit fini ; que pouvoit lui défendre l'honneur ? *Cependant l'honneur m'ordonne* ! Qui l'empêchoit de ſuivre les loix de l'honneur ? *Mais je ne puis manquer à la juſtice* : pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer ? *A la juſtice !* Je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandiſſon. Votre gloire ſouffre même, d'admettre cette eſpéce d'embarras dans vos idées ; comme ſi votre caractére étoit expoſé à la tentation d'être injuſte, & que vous euſſiez beſoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la généroſité ... : pour qui donc ? Sans doute pour l'illuſtre Italienne. Il lui doit de la compaſſion. Mais l'aurois-je mis, par mon empreſſement, dans l'obligation de me le déclarer ; comme ſi je ſouhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis ſoûtenir cette penſée. N'eſt-ce pas comme s'il avoit dit ; trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compaſſion, je dois de la généroſité à Clémentine. Cependant,

quel terme que celui de compaſſion ! Vertueuſe Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puiſſe mon meilleur Génie me préſerver du beſoin de la compaſſion d'un homme ; ſans excepter celle du Chevalier Grandiſſon !

Mais, qu'a-t'il voulu dire, par le terme d'interêt propre. Je ne le comprens point. Clémentine a reçu en partage une très groſſe fortune. Celle d'Henriette eſt médiocre. Il ne peut manquer à la juſtice, à la généroſité, ne conſulter que ſon interêt propre... Ces derniers mots me confondent, dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hazard.

Fort bien ; mais tandis que je raiſonne avec moi-même, le tems du déjeuner s'approche. Je veux deſcendre, pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifference celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, ſous tant de différentes faces ; le Chrétien, le Héros, l'Ami... ah Lucie, l'Amant de Clémentine ; le modeſte & généreux Bienfaiteur, le modéle de la bonté & de toutes les Vertus. Mais il arrive ! Pendant que je babille avec ma plume, il eſt arrivé. Pourquoi m'avez-vous reté-

me chere Lucie ? Il faut à préſent que la Folle deſcende avec une eſpece de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la faſſe appeller. C'eſt ce qu'on vient faire à ce moment.

O Lucie ! quelle converſation j'ai à vous raconter ! Mais il faut que je vous y conduiſe par degrés.

Sir Charles eſt venu à moi, lorſqu'il m'a vûe paroître. C'étoit lui tout entier ; ſa modeſtie, ſa politeſſe, avec l'air aiſé, néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains ; & je vous aſſure qu'elles ne ſe ſont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art ſait-il joindre à des manieres ſi ouvertes, un reſpect qui ſatisferoit une Princeſſe.

Après le déjeuner, Mr & Mme Reves aiant été appellés pour le Chevalier Alleſtris & ſa Niéce, qui donnent ordinairement le matin à leurs viſites, je ſuis demeurée ſeule avec Sir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce diſcours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec Miſs Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois ſûr qu'il exciteroit, dans un cœur tel que le ſien, une généreuſe compaſſion pour une des premieres perſonnes de ſon ſexe ; & je me ſuis flatté que n'aïant rien à me reprocher de témeraire ou d'indiſcret, j'obtiendrois auſſi quelque part à ſa pitié. Il m'a paru, Mademoiſelle, que cette malheureuſe hiſtoire vous avoit ſenſiblement touchée ; & par ménagement pour vous, [permettez que j'ajoute auſſi pour moi-même] j'ai prié le Docteur Barlet de vous expliquer mille choſes, ſur leſquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compte de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me ſouviens de la peine que mon récit vous a cauſée ; & je ne doute point que dans le même ſentiment de bonté & de compaſſion celui du Docteur ne vous ait fait ſouffrir encore plus. Cependant me permettrez-vous, Mademoiſelle, d'ajouter au même ſujet quelques circonſtances dont il n'a pû vous inſtruire ? A préſent que vous êtes informée d'une ſi grande partie de mon Hiſtoire, je ſouhaiterois que plus que toute autre Femme du monde, vous n'ignoraſſiez rien de tout ce que j'en ſais moi-même.

Il s'eſt arrêté. Je tremblois. Monſieur... Monſieur. . J'avoüe que l'hiſtoire eſt extrêmement touchante. Que cette malheureuſe Perſonne eſt à plaindre ! Vous me ferez honneur, ſi vous m'apprenez quelque choſe de ſa ſituation.

Le Docteur vous a dit, Mademoiſelle, que l'Evêque de Nocera, ſecond Frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me preſſe de faire encore une fois le voïage de Boulogne. J'ai ſa Lettre. Vous entendez l'Italien, Mademoiſelle. Permettez-vous que je.... ou ſouhaitez-vous de prendre cette peine vous-même? Il m'a préſenté la Lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

» L'Evêque l'informe du triſte état de » ſa Famille. La ſanté du Pere & de la » Mere décline ſenſiblement. Celle du » Seigneur Jeronimo eſt pire qu'elle n'é» toit au départ de Sir Charles. Sa Sœur » ne ſe porte pas mieux, & ſouhaite toû» jours ardemment de voir ſon Precep» teur. Elle eſt actuellement à Nocera; » mais on ſe propoſe de la mener bientôt » à Naples. L'Evêque preſſe en effet Sir » Charles de leur faire encore une viſite; » en avoüant néanmoins que toute la » Famille ne le ſouhaite pas également: » mais lui, le Directeur & la Marquiſe,

» s'accordent à vouloir qu'on ait cette
» indulgence pour les vœux continuels
» de la Sœur. Il offre d'aller au devant
» de Sir Charles, dans le lieu dont il lui
» laiſſe le choix, & de le conduire lui-
» même à Boulogne, où il l'aſſure que
» le plaiſir de le voir ne manquera point
» de réunir tout le monde en faveur de
» l'entrevüe. Si ce remede, auquel il re-
» grette de s'être oppoſé ſi longtems,
» n'a pas le ſuccès qu'il en eſpere, il con-
» ſeillera, dit-il, de renfermer ſa Sœur
» dans un Couvent, ou de la confier
» aux ſoins de quelques honnêtes gens
» qui la traiteront avec douceur, mais
» comme on traite ceux qui ont le mal-
» heur de tomber dans le même état.

Sir Charles m'a fait lire enſuite une Lettre du Seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de ſa propre ſituation.
» La vie, n'eſt plus pour lui qu'un far-
» deau. Il en ſouhaite la fin. Ses Chirur-
» giens lui paroiſſent manquer d'habile-
» té. Il ſe plaint particulierement de ſa
» bleſſure à la hanche, qui a trompé juſ-
» qu'ici toutes leurs lumieres. Ce qu'il
» demanderoit au Ciel, dit-il, ce ſeroit
» d'être proche du Chevalier Grandiſ-
» ſon, parceque le plus grand bonheur
» qu'il ait à deſirer eſt de rendre le der-

» nier ſoupir entre les bras de ſon cher » Ami. Mais, dans cette triſte Lettre, il ne dit pas un mot de ſa Sœur. Sir Charles ſuppoſe, pour expliquer ce ſilence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache ſon déplorable état au Seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ſes douleurs.

Il m'a lu auſſi quelque partie d'une Lettre de Mme Bemont, adreſſée en Anglois, dont pluſieurs articles ne ſont pas moins affligeans. Elle s'excuſe de ne lui avoir pas donné plutôt des nouvelles de Clémentine, ſur une longue indiſpoſition, qui ne lui a pas permis de ſe procurer les éclairciſſemens qu'elle deſiroit. Elle plaint cette chere perſonne de n'avoir tiré aucun avantage de ſes courſes; & la faute paroit tomber ſur ſes compagnons de voïages, qui l'entretenoient chaque jour, de l'eſpérance de rencontrer le Chevalier Grandiſſon. Ils l'avoient miſe, pour la ſeconde fois, dans un Couvent, à ſa propre ſollicitation; & le calme, qui avoit ſuccedé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir: mais ce changement n'aïant pas duré plus longtems que la nouveauté, une des Religieuſes avoit rendu le mal pire que jamais, en lui

proposant, pour l'éprouver, de descendre avec elle au Parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain Gentilhomme Anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en se voïant trompée, qu'elle avoit emploïé deux heures entieres à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles, de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa Mere seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer pour l'amour d'elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la Marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la santé d'une Mere indulgente en étant visiblement alterée, un des plus graves Medecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Mme de Sforce & le Général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit reclamé avec tant d'instances, en demandant la liberté d'aller passer quelque tems à Florence, auprès de Mme Bemont, que sa Mere

avoit encore obtenu grace pour elle. Le Marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer Mme Bemont dans ſes vües.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru aſſez tranquille; ſur tout, lorſqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du Chevalier Grandiſſon, & de ſes Sœurs, avec leſquelles elle ſouhaitoit beaucoup de faire quelque liaiſon. Enſuite, le Général l'étant venu voir, avec Mme de Sforce, ils parurent tous deux fort offenſés de la voir retomber inceſſamment ſur les mêmes ſujets. Ils ſe plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit ſouffert; & ne diſſimulant point qu'ils y ſoupçonnoient quelque autre vue, ils pouſſerent leur reſſentiment ſi loin, que le jour même ils l'obligerent de partir avec eux, au regret extrême de Mme Bemont & des Dames de Florence, qui la nommoient leur innocente viſionaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendreſſe pour elle. Mme Bemont aſſure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une ſocieté de Femmes ſages & aimables, auroit pû ſervir par degrés à la rétablir.

Elle fait enſuite le récit des rigou-

noncer ſon nom. Que ne doit-elle pas avoir ſouffert, reprit le Directeur, pour devenir capable de cette ſoumiſſion! Soiez ſans inquiétude là-deſſus, lui répliqua-t'on avec la même dureté; tout ce qu'on fait eſt pour ſon avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut ſans peine, & le ſupplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un Couvent, pour y prendre le voile, pour s'y conſacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c'étoit une réſolution qu'on s'efforçoit de lui inſpirer. Madame de Sforce ne diſſimuloit point qu'elle regardoit ce parti, comme le ſeul dont on pût attendre le rétabliſſement de ſa Niéce. Elle ajoûta, que ſans vouloir impoſer de loi à perſonne, elle étoit perſuadée que ſa Famille offençoit le Ciel en s'oppoſant aux déſirs d'une jeune perſonne qui vouloit ſe donner à Dieu, & que ſa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans ſa Lettre à Madame Bemont, le Directeur attribuë cette conduite de Madame de Sforce à des motifs intereſſés; & celle de la Signora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalouſie pour les qualités ſupérieures de ſa Couſine. Il apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté: & tout pour ſon avantage.

chere

chere Lucie ! Que mon cœur ſe ſouleve contre ces deux Femmes ! Laura, ſa nouvelle Servante, ſous prétexte de ſe confeſſer au Directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La choſe étoit arrivée le jour précedent :

» Lorſqu'on vouloit exercer quelque » rigueur ſur l'infortunée Clémentine, » cette Fille recevoit ordre de ſortir » de l'Appartement. Il étoit échappé à » ſa Maîtreſſe, quelques mots, dont on » vouloit la punir. Madame de Sforce, » qui ne pouſſoit pas la barbarie ſi loin » que ſa Fille, n'étoit pas au logis. » Laura eût la curioſité de prêter l'o- » reille. Elle entendit de la bouche de » Daurana, des menaces fort vives, » avec d'autres marques d'emporte- » ment ; & de celle de Clémentine, qui » ne put réſiſter, ſans doute, aux inju- » res de ſa Couſine : que vous ai-je fait, » Daurana, pour me traiter ſi mal ? Vous » n'avez plus d'amitié pour moi. Vous » voiez ma ſituation : pourquoi m'in- » ſulter ſi cruellement ? Si la main » du Ciel s'eſt appeſantie ſur moi, ne » me devez-vous pas un peu de pitié ? » Cette cruelle Couſine lui répondit, que » tout ce qu'on faiſoit étoit pour ſon » avantage, & que ſes plaintes mêmes,

» qui n'avoient pas toûjours été ſi ſen-
» ſées, en étoient une bonne preuve
» Hélas! reprit-elle, je vous ai cru de
» la tendreſſe pour moi. Je n'ai plus de
» Mere, & vous en avez une. La mienne
» étoit la meilleure de toutes les Meres
» mais elle m'abandonne! ou plutôt
» n'eſt-ce pas moi, qui ai le malheur
» de m'être ſeparée d'elle? Je ne ſai
» lequel des deux!

» Daurana, irritée apparemment de
» ces tendres plaintes, la menaça du
» corſet de force; punition qui cauſoit
» toûjours beaucoup d'épouvante à la
» malheureuſe Clémentine. Laura lui en
» tendit faire des inſtances fort humbles
» mais Daurana ſortant d'un air empor-
» té, cette fille fut obligée de ſe reti-
» rer. Dans l'intervalle, Clémentine,
» appréhendant le retour de ſon Enne-
» mie, avec le corſet dont elle étoit
» menacée, ſe hâta de deſcendre, & ſe
» cacha ſous l'eſcalier, où elle fut bien-
» tôt découverte par ſes habits, qu'elle
» n'avoit pas eu ſoin de tirer après
» elle. »

O chere Lucie! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes! Sir Charles, les voïant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de

la Lettre j'étois arrivée. Concevez, Mademoiſelle, m'a-t'il dit d'une voix alterée, quelles auroient été mes réflexions, ſi ma conſcience m'avoit reproché d'être volontairement la cauſe de tant de maux !

Après m'être un peu remiſe, j'ai continué ma lecture. » La cruelle Daurana » eut la barbarie de tirer ſa triſte & » malheureuſe Couſine par les bords de » ſa robbe, en joignant, à cette vio- » lence, toutes ſortes de nouvelles me- » naces. Clémentine ne réſiſta point. A » genoux, comme elle étoit dans ſa ſi- » tuation, les mains croiſées ſur ſa poi- » trine, elle demanda grace, non par » ſes diſcours, mais par ſes yeux, quoi- » qu'il n'en ſortit point une larme. Elle » ne put l'obtenir. On la fit reconduire » à ſa chambre, où elle ſubit la puni- » tion dont on l'avoit menacée.

» Le Directeur fut extrêmement tou- » ché du récit de Laura. Il ne l'avoit » pas été moins de ſes propres obſer- » vations. Cependant, lorſqu'il fut re- » tourné à Boulogne, il crut devoir » ménager la Marquiſe, en lui cachant » le traitement qu'on faiſoit à ſa Fille. » Après lui avoir dit ſeulement, qu'il » ne pouvoit l'approuver, il lui con-

» ſeilla de ne pas s'oppoſer au r
» de Clémentine, ſi l'on pouvoit
» conſentir l'Evêque & le Gé
» Mais il s'ouvrit avec moins de re
» au Prélat, qui écrivit auſſitôt
» Frere, pour le preſſer de ſe jo
» hautement à lui & de finir l'eſcl
» de leur Sœur. Ils convinrent
» rencontrer à Milan dans cette
» Clémentine fut délivrée : mais l
» contentement de Mme de Sfor
» de ſa Fille cauſe un nouveau tr
» dans la Famille. Elle prétender
» leur conduite avoit commencé
» duire d'excellens effets : c'eſt-à-
» qu'elles veulent faire paſſer une
» miſſion forcée & les fruits de l
» reur, pour un commencemer
» guériſon. »

La Marquiſe étant fort éloign joüir d'une bonne ſanté, on a co ſa Fille à Naples, avec Camille, lui a rendue pour la ſervir. Mm mont ſuppoſe qu'elles y ſont act ment. Malheureuſe Clémentine ! ſort, d'être ainſi trainée de Ville en le ! Mais qui pourroit penſer à ſa ſine Daurana, ſans une extrême inc tion ?

L'Evêque, ajoute Mme Bemont,

haiteroit beaucoup de pouvoir engager le Général ſon Frere à ſe joindre à lui, pour inviter Sir Charles à repaſſer en Italie ; comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur Sœur dans un Couvent ou de l'abandonner à des mains étrangeres. Mais le Général refuſe d'entrer dans ſes vues. Il demande de quelle utilité ſera cette viſite, lorſque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétabliſſant l'eſprit de Clémentine, ſera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouëment qu'on veut éviter? Jamais il ne conſentira, dit-il, que ſa Sœur devienne la Femme d'un Anglois Proteſtant. L'Evêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y conſentir ; mais il ſouhaite que la conſidération de ce point ſoit remiſe à d'autres tems, dans la confiance que leur Sœur, après ſa guériſon, trouvera dans ſes principes la force de répondre à tous leurs deſirs. On pourroit faire l'eſſai de cet expédient, dit le Général : mais le Chevalier lui paroit un homme artificieux, qui doit avoir emploïé, pour ſéduire Clémentine, des moïens dont perſonne ne s'eſt apperçu, & plus efficace, néanmoins qu'une déclaration ouverte. N'a-

t'il pas eu l'art de faire tomber, dans ſes pieges, Olivia & toutes les Femmes qui l'ont connu ? Enfin le Général avoüe qu'il n'aime point Mr Grandiſſon ; que s'il l'a traité civilement, c'eſt par des égards paſſagers de politeſſe, qu'il a cru devoir à ſon intrépidité ; qu'il juge des cauſes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'eſt la perte d'une Sœur que ſon mérite rendoit digne d'une couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le Chevalier, dans quelque lieu que ce ſoit, il ne répond pas des ſuites.

Cependant le Directeur & la Marquiſe étant entrés, comme l'écrit l'Evêque, dans la réſolution de tenter ce dernier expédient, & ſe croïant ſurs que le Marquis, ni le Seigneur Jéronimo, ne le condamneroient point ; l'invitation eſt partie, dans les termes que j'ai rapportés.

Tel eſt, ma chere, l'état de cette malheureuſe avanture, autant du moins que je puis m'en rappeller les circonſtances. Mais vous ſavez combien le cœur aide à la mémoire ; il ne lui échappe rien. Ce qui me reſtoit à ſavoir, c'étoit la réponſe de Sir Charles. Ma ſituation, Lucie, n'étoit-elle pas aſſez délicate ? S'il m'eût conſultée avant que d'avoir pris ſes réſolutions, le conſeil, que je lui

turois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au ſecours de l'infortunée Clémentine : mais il me ſemble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment, qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractére d'un homme ſi généreux. Cependant ma conſidération pour ſon propre interêt ſe faiſoit ſentir dans toute ſa force : ma conſidération, Lucie ! ce terme ne vous paroît-il pas affecté ? Ce que la généroſité, ou plutôt la juſtice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette conſidération, ſi ſouvent avoüée, mettoit une eſpéce de diviſion dans mon cœur. J'avois beſoin de quelques momens pour y réfléchir. Je ſentois l'importance de pouvoir méditer ſur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empreſſement & d'affectation. Heureuſement, Mme Reves étant rentrée pour prendre quelque choſe qu'elle avoit oubliée, j'ai ſaiſi l'occaſion ; & pendant que Sir Charles lui adreſſoit quelques politeſſes, je ſuis ſortie, en leur diſant à tous deux, que je ne les quittois que pour un inſtant.

Je ſuis montée à mon appartement. J'ai traverſé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me ſuis-je dit à moi-même, point de baſſeſſe. N'as-

tu pas devant toi l'exemple d'ur
mentine ? Le combat de ſa Reli
de ſon amour a renverſé ſa raiſ
ne peux être menacée de cette ép
mais ne ſaurois-tu montrer que ſi
tois, tu ſerois capable d'autant
bleſſe ? Le Chevalier Grandiſſ
juſte : il doit la préference à l'exc
Clémentine. Droits précedents,
paſſion pour ſes ſouffrances, m
ſupérieur ! N'eſt-ce pas le méri
tu aimes dans lui ? Pourquoi n
merois-tu pas auſſi dans une perſo
ton ſexe, lorſque tu l'y vois pre
même dégré ? Il t'en coutera ſans
mais deſcens, & fais un effort po
lever au deſſus de toi-même.

Je ſuis deſcenduë, aſſez conte
m'être trouvée capable de cette
tion. Ma Couſine eſt ſortie, lorſ
m'a vue rentrer. Sir Charles eſt
au devant de moi juſqu'à la por
me flatte qu'il a vu, dans ma
nance, de la dignité ſans orgueil

J'ai parlé la premiere, tandis q
me ſentois l'ame élevée, & poi
ſoutenir dans cette diſpoſition.
cœur ſaigne, lui ai-je dit, des ma
de votre Clémentine. (Oui, I
j'ai dit de votre Clémentine.)

vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inſpire. Que je plains ſa ſituation ! Mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont Sir Grandiſſon ne ſoit capable. Vous m'avez honorée, Monſieur, du titre de Sœur : dans toute la tendreſſe de ce nom, je ne puis vous déguiſer mes craintes du côté du Général; & je ſens, preſqu'autant que vous, les nouvelles peines que le ſpectacle préſent des maux d'autrui doit vous cauſer. Cependant je ſuis ſure que vous n'avez pas helité un moment à prendre la réſolution de quitter tous vos Amis d'Angleterre, pour repaſſer en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore eſpérer.

S'il m'avoit loüée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonſtances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon déſintéreſſement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conſéquent qu'il me ſuppoſoit, ſur lui, des vües auxquelles il admiroit que je fuſſe capable de renoncer. De toutes les ames humaines, la ſienne eſt la plus délicate. Il m'a priée de m'aſſeoir ; & ſe plaçant près de moi, ſans quitter ma main, qu'il avoit priſe

pour me conduire à mon fauteuil ; depuis que je connois Miſs Byron, m'a-t'il dit, je l'ai conſiderée comme l'honneur de ſon ſexe. Mon cœur demande une alliance avec le ſien, & ſe flatte de l'obtenir ; quoique dans une ſituation ſi délicate, j'oſe à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de Sœur à Miſs Byron ; mais elle eſt plus, pour moi, que la plus chere Sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aſpire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'oppoſer de part & d'autre à des deſirs plus étendus : & c'eſt un bien que j'oſe eſpérer qu'elle ne me refuſera point, auſſi longtems qu'il pourra s'accorder avec ſes autres attachemens.

Il s'eſt arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre ; mais l'expreſſion m'a manqué. Je me ſuis ſenti le viſage auſſi ardent, que le feu devant lequel nous étions aſſis.

Il a repris : J'ai toujours le cœur ſur les levres. Il ſouffre, lorſque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens ſont un langage, pour lequel j'ai peu de gout. Mais ne me croïant point indigne de votre amitié, je veux ſuppoſer qu'elle m'eſt accordée, & je

reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre ſentiment demande.

Monſieur, vous me faites honneur. C'eſt tout ce que j'ai pu dire.

J'ai reçu, a-t'il continué, une Lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correſpondance avec elle ; mais le traitement qu'elle voit faire à ſa jeune Maîtreſſe, & quelques mots échappés à l'Evêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette Fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voïage. Cependant ſans quelque Lettre d'une perſonne de la Famille, & ſans quelque marque du conſentement des autres, ſur quel fondement pourrois-je eſpérer d'être bien reçu, après avoir eſſuïé autant de refus que j'ai demandé de fois à me préſenter ; ſurtout lorſque Mme Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un aſſez mauvais témoignage des diſpoſitions de la Famille ?

Elle penſe toûjours, comme vous avez pû le remarquer à la fin de ſa Lettre, que je dois ſuſpendre mon départ, juſqu'à ce que le Général & le Marquis joignent leur demande à celle de la Mar-

quiſe, de l'Evêque & du Directeur. Ma je n'ai pas plutôt lû la Lettre du Prélat que je me ſuis engagé, par une répon fort empreſſée, à ſatisfaire tous leu déſirs. Je n'y ai mis qu'une reſtriction c'eſt qu'on ne m'engagera point à paſſ au-delà de Boulogne, où j'aurai la ſ tisfaction de voir mon cher Jeronim & ſa Sœur.

Mon cœur n'étoit pas ſans émotion chere Lucie; mais j'en ſuis fachée pou mon cœur, & ma raiſon n'en a p moins été pour Sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiſelle a-t'il repris, de ne voir aucuns prépa ratifs pour mon départ. Tout eſt pré Je n'attens que la compagnie d'un hon nête homme, qui arrange ſes affaires pour ſe diſpoſer à partir avec moi. C'e un habile Chirurgien, dont la réputa tion eſt bien établie, par un long exer cice de ſon art dans les dernieres guer res. Mon Ami ne ſe louë pas des ſien Si Mr Lowther peut ſervir à ſa guériſon quelle ſatisfaction pour moi! & ſi mo voïage eſt de quelque utilité pour l'a mable Clémentine... Mais commen puis-je me flatter d'une ſi douce eſpé rance? Cependant je ſuis perſuadé qu dans ſa ſituation, avec un caractere t

que le ſien, & ſi peu accoûtumée aux violences qu'elle a ſouffertes, le ſeul moïen de la rétablir eſt d'aller au devant de tout ce qu'elle peut déſirer. Quelle neceſſité de contredire une jeune perſonne, qui dans les plus grands accès de ſon mal, n'a jamais fait éclater un déſir, une penſée contraire à ſon devoir, ni à l'honneur de ſon nom, ni, ſi vous me permettez de le dire, Mademoiſelle, à la fierté de ſon ſexe?

Je me trouve obligé, a-t'il ajoûté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu Mr Danby. Deux jours d'aplication me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le ſéjour que je dois faire en Italie, peut-être amenerai-je l'occaſion de finir deux ou trois comptes, qui regardent ma Pupille, & qui ſont demeurés ſuſpendus. Aujourd'hui, j'aurai à diner Madame Oldham & ſes Fils. Dans l'après-midi, j'attens Madame Ohara, avec ſon Mari, & le Capitaine Salmonet. Demain, Mademoiſelle, je compte ſur l'honneur de vous avoir à diner, avec Mr & Mme Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reſte du jour. Il ne faut pas me refuſer cette grace, parce que j'ai beſoin de toute votre influen-

ce ſur ma Sœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à Mylord G... Un de mes plus vifs deſirs eſt de les voir unis avant mon départ: & mon retour étant incertain (ah Lucie! que mon émotion à redoublé!) j'ai nommé Jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danbys. Si je vois le bonheur de Mylord G... & celui de Charlotte bien établi avant notre ſéparation, c'eſt la plus ſenſible conſolation que je puiſſe emporter. Je ſouhaite beaucoup auſſi de voir arriver mon cher Belcher, & de le laiſſer en poſſeſſion de la tendreſſe de ſon Pere. Le Docteur Barlet, & lui, trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de Lettres avec le Docteur. Il vous admire, Mademoiſelle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoiſſance, dans la conduite d'un homme qui ſe croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah Lucie! Il eſt échappé ici un ſoupir à Sir Charles. J'ai crû remarquer plus de chaleur dans ſes yeux, que dans ſon langage. Que vous dirai-je, ma chere? Je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendreſſe

qu'on n'en met dans l'amitié, ... s'il me laiſſe penſer qu'il deſire... Mais que peut-il deſirer ? Il doit être à Clémentine ; il lui appartient : & s'il m'accorde le ſecond rang dans ſon affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ? s'il me fait cette réponſe, ſerai-je capable de m'offencer contre un homme, qui ne peut être tout ce que je ſouhaiterois qu'il fût pour moi ? Non. Il n'en ſera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de ſon cœur & la grandeur de ſon ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoiſſance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un Raviſſeur, & pour les ſervices qu'il n'a pas ceſſé de me rendre. N'eſt-ce pas ſur l'amitié que mon amour eſt fondé ? & Sir Charles ne m'offre-t'il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié ?

Cependant j'ai ſurpris une larme, prête à s'échapper. Je me ſuis ſenti le cœur en déſordre, Lucie ; & je n'ai pû me défendre d'une petite ruſe de femme. Lorſque je me ſuis apperçüe que je preſſois inutilement mes paupieres, pour diſperſer la goutte qui vouloit ſortir, & que je l'ai ſentie couler ſur ma joüe, je me ſuis hâtée de l'eſſüier : pauvre

Emilie! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va ſouffrir de votre abſence ! Emilie aime beaucoup ſon Tuteur.

J'aime auſſi ma Pupille. J'avois penſé, Mademoiſelle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux Sœurs, je compte qu'elle ſera heureuſe ſous leurs aîles, & ſous la garde de Mylord L..; d'autant plus que je me promets de vaincre ſa malheureuſe Mere, en lui faiſant un frein de ſon propre interêt & de celui de ſon Mari, pour l'empêcher du moins de nuire à ſa Fille.

J'étois bien aiſe, ma chere, d'éloigner mes penſées de moi-même, & de faire tourner auſſi ſon attention ſur tout autre ſujet que moi. Nous ſommes tous perſuadés, lui ai-je dit, que Mr Belcher eſt le Mari que vous deſtinez..

Un Mari pour Emilie ! a-t'il interrompu. Comptez, Mademoiſelle, que ce ne ſera point à ma ſollicitation. La moitié de mon bien eſt au ſervice de mon Ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma Pupille. Emilie ſe donnera, dans quelque tems le Mari qu'elle croira propre à la rendre heureuſe, & Belcher prendra une Femme qu'il puiſſe aimer : mais Emilie

si je puis l'empêcher, ne sera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat; je ne le serai pas moins pour ma Pupille: & je m'y crois d'autant plus obligé, qu'elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu'elle vienne d'un Pere ou d'un Tuteur, lorsqu'elle propose un Mari que le cœur rejette.

Quel homme! ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible?

Attendez-vous bientôt votre Ami, Monsieur?

De jour en jour, Mademoiselle.

Et devant partir sitôt, Monsieur, comment esperez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ?

Je n'appréhende, Mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelque éloignement pour l'alliance de Mylord G...

Non, Monsieur.

Tout dépendra donc de vos instances, & de celles de Mylord & Mylady L...

Il m'a fait des excuses, d'avoir occupé si longtems mon attention; & Mr Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d'un air composé. Mes esprits s'étoient soutenus de toute leur

force. J'ai demandé, à ma Couſine, la
miſſion de me retirer quelques mo
Il me ſembloit que ſon départ avo
ſi grave ! Je ſuis monté dans mon
net. Là, vous l'avoüerai-je Lucie ?
quelques ſoupirs involontaires, u
luge de larmes m'a ſoulagée. J'ai de
dé, à genoux, la paix pour l'ame
blée de l'excellente Clémentine,
réſignation pour la mienne, & d'he
jours pour Sir Charles. Enſuite, m
eſſüié les yeux devant mon mir
ſuis retournée vers M^r & Mme R
qui n'ont pû voir la rougeur de mes
ſans m'en demander la cauſe, av
marques d'une profonde inquiétu
leur ai dit ; l'orage eſt paſſé, mes
Parens. Je ne ſaurois le blâmer. Il
ble, il eſt juſte. Ne m'en demand
davantage à préſent. Vous lirez m
tre, qui contiendra tous les détail

Je ſuis remontée pour écrire, &
quitté la plume que pendant le te
diner. Enfin, laſſe, agitée, méco
de moi-même, ſans ſavoir pourquo
porté ma Lettre à M^r & Mme
Tenez, leur ai-je dit ; liſez ſi v
pouvez, & faites-la partir prompt
pour ma chere Lucie. Cependan
une ſeconde réflexion, je veux l

uſſi, ai-je ajoûté, aux deux cheres
; & à Mylord L... Ils ſeroient fâ-
le ne pas ſavoir tout ce qui s'eſt
lans une converſation, dont toutes
conſtances demandoient une déli-
è, que je crains de n'avoir pas ſi
obſervée que lui.
rai leur pitié, j'en ſuis ſûre : mais
n demande point, pour moi, à ceux
'en auront pas pour la noble &
nante Clémentine.
N.) Dans une Lettre, du même
au ſoir, Miſs Byron fait le récit
: viſite qu'elle a reçûë de Miſs
lotte, & de tout ce qu'elle vient
prendre du diner, & de la confé-
e de Sir Charles, avec Mme Oldham
: Fils. Il n'a pas manqué d'encoura-
a Mere & les Enfans, avec autant
onté que de nobleſſe. Il a pourvû à
éducation. Il leur a promis que ſes
, pour leur fortune, répondroient à
conduite ; & pour leur donner un
f préſent d'émulation, il a recom-
dé au Docteur Barlet de veiller ſur
progrès. La Lettre ſuivante, qui eſt
ndemain, offre une autre ſcêne.

LETTRE LX.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Londres, Mercredi 5 Avril.

CE matin, dès ſix heures, j'ai reçu la viſite de Miſs Jervins; fort impatiente, m'a-t'elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée la plume à la main, dans mon Cabinet. De toute la nuit, je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vû ma Mere, a commencé cette chere Fille, & je me crois dans ſes bonnes graces. Pourquoi ne croirois-je pas, Mademoiſelle, que j'y ai toujours été?

Chere Miſs! lui ai-je répondu, en la ſerrant contre mon ſein, vous êtes une excellente Fille! Apprenez-moi ce qui s'eſt paſſé.

Il faut, Lucie, que je vous repréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable Créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſeïez-vous, mon Amour, lui ai-je dit.

Quoi? Mademoiſelle; lorſque j'ai à

parler d'une Mere réconciliée ? & devant ma chere Miſs Byron ? Non, en verité.

Pendant ſon récit, elle tenoit ſouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre elle peſoit deſſus, avec une action fort vive ; & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme tranſportée de plaiſir & d'admiration. Voici ſon exorde.

Il faut ſavoir, ma chere Miſs Byron, qu'il étoit hier environ ſix heures du ſoir, lorſque ma Mere, ſon Mari, & le Capitaine Salmonet arriverent chez mon Tuteur. Je n'avois reçu avis de leur viſite, que deux heures auparavant ; & lorſqu'aïant entendu le Caroſſe, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir deſcendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je poſſede, pour être à cent milles de Londres. Le Docteur Barlet ſe préſenta pour les recevoir. Mon Tuteur ſe trouvoit engagé dans une réponſe à Mylord W.. qui étoit attendüe par un Courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître ; & lorſqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuſes, avec ſa politeſſe ordinaire. Le Docteur aſſure que jamais on n'a rien vu de plus reſpectueux, que Mr Ohara

& le Capitaine. Ils vouloient entrer
apologie, ſur la conduite qu'ils avoie
tenue dans leur derniere viſite ; m
mon Tuteur ne l'a pas permis : & c
puis le premier inſtant, dit le Docte
ma Mere s'eſt obſervée avec une p
faite décence.

Auſſitôt qu'elle eut demandé à
voir, mon Tuteur eut la condeſce
dance de monter lui-même à ma cha
bre. Il me prit par la main : qu
bonté, Mademoiſelle ! En me cond
ſant ſur l'eſcalier, il me dit d'un
charmant : ma chere, pourquoi tre
bler ? Ne ſuis-je point avec vous ? Vo
Mere paroît fort tranquille. Vous
demanderez ſa bénédiction. Je v
épargnerai toutes ſortes de peines. J'
rai ſoin de vous faire entendre qu
conduite vous aurez à tenir dans
occaſions.

A peine avoit-il ceſſé de parle
qu'arrivant à la porte, je me trou
tout d'un coup dans la chambre a
lui. Je me jettai à genoux devant
Mere, comme je fais à préſent dev
vous : mais je n'eus pas la force de p
ler. Je fis comme à préſent (& l'aim
ble Fille s'eſt miſe à baiſer mes mai
en tenant la tête panchée deſſus.).

Mere me releva (il faut que vous me releviez auſſi, Mademoiſelle. Oui, préciſément de cette maniere.) Elle me donna deux baiſers. Elle pleura ſur mon cou. Elle prononça pluſieurs noms tendres. Enfin, pour m'encourager ſans doute, elle m'aſſura qu'elle m'aimoit, & que ſa vie ne lui étoit pas plus chere. En effet, je pris un peu de courage.

Alors, mon Tuteur, avec la nobleſſe d'un Prince, me prit la main & la préſenta d'abord à Mr Ohara; enſuite au Capitaine. Ils la baiſerent tous deux, & je ne puis vous repeter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monſieur, dit mon Tuteur au Major, en me préſentant à lui; vous excuſerez l'embarras d'une jeune perſonne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage; & je vous répons qu'elle deſire beaucoup de vous rendre ſervice, en faveur de Madame ſa Mere. Le Major jura, ſur ſon ame, que j'étois un Ange. Le Capitaine Salmonet dit que ſur ſa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma Mere pleura beaucoup. O Monſieur! s'écria-t'elle vers mon Tuteur; & ſe laiſſant tomber ſur un fauteuil, elle ne put ajoûter un ſeul mot. Je courus à

elle. Je paſſai mes deux bras autour
Ses pleurs ne firent qu'augmenter.
eſſuiai de ſon mouchoir. Je lui dit
me perçoit le cœur, & je la conju
m'épargner le tourment de la voir
rer. Elle ne me répondit qu'en p
ſes bras ſous les miens, en me baiſ
front, & aux deux joües. Hélas! pe
en moi-même, je commence à tr
de la tendreſſe dans ma Mere.

Mon Tuteur vint à nous; & lu
nant fort civilement la main, il la
duiſit près du feu. Il me fit place
tr'elle & la table à Thé, tandis qu'
le Major & le Capitaine de s'aſſeoi
de lui. Il me dit alors: Emilie, ma c
vous aurez la bonté de nous faire le
Ma Sœur, en ſe tournant vers ma
n'eſt point au logis, Madame, &
Jervins va tenir ſa place. Oui, Mon
de tout mon cœur, lui répondis-
j'étois auſſi legere qu'un Oiſeau.

Mais, avant que les Domeſtiques
ſent; permettez, Madame, dit-il
Mere, que je vous explique ce qu
Jervins m'a propoſé. Ils prêtèrent
trois un profond ſilence. Elle ſoul
Monſieur, en s'adreſſant au Majo
vous acceptiez d'elle, pour votre
mutuel, une augmentation annue

cent livres ſterling, qui vous ſeront païées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à ſon bonheur.

Ma Mere fit une profonde inclination. Son viſage ſe colora, de reconnoiſſance. Je remarquai qu'elle paroiſſoit ſatisfaite.

Et vous, Madame, continua-t'il, en ſe tournant vers elle, Miſs Jervins vous prie de recevoir, comme de Mr Ohara, une même ſomme, pour vos menus plaiſirs, qui vous ſera païée auſſi par quartier, à vous ou à lui; mais dont vous aurez ſeule la diſpoſition, Madame, & ſans aucune dépendance de vous, Monſieur Ohara.

Juſte Ciel! Monſieur, s'écria le Major; que je ſuis confus de ce qui s'eſt paſſé ici la derniere fois! Il eſt impoſſible de réſiſter à tant de bonté. Il ſe leva, pour s'avancer vers la fenêtre. Le Capitaine répeta, juſte Ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller; car j'étois à pleurer comme un Enfant. Quoi, Monſieur? dit ma Mere; cent livres ſterling par an? N'eſt-ce pas ce que vous entendez? Oui Madame, Et cent livres païées avec cette nobleſſe, comme ſi ce n'étoit pas à ma Fille, mais

à mon Mari, que j'en euſſe l'obligation ! Bonté du Ciel ! Que vous m'embarraſſez Monſieur ! Quelle honte, quels remors vous faites naître dans mon cœur ! Et les larmes de ma Mere couloient auſſi vite que les miennes.

O Mademoiſelle ! m'a dit ici cette chere Fille, en s'interrompant elle-même pour m'embraſſer, que votre tendre cœur paroit ému ! Qu'auroit-ce été, ſi vous aviez été préſente !

Le Docteur Barlet, a-t'elle repris, vint nous joindre à l'heure du Thé. Mon Tuteur ne voulut point que les Domeſtiques, qui ſe préſenterent d'eux mêmes, s'approchaſſent pour ſervir. On n'entendit, pendant le Thé, que des applaudiſſemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoiſſance. Quelle joie dans tous les cœurs ! Vous vous l'imaginez bien, Mademoiſelle. N'eſt-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui ? Ah ! ſans doute. Que mon Tuteur fit de cœurs heureux ! Il faut que vous lui diſiez, Mademoiſelle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne ſais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il ceſſoit auſſi de me traiter avec cette

tendreſſe, que deviendrois-je? J'aurois recours à mes larmes; ma colere ſe tourneroit contre moi, même & je penſerois qu'il ne peut rien faire de blamable.

O mon Amour, mon Emilie! ai-je interrompu; moderez votre reconnoiſſance: elle entraine votre véritable Amie.

Eh! quel mal y trouvez-vous, Mademoiſelle? Un bon cœur peut-il être ingrat? Mr Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie: ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe, que d'une mauvaiſe? Vous-même, chere Miſs Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuſe: comment? par votre bonté, & parce que je ne me ſentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué ſon petit babil. Aprés le Thé, mon Tuteur me prit à part: mon Emilie, (j'aime qu'il m'appelle ſon Emilie! mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté.) il faut voir, me dit-il, en me mettant deux Billets de vingt-cinq Guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux Billets. On peut avoir quelque beſoin preſſant. Nous ſuppoſerons que votre Mere eſt mariée depuis trois

mois. Les deux penſions peuvent commencer au mois de Décembre paſſé. Je verrai, à leur départ, mon Emilie avec quelle grace vous leur ferez ce petit préſent; & la conduite de Mr Ohara nous ſera obſerver, s'il eſt homme avec lequel votre Mere puiſſe vivre heureuſe, à préſent que leur interêt commun eſt d'avoir un peu de complaiſance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entierement de vous.

Quelle bonté! Mademoiſelle. J'aurois baiſé volontiers les Billets, parcequ'ils ſortoient de ſes mains. J'entens, Monſieur, lui répondis-je. Et lorſque ma Mere ſe fut levée pour partir, en renouvellant les témoignages de ſa reconnoiſſance, je m'adreſſai à Mr Ohara. Monſieur, lui dis-je, il me ſemble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le païement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux Billets. Enſuite, jettant un coup d'œil reſpectueux ſur ma Mere, de peur qu'il ne ſe méprit, & qu'il ne fît tort aux yeux du plus habile obſervateur du monde, je lui donnai auſſi le ſecond Billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de ſurpriſe; après quoi,

m'aïant fait une profonde reverence, qui fut ſuivie d'une autre à mon Tuteur, il les préſenta tous deux à ma Mere. C'eſt vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprete. Je ne trouve point d'expreſſion qui réponde à mes ſentimens. Que le Ciel m'accorde la force de ſoutenir tout ce que j'éprouve! Il ſortit bruſquement du Cabinet où nous étions; & lorſqu'il fut dans l'antichambre, il s'eſſuïa les yeux, en laiſſant échapper des ſanglots qui furent entendus des Domeſtiques. Ma Mere jetta ſucceſſivement les yeux, comme ſon Mari, ſur les deux Billets; & les levant ſur moi, elle m'embraſſa dans un nouveau tranſport de tendreſſe. Elle voulut adreſſer quelque choſe à mon Tuteur: mais il la prévint, en lui diſant; Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, Madame, & reſpectera auſſi Mr Ohara. Puiſſiez-vous être heureux enſemble! Enſuite il la conduiſit, quelle condeſcendance! il la conduiſit par la main à Mr Ohara, qui, s'étant un peu remis, ſe diſpoſoit à faire quelques libéralités aux Domeſtiques. Monſieur le Major, lui dit mon Tuteur, comptez que mes Gens ne reçoivent leur païement que de moi. Ils ont la-deſſus des

principes dont je leur tiens compt
Il conduiſit ma Mere juſqu'au Caroſ
Pour moi, je ne pus aller bien loin.
rentrai dans le Cabinet, en pleurant
joïe. Je n'étois pas maîtreſſe de moi-m
me. Comment aurois-je pu réſiſter? Vo
le ſentez bien, Mademoiſelle. Pendan
ce tems-là, Mr Salmonet s'eſſuïoit le
yeux, & les levoit alternativement au
Ciel, & laiſſoit échapper differentes ex
clamations. Mais tous ces applaudiſſe
mens & ces éloges ne paroiſſoient pa
cauſer la moindre vanité à mon Tuteu

Cependant il revint à moi. Je m
levai. Je voulus me jetter à ſes genoux
en trouvant à peine la force de lui dir
que je le remerciois de ſa bonté pour m
Mere. Il me retint dans ſes bras. Il m
fit aſſeoir; & s'aſſeïant près de moi, i
prit ma main. Je fus ſi touchée de cett
careſſe, que je ſentis mon cœur palpiter
de joïe. Il me dit; voïez, ma chere Fille,
ce que les richeſſes donnent le pouvoir
de faire pour le bonheur d'autrui. Vous
joüiſſez d'une grande fortune. A préſent
que votre Mere eſt mariée, j'eſpere beau-
coup d'elle & du Major. Ils ſentiront ce
qu'ils ſe doivent l'un à l'autre, & ce qu'ils
doivent au Public. Ce n'eſt pas le bon
ſens qui leur manque. Vous avez fait,

tout à la fois, un acte de juſtice & de générosité. L'homme, qui regrettera deux cens livres ſterling retranchées à votre fortune, pour faire un heureux ſort à votre Mere, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous ?

Votre Emilie, Monſieur, votre heureuſe Emilie ne méritera jamais d'attention, qu'autant qu'elle ſe laiſſera conduire par un guide tel que vous. C'eſt la réponſe que je lui fis, Mademoiſelle, & je n'en pouvois faire de plus vraïe.

Et ſur cette réponſe, ai-je interrompu, ne ſerra-t'il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein ?

Non, Mademoiſelle. Il ne m'a point accoûtumée à tant de faveur. Mais il loüa la bonté de mon naturel. Il m'aſſura qu'il ne me demanderoit jamais une déference aveugle ; qu'il conſulteroit toûjours ma raiſon, & qu'il vouloit que ce fut elle qui me donnât de la confiance pour ſes avis. Je ne me rappelle pas tous ſes termes ; mais c'eſt à peu près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le repeter. Le nom, Mademoiſelle, qu'il me donne le plus ſouvent, lorſque je ſuis ſeule avec lui, c'eſt celui de ſa fille ; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir,

qu'il n'eſt pas ſi libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourrriez-vous m'en dire la raiſon, Mademoiſelle ? car je ſuis ſure que je n'ai pas moins de reſpect pour lui dans un tems que dans un autre. Croïez-vous, Mademoiſelle, que cela ne ſignifie rien ? Il faut bien que cette différence ſoit fondée ſur quelque choſe. J'aime à l'étudier ; & je cherche, autant qu'il m'eſt poſſible, le ſens même de ſes regards comme celui de ſes actions. Sir Charles eſt un livre, que le Ciel m'a donné pour mon inſtruction. Pourquoi ne l'étudirois-je point ?

Oui, mon Amour, ai-je répondu à cette charmante créature ; étudiez votre Tuteur, pendant que vous en avez l'occaſion. Mais il ſe diſpoſe à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'eſt ce que je crains, a-t'elle repris, d'un air plus penſif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à ſouffrir ; & je ne m'occupe que de ſa ſituation, depuis que vous m'avez permis de lire les Extraits du Docteur. Mais j'eſpere que mon Tuteur ne ſera qu'à vous. Nuit & jour, je demande au Ciel de vous voir Mylady Grandiſſon. Mes prieres ne ceſſeront point juſqu'à cet heureux jour : mais pardonnez,

e les finis toujours en demandant
ſi que vous conſentiez, tous deux, à
ſer vivre avec vous la pauvre Emi-

imable Fille! La pauvre Emilie, dit-
! Je l'ai embraſſée; & le cœur plein
tes deux, nous avons mêlé nos lar-
s, l'une pour l'autre... ou peut-être
cune pour ſoi-même.
Elle m'a quittée avec précipitation.
i repris ma plume; je vous ai tout
é ſur le champ, & preſqu'auſſi vite
: la penſée. Mr & Mme Rêves me
ſſent. Ils me menent dîner à St Ja-
s Square.

LETTRE LXI.

Miſs BYRON *& Miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, 5 d'Avril.

i crois vous avoir dit que Miſs Gran-
ſon avoit emporté ma Lettre d'hier.
notre arrivée, les deux Sœurs m'ont
citée de la préférence que leur Frere
a donnée ſur elles, en me communi-
ant, d'une maniere ſi tendre, ſes
aires & ſes réſolutions. Mylord L...
venu auſſitôt. On lui avoit montré

la Lettre Il m'a fait le mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie ? apparemment ſur ce qu'il n'eſt pas impoſſible que le Ciel ne retire à lui la malheureuſe Clémentine, ou qu'elle ne ſoit renfermée dans un Cloître, ou qu'on ne diſpoſe d'elle autrement ; & que dans cette ſuppoſition votre Henriette peut eſperer la main de Sir Charles, c'eſt-à-dire, un Mari civil, & la moitié d'un cœur. N'eſt-ce pas la ſomme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le Chevalier étoit dans ſon Cabinet, avec Mr Lowther, ce Chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru dabord qu'un moment, pour nous faire les civilités d'uſage, & pour nous demander la permiſſion de retourner à ſa Compagnie. Avec Mr Lowther, il avoit deux Médecins, renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déja communiqué la ſituation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion ſur le traitement qu'elle demande, ſuivant la différence des ſymptômes. Lorſqu'il eſt revenu à nous, il nous a demandé ſi nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre, que dans tout autre Païs,

les Médecins Anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres Nations ? En approuvant ſes idées, Miſs Grandiſſon lui a déclaré naturellement que ſon voïage allarmoit beaucoup tous ſes Amis, & que nous ne periſſions point ſans défiance à l'humeur fière & emportée du Général. Miſs Byron, a-t'elle ajouté, nous dit que Mme Bemont ne vous conſeille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune Marquis della Porretta étoit à la verité d'un naturel fort ardent, mais qu'il n'en étoit pas moins galant-homme ; qu'il aimoit paſſionément ſa Sœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence ; qu'avec de juſtes ſujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amerement la ſource. Je n'appreheude rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d'un air ſerein, & je ne vois d'ailleurs aucun ſujet de défiance. On m'appelle : le ſuccès ſera tel qu'il plaira au Ciel. Si mon voïage eſt utile à quelqu'un, je m'en crois récompenſé. S'il l'eſt à pluſieurs, je ſuis heureux ; & quel que ſoit l'événement, je ſerai plus ſatisfait que je ne le pourois être, ſi je fermois l'oreille à la

priere de l'Evêque ; ne vint-elle que de lui.

Mylord a voulu ſavoir, quel jour Sir Charles avoit choiſi pour nous quitter. Il n'eſt reglé que depuis un inſtant, a-t'il répondu. Mr Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la ſemaine prochaine, & je compte d'être à Douvres de Samedi en huit.

Nous nous ſommes regardés les uns les autres : Miſs Grandiſſon m'a dit enſuite que j'avois changé pluſieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eû de l'inquiétude pour moi. Il eſt vrai que j'ai ſenti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ſes adieux, au moment de ſon départ. Ah, Lucie ! c'eſt dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je ſerai dans les bras des plus tendres Parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles, tirant ſa Sœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont paſſé une demie-heure enſemble ; & nous rejoignant : ma joïe eſt extrême, nous a-t'il dit, que Charlotte conſente à recevoir la main de Mylord G... Elle a de l'honneur ; ſon cœur ſuivra la ſienne. Mais j'ai une demande à lui faire, devant nos Amis communs : le Comte

de G... & toute ſa Famille, ſe joignent à moi; c'eſt qu'elle m'accorde le plaiſir de la voir Mylady G..., avant que je quitte l'Angleterre.

Miſs Charlotte n'a pû garder le ſilence. Je vous ai dit, mon Frere, qu'il m'eſt impoſſible de vous obéir, ſi vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particuliérement mon entremiſe. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miſs Grandiſſon n'obligeât ſon Frere. Elle n'a pas laiſſé de proteſter contre un terme ſi préſent. Il a recommencé ſes inſtances, d'un air tendre, mais extrêmement ſérieux. Il a repréſenté que toutes ſortes de raiſons l'obligeoient de mettre ordre à ſes affaires, avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de ſatisfaction, s'il voïoit ſa Sœur engagée dans un Mariage ſi digne d'elle. Mylord, a-t'il ajoûté avec plus de chaleur, fait profeſſion de vous adorer. Votre deſſein eſt d'être à lui. Obligez un Frere, qui ſouhaite de vous voir heureuſe; quoiqu'il ne ſe promette gueres de l'être jamais lui-même.

O Sir Charles! s'eſt écriée Charlotte; vous me perdez, par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'eſt pas queſtion d'une entrepriſe badine. Je ne connois rien de plus ſérieux, Charlotte. J'ai des affaires ſans nombre. Mon cœur eſt dans cette chere Aſſemblée : mais divers engagemens vont m'en éloigner juſqu'à Mercredi prochain. Si vous rejettez aujourd'hui ma priere, je n'ajoûte rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu ? Je ceſſe de vous preſſer.

Ainſi, Monſieur, c'eſt votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponſe, d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chere Sœur : Ce n'eſt pas celui de Mylord, mais c'eſt le mien. Je voudrois vous voir un peu plus ſérieuſe, ſur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour, avant Mardi ; vous m'obligerez ſenſiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il eſt ſorti. Chacun s'eſt efforcé d'engager Miſs Charlotte à ſatisfaire ſon Frere. Mylady L.. lui a repréſenté qu'il avoit quelques droits ſur la complaiſance de ſes Sœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & ſon Mari ; qu'une vûe, d'ailleurs, auſſi ſérieuſe que celle d'arranger ſes affaires

vant ſon départ, ne ſouffroit pas d'objections badines. Vous ſavez, Charlotte, a-t'elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre interêt; & vous m'avez dit que votre deſſein eſt d'épouſer Mylord G..; que vous eſtimez ſon Pere, ſon Oncle, & toute ſa Famille. Ils ont tous, auſſi, la plus haute eſtime pour vous. Les articles ſont dreſſés. Mon Frere vous le dit hier au ſoir. Il ne manque que votre choix pour le jour....

Charlotte a répondu impatiemment: je lui voudrois voir la moitié de cet empreſſement pour ſe marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a répliqué Mylady, s'il étoit auſſi libre que vous.

Belle propoſition! a repris la capricieuſe Perſonne. Me marier dans huit jours, avec un homme que je n'ai pas ceſſé de quereller depuis quinze! L'orgüeil & la pétulance doivent finir par degrés, ma Sœur. Un mois n'eſt pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à ſourire devant moi.

Votre Frere, chere Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus, ſi

vous consultiez le tems & l'occasion ? Songez, ma Sœur, a dit aussitôt Mylord L.., qu'il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser d'avantage, si vous le refusez aujourd'hui.

Je hais cet air décisif, a-t'elle répondu.

Mais, Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t'il pas avoüé, du ton le plus sérieux, qu'il y a une espece de necessité ?

Devinez, chere Lucie, la réponse de Miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'est d'elle que vient tout le mal.

A l'instant même, le bruit d'un Carosse s'est fait entendre à la porte ; & notre Emilie est entrée, en courant, pour nous apprendre que c'étoit Mylord G.., le Comte son Pere, & Mylady G.., sa Tante. Miss Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de son Frere. Juste Ciel ! a-t'elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la sotte, pour ne rien faire de pis. C'est ce que j'apprehende peu, lui a répondu sa Sœur. Cependant souvenez-vous des instances de mon Frere, & ménagez un peu Mylord G.. devant son Pere & sa Tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous,

Comment faire? a-t'elle répliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conſeillez lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop ſur de ſes avantages.

Sir Charles eſt entré auſſi-tôt, donnant la main à Mylady G.... Après les premiers complimens; de grace, mon Frere, lui a dit Miſs Grandiſſon, en le tirant vers moi, ne ſaviez-vous rien de cette viſite? Il eſt convenu qu'il les avoit invités à diner, mais ſans aucun deſſein de la ſurprendre. Votre conſentement, a-t'il ajoûté, me cauſera la plus vive ſatisfaction; mais vous ne m'en ſerez pas moins chere, ſi vous le refuſez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux, ou moins preſſant. Mylady G.., ſans paroître ſurpriſe de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un inſtant, s'eſt levée, l'a priſe par la main, & l'a priée de paſſer avec elle dans le Cabinet voiſin. Elles n'en ſont ſorties qu'à l'heure du diner. Jamais Miſs Grandiſſon ne m'avoit paru plus aimable qu'à ſon retour. Une rougeur charmante étoit répanduë ſur ſes deux joües. L'air de ſatisfaction qu'elle avoit dans les yeux,

faiſoit briller, dans toute ſa figure, des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & ſembloit adoucir la majeſté naturelle de ſes traits. Mylord G.. a paru charmé, comme ſi ſon cœur en avoit tiré les plus doux préſages. Le vieux Comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, Miſs Grandiſſon a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air penſif. Ce changement m'a cauſé beaucoup de joïe : il me fait juger qu'à meſure que l'Amant touche de plus près à la qualité de Mari, les vivacités exceſſives d'une Maîtreſſe ſe perdent dans les complaiſances d'une Femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorſque la joïe de Mylord vouloit déborder ſur ſes lèvres, j'ai fort bien obſervé qu'elle reprenoit ce regard, qui inſpire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, Mylady G.. & le Comte ont demandé une conférence avec Sir Charles & Mylady L.. Elle n'avoit pas duré longtems ; lorſque Sir Charles eſt venu prendre Miſs Grandiſſon, qu'il a conduite à l'aſſemblée. J'ai remarqué ſouvent de l'altération ſur le viſage de Mylord G..

Sir Charles a quitté le conſeil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'eſt

adreſſé à moi : j'eſpere, m'a-t'il dit, que Charlotte ſe laiſſera vaincre ; mais je ne la preſſerai plus. Il ſembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorſque Mylady L.. l'eſt venue prier d'aller avec moi au devant de ſa Sœur, qui avoit quitté Mylady G.. & le Comte, & qui faiſoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous ſommes avancés vers elle, juſqu'à l'Anti-Chambre, où nous l'avons rencontrée. Ah ! chere Henriette, s'eſt-elle écriée ; plaignez-moi, ma chere. L'humiliation eſt la fille de l'orgueil. Enſuite, ſe tournant vers Sir Charles ; eh bien, Monſieur, lui a-t'elle dit, je me reconnois vaincüe par vos inſtances, puiſque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de Mylady G.., du Comte & de ma Sœur. Sans ordre dans mes idées, ſans préparation dans les habits, je ſuis réſolue d'obliger le meilleur de tous les Freres. Faites, Monſieur. Diſpoſez de moi comme vous l'entendrez.

Ma Sœur, nous a dit Mylady L.., conſent que le jour ſoit Mercredi prochain. Sir Charles a répeté que s'il lui reſtoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançat... Je ne balance point, Monſieur, a-t'elle répondu ; mais j'avois jugé

qu'un mois, ou deux, n'étoit pas trop
me donner le tems de regarder a
de moi, & qu'après avoir traité M
G.. avec un peu d'extravagance j
vois lui faire eſperer, par degrés
de bonheur qu'il ne doit s'en pron
avec moi. Sir Charles l'a ſerrée
ſes bras, en lui diſant qu'il reconn
ſa charmante Sœur. Il lui a dema
permiſſion de la préſenter ſolem
ment au Comte & à Mylady G
l'ai accompagnée. Cette cérémoni
faite avec beaucoup de nobleſſe.
tôt, le Comte eſt ſorti, pour a
ſon Fils, qu'il a préſenté dabord
Charles. Miſs Grandiſſon m'a dit
reille, en le voïant approcher:
perdue, chere Henriette; nous tou
à la plus fâcheuſe Scene de la C
die. Mylord G... a mis un ge
terre, pour lui baiſer la main: m
tranſport de ſa joye lui ôtoit le
voir de parler, car il venoit d'a
dre que l'heureux jour eſt Mercre

Il eſt donc impoſſible, chere I
que Sir Charles n'emporte poi
ce qu'il prend à cœur! Lorſqu'ét
tourné en Italie, il paroîtra c
Maiſon Della Porretta, qui ſera
ble de lui réſiſter? La conſidératio

s'y eſt attirée par ſon mérite, ne ſera-t'elle pas augmentée du double ? L'homme, dont ils ont ſouhaité l'abſence, eſt invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les reſſources ſont épuiſées pour la guériſon de Clémentine. Il jouit à préſent d'une groſſe fortune. La renommée de ſes vertus a paſſé dans les Païs éloignés. O ma chere ! quels obſtacles pourront tenir devant lui ? & ſi c'eſt la volonté du Ciel que Clémentine ſe rétabliſſe, tous ſes Amis ne doivent-ils pas concourir à la lui donner aux conditions qu'il a propoſées ? Lui-même, après les avoir offertes, ſera-t'il libre de les rejetter ?

Il eſt évident que ſon cœur eſt à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être ; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occaſion de quelque choſe que Mylord L.. lui diſoit : » Je ſuis impatient de repaſſer la » mer. Si je n'attendois pas le Chirur» gien, j'aurois porté ma réponſe en » perſonne aux dernieres Lettres que » j'ai reçues d'Italie. » Mais puiſqu'il eſt appellé par l'honneur, par la compaſſion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour,

qu'il ſuive des loix ſi fortes. Il m'
de ſon eſtime ; je veux être dign
de ſon amitié. Il m'en coutera qu
tourmens : mais peut-on mettre
qu'un au deſſus du monde enti
n'en pas reſſentir quelquefois à ſ
caſion ?

Sir Charles nous a parlé de l'
gement qu'il a pris pour demai
finir le triple mariage des Danb
jour d'après, il doit ſe rendre à
ſor, pour accompagner Mylord
ſon Oncle, dans ſa premiere viſi
Chateau de Mansfield. Vous, ma
a-t'il dit à Mylady L..., vous vous
gerez, s'il vous plaît, de faire rem
les Diamans de feu ma Tante, don
lord W... veut faire préſent à ſa
velle Epouſe. Ils ſont ſi riches, qu
demandent point d'autre change
Vous ſerez tous charmés, a-t'il aj
en s'adreſſant à Mylord L... &
deux Sœurs, de votre ſeconde
& de toute ſa Famille. J'enviſage,
joie, le bonheur qui attend le Fre
ma Mere dans ſa vieilleſſe ; &
me réjouis pas moins, d'un évene
qui va délivrer de l'oppreſſion un
cienne & vertueuſe Famille.

Vous auriez vû, chere Lucie, l

de ſatisfaction briller dans les
: toute l'Aſſemblée. Nous nous
ons avec complaiſance, pour
mmuniquer notre ſenſibilité mu-
Je croiois voir au milieu de nous
ce bienfaiſant, qui faiſoit ſon
r du plaiſir qu'il nous cauſoit.
ſera-t'il dans huit jours? & ſi
flexion m'eſt permiſe, à qui ſera-
s un an?
l fort étendu ſur ſon ami Bel-
u'il eſpere encore de voir en
:rre, avant ſon départ. Il s'eſt
e Mr Everard Grandiſſon, qu'on
ût, depuis pluſieurs ſemaines, &
oit livré pour quelques mois, ſuiv-
n uſage, à quelque nouvelle ga-
:. Dans l'étenduë de ſa bonté, il
ſincere, chaque fois qu'il lui voit
une mauvaiſe habitude. Il eſpe-
il, que tôt ou tard, il reconnoî-
aitement toutes ſes erreurs. Ah,
re! quel perſonnage eſt celui d'un
n, lorſqu'on le compare au glo-
ole, qu'un homme du caractere de
rles fait dans la Societé! Mylady
c le vieux Comte, ne ſe raſſa-
point de le regarder & de l'en-
Ils ſembloient fiers, de l'alliance
vont former avec un homme
ils ne connoiſſent rien d'égal,

Dans votre derniere Lettre, vous me marquez que Mr Grev hardieſſe de laiſſer échaper des m contre ce modele des hommes. P eſpece ! Que mon cœur ſe ſoulev Greville. Mais ne parlons plus ames de bouë.

(N) *On n'a donné la Lettr dente, que pour ſoûtenir le cara Miſs Grandiſſon, & pour lier le ment de ſon état & de ſon nom, av tité d'incidens, qui doivent le ſuivr on paſſe ſur toutes les Lettres, cernent le Mariage des Danbys, lord W..., de Miſs Grandiſſon & l'arrivée de Mr Belcher. Sir Ch toûjours bon, toûjours généreux, juſt pide. Son caractere ne varie point, moindres circonſtances. L'admirati ſans ceſſe, dans tous ceux qui ont choſe à démeler avec lui ; & celle Byron devient ſi vive & ſi tendre ne peut plus ſe tromper à ſes vé ſentimens : c'eſt un amour vertueux le plus paſſioné. Ses agitations r un ſurcroit fort extraordinaire, p rivée imprévüe de la Signora Olivi même Dame de Florence, qui a co puis longtems une violente paſſion Charles, & que l'abſence a ſi peu*

qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec ſon cœur, & une immenſe fortune, le ſacrifice de ſa Religion. A la vérité, cette offre eſt amenée par degrés. Olivia n'a quitté ſa Patrie, que ſous le prétexte d'un ancien gout pous les voïages. Elle voit d'abord les Sœurs de Sir Charles, ſous de ſimples apparences de politeſſe. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'Amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quité Florence, & qui eſt charmée de n'être pas étrangere pour tous les Anglois. Mais l'amour triomphe bientot de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux Dames Grandiſſon, à preſſer leur Frere, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus; & lorſqu'elle apprend qu'il ſe diſpoſe à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuſe irréſolution. Cependant Madame de Maffei, vieille Tante, dont elle eſt accompagnée, la ramene fort ſagement à des conſidérations d'honneur, qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour de Sir Charles. Outre les eſperances dont cette Dame la flatte pour l'avenir, elle lui perſuade que retourner en Italie, ſur les traces, & comme à la ſuite d'un homme pour lequel on lui connoit une tendreſſe fort vive, c'eſt ſe deshonorer tout-à-fait; au lieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre,

elle donnera lieu de penſer que c'eſt u
ment ſon gout pour les voïages, qui lui
quitter ſa Patrie ; ſans compter qu
dant l'abſence de Sir Charles, elle
tems de ſe lier avec les Dames Gran
& de ſe faire aimer dans une Famille
a tant d'interêt à ménager. C'eſt Mi
ron, qui fait ce récit dans pluſieurs g
Lettres à Miſs Selby. Elle eſt peu
mée des prétentions d'Olivia : ma
craintes ſont plus ſérieuſes que jam
côté de Clémentine ; & chaque inſta
approche le départ de Sir Charles, au
te ſon inquietude. Elle obſerve tout
rend compte à ſon Amie de tout ce
voit & ce qu'elle entend. La verité eſt,
ne laiſſe pas d'entrevoir combien il a d
à la quitter. Il lui fait ſes adieux d'
tremblant. Il lui recommande Emili
recommande lui-même. Enfin, le jo
me de ſon départ, il ſe dérobbe à tou
qui eſperoient de l'embraſſer, com
craignoit de s'attendrir trop, & de
paroitre ce qui ſe paſſe dans ſon cœu
apprend qu'il eſt parti, & Miſs By
donne la premiere nouvelle à ſa Couſi

LETTRE LXII.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

Samedi 15 d'Avril.

) Lucie! Sir Charles nous a quittés! il eſt parti. Il eſt monté en chaiſe dès ois heures du matin, dans la vûe apremment d'épargner à ſes Sœurs, à s deux Beau-Freres, à Mylord W.. t ſans doute à lui-même, le chagrin de ur ſéparation. Nous ne l'avons appris u'à notre réveil. Si j'étois dans la diſoſition d'écrire, qui ne m'a jamais anqué qu'aujourd'hui, je pourrois 'arrêter ſur mille circonſtances, dont : ne ſuis capable de vous entretenir u'en deux mots.

Le tems du diner ſe paſſa hier aſſez gréablement. Chacun s'efforça du oins de paroitre gai. Helas! de combien de peines eſt accompagné le plaiſir 'aimer & d'être aimé! Je ne le crois as moins à plaindre que nous.

La Dame Italienne fut la plus penſive. ependant Emilie... ah! la pauvre Emie! Elle ſortit quatre ou cinq fois pour leurer; mais je fus la ſeule qui s'en ap-

perçut. Après le dîner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de Clavecin. Mylady L.. eut la complaiſance de joüer après moi. Mylady G.. lui ſuccéda. Nous nous efforçâmes de joüer, dirois-je avec plus de verité. Il prit lui-même un Violon. Enſuite il s'aſſit devant le Clavecin. Nous ſavions qu'il y excelloit; mais c'eſt le fruit d'un ſi long ſéjour en Italie. La Signora lui connoiſſoit cette perfection. Elle joua elle-même; & nous ne fumes pas ſurpriſes qu'elle nous ſurpaſſât. L'Italie eſt la Terre d'Harmonie.

Vers ſept heures du ſoir, il me demanda un moment d'entretien; & ſon diſcours ne me cauſa pas peu d'étonnement. Il me dit, qu'il avoit reçu la viſite de Mylady D.. Je me ſentois aſſez abbatuë: mes eſprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverſes queſtions, continua-t'il.

Monſieur, Monſieur! c'eſt toute la réponſe que je fus capable de lui faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas, ma chere, je ſuis perſuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave! Que le Ciel, me dit-il,

e à votre bonheur, ma chere
Byron ! Le mien ne m'eſt pas plus
que le votre. C'eſt pour exécuter
romeſſe, que je vous parle de cette
; ſans quoi j'aurois pû vous en
gner la peine, & me l'épargner à
même. Il s'arrêta. Enſuite il reprit,
'étois muette, & je n'avois pas la
de parler. Vos Amis, Mademoiſelle,
t ſollicités en faveur d'un jeune
ne qui vous aime. C'eſt un jeune
ieur, dont je connois le mérite...
ous cauſe de l'émotion, Mademoi-
Pardonnez, j'ai ſatisfait à ma pa-
Là-deſſus, il me quitta, avec une
rence de joie. Comment put-il être
nquille !
l ſe mit à joüer. Je fis ma par-
ans y donner la moindre attention.
le ſoupiroit en regardant ſes cartes,
voïois couler des larmes ſur ſes
. Qu'elle aime ſon Tuteur ! Emilie,
diſois-je ... En vérité, je ne ſais
le j'écris.
ndant le ſouper, la triſteſſe fut ex-
. Mr Belcher vouloit partir avec
mi. Sir Charles détourna l'entre-
& refuſa indirectement cette pro-
on, en recommandant, à ſes ſoins
s empreſſés, les deux Dames Ita-
es.

Il passa quelques momens seul av
Signora Olivia, qui revint de ce tê
tête, les yeux tout rouges de pleurs
La pauvre Emilie chercha l'occ
de l'entretenir en particulier. Avec
empressement ne la chercha-t'elle
Il la prit à l'écart un moment, près
fenêtre. Minuit approchoit. Il lui pr
deux mains. Il l'appella son Emilie.
pria de n'être pas longtems sans lui é
Elle confesse qu'elle ne pût répon
qu'elle ne fit que soupirer, & q
avoit néanmoins mille choses à lui
Il n'oppose rien à l'espérance q
Sœurs lui marquerent, de déjeun
lendemain avec lui. Elles me pri
d'en être. Elles firent la même invit
aux deux Dames Italiennes. To
monde se retira, dans cette attente
ce matin Mylady G... m'a fait dir
étoit parti. Il auroit été cruel, de m
ser retourner chez lui dans une au
perance. Comment a-t'il pû nous
si furtivement? Je vois que sa visite
au matin, étoit une visite d'adieu
ma Cousine & pour moi. Je m'en

exprimer tous ſes ſentimens. Sûrement, ma chere, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lûs dans ſon cœur ? Un homme ne peut ſe plaindre. Un homme ne peut demander de la compaſſion, comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point; c'eſt la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorſque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main, juſqu'au Caroſſe, à ma Couſine Reves. Il me fit la même civilité. Mr Reves lui dit; nous comptons, Sir Charles, ſur le plaiſir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il ſoupira. Il me preſſa la main. Il me ſemble du moins qu'il me la preſſa. C'eſt tout. Il n'embraſſa perſonne. Je doute qu'il revoïe Clémentine comme il nous a quités. Mais je ſuis portée à croire, que le Docteur eſt dans le ſecret.

Il y eſt, ma chere. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en déſordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai ſû le départ qu'à ſept heures.

N'eſt-ce pas une extrême bonté, dans

le Docteur, d'avoir penſé à me venir voir ? Sa viſite m'a remiſe. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit, que ſes Sœurs, ſes Beau-freres, ſon Oncle, étoient auſſi affligés, que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui ſait... Mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles ſuppoſitions. Je me ſouviendrai de ce qu'il diſoit hier lui-même, & ſans doute, pour nous inſtruire; qu'il ſe promettoit de la joie... Dois-je croire, néanmoins, qu'il ait jugé cette inſtruction néceſſaire pour moi ? Auroit-il penſé à me la donner ? Mais ſilence, vanité ! Loin, loin l'eſperance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus oppoſé. Clémentine eſt deſtinée pour lui. Il l'eſt pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de ſon émotion, lorſqu'il m'a parlé de Mylady D..? Ah ! je ne ſouhaite de la devoir, qu'aux mouvemens toujours humains de ſon cœur. Il a vu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être ſasisfaite ? Je le ſuis. Je veux l'être. Ne m'aime-t'il pas d'un amour ſupérieur aux ſens ? La malheureuſe Olivia n'a pas cette ſatisfaction. Qu'elle eſt à plaindre ! Si je la vois triſte & languiſſante, je ne pourrai lui refuſer ma

é. Toutes ſes eſperances trompées ;
vues, qui l'ont engagée à combattre
le difficultés, à faire un long voïa-
à s'expoſer aux flots, à venir juſ-
n Angleterre, renverſées au mo-
it qu'elle les croit remplies ! Elle
ve ; il part : il retourne, ſur les aîles
amour & de la compaſſion, vers un
t plus cher & plus digne de ſa ten-
e, dans le Païs qu'elle a quitté pour
nir chercher dans le ſien. Sa ſitua-
n'eſt-elle pas beaucoup plus triſte
la mienne ? Elle l'eſt, à mes propres
. D'où peuvent donc venir mes
ites ?

m'écarte, chere Lucie. Pardon ;
us vous en appercevez. La perte de
eſperances m'a mortifiée, & me
d'aſſez bon naturel pour être ſen-
aux peines d'autrui. Mais ſi l'adver-
roduit cet effet, elle m'en ſera plus
à ſupporter.

Docteur m'apprend qu'Emilie, le
ſaignant de ſes propres maux, doit
ci dans un moment. Si je puis ſer-
ſa conſolation ... mais n'en ai-je
eſoin moi-même ? Nous mêlerons
rmes, en pleurant l'une ſur l'autre.
ylord W.. retourne à Windſor.
Belcher part dans peu de jours

pour Hampshire, d'où il compte r
nir incessamment pour offrir ses serv
aux Dames Italiennes. Olivia fait
vailler à ses Equipages. Elle se pro
de faire ici une brillante figure :
elle n'aura point Sir Charles avec
Que sert la grandeur, pour calme
cœur trouble ? Le Comte de G.. &
lady sa Sœur reprennent le ch
d'Hertfordshire. Mylord & Mylady
parlent de se retirer pour quelque
maines à Colnebrooke. Le Docte
dispose à partir pour le Châtea
Grandisson, & votre pauvre Hen
pour Northampton-Shire. Ciel !
chere, quelle dispersion ! Mais le
riage de Mylord W.. rassemblera
partie de ce monde à Windsor.

Emilie arrive. On me dit que
chere Fille est toute en pleurs. Ell
chez Mme Reves, où elle attend la
mission de monter chez moi. Figu
vous nous voir pleurer ensemble
prier pour la conservation de notre
teur commun. Votre imaginatio
peut se former une Scene trop ter
Adieu chere Lucie.

LETTRE LXIII.

Miſs BYRON à la même.

Dimanche 16 d'Avril.

O quelle Scene, ma chere ! Mais il eſt inutile de vous la repréſenter. Pauvre Emilie ! Vous peindre ſon affliction, ce ſeroit vous retracer la mienne.

Mlord W.. partit hier pour Windſor. Que direz-vous d'une conduite fort biſarre d'Olivia ? Mr Belcher l'étant allé voir, pour lui offrir de l'accompagner dans ſes promenades, ſuivant le deſir de Sir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes ſortes d'agrémens aux deux Dames, elle lui a répondu, devant ſa Tante, qu'elle lui rendoit graces de ſa civilité, mais qu'elle ne lui cauſeroit aucun embarras pendant ſon ſéjour, & qu'elle avoit à ſa ſuite quelques Gens qui connoiſſoient l'Angleterre. Il l'a quittée, aſſez mécontent. Dans une viſite que Mylady L.. lui a rendüe cet après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de Mr Belcher & ſa réponſe. Elle a loüé ſa figure & ſa politeſſe ; mais ce qui lui a fait rejetter

un peu brusquement ses offres, a-t'
dit à Mylady, c'est qu'elle ne peut d
ter que le Chevalier Grandisson n'ait
quelques vües, dans la commission do
a chargé son Ami. Je les mépriſe, a-t'
ajouté; & ſi j'en étois ſure, je trou
rois peut-être quelque moïen de lui
faire ſentir l'indignité. Mylady a rép
du que ſon Frere & Mr Belcher
voient pas eu d'autre vüe que de lui f
trouver quelque agrément dans leur
trie. N'importe, a répliqué la fiere
lienne, je n'attens aucun ſervice de
Belcher: mais ſi vous permett
Madame, vous, votre Sœur &
deux Mylords, que j'aie l'honneur
cultiver votre amitié, j'y apport
tous mes ſoins. La compagnie du D
teur Barlet me ſera fort agréable a
Je m'attribue quelque droit à celle
Miſs Jervins, que je me ſuis efforcé
retenir en Italie; mais votre Frere
qui les raiſons ne manquent jamais p
s'oppoſer... N'en parlons plus ne
moins. Je ne verrai pas moins vo
tiers cette Beauté Angloiſe, que v
nommez Miſs Byron. Je l'admire c
tant plus, que ſi je ne me trompe,
mérite ma pitié. Enfin, je me cro
fort heureuſe de faire une liaiſon
étroite avec elle.

Mylady lui a fait une réponſe fort civile, pour elle-même & pour ſon Mari: mais elle lui a dit que j'étois prête à retourner dans ma Province, & que le Docteur étoit appellé, par quelques affaires preſſantes, dans les Terres de Sir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçüe que la Dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident? Une bagatelle, a répondu l'Italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cauſe; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la curioſité de Mylady. Elle a prié Emïlie, qu'Olivia ſouhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeuner, d'emploïer toute ſon adreſſe pour découvrir le ſecret: car en refuſant de s'expliquer, la Dame à rougi, & n'a pas paru contente d'elle-même.

Mylady G.. me propoſe, avec beaucoup d'inſtances, de donner un mois avec elle à tous les amuſemens de la Ville. Mais je n'ai rien de ſi preſſant, dans le cœur, que de me voir aux pieds de ma Grand-Maman & de ma Tante, & de pouvoir embraſſer à mon aiſe ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northampton-Shire. Je ne

crains que mon Oncle. Que de railleries il prépare à ſon Henriette ! Ce ne ſera, j'en ſuis ſure, que pour la divertir, & pour faire regner la joie autour d'elle. Mais il me ſemble que mes jours plaiſans ſont paſſés. Ma ſituation ne s'en accommode plus. Cependant qu'il ſe donne carriere, ſi ce badinage lui plaît.

Les inſtances ſe renouvellent ſi ſouvent, pour m'arrêter ici plus longtems que je ne le dois & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres Amis, que je me mette en chemin pour le Château de Selby, Vendredi prochain ?

Dimanche au ſoir.

O chere Lucie ! quelle étrange hiſtoire j'ai à vous raconter ! Emilie ſort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorſqu'elle s'eſt vue ſeule avec moi, elle m'a jetté ſes deux bras autour du cou. Ah ! Mademoiſelle, s'eſt-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une perſonne au monde, que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'eſt la Dame Italienne

Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northampton-Shire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce discours m'a fort étonnée.

O Mademoiselle! j'ai découvert que Jeudi dernier, elle à voulu tuer mon Tuteur.

Ma surprise a redoublé, Lucie.

Ils se retirerent ensemble; vous vous en souvenez, Mademoiselle. Mon Tuteur avoit le visage enflammé à son retour; il envoïa sa Sœur vers elle, & nous étions surprises qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât son voïage: elle devint furieuse de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de s'approcher d'elle, dans l'esperance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en servir, & vous le croïez bien, Mademoiselle. Il saisit sa main, & lui ôta le poignard; mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme! d'avoir été capable d'un si noir dessein. Il se contenta de lui dire, après l'avoir désar-

mée ; quelle violence ! & qu'en eſp
vous ? Je ne vous rens point ce ma
reux inſtrument : vous n'aurez poi
caſion d'en faire uſage en Angle
En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. (
chere ! ai-je dit à Emilie, nous ſa
ce que de vertueuſes femmes lui on
ſouffrir ; mais cette Olivia n'eſt p
nombre. L'avanture peut-elle être v
De qui la tenez-vous ?

De Madame Maffei même, qui ci
que Sir Charles ne nous l'auroit pa
chée : & lorſqu'elle a ſu que nous l'i
rions, elle a paru fâchée de me l'a
appriſe ; elle m'a priée même d'en
der le ſecret ; mais je ne lui ai rien
mis. Elle dit qu'Olivia regrete b
coup ſon emportement, ſur tout
qu'elle penſe qu'il lui a pardonné ſ
champ, & qu'enſuite il l'a recom
dée fort affectueuſement à toute ſa
mille. Mais je ne l'en hais pas moi

Qu'elle eſt à plaindre, n'ai-j
m'empêcher de répondre, avec un
pir ! Mais voïez, chere Emilie, de
les paſſions dereglées nous rendent c
bles, nous qui ſommes naturelleme
foibles & ſi tendres ! Cependant,
qu'elle marque du repentir, non-ſ

ment il ne faut lui portêr aucune haine, mais nous devons cacher cette avanture aux Sœurs de Sir Charles & à leurs Maris. Ils ne pourroient déguiſer l'horeur qu'elle ne manqueroit pas de leur cauſer ; & ce ſeroit un nouveau ſujet de deſeſpoir pour la malheureuſe Etrangere.

Madame Maffei n'a pas laiſſé d'ajoûter, que ſi la fureur de ſa Niéce ne s'étoit point ralentie, Sir Charles auroit couru beaucoup de danger, en s'approchant d'elle avec trop de hardieſſe. Lorſqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & ſon premier mouvement fut de ſe jetter à genoux devant lui, Je vous pardonne, & le déſordre de vos ſentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confeſſe elle-mêmê que la majeſté lui parut mêlée avec la compaſſion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoïa ſa Sœur ; & s'étant retiré dans ſon Cabinet, il ne fit pas même la confidence de ſon chagrin au Docteur Barlet, quoique je me ſouvienne fort bien que le Docteur l'y ſuivit preſqu'auſſi-tôt.

C'eſt apparemment le reproche qu'Olivia ſe fait de ſa violence, qui lui a fait prendre un air ſi moderé, juſqu'au moment du départ.

Juſte Ciel ! que faire ? Je reç
carte de Mylady D..., pour n
mander, à Mme Reves & à moi,
ferons au logis demain au mati
vient me dire, ſans doute, q
Charles ne penſant point à Mi
riette Byron, Mylord D... p
prendre ſes eſperances ; & pe
emploïera-t'elle la recommanda
Sir Charles, en faveur de ſon F
arrive qu'elle me tienne ce propo
donne-moi toute la patience d
beſoin pour l'entendre. Je cr
manquer de civilité pour cette exc
Femme.

Fin de la premiere Partie du Tom

HISTOIRE

DU CHEVALIER

RANDISSON

NOUVELLES LETTRES ANGLOISES OU HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON;

De l'Auteur de PAMELA ET DE CLARISSE.

TOME TROISIEME.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME TROISIÉME.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LXIV.

Miſs BYRON *à la même.*

Lundi 17 d'Avril.

MYlady D.. ne fait que ſortir. Mr Reves étoit engagé aujourd'hui chez Mylady Williams ; & la Comteſſe nous a trouvées ſeules, Mme Reves & moi.

Je me ſuis ſenti le cœur ſerré, au moment qu'elle a paru ; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le Thé, que nous avons pris enſemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté, dont je croïois entendre le ſens. Il me ſembloit lire dans ſes yeux ; vous n'avez plus d'eſperances,

Miſs Byron, & je compte que vous n
partiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir a
le déjeuner. Je remarque votre em
ras, chere Miſs, m'a-t'elle dit d'u
fort tendre, & j'ai ſouffert pour vo
le voïant augmenter. Mais il me
connoître que Sir Charles m'a ten
role. Je n'en doutois point. Il n'ef
ſurprenant, ma chere, que vous
pris de l'inclination pour lui. Dan
manieres, comme dans la figure,
le plus aimable homme que j'aie ja
vu. Une femme de vertu & d'hon
peut l'aimer ſans reproche. Mais il
pas beſoin que je vous faſſe ſon él
ni à vous Mme Reves.

Il faut vous apprendre, a-t'elle c
nué, qu'on me propoſe, pour mon
une alliance dont j'ai fort bonne
nion; mais je l'aurois meilleure enc
ma chere, ſi je ne vous avois jamais
J'en ai parlé à Mylord. Vous ſavez
je ſouhaite extrêmement de le voi
rié. Il m'a répondu qu'auſſi long
qu'il auroit quelque eſpoir de plai
Miſs Byron, il ne pouvoit entendr
cune propoſition de cette nature.
prouveriez-vous, lui ai-je dit, q
priſſe le parti de m'adreſſer directe

au Chevalier Grandiſſon, pour ſavoir ſes intentions de lui-même? On le repréſente comme le plus ouvert des hommes. Il ſait que notre caractere n'eſt pas moins irréprochable que le ſien, & que notre alliance ne feroit point deshonneur à la premiere Maiſon du Roïaume. J'avoue que cette queſtion peut paroître aſſez libre, entre des perſonnes qui ne ſe connoiſſent que de nom. Cependant Sir Charles eſt un homme, auquel je prendrois plaiſir à parler avec ouverture.

Mylord a ſouri de ma propoſition : mais voïant qu'il ne s'y oppoſoit point, je ſuis allée voir Sir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La Comteſſe s'eſt arrêtée. Elle eſt pénétrante. Elle nous a regardées, Mme Reves & moi. Eh bien, Madame, lui a dit ma Couſine, d'un air de curioſité ; de grace, achevez. Pour moi, chere Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un ſeul mot.

C'étoit avant-hier, a-t'elle repris. Jamais on n'a fait un ſi beau portrait d'une Mortelle, que Sir Charles m'en fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loüa

la perſonne qui étoit l'objet de ſon voïage ; il fit le même éloge d'un Frere qu'il aime fort tendrement ; il s'étendit avec beaucoup d'affection ſur toute cette Famille. Dieu ſeul, me dit-il, connoit le ſort qui m'attend. Je me laiſſerai conduire par la généroſité, par la juſtice, ou plutôt par la Providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai ſi dans la ſuppoſition d'un heureux rétabliſſement, il eſperoit que la Dame Etrangere pût être à lui. Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars ſans aucune ſorte d'eſpérance. Si les ſecours, que je porte, rétabliſſent une ſanté qui m'eſt chere, & ſi celle d'un Frere que je n'aime pas moins en reçoit quelque ſoulagement, ma joie ſera au deſſus de mes expreſſions. J'abandonne le reſte à la Providence. L'évenement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, Monſieur, lui dis-je auſſitôt, que vous n'avez aucun engagement avec Miſs Byron.

Ici je ne puis vous dire, chere Lucie, ſi la Comteſſe s'eſt arrêtée d'elle-même pour nous obſerver, car je n'ai pû vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaiſe. Elle s'eſt apperçûë de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois,

ıt m'offrant de ne pas continuer, ſi j'é-ois gênée de ſon récit. J'ai approché ma haiſe de la ſienne, & ſi proche, que enchant la tête derriere ſa propre chai-e, le viſage à demi caché, on ne voïoit aroître que mes yeux. Elle s'eſt levée. Non, Madame, lui ai-je dit; demeurez ſſiſe, & continuez; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curioſité fort ive. Souffrez ſeulement que je demeure omme je ſuis, & ne faites pas d'attenion à moi. Oui, Madame, a dit Madame Reves, qui ne brûloit pas moins de urioſité que moi, comme elle me l'a onfeſſé depuis; continuez, & permetez à ma Couſine de garder ſa ſituation: uelle fut la réponſe de Sir Charles?

Ma chere Miſs, a repris la Comteſſe, n s'aſſeiant & s'adreſſant à moi, j'ai abord une queſtion à vous faire; car e ne veux chagriner perſonne.

O Madame! vous n'en-êtes pas capale, lui ai-je répondu. Mais quelle eſt ette queſtion?

Le Chevalier Grandiſſon, ma chere, ous a-t'il jamais fait quelque ouverture ormelle?

Mon, Madame

Je ſuis fort trompée, néanmoins, s'il e vous aime. Voici ſa réponſe: Dans

les circonſtances où je ſuis, quelque impreſſion qu'ait pû faire ſur moi le mérite de Miſs Byron, je me croirois indigne du jour, ſi j'avois taché d'engager ſon affection.

Ah Lucie! que ſa conduite avec moi ſe trouve noblement juſtifiée!

Ainſi, Monſieur, répliqua la Comteſſe, vous ne vous offencerez point que mon Fils entreprenne de perſuader à Miſs Byron, qu'il n'eſt pas ſans mérite, & que ſon cœur lui eſt dévoüé.

M'en offenſer? Non, Madame. La juſtice & l'honneur ne me le permettent point. Puiſſe le Ciel faire trouver à Miſs Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite. J'ai entendu parler fort avantageuſement de Mylord D... Sa fortune répond à ſa naiſſance. Il peut faire gloire de ſa Mere... Pour moi, dont tous les ſentimens ſont diviſés, qui ne ſais ce que je puis, ni ſouvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune perſonne que j'admire, & dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe; ſur tout, lorſqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au deſſus d'elle.

Quelle généroſité, Lucie! qu'elle m'a touchée! j'en ai ſenti mon viſage inondé

de larmes, pendant que je le cachois derriere le fauteuil de la Comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de Sir Charles :

Permettez, Madame, que je vous épargne d'autres questions. Il peut revenir quelque chose, à Miss Byron, d'une conversation si délicate. Comme j'ignore quel sera le succès de mon voïage, je répete que mon propre honneur & ce que je dois à deux jeunes personnes également respectables, m'impose des loix qu'il me seroit honteux d'oublier. Et pour vous ouvrir entierement mon cœur, de quel front oserois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, si dans le tems que la justice & l'honêteté me soumettent à des devoirs, dont on est en droit de me demander l'execution, j'étois capable d'avouer d'autres desirs, & de tenir en suspens la faveur d'une autre femme; jusqu'à l'éclaircissement de mon sort? Non, Madame; je perdrois plutôt la vie, que de me soüiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t'il; mais Miss Byron est libre. La Dame Italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, est libre aussi. Mon voïage est indispensable : mais je

ne fais point de conditions avec
même ; & n'enviſageant que mo
voir, je trouverai ma récompenſe
la ſatisfaction de l'avoir rempli.

La Comteſſe a changé de voix
répetant ce noble diſcours. Elle
joint quelques marques d'admira
pour le caractere du Héros. Enſu
reprenant ſon récit ; je lui dema
alors, nous a-t'elle dit, ſi toutes les
parences devant le porter à croire
ne reviendra d'Italie qu'après s'y
marié, & penſant avec tant de bon
faveur de mon Fils, il ne m'accord
pas ſa recommandation auprès de
chere Miſs Byron, qu'il nommoit
quefois ſa Sœur, & ſur laquelle ce
pouvoit lui donner un peu d'aſcen
Il me répondit : Cette propoſition,
dame, marque la haute idée que
avez de Miſs Byron, & dont vou
connoitrez qu'elle eſt digne : mais
rois-je m'attribuer, ſans une ext
préſomption, l'aſcendant que vou
ſuppoſez ſur ſon eſprit ; lorſqu'elle
Parens auſſi dignes d'elle, qu'elle
d'eux ?

Vous jugez, chere Miſs, m'a
Comteſſe, que mon deſſein dans
demande étoit de mettre ſon co

l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuſes ; & ajoutai que je ne me perſuaderois pas qu'il m'eut pardonné ſincerement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à Miſs Byron le ſujet de ma viſite.

Il me ſemble, Lucie, que je n'aurois point été fachée qu'il eut eu moins de facilité à pardonner.

A préſent, chere Miſs, a repris obligeamment la Comteſſe, vous me regarderez ſans peine, & vous me laiſſerez revoir votre charmant viſage. Elle s'eſt tournée alors vers moi ; elle m'a paſſé un bras autour du cou ; elle m'a fait la petite malice de m'eſſuïer les yeux ; elle m'a baiſé la joüe ; & lorſqu'elle m'a vüe un peu remiſe, elle m'a tenu ce diſcours :

Ma chere, ma charmante Miſs Byron... ; que ne puis-je dire ma chere Fille, dans le ſens que je le deſire ! car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom ; dites-moi maintenant, comme ſi vous parliez réellement à votre Mere, avez-vous quelque eſperance que Sir Charles Grandiſſon puiſſe être à vous ?

Madame ! lui ai-je répondu, avec

vous me propoſiez il n'y a qu'un inſtant? *De quel front*, faiſiez-vous dire à quelqu'un, (& c'eſt un homme à qui vous » le faiſiez dire) » de quel front pa» roitrois-je devant une femme d'hon» neur, devant vous, Madame, ſi j'étois » capable de tenir quelqu'un en ſuſpens? » ... Non, Madame, je perdrois la vie, » comme Sir Charles, plutôt que de me » ſoüiller par cette indignité. » Mais je vois, Madame, que vous ne me faites cette propoſition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En verité, ma chere, a-t'elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaiſir de me fournir cette excuſe. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois reſſentir un peu de confuſion.

Quelle charmante ingenuité, chere Lucie! Elle m'a priſe dans ſes bras, elle a baiſé encore une fois mes deux joües. Je n'ai, m'a-t'elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même: l'erreur où je ſuis tombée doit vous marquer avec quelle paſſion je ſouhaiterois de vous voir Comteſſe D... Mais quel titre eſt capable de vous donner de la dignité? Elle m'a demandé quand je penſois à retourner en Northampton-Shire? Je lui

ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t'elle repris, ſans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre viſite, Mylord ne paroitra point. Je ne veux plus qu'il s'expoſe à votre préſence : & s'adreſſant à Mme Reves ; s'il venoit ici ſans ma participation, je vous prie, Madame, ne lui permettez point de voir Miſs Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoiſſance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de Lettres, dans mon abſence. C'étoit un ordre, qui me faiſoit trop d'honneur, pour le refuſer. Son Fils, m'a-t'elle dit en ſouriant, ne verra pas plus mes Lettres que moi. En ſortant, elle m'a priſe un inſtant à l'écart, pour me dire : il faut l'avoüer ; jamais il ne m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expreſſions. Que faire ? J'étois venüe dans la confiance du ſuccès. L'orſque l'eſperance eſt preſqu'égale au deſir, on n'eſt rempli que des idées qui la flattent. Nos paſſions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle ; vous & Sir Charles Grandiſſon.

Elle nous a quittées. Je vous épar
chere Lucie, toutes les réflexions
quelles je me ſuis livrée ſur cette
portune & flatteuſe viſite. Hélas
n'eſt pas pour ces petits chagrins q
conſtance m'eſt néceſſaire, & que
efforts me coutent.

(N.) *Quoiqu'on ne faſſe pas diff*
de ſupprimer continuellement un grand
bre de Lettres, qui affoibliſſent l'in
principal; entre celles mêmes de cett
ture, il y en a de ſi ſingulierement a
bles, qu'elles méritent une exception. T
ſont les deux ſuivantes, où le caract
Miſs Grandiſſon, à préſent Mylady
éclate dans tout ſon jour.

LETTRE LXV.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY

Mardi matin, 18 d'A

QUe direz-vous de cette étrange
lady G..? Pour moi je la trouve e
ment blâmable. Mylord L.. per
tience avec elle. Mylady eſt au n
point. Emilie déclare qu'elle l'
beaucoup, mais qu'elle n'aime poi

caprices. Mylord G.. parle de m'apporter ſes plaintes. Le ſujet de la querelle ne paroit pas fort grave, comme je l'apprens d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des ſuites ſérieuſes, lorſqu'on à l'extravagance d'y inſiſter. Quoiqu'il en ſoit, l'affaire eſt entr'eux ; & ni l'un ni l'autre ne ſe preſſe d'en parler. Cependant Mylord & Mylady L.. déſaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur méſintelligence commença hier au ſoir. Nous avions ſoupé chez eux, Mme Reves & moi, avec Mylord & Mylady L.. & les deux Dames Italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la Signora Olivia partit en même tems avec ſa Tante. On ſe mit à joüer. Mylord & Mylady L.., Emilie & le Docteur Barlet, tomberent enſemble. Au milieu de leur partie, Mylady G.., qui étoit montée à ſon appartement, deſcendit l'eſcalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Mylord G.., qui étoit monté après elle, la ſuivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t'il, il faut vous dire.... Il faut? interrompit-elle: non, Mylord, il ne faut rien. Elle s'aſſit der-

riere Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne ? Qui perd? Son Mari ſe promena dans la chambre à grands pas ? Mylord & Mylady L.. auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'eſperance que l'orage s'appaiſeroit de lui-même ; car il étoit echappé à leur Sœur quelques petites vivacités pendant le diner, quoiqu'à ſouper tout eut été fort tranquille. Le Docteur Barlet lui offrit ſes cartes. Elle les refuſa. Non, Docteur, lui dit-elle ; j'ai mes propres cartes, avec leſquelles je veux joüer, & mon jeu n'eſt pas aiſé. Mais, Lucie, vous confondriez les rolles, ſi je ne marquois le nom de chaque Acteur.

Mylord G.. De la maniere dont vous vous y prenez, je le crois bien, Madame.

Mylady G.. Ne vous expoſez pas, Mylord. Nous ſommes en compagnie. Ma Sœur, je crois que vous avez Spadille à vos gages.

Mylord G.. Permettez, Madame ; que je vous diſe un mot ou deux.

Mylady G.. Toujours prête à l'obeiſſance, Mylord.

Elle ſe leva. Il voulut prendre ſa main : elle la mit derriere elle.

Mylord G.. Vous me refuſez votre main, Madame ?

Mylady G.. Elle m'eſt néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle ; & ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Mylady G.. [Se tournant vers la compagnie, d'un air gai & tranquille.] Quelles étranges creatures que ces hommes !

Mylady L.. Charlotte, vous m'étonnez.

Mylady G.. J'en ſuis charmée, ma Sœur.

Mylady L.. Mais, ma Sœur, je n'y comprens rien.

Mylady G.. Nous autres femmes ; nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Mylord L.. En verité, Madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Mylady G.. J'en ſuis charmée, Mylord.

Mylord L.. Charmée, de quoi ?

Mylady G.. De ce que la raiſon eſt toujours pour ma Sœur.

Mylord L.. Réellement, Madame ; ſi j'étois à la place de Mylord G.., la patience m'échapperoit.

Mylady G.. Bonne leçon pour vous, Mylady L..: faites-en votre profit, & continuez d'être ſi raiſonnable.

Mylady L.. Lorſque j'en uſerai comme vous, Charlotte...

Mylady G.. J'entens, chere Sœur, il n'eſt pas beſoin d'achever. Chacun a ſa methode.

Mylady L.. Cela n'arriveroit point, ſi mon Frere....

Mylady G.. Peut-être non.

Mylady L.. En verité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Mylady G.. Je le crois auſſi.

Mylady L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas....

Mylady G.. De réparer mes fautes? Chaque choſe à ſon tems.

Emilie avoüe qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorſque la Femme de chambre de Mylady G.. vint lui dire que Mylord ſouhaitoit de la voir. Ces hommes ſont inexpliquables, reprit-elle. Ils ne ſont contens, ni avec nous, ni ſans nous. Mais je ſuis l'obeiſſance même. Tous mes ſermens ſeront obſervés. Elle ſortit.

Comme aucun des deux ne revint ſur le champ, Mylord & Mylady L.., qui entendirent arriver leur Caroſſe, en prirent occaſion de ſe retirer; & pour marquer leur mécontentement à leur Sœur, ils partirent ſans avoir pris congé d'elle. Mr Barlet prit auſſi le parti de monter à ſon appartement; de ſorte

que Mylady G.., qui ne tarda point à deſcendre, fut extrêmement ſurpriſe, & même un peu picquée, de ne retrouver qu'Emilie. Mylord arriva preſqu'auſſitôt, par une autre porte. Aſſurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de Mari, vous mettez toute une compagnie en fuite.

Mylord G.. Bon Dieu! Vous me jetez dans un étonnement, Madame...

Mylady. A quoi reviennent ces exclamations? lorſque vous avez effraïé tout le monde.

Mylord. Moi, Madame!

Mylady. Vous, Monſieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de Maître dans mon Cabinet? L'amour de la paix ne m'a-t'il pas fait deſcendre? Ne m'avez-vous pas ſuivie.... avec des regards... fort jolis, je vous aſſure, pour un homme marié depuis deux jours! Enſuite n'avez-vous pas voulu m'enfermer? N'auroit-on pas crû que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite? A-t'il manqué quelque choſe à ma ſoumiſſion? Ne m'a-t'elle pas attiré des *airs d'homme?* N'êtes-vous pas ſorti bruſquement de la Chambre? Tous les Aſſiſtans peuvent rendre témoi-

gnage du calme avec lequel je ſui
tournée vers eux, dans la crainte
ne s'affligeaſſent trop pour moi, &
ne cruſſent notre querelle fort g
Enfin, lorſque votre chaleur s'eſt
paiſée, comme je le ſuppoſe, vous
vez fait appeller. Sans doute,
penſé, qu'il eſt tout-à-fait revenu
même. Je me ſuis encore hâtée d'o

Mylord. Et ne vous ai-je pas ſup
Madame....

Mylady, Suppliée, Monſieur!
mais avec des regards!.... L'h
que j'ai epouſé, permettez que je l
Monſieur, avoit un viſage tout
rent. Voïez, voïez Emilie; le voil
ti encore une fois.

En effet Mylord étoit ſorti, da
tranſport d'impatience. Oh! ces
mes, ma chere! s'écria-t'elle en
dant Emilie.

Je ſais bien, m'a dit cette chere
ce que j'aurois pu lui répondre
on aſſure qu'il ne faut jamais entre
les querelles conjugales.

La méſintelligence ne fit qu'au
ter juſqu'au lendemain. Emilie
me donner d'autres informations:
lorſqu'elle achevoit ſon récit, o
remis le Billet ſuivant, de la p
Mylady G..

» Henriette, ſi vous avez pitié de » moi, venez me voir à l'inſtant. J'ai » grand beſoin de votre conſeil. Je ſuis » réſolüe de faire caſſer mon mariage. » Auſſi ne veux-je ſouſcrire que mon cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait, ſur le champ, la réponſe ſuivante. » Je ne connois perſonne qui ſe nomme Charlotte Grandiſſon. J'aime tendrement Mylady G..; » mais je ne ſuis capable de pitié que pour » Mylord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai » pas de conſeil à vous donner; hors celui de ne pas vous faire mal-à-propos un » jeu de votre bonheur.

Une demie heure après, il m'eſt venu une ſeconde Lettre:

» Voilà donc ce que j'ai gagné par » mon mariage! Mon Frere abſent; un » Mari intraitable; Mylord & Mylady » L.. dans ſon parti, ſans s'informer » qui a tort ou raiſon; le grave Docteur » Barlet dont le ſilence me condamne; » Emilie qui me laiſſe, en portant le » doigt à l'œil; mon Henriette qui renonce à moi! & tout dès la premiere » ſemaine! Quel parti prendre? La » guerre paroit déclarée. Ne prendrez-

„ vous donc pas la qualité de Média-
„ trice? Vous ne voulez pas dites-vous?
„ Eh bien, j'y consens. Mais je veux
„ exposer devant vous toute l'aventure.
„ Ce fut hier au soir, avant la fin de la
„ premiere semaine des noces, que Mylord
„ G.. prit la liberté de forcer ma retraite,
„ sans avoir consulté mes intentions. Vous
„ observerez, en passant, qu'il lui étoit
„ échappé quelques impertinences pen-
„ dant le diner; mais j'avois passé la-dessus.
„ Quelle est cette hardiesse? lui dis-je.
„ De grace, Monsieur, sortez. Pourquoi
„ quittez-vous la Compagnie?
„ Je viens, ma très chere vie, pour
„ vous faire une priere. L'exorde, comme
„ vous voïez, étoit assez civil, s'il y eut
„ mêlé un peu moins de ses importuns
„ transports; mais il me jetta les bras au-
„ tour du cou, en présence de Jenny, ma
„ Femme de chambre. Les folles caresses
„ d'un Mari sont capables de faire une
„ dangereuse impression sur ces filles. Ne
„ trouvez-vous pas, Henriette, que c'est
„ blesser ouvertement les bonnes mœurs?
„ Je refuse votre demande, & je ne
„ veux pas même l'entendre. Comment
„ avez-vous osé penetrer ici? Vous avez
„ dû juger que je n'avois pas quitté ma
„ Sœur pour longtems. Quoi donc? la

Cérémonie eſt-elle déja ſi ancienne, qu'elle autoriſe un manque de ſavoir-vivre ?

De ſavoir-vivre, Madame ! Il parut vivement frappé de l'expreſſion. Laiſſez-moi, repris-je, ſans lui donner le tems de répondre. Sortez à ce moment. Mes yeux ne dûrent pas être bien méchans dans ma colere, car il me déclara qu'il ne ſortiroit point ; & jettant encore une fois ſes bras autour de moi, il joignit ſa face dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans le cabinet.

A préſent, Miſs Byron, vous ne m'abondonnerez-point, dans un cas où la bienſéance eſt intereſſée. Non, j'en ſuis ſure. Prendre la défenſe de ces odieuſes libertés, dans un commencement de mariage, ce ſeroit faire connoître qu'elles ne vous déplairont point à vous-même.

Vous pouvez donc vous imaginer que je lâchai la bride à mon indignation. Il diſparut, avec l'audace de murmurer, & de marquer de l'humeur. Le mot de *Diable* ſortit de ſa bouche. Je demandai à Jenny, ſi c'étoit à moi qu'il l'avoit adreſſé ? Non, aſſurément, me répondit-elle : & voïez, chere Henriette, le mauvais effet de l'exemple ſur les filles de

» cette ſorte ; elle eut la hardieſſe
» ler en faveur de la tendreſſe d'
» Cependant, en toute autre o
» je lui vois faire la prude.
» Avant que ma colere fut appa
» hardi Perſonnage ne fit pas diffi
» reparoître. C'eſt la pure vérité
» riette. Comme vous ne faites
» ſecret, me dit-il, je ne veux
» quitter. En vérité, Madame,
» traitez mal. Mais, ſi vous perme
» je vous voïe demain au matin..
» Non, Monſieur.
» Seulement à déjeuner, ma c
» où ? chez Miſs Byron. C'eſt u
» plaiſance que je vous demande
» Sa chere ! Dans le monde en
» ne hais rien tant qu'un Hypoc
» ſavois que ſon deſſein étoit de m
» aujourd'hui en viſite, pour faire
» de ſa nouvelle proprieté ; & j
» que me voïant en colere, il
» tout à la fois me nommer une
» agréable, ſe faire un mérite a
» vous, & ſe procurer la ſatisfac
» voir fait obéir ſa Femme, ſan
» ploïer l'air d'autorité.
» C'eſt de ce miſérable commenc
» que notre importante querelle
» naiſſance. Ce qui me picque le

l'artifice de l'homme, & le deſſein ma-»
niſeſte qu'il a eu de vous mettre dans»
ſes interêts. Il ne manqua point, dans «
le cours de l'altercation, d'y joindre la»
menace d'en appeller à vous. Vouloir»
me perdre dans le cœur de ma plus chere»
Amie ! Cette mechanceté eſt-elle par-»
donnable ? Vous croïez bien, ma chere»
Henriette, que ſi la propoſition de vous»
voir n'étoit pas venüe de lui, ſurtout»
après tant d'offenſes accumulées, c'étoit»
la viſite qui pouvoit me cauſer le plus»
de plaiſir. »

En verité, Monſieur... aſſurément,»
Mylord... Je vous proteſte Monſieur...»
avec un degré de hauteur aſſez moderé,»
furent les plus grands emportemens de»
ma part; ſuivis à la fin du mot rebelle :»
Je n'en ferai rien. »

De ſon côté, il répeta vingt fois en»
différentes formes, ſur mon honneur,»
Madame... Que je périſſe, ſi... & pa-»
roiſſant héſiter, vous me traitez mal,»
Madame... Je n'ai pas mérité... & per-»
mettez que je vous le déclare, j'inſiſte,»
Madame, à vous demander cette com-»
plaiſance. »

Ce langage, Henriette, ne pouvoit»
plus être ſupporté. La ſoirée étoit frai-»
che: mais je n'en pris pas moins mon»

„ Eventail. Ho ho, lui dis-je. Quels
„ mes? Quelles expreſſions? Vous inſu
„ Mylord! Je juge que je ſuis mariée:
„ tromperois-je? Je pris alors ma mo
n Lundi ſoir, à dix heures & demie, l
„ quel jour ſommes-nous du mois? J
„ mande la permiſſion, à Mylord, de
„ quer ce premier moment de l'exer
„ de ſon autorité.
„ Chere Mylady G..! (C'eſt peut-
„ pour mettre le comble à l'inſulte,
„ me donna ſon nom.) Si j'étois cap
„ de ſupporter ce traitement, je n'a
„ pas toute la tendreſſe que j'ai pour v
„ Ainſi, Monſieur, c'eſt par un e
„ d'amour, que vous commencez à
„ valoir tous les droits d'un Mari.
„ bien. J'ajoutai quelques plaiſant
„ aſſez picquantes, ſur les préparatifs
„ j'allois faire pour l'eſclavage. J'a
„ continué; mais prenant un ton gr
„ que je trouvai rude, & même ur
„ mépriſant, (jugez, Henriette, s'il
„ poſſible de ſe modérer,) il entrepr
„ me donner des leçons: un peu r
„ d'eſprit, Madame, & un peu pl
„ diſcretion, vous ſeroient peut-être
„ bien.
„ Le reproche étoit trop vrai pou
„ oublié; vous en conviendrez Henr

& de la part d'un homme qui n'a pas „
trop de l'un ni de l'autre... mais j'avois „
trop d'empire ſur moi-même, pour lui „
communiquer cette obſervation. My- „
lord, c'eſt ce que je lui dis, je me re- „
poſe ſur votre jugement. Il ſera toujours „
le contrepoids de mon eſprit; & quel- „
que jour, avec l'aſſiſtance de votre „
amour dédaigneux, il m'apprendra la „
diſcretion. „

Dites, ma chere; n'étoit-ce pas lui „
faire un compliment très-flatteur? De- „
voit-il le prendre autrement? ſurtout „
avec le ton grave dont je le prononçois, „
& une fort belle reverence dont il fut „
accompagné? Mais ſoit remors de conſ- „
cience ou mauvais naturel, & tous deux „
peut-être, il le prit pour une ſatire „
offençante. Il ſe mordit les levres. Jen- „
ny, dit-il à ma femme de chambre, „
ſortez. Jenny, dis-je de mon côté, „
demeurez. Jenny ne ſavoit à qui obéir. „
Réellement, Henriette, je commençai „
à craindre qu'il ne lui prit envie de me „
battre: & pendant qu'il ſe berçoit dans „
ſes airs majeſtueux, je gagnai la porte, „
& j'allai rejoindre l'aſſemblée. „

Comme les perſonnes mariées ne doi- „
vent point s'expoſer devant leurs Amis, „
parce que mille choſes demeurent dans „

« la mémoire d'autrui, lorſque l'honnête
« couple peut les avoir oubliées, je me
« déterminai à ſuivre les conſeils de la pru-
« dence. Vous auriez été charmée de ma
« diſcretion. J'en impoſerai à mes Amis,
« dis-je en moi-même ; je ferai croire à
« Mylord & Mylady L..., au Docteur, à
« Emilie, que j'avois laiſſée les Cartes en
« main, qu'il ne manque rien à notre
« bonheur : là-deſſus je deſcens, dans la
« réſolution de faire mes obſervations ſur
« le Jeu, avec la douceur d'un Agneau.
« Mais je me vois ſuivie, preſque auſſi-tôt,
« par mon Indiſcret, le viſage en feu, &
« tous ſes traits en action : & quoique je
« l'euſſe averti de ne pas s'expoſer, je lui
« vois prendre des airs, dont l'effet, com-
« me vous allez l'entendre, fut de chaſſer
« ma compagnie. Il ſort, par un autre effet
« des mêmes airs, & peu de momens après
« il me fait appeller. Qui n'auroit pas crû
« que c'étoit quelque mouvement de re-
« pentir ? D'autres femmes auroient joüé
« la Reine Vaſti, & refuſé de ſortir, pour
« mortifier leur Tyran. Mais moi, la ſou-
« miſſion même, mes vœux ſi récens de-
« vant les yeux, j'obéïs au premier mot.
« Cependant vous jugez bien, que malgré
« ma douceur naturelle, je ne pus retenir
« quelque petites récriminations. Il étoit

numeur de maître pour les écou- «
vous dirai, *Madame. Je ne veux* «
n me dise, Monsieur. Nous eû- «
petit Dialogue de cette nature; «
e j'eus quitté assez brusquement «
né personnage, dans le dessein «
ndre ma compagnie, que pen- «
que j'aie trouvé? La Salle de- «
out mon monde étoit parti. Emi- «
it seule: & c'est ainsi qu'on «
la pauvre Mylady E.., les lar- «
yeux, peut-être, de la tyran- «
lle avoit vûe exercer sur une «
op facile. «
l G.. n'aïant pas manqué de me «
jugez si lorsque nous nous vi- «
, & maîtres du champ de Ba- «
ous ne demeurâmes pas comme «
is, vis-à-vis l'un de l'autre. Je «
s plaintes, avec toute la dou- «
: je pus mettre dans mes ex- «
. Il vouloit que toutes les dis- «
fussent remises à quelque autre «
is, non. Après nous avoir ex- «
s deux par ses airs violens, de- «
si grand nombre de Témoins, «
viendrez, ma chere, vous que «
ois pour une Fille délicate, «
position étoit impossible. Ainsi «
ce m'obligeoit de tenir bon. «

« Depuis ce moment, notre méſintelli-
« gence éclate; & graces au Ciel, elle
« eſt au point, que ſi nous nous rencon-
« trons par hazard, nous fuïons volontai-
« rement chacun de notre côté. Nous
« avons déja fait deux tables, pour le dé-
« jeuner. Cependant je ſuis traitable; mais
« il eſt arrogant. Je lui fais des reveren-
« ces. Il affecte de ne pas me les rendre.
« C'eſt joindre l'incivilité à l'arrogance.
« Je me mets à mon Claveſſin. La mélo-
« die le fait enrager. Il eſt pire que le Roi
« Saul; car Saul, dans ſon humeur ſom-
« bre, prenoit plaiſir aux inſtrumens de
» Muſique, dans les mains de celui même
« qu'il haïſſoit.

« Je ſouhaiterois que vous priſſiez la
« peine de venir. Ce ſeroit un achemi-
« nement à la complaiſance; car, pervers
« comme il eſt, c'eut été trop auſſi que
« de l'accompagner chez vous. Il voudroit
« porter ſa cauſe à votre tribunal; mais
« je lui ai preſque ôté ce deſſein par mes
« railleries. J'ai pris le parti de vous écrire.
« Quelle réponſe ai-je reçue! Cruelle Hen-
« riette! Refuſer votre médiation, dans
« un différend entre l'Homme & la Fem-
« me! Mais je laiſſerai brûler le feu. Si
« la Maiſon ſe ſauve, & qu'elle en ſoit
« quitte pour un peu de flamme dans la

minée, je saurai m'en consoler. »
Adieu, méchante Fille. Si vous ne »
nnoissez point de Femme qui se nom- »
e Grandisson, fasse le Ciel qu'avec les »
positions que j'entens pour la per- »
me, je ne connoisse plus bientôt de »
ron. Ne suis-je pas terrible dans mes »
ngeances ? »
Voïez, Lucie, avec quelle adresse
te chere Capricieuse s'y prend, pour
mettre dans ses interêts. Mais je
is assure que je ne me laisserai pas
gner par ses flatteries.

LETTRE LXVI.

Miss BYRON *à Miss* SELBY.

Mardi au soir.

Arrive de St James-Square. J'avois
s une Chaise à Porteurs. Emilie est
nüe au devant de moi. Elle s'est jettée
ion cou. Je me réjouis de vous voir,
t-t'elle dit. En chemin, n'auriez-
is pas rencontré la Maison ? Voïant
e je ne comprenois rien à ce langa-
c'est que depuis mon retour, a-t'elle
ris, on l'a jettée, comme on dit,
la fenêtre. Ah ! Mademoiselle, tout

eſt ici en conſuſion. L'un eſt ſi indifférent, l'autre ſi paſſionné ! Mais, paix ! Je vois venir Mylady G..

Il faut, chere Lucie, que je revienne à la méthode du Dialogue.

Mylady G.. Enfin vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miſs. Byr. Je l'avoüe. Mais je n'ai pû me tenir à ma réſolution. Ah Mylady ! vous voulez ruiner votre bonheur.

Mylady. C'eſt ce que vous m'avez écrit. De grace, ne me dites rien, que vous m'aïez déja dit. Je hais les répétitions, mon Enfant.

Miſs Byr. Il faut donc me taire.

Mylady. Non point abſolument. Vous pouvez me dire des choſes nouvelles ſur de vieux ſujets. Mais, ſilence ! L'homme vient. Elle a couru auſſitôt à ſon Clavecin... Eſt-ce l'air que vous demandez, Henriette ? & preſſant les touches elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Mylord G.. Miſs Byron, je ſuis votre Serviteur très-humble. Votre préſence répand la joie dans mon cœur. Madame (en ſe tournant vers ſa Femme) vous n'avez pas été aſſez longtems avec Miſs Byron, pour commencer un air.

e ſais quelles ſont vos vûes.

Mylady. Charmante choſe que l'Harmonie ! Mais pauvre affligée que je ſuis, e n'en connois plus d'autre que celle e mon Clavecin.

Mylord. (Levant les deux mains.) 'Harmonie, Madame ! Dieu m'eſt témoin... mais je veux tout expoſer devant Miſs Byron.

Mylady. Il n'eſt pas beſoin, Mylord. lle ſait déjà tout ce qu'elle peut ſavoir ; moins qu'il n'y manque les belles cours que votre impétueux eſprit y peut outer. Auriez-vous ici ma longue Letre, Henriette ?

Mylord. Seroit-il poſſible, Madame ; e vous euſſiez eû le cœur d'écrire....

Mylady. Dites *le courage* Mylord. ourquoi ménager les termes ? Vous uvez parler auſſi librement devant iſs Byron, que vous l'avez fait avant elle fut ici. Je pénetre le fond de voe penſée.

Mylord. Eh bien, *le courage* donc..

Miſs Byr. Fi, fi, Mylord. Fi, fi, Maame. Quelle aigreur de part & d'autre ? je m'y connois un peu, vous avez diné comme des Enfans, juſqu'à ce e le jeu s'eſt tourné en querelle.

Mylord. Si vous ſavez la vérité,

Miſs Byron, & ſi vous me trouvez blamable...

Miſs Byr. Je ne blâme que votre chaleur, Mylord; vous voiez que Mylady eſt de ſang froid; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît déſirer que votre amitié.

Mylord. Maudit ſang froid! tandis que j'ai le deſeſpoir dans le cœur.

Mylady. Excellent langage de Tragédie! Mais Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Mylord eſt un emporté. Si humble avant le mariage! N'a-t'il pas connu mon caractere? Il l'a ſouffert, lorſqu'il ne me devoit rien; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations.... Henriette! Henriette, croïez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chere Mylady! votre cœur vous condamne. Je ſuis ſûre que le tort eſt de votre côté.

Mylord. Mille graces, Mademoiſelle. Je veux que vous ſoïez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Mylady. Juſqu'à l'origine! Miſs Byron la ſait déja: c'eſt moi qui vous l'apprens, Mylord. Mais ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira... C'eſt à-peu-près l'heure, où nous étions,

ſſez bonne intelligence, il y a huit
rs, à l'Egliſe de Saint Georges.
Mylord. Je vous rappelle, Madame,
e que vous y avez promis.
Mylady. Je pourrois être ici votre
ho, Mylord, ſi je n'étois réſoluë de
: moderer, comme vous ne ſauriez
ſavoüer que je l'ai fait juſqu'à préſent.
Mylord. Vous n'auriez pas cet empire
vous, Madame, s'il n'étoit fondé ſur
mépris que vous faites de moi.
Mylady. Fauſſe imagination, Mylord,
nt vous connoiſſez la fauſſeté vous-
me; ſans quoi votre propre orgueïl
vous permettroit pas d'en faire l'aveu.
Mylord. Miſs Byron, permettez...
Mylady. Eſt-il poſſible qu'on prenne
iſir à s'expoſer volontairement? Si
us aviez ſuivi mon conſeil, lorſque
us deſcendites hier après moi...
ylord, vous dis-je auſſi tranquille-
nt qu'aujourd'hui, ne vous expoſez
int. Mais l'avis fut inutile.
Mylord. Miſs Byron, vous voïez...
iis je ne ſuis venu ici que pour vous
re ma réverence. (Il m'en a fait une, &
le champ il vouloit ſortir. Je l'ai re-
i par la manche. Mylord, vous ne
us quitterez point. Vous, Mylady, ſi
tre cœur ne vous fait aucun repro-

che, parlez. Je vous défie de dire n[illegible]on.
(Elle eſt demeurée en ſilence.)

Miſs Byr. Avoüez donc votre fa[illegible]te. Promettez d'être moins vive. Faites [illegible]os excuſes....

Mylady. Ciel ! des excuſes !

Miſs Byr. Et Mylord vous en fe[illegible]a auſſi, de vous avoir mal entenduë, [illegible]de s'être picqué trop facilement.

Mylord. Trop facilement? Mademo[illegible]-ſelle.

Miſs Byr. Quèl eſt l'homme géné[illegible]-reux, qui ne verra point avec complai[illegible]-ſance les ſaillies d'une jeune Femme [illegible] vive & gaïe; lorſque tout l'aſſure qu'i[illegible] n'eſt queſtion que d'un badinage inno[illegible]-cent, ſans aucun mélange de mauvaiſe intention ou d'humeur? N'eſt-ce pas de ſon propre choix qu'elle eſt à vous? Ne vous a-t'elle pas préferé à tout autre? Sa raillerie n'épargne perſonne; elle ne peut ſe vaincre là-deſſus. Je ſuis fort éloignée de l'approuver; vous me permettrez cette franchiſe, Mylady. Votre Frere ne vous eſt point échappé. Je me ſouviens de l'en avoir vu mortifié. Mais enſuite, Mylord, obſervant que c'étoit ſon caractere naturel, une gaïeté de temperamment, qu'elle exerce ſur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna,

il ſe fit un plaiſir de la railler à ſon tour ; & cette petite guerre, ſoutenue de part & d'autre avec beaucoup d'eſprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, Mylord....

Mylord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, Miſs Byron, que je ne ſuis pas un homme de mauvais naturel.

Mylady. Mais captieux, emporté, Mylord. Qui s'y ſeroit attendu ?

Mylord. En verité, chere Miſs Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offenſe. D'où peut venir cette obſtination, ſi ce n'eſt du mépris qu'elle a pour moi ?

Mylady. Chanſons ! Vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais ſi vous le penſez ſérieuſement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remedier au mal, en vous emportant, en faiſant mille grimaces, & pouſſant la paſſion juſqu'à ſembler prêt d'écumer par la bouche ? Je lui ai dit, Miſs Byron (le voilà, qu'il le nie s'il en a le front) que l'homme auquel j'ai fait mes vœux avoit un autre viſage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à ſa figure naturelle, & n'auroit-il pas jetté à l'inſtant

le vilain maſque de la paſſion, pour ne montrer que ſa phyſionomie ordinaire ?

Mylord. Vous voïez, Miſs Byron, vous voïez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous ſommes.

Mylady. Vous voïez, Miſs Byron, s'il y eut jamais rien de ſi captieux. Mais ſavez-vous quelle femme il falloit à Mylord ? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colere pour colere. La douceur eſt mon crime. On ne peut me mettre de mauvaiſe humeur. Il me ſemble que juſqu'à préſent, on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Mylord. Juſte Ciel ! De la douceur ! Juſte Ciel !

Mylady. Soïez juſte, Henriette ; il eſt queſtion de prononcer qui a tort. Mylord G.. me préſente un viſage que je ne lui ai jamais vû avant la cérémonie. Il m'a trompée par conſéquent. Je lui montre le viſage que j'ai toujours eue ; & je le traite à peu près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il eſt le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il ſe donne ? Des airs, qu'il n'auroit pas eu la hardieſſe de prendre il y

huit jours. Parlez, Henriette; de quel ôté eſt le tort, entre Mylord & moi?

Mylord. Vous voïez, Miſs Byron. Quel oïen d'entrer en raiſonnement avec ne femme, qui ramene tout à la plaiſanterie?

Miſs Byr. Hé bien, Mylord, faites omme elle. Ce qui n'admet point de aiſonnement vaut-il la peine de s'en icher?

Mylord. Miſs Byron eſt votre Amie; Madame; je lui abandonne la déciſion.

Mylady. Vous feriez mieux de me abandonner à moi-même.

Miſs Byr. Dites oui, Mylord.

Mylord. Eh bien, Madame! quel eſt onc votre décret?

Mylady. J'aimerois mieux que Miſs yron prononçat. Je ne voudrois pas ue mon décret fut conteſté, lorſqu'il ra ſorti de ma bouche.

Miſs Byr. Si vous l'exigez, voici ma ciſion. Vous, Mylady, vous reconoîtrez que la faute vient de vous. Myrd ne s'en ſouviendra, que pour éloiier à jamais ſes fauſſes imaginations, pour promettre qu'à l'avenir il ſaura ettre de la diſtinction entre ce qui ent de bon ou de mauvais naturel; 'il ſe prétera de bonne grace à vos

plaiſanteries, & qu'il ne s'en offenſera jamais, parceque tout exceſſives qu'elles ſoit quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractere. Qu'en dites-vous, Mylord?

Mylord. Croïez-vous qu'elle conſente à ce que vous propoſez?

Mylady. Odieuſe queſtion! Je vous laiſſe enſemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne ſuis-je pas une femme? Si Mylord veut demander pardon de toutes ſes minauderies.... Elle s'eſt arrêtée; mais toujours en mouvement pour ſortir. Je l'ai retenue.

Miſs Byr. C'eſt ce que Mylord ne fera point. Vous avez déjà pouſſé le badinage à l'excès. Mylord conſervera ſa dignité, pour l'honneur même de ſa Femme. Il ne conſentira pas non plus à vous voir ſortir.

Il a pris une de ſes mains, qu'il a preſſée de ſes levres. Au nom du Ciel, Madame, ſoïons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours.... Si je ſuis coupable de quelque choſe, n'en attribuez la faute qu'à ma tendreſſe. Je ne puis ſupporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Mylady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage il y a quelques

es ? Pourquoi vous être exposé ,
gré mes instances ?
: l'ai prise un peu à l'écart. Soïez
reuse, Charlotte. Que votre Mari
oit pas le seul pour qui vous man-
z de générosité.
ylady. Bon ! Notre querelle n'a pas
moitié de sa durée. Si nous faisons
ix devant vous, elle se fera de mau-
: grace. Une des plus insipides cho-
u monde est une querelle qui n'est
poussée avec un peu de vigueur. Il
ertain que nous la renouvellerons.
liss Byr. Prenez pour vous-même
onseil que vous donniez à Mylord ;
ous exposez point : & recevez-en
utre ; c'est qu'une femme s'expose
lliblement, lorsqu'elle expose son
i. Je ressens déjà un peu de confu-
pour vous. Vous n'êtes point cette
lotte que j'ai connuë. Voïons si
attachez quelque prix à l'opinion
j'ai de vous, & si vous êtes capa-
le reconnoître une erreur de bonne
e.
ylady. Je suis une femme douce ;
ble & docile. Elle s'est tournée vers
; elle m'a fait une réverence plai-
, en tenant ses deux mains devant
: c'est un essai, m'a-t'elle dit ; en

êtes-vous contente ? Enſuite marchant vers ſon Mari, qui promenoit ſes regards vers la fenêtre, & qui s'eſt avancé au devant d'elle, en la voïant approcher ; Mylord, a-t'elle commencé avec une réverence, Miſs Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir, que je ne ſavois pas. Elle ſe propoſe d'être quelque jour un modele d'obéïſſance. Il auroit été fort heureux pour vous, que j'euſſe eu ſon exemple. Elle me fait entendre, qu'à préſent, que je ſuis mariée, je dois être grave, ſage, & ſur tout extrêmement ſoumiſe ; qu'un ſourire me convient à peine ; que je dois être réſervée, ſérieuſe, & reſpecter mon Mari. Si vous croïez, Monſieur, que cette conduite ſoit le devoir d'une femme mariée, & ſi vous l'attendez de moi, aïez la bonté, lorſque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, ſi je me ſens diſpoſée à pouſſer le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permiſſion : & faiſant une nouvelle réverence, les bras croiſés devant elle : reſte-t'il quelque choſe à faire de plus ?

Il l'a prit dans ſes bras ; il l'a ſerrée tendrement : cher objet de toutes mes affec-

ions, au milieu même de vos plus in-uſtes caprices, voila, voila ce qui reſte à faire. Je ne vous demande que la moi-ié de l'amour que j'ai pour vous, & je uis le plus heureux des hommes.

Mylord, ai-je interrompû, vous gâtez out, par cet empreſſement, après le liſcours qu'elle vous a tenu. Si c'eſt-là out l'avantage que vous tirez d'une uerelle, jamais, jamais ne retombez ans le même cas. O Madame! vous en tes quitte trop aiſément, ſi vous n'êtes as génereuſe. Elle a levé la main vers noi, avec un air de menace; & ſe tour-ant vers ſon Mari, croïez-moi, Mylord, oignons-nous enſemble contre cette rangere, qui oſe ſe mêler de nos tra-aſſeries domeſtiques. Henriette, Hen-iette, a-t'elle ajoûté, je ne vous par-lonnerai jamais votre derniere leçon.

C'eſt ainſi, ma chere Lucie, que s'eſt erminée cette puérile querelle. Ce qui ne chagrine uniquement, c'eſt que dans a concluſion il n'y ait point eû aſſez de lignité de la part de Mylord. La joie de on cœur éclatoit ſi vivement ſur ſes le-res, que l'impertinente Charlotte a aiſſé voir de tems en tems, par differen-es marques, qu'elle s'applaudiſſoit d'ê-re neceſſaire à ſon bonheur. Mais, Lu-

cie, ne l'en eſtimez pas moins : car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagé à paſſer le reſte du jour avec eux. Emilie s'eſt réjoüie de leur réconciliation. Son cœur ſe faiſoit voir dans les témoignages de ſa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raiſons, chaque fois que je la vois.

(*Nota.*) Les Lettres ſuivantes contiennent le récit des adieux de Miſs Byron, à tous ſes Amis de Londres, avec de longues réflexions ſur leurs caracteres. Elle fixe le jour de ſon départ, & ſa route. Mylord L...., Mylord G... & leurs Femmes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des Dames Italiennes, qui ſe propoſent d'aller promener leurs chagrins dans les Provinces d'Angleterre. Deux longues Lettres, l'une du vieux Chevalier Meredith, à Miſs Byron, l'autre d'elle, en réponſe, apprenent à Miſs Selby, que Mr Fouler, toûjours éperdûëment amoureux, mais ſans eſpérance, a renoncé au mariage ; que l'Oncle & le Neveu, dans un tranſport d'affection & d'eſtime pour Miſs Byron, penſent à ſe défaire, en ſa faveur, d'une partie conſidérable de leur bien, pour juſtifier la

le Pere, qu'elle a donnée à l'On-
elle de Frere, qu'elle veut don-
Jeveu : mais, dans ſa réponſe au
hevalier, elle emploïe de fort
raiſons, pour lui ôter cette pen-
i entendu qu'en partant de Lon-
le promet d'entretenir un com-
e Lettres avec ſes meilleurs Amis,
avec Mylady G.... Enſuite, la
angeant, par ſon départ effectif,
t, du Château de Selby. Sa pre-
ettre contient un long détail de
, depuis qu'elle a quitté ſes con-
à Dunſtable, où ſon Oncle, ſa
& ſa Couſine Selby, étoient ve-
devant d'elle. Elle a rencontré
anciens Amans, c'eſt-à-dire,
ille, les *Fenwick*, les *Orme*. Ils
is manqué de ſe trouver ſur ſon
, pour lui renouveller leurs ado-
Elle peint l'état où elle a retrou-
umille, & tout ce qu'elle croît
de plaire aux Amis qu'elle a
Leurs réponſes roulent ſur ce
aſſe, dans ſon abſence, à Lon-
parmi eux. Celles de Mylady
ne longueur étonnante, & font
la féconde habileté de l'Auteur
nter les mêmes caracteres ſous
ces différentes. Enfin une Lettre

de Mylady G.., en datte du 6 de Mai; donne à Miſs Byron les premieres nouvelles qu'on ait reçues de Sir Charles Grandiſſon, depuis ſon départ.

LETTRE LXVII.

Mylady G.., à Miſs BYRON.

A Londres, Samedi 6 de Mai.

AUjourd'hui, ma chere, tous les autres ſujets vont diſparoitre. Nous avons reçu des informations, qui ne ſont pas de la main de mon Frere, mais qui nous donnent de ſes nouvelles. Un Ami de Mr Lowther eſt venu ici, avec une Lettre de ce Chirurgien, par laquelle nous apprenons que Sir Charles eſt actuellement à Paris. Mr Belcher, qui étoit avec nous lorſque l'Ami de Mr Lowther eſt arrivé, l'a prié de nous laiſſer ſa Lettre, parcequ'elle contient une avanture fort extraordinaire, dont nous avons penſé auſſitôt à vous communiquer le récit. Premierement, aïez le cœur tranquille ſur le Chevalier Hargrave Pollexſen, qui eſt à la verité de retour à Londres, mais en fort mauvais état. La fraïeur l'a ramené en Angle-

l'où il ne penſe plus à ſortir.
ıblablement il doit ſon exiſtence
Frere.
elcher, pour ſe procurer des
ſemens plus certains, a pris la
l'aller chez lui, & de parler au
ıême qui étoit préſent à l'action.
conſtances qu'il a recueillies,
a relation de Mr Lowther, il a
: Lettre pour le Docteur Barlet,
ous a communiquée; & je lui ai
lé la permiſſion d'en prendre un
pour vous.
ercredi 30 d'Avril, dans le cours
rès-midi, mon Frere aïant Mr
:r avec lui dans ſa Chaiſe de
& s'approchant de Paris, dont
ıit plus qu'à deux ou trois milles,
mme à cheval s'avança vers ſa
, avec toutes les marques d'une
aïeur, & le pria d'entendre un
: récit. Mon Frere fit arrêter le
ın. L'Inconnu lui dit que ſon
:, qui étoit un Gentilhomme An-
avec un de ſes Amis, de la même
ı, venoit d'être attaqué par ſept
es à cheval, & forcé de quitter
nd chemin, dans ſa Chaiſe de
; que les Cavaliers étant en ſi
nombre, il y avoit toute appa-

rence que leur deſſein étoit de l'aſſaſſiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derriere ce lieu qu'ils executoient apparemment leur ſanglante entrepriſe. Il s'étoit adreſſé à quelques autres Paſſans, qui n'avoient pas été fort touchés de ſa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon Frere lui demanda le nom de ſon Maître, & ne fut pas peu ſurpris en apprenant que c'étoit le Chevalier Pollexfen, accompagné de Mr Merceda. Le chemin, de St Denis à Paris, eſt planté d'arbres des deux côtés : mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur, qui pût empêcher, à une grande diſtance, d'appercevoir une chaiſe & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin eſt bordé auſſi d'un foſſé ; mais avec des routes par intervalles, pour le paſſage des Voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au Poſtillon de prendre par une de ces ouvertures, en diſant qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir laiſſé périr Sir Hargrave & ſon Ami, ſans avoir fait ſes efforts pour les ſauver.

Il avoit trois de ſes gens avec lui, ſans compter le Valet de Mr Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier,

& montant ſur ſon cheval, il pria Mr Lowther de demeurer tranquille dans la chaiſe, tandis qu'avec ſes trois hommes il s'avança, au grand galop, vers la hauteur. Bientôt ſes oreilles furent frappées de cris lamentables; & lorſqu'il eut découvert les Cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroiſſoient tenir ſous eux les deux Anglois, criant tous deux, ſe débattant & demandant grace au nom du Ciel. Comme il avoit devancé ſes gens d'aſſez loin, il leva la voix en approchant pour interrompre au moins cette cruelle Scene; & dans ſa courſe, il paroiſſoit aller droit au ſecours des deux Malheureux. Alors deux des quatre Cavaliers quitterent leur proïe, pour remonter à cheval; & ſe joignant aux trois autres, ils s'avancerent vers Sir Charles, comme réſolus de ſoutenir leur violence; pendant que les deux, qui reſtoient à pied, continuerent de maltraiter ſans pitié les objets de leur furie, avec le manches de leurs foüets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hûrlemens. Les Agreſſeurs ne paroiſſant point diſpoſés à fuir, & le tems ne leur aïant pas manqué pour executer leur deſſein, s'il

avoit été queſtion de vol ou de meurtre, Sir Charles conclut qu'il s'agiſſoit de quelque vangeance particuliere. Il ſe confirma dans cette opinion, lorſque les cinq Cavaliers, qui avoient tiré leurs Piſtolets, en le voïant approcher avec le ſien, lui demanderent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témerité. Sa réponſe fut, de les exhorter à faire donc ſuſpendre les violences; & remettant ſon Piſtolet dans ſa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arriverent au même inſtant. Il leur cria de ne rien entreprendre ſans ſes ordres. Enſuite, deſcendant de ſon cheval, dont il leur laiſſa les rênes, il s'avança l'epée à la main, vers les deux hommes qui n'avoient point encore ceſſé d'exercer cruellement leurs foüets. A ſon approche, ils firent quelques pas vers lui, en tirant auſſi leurs epées. Les cinq Cavaliers s'avancerent en même tems; & l'un deux leur dit: c'eſt aſſez, Meſſieurs. Il faut apprendre à ce brave Inconnu la cauſe d'une avanture qui doit lui cauſer quelque étonnement: & ſe tournant vers Sir Charles, nous ne ſommes, Monſieur, ni des Aſſaſſins,

oleurs ; mais les deux hommes,
)iſſent exciter votre pitié, ſont
mes. Quel que ſoit leur crime,
Sir Charles, nous ſommes dans
qui ne manque point de Ma-
)our le maintien de la Juſtice.
, il aida ſucceſſivement les deux
eux à ſe relever. Ils avoient
ux la tête enſanglantée, & le
briſé, qu'ils ne purent étendre
juſqu'à leurs chapeaux, qui
. terre autour d'eux. Sir Charles
dit ce ſervice. Pendant ce tems
les deux Cavaliers, qui étoient
s'impatientant du délai, cria fu-
:nt qu'il n'étoit pas ſatisfait de
:ance, & ſe ſeroit précipité ſur
)ables, s'il n'eut été retenu par
)agnons. Sir Charles demanda
x Anglois s'ils étoient injuſte-
altraités. Non, répondit un des
s; ils ſavent au fond de leur cœur
nt deux Infâmes. En effet, ſoit
)u terreur, ils ne répondirent
des gémiſſemens ; & ni l'un, ni
ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes
Lowther, que l'honneur avoit
cher ſur les traces de Sir Char-
va le Piſtolet à la main, & deſ-
ſitôt, à ſa priere, pour exa-

miner ſi leurs bleſſures étoient dangereuſes. Le plus furieux des Aſſaillans voulut s'y oppoſer : mais Sir Charles arrêta ſon cheval par la bride ; & ſe tournant vers les autres ; Meſſieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux Etrangers ſont des Anglois de diſtinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne penſez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que ſur eux, je commence à craindre que vous n'aïez eu quelque raiſon pour les traiter ſi mal. M'accorderez-vous un mot d'explication ?

Les Infâmes, répondit un des Cavaliers, nous connoiſſent tous, & rendront juſtice à notre reſſentiment. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, Monſieur, continua-t'il, qui paroiſſez homme d'honneur & de raiſon, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs ſont ici les uotres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux Miſérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon, dont ils puiſſent ſe ſouvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur; & craignant la vangeance de ſes Amis, ils ont pris la fuite, avec beaucoup de précaution, pour dérober

onnoiſſance de leur route. Ils avoient
it de vouloir prendre celle d'An-
s. Depuis deux jours nous les ſuivons
trace. Vous voïez le Mari, un Frere,
leurs meilleurs Amis, tranſportés
idignation & de fureur.
l paroît, ma chere, que les deux
upables avoient fait partir, en effet,
lques-uns de leurs gens pour Anvers,
ue c'étoit par cette raiſon qu'ils n'en
ient qu'un à leur ſuite. Le Cavalier
ita, qu'il y avoit un troiſiéme An-
s dans le complot; qu'il étoit ſorti
bbeville, ſçêne de leur infamie,
s une voiture differente; mais qu'il
it été ſuivi de près, & qu'il lui ſeroit
cile d'échapper. C'eſt apparemment
Bagenhall. Sir Hargrave n'aïant vû
ord que trois de ſes Adverſaires,
it entrepris de faire quelque réſiſtan-
mais lorſque les quatre autres avoient
, le courage lui avoit manqué en
econnoiſſant. Il s'étoit laiſſé con-
e dans un lieu commode à leur deſ-
Son Valet, qui étoit à cheval, &
s avoient négligé, après l'avoir dé-
é, s'étoit derobbé pendant l'exécu-
, dans l'eſperance de lui procurer
cours.
r Charles répondit que le plus juſte

reſſentiment n'autoriſoit perſonne à ſe faire juſtice de ſes propres mains. On lui répliqua, que ſi les Coupables ſe croïoient en droit de ſe plaindre, ils ſavoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, Mr Lowther, qui avoit eû le tems de viſiter leurs plaïes, aſſura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient beſoin d'une prompte aſſiſtance, il propoſa de les faire remonter dans leur chaiſe. Les ſept Cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque diſtance, pour tenir conſeil, retournerent vers Sir Charles, avant que la Chaiſe ſe fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, il ſe mit à la tête de ſes gens, avec cette préſence d'eſprit qui releve toujours ſon caractere. Il marcha au devant de ceux qui venoient à lui. Eſt-ce en amis, Meſſieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vûes que vous revenez à moi? Un d'eux répondit: Notre inimitié n'eſt dûe qu'à ces deux Infâmes. Je répete que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils ſavent qui nous ſommes, & qu'ils doivent ſe connoître eux-mêmes pour les plus mépriſables des Humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoiſſent leur

baſſeſſe à deux genoux, & qu'ils demandent pardon, dans cette poſture, à l'honnête homme dont ils ont inſulté la femme. C'eſt une ſatisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promeſſe de n'approcher de leur vie à plus de deux lieües de ſa demeure.

Je crois, chere Henriette, que nos deux Héros n'avoient pas beſoin d'être preſſés, pour ſigner cette promeſſe.

Sir Charles, ſe tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur; Meſſieurs, ſi vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grace: mais ſi vous êtes innocens, ma vie, celle de mon Ami & de mes Domeſtiques, ſeront emploïées ſans ménagement, pour ſauver mes Compatriotes d'une injuſte oppreſſion.

Les Miſérables ſe mirent à genoux; & les ſept Cavaliers, après avoir ſalué fort civilement Sir Charles, retournerent droit à la grande route. Il ne reſtoit qu'à mettre Sir Hargrave & Mr Merceda dans leur Chaiſe. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'on leur rendit ce ſervice, au milieu des plaintes, que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercimens qu'ils ne ſe laſſoient pas de faire à leur Bienfaicteur. Il continua

de leur ſervir d'eſcorte, juſqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, aïant eu l'attention de paſſer chez eux, il les trouva tous deux au lit, ſi briſés de coups, qu'ils ne pouvoient ſe remuer. Mr Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il eſt demeuré à Paris, entre les mains des Chirurgiens; tandis que Sir Hargrave a recueilli toutes ſes forces pour ſe faire tranſporter en Litiere à Calais, avec beaucoup de fidelité ſans doute à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il eſt à Londres depuis deux jours.

Mr Lowther ajoute que Sir Charles, occupé ſans relâche des affaires qui regardent la ſucceſſion de Mr Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que dans l'impatience de continuer ſon voïage, il remet à nous écrire lorſqu'il aura paſſé les Alpes.

(N.) On ne doutera point que dans l'intervalle, les deux Dames n'aïent continué leur commerce de Lettres. La ſupreſſion, qu'on en fait, n'eſt à regreter que pour ceux qui aiment les petits détails domeſtiques. Il eſt tems de préſenter Sir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

LE CHEVALIER GRANDISSON, au DOCTEUR BARLET.

à Boulogne, 21 Mai.

VOus avez dû juger, mon cher & reſpectable Ami, qu'il me ſeroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette Ville. L'execution teſtamentaire m'a donné, à Paris, plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le ſuccès a rempli toutes mes eſperances. Mr Lowther doit vous avoir informé des premiers évenemens de notre voïage, & d'une avanture fort extraordinaire, qui nous eſt arrivée preſque aux portes de Paris.

Le retardement de la belle Saiſon, nous a fait trouver quelque difficulté à paſſer le Mont Cenis; & d'un ſi mauvais tems, je n'ai pas été ſurpris de trouver le ſommet de cette Montagne, moins agréable qu'il ne l'eſt ordinairement au commencement de l'Eté. Vous vous ſouvenez que l'Evêque de Nocera m'avoit offert de venir au devant de moi, juſqu'au pied des Alpes: mais lui aïant écrit

de Lyon que j'eſperois de le voir à Pa[illegible]
me, je l'ai trouvé dans cette Ville, che[illegible]
Mr le Comte de Belvedere, où il éto[illegible]
arrivé la veille, avec le Pere Mareſcott[illegible]
Ils ont marqué tous trois une extrême[illegible]
ſatisfaction de me voir : & lorſque je leur[illegible]
ai préſenté Mr Lowther, avec les éloges[illegible]
dûs à ſon habileté, en leur apprenant[illegible]
auſſi que j'avois conſulté les plus habiles
Medecins de ma Nation, ſur la maladie
de leur Clémentine, ils m'ont comblé
de bénédictions, juſqu'à m'ôter le tems
de leur demander des nouvelles d'une
ſi chere Famille. Diſgrace ! affliction ! m'a
dit ſeulement l'Evêque, avec un regard
ſi triſte, qu'il m'a penetré de compaſſion.
Il a voulu qu'avant ſon récit, on com-
mençât par m'offrir quelques rafraichiſ-
ſemens.

A la fin, preſſé par mes inſtances, il m'a dit : Jeronimo, le pauvre Jeronimo eſt vivant ; c'eſt tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre préſence lui ſera plus ſalutaire que tous les remedes. Clémentine eſt en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle eſt d'une extrême foibleſſe, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans ſa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere Sœur ! que n'a-

t'elle pas ſouffert de la cruauté de ſa Couſine, auſſi bien que de ſa maladie ! Le Général l'a toûjours traitée avec amitié. Il eſt marié depuis votre départ, à une Dame, dont le mérite la fortune & la naiſſance, ne nous laiſſent rien à deſirer. Il ne s'oppoſe point au déſir qu'il nous a vû, de faire encore une tentative. Sa Femme a ſouhaité d'accompagner ma Sœur; & ne pouvant vivre ſans elle, il a pris le parti de faire auſſi le voïage. S'il avoit pris conſeil de moi, il ſeroit demeuré à Naples. Cependant j'eſpere que vous le trouverez auſſi diſpoſé que nous, à la reconnoiſſance pour votre viſite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma Sœur, a-t'il continué, ſa ſanté n'a ſouffert aucune diminution; mais il nous reſte peu d'eſpérance que ſon eſprit ſe rétabliſſe jamais. Elle garde un ſilence obſtiné. Elle ne répond pas même aux queſtions qu'on lui fait. Camille eſt avec elle. C'eſt la ſeule perſonne qu'elle paroiſſe écouter. On lui a dit que le Général eſt marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impreſſion ſur elle, non plus que les careſſes de ſa Belle-ſœur, qui s'efforce d'obtenir ſon amitié. Nous eſperons qu'à ſon retour,

mon Pere & ma Mere auront plus de pouvoir ſur ſon eſprit. Dans ſes plus âcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention, lorſqu'on lui parlé de vous : mais cette ſituation dure peu. Tout d'un coup, elle treſſaillit, avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt ſur ſes lévres, comme ſi ſa crainte étoit que ſa Couſine ne ſache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le Prélat, & le Pere Mareſcotti, regretent également que l'entrevüe qu'elle deſiroit lui ait été refuſée. Ils ſont perſuadés, tous deux, que cette complaiſance, & celle de l'abandonner aux ſoins maternels de Madame Bemont, étoient la ſeule voïe dont on pût eſperer quelque ſuccès. Mais à préſent, dit l'Evêque, ... Il n'a point achevé. Un ſoupir a declaré le reſte.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement ; & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le Comte de Belvedere trouva l'occaſion de m'apprendre, que ſa paſſion n'eſt pas ralentie, pour Clémentine, & que malgré ſa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de ma-

iage à la Famille. Comme il n'eſt pas ueſtion d'un mal héréditaire, il ſe pro- net tout, de la patience & des remedes. in nous quittant, après nous avoir ccompagnés pendant une partie du hemin ; ſouvenez-vous, Chevalier, ne dit-il, que Clémentine eſt le centre le mes eſpérances. Il m'eſt impoſſible d'y enoncer. Je n'aurai point d'autre fem- ne. Le ſilence fut ma ſeule réponſe. J'admirai la force de ſon attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien logement. Pendant la route Jeronimo avoit été le principal ſujet de notre entretien. L'Evêque & le Pere, n'eûrent pas beſoin d'entendre longtems Mr Lowther, pour prendre une haute opinion de ſon habileté ; & dans la ſa- isfaction qu'ils en reſſentirent, ils l'aſ- ûrerent, qu'indépendamment du ſuccès, on voïage ſeroit pour lui, la plus avanta- geuſe affaire qu'il eut jamais entrepriſe. Il répondit qu'étant au-deſſus du beſoin, l'interêt avoit eu peu de part à ſes vües, & qu'il étoit parfaitement ſatisfait des conditions que je lui avois déja fait accepter.

Jugez, cher Docteur, avec quelle

émotion je revis le Palais Della Porretta, quoique Clémentine n'y fût point encore. Je me hâtai de passer dans l'appartement de mon cher Jeronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voïant paroître ; j'embrasserai donc encore une fois, s'écria-t'il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandisson! Ah! c'est aujourd'hui que j'ai assez vécu. Il pancha la tête sur son oreiller, pour me considerer d'un air attendri. Je voïois éclater, sur son visage, le plaisir au milieu de la douleur.

L'Evêque, qui n'avoit pû être témoin de cette tendre Scene, parut alors, & me dit que le Marquis & la Marquise étoient fort impatiens de me voir. Il me conduisit lui-même. L'accueil du Marquis fut civil ; mais celui de la Marquise ne peut être comparé qu'à celui d'une Mere, qui revoit un Fils après une longue absence. Aussi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme un quatriéme Fils ; & qu'à présent, qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile Chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands Médecins d'Angleterre, elle reconnoissoit que les obligations de sa Famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois Mr Lowther avec moi. Sur
: champ, on fit appeller les Chirur-
iens, qui traitoient le Seigneur Jero-
imo. Ils ne firent pas difficulté d'ex-
liquer leur méthode & leurs opéra-
ons. Mr Lowther prit le ton d'un hom-
e éclairé, qui reſpecte les lumieres
autrui ; & la jaloufie, naturelle pour
s Etrangers, n'empêcha point que ſon
érite ne fut reconnu. Jeronimo, dans
ie confiance aveugle pour tout ce qui
ent de moi, a ſouhaité qu'il prit une
ambre proche de la ſienne. Depuis
: moment, Mr Lowther, qui n'a pas
ſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe ren-
a digne de ſa confiance & de la mien-
. Quel bonheur pour moi, cher Ami,
je devenois utile à la guériſon du
ere & de la Sœur ! tous deux ſi chers
n à l'autre, qu'on doute ſi leur mu-
elle tendreſſe n'a pas beaucoup de part
a durée de leur maladie ! Mais que
préſomption dans une ſi flatteuſe
)erance !
A préſent, l'impatience commune eſt
voir arriver Clémentine. Elle eſt à
)cera. Le Général & ſa Femme ſont
ec elle. Ce fier Comte ne peut ſoute-
l'idée de mon retour, ni penſer avec
)dération qu'on me croïe ſi néceſſaire

au rétabliſſement de ſa Sœur. C'eſt que la Marquiſe m'a fait entendre dans une converſation que je vie d'avoir avec elle. Elle m'a conjurée de me modérer, ſi quelque excès de ſenſibilité pour l'honneur de la Famille emportoit ſon Fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu ſurpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chere Fille, dont elle avoit eu longtems une ſi haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la ſuppoſition même qu'elle eut le bonheur de ſe rétablir. Un compliment de cette nature n'a pû manquer de me cauſer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intereſſé, & capable de faire juger que je comptois trop ſur une récompenſe que le Général croit encore au deſſus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec verité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de ſa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la Marquiſe, que je ne ſois portée à vous faire. Toutes mes réſolutions ſont en ſuſpens. Nous ne ſavons à quel parti nous attacher. Votre voïage, entrepris au premier ſigne ; la poſſeſ-

ſion où vous êtes d'un bien conſidérable dans le Païs de votre naiſſance, car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations ſur tout ce qui vous regarde; Olivia, qui ſans être une Clémentine, a des prétentions ſur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le ſavons, & comme vous l'avoüez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre; quelles obligations ne vous avons-nous pas? A quoi nous réſoudre? Que devons nous ſouhaiter?

La Providence & vous, Madame, vous réglerez mes pas. Je ſuis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cauſe, ne me laiſſe pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'eſt au rétabliſſement de notre chere Clémentine que toutes mes idées & tous mes deſirs ſe rapportent à préſent, ſans la moindre vüe d'interêt.

Permettez que je vous faſſe une queſtion, a-t'elle repris: c'eſt pour ma ſatisfaction particuliere. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premieres offres?

Lorſque je les fis, Madame, la ſituation, de votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui: Clémentine ne jouiſſoit

pas d'une meilleure ſanté. La ſeule différence, c'eſt que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes déſirs. Mais je vous déclarai alors que ſi vous me faiſiez l'honneur de me donner votre Fille, ſans inſiſter ſur un article indiſpenſable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me repoſerois de mon établiſſement ſur la bonté de mon Pere. L'héritage de mes Ancêtres ſeroit-il capable d'altérer mes réſolutions? Non, Madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aïe manqué, lorſqu'il n'eſt point arrivé de changement dans les circonſtances. Si vous vous relâchez ſur l'article de la réſidence, je me reconnoitrai fort obligé à votre bonté, ſans vous propoſer d'autre condition.

Elle a répeté qu'elle ne m'avoit fait cette queſtion que pour ſe ſatisfaire elle-même. Je parle ſincérement, a-t'elle ajoûté; & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaiſe foi.

Je l'ai aſſuré que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, Madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle ſatisfaction, cher Docteur, pour un cœur auſſi fier que

vous connoiſſez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage ! Si m'abandonnant à mes inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune perſonne dont vous connoiſſez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait ſans doute, ſi j'avois été moins touché des malheurs de cette noble Famille, je me ſerois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher Ami, que Miſs Byron eſt heureuſe. Quelle que ſoit ma deſtinée, je me réjoüis de n'avoir entrainé perſonne dans mes incertitudes. La Comteſſe de D.. eſt une femme reſpectable. Miſs Byron mérite une telle Mere, & la Comteſſe ne trouvera jamais une Fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chere Miſs eſt important pour le mien ! Je lui ai demandé ſon amitié. Je me ſuis bien gardé de ſouhaiter une correſpondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié la-deſſus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras ! Graces au Ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorſqu'on ne ſe jette pas témérairement dans le danger & qu'on n'a pas trop de confiance à ſes propres forces, on peut eſperer de ſa

propre prudence des ſecours proportionnés à l'occaſion.

J'ai parlé à la Marquiſe, de Mme de Sforce, & de ſa Fille; & je lui ai demandé ſi ces deux Dames étoient à Milan? Vous ſavez, ſans doute, m'a-t'elle répondu, le cruel traitement que Clémentine a reçu dans cette Maiſon. Madame de Sforce prend parti pour ſa Fille. Ce différend nous a mis fort mal enſemble. Elles ſont toutes deux à Milan. Le Général a fait ſerment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'Evêque a beſoin de toute ſa Religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, Chevalier, les raiſons qui ne nous permettent point de laiſſer prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, Madame, que c'étoient des raiſons de famille, fondées ſur les dernieres diſpoſitions de ſon Grand Pere; mais je n'ai jamais eu la curioſité de m'en informer plus particulierement.

Ma Fille, Monſieur, eſt en poſſeſſion d'une Terre fort conſidérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce préſent à ſes deux Grands Peres, qui l'aimoient tous deux avec paſſion, & qui ſe réünirent pour lui donner une marque ſolide de leur tendreſſe. L'un

'eux, qui étoit mon Pere, avoit aimé ans ſa jeuneſſe, une jeune perſonne un mérite extraordinaire, & s'étoit rû bien établi dans ſon cœur : mais orſque de l'aveu des deux Familles le ariage étoit prêt à ſe conclure, un ccès de pieté mal entendue la porta ort d'un coup à ſe jetter dans un Couent, où ſon impatience lui permit à eine d'attendre la fin des épreuves, our former le dernier engagement. ans la ſuite elle eut le malheur de s'en pentir ; & ſa triſte ſituation ne fut norée de perſonne. Mon Pere, d'ailurs zelé Catholique, en conçut une erſion inſurmontable pour le Cloître ; remarquant de bonne heure, un tour rieux dans le caractere de Clémentine, prit, de concert avec le Pere de mon ari, la réſolution de ne rien épargner our lui ôter le gout de la vie religieuſe. Leur deſſein étoit auſſi de forier les deux Maiſons par de bonnes iances. En un mot, cette Terre s'étnt préſentée, ils l'acheterent à frais mmuns, pour ma Fille ; &, par une auſe ſpéciale de leurs Teſtamens, ils ituerent que ſi Clémentine prenoit le oile, un leg ſi riche paſſeroit à Dauna, fille de ma Sœur Sforce.

Nous étions bien loin de ſoupçonner que Daurana eut des ſentimens fort paſſionés pour le Comte de Belvedere, & que ſon deſſein, comme celui de ſa Mere, fût de pouſſer ma Fille dans un Couvent, pour ſucceder à ſon bien, & pour s'aſſurer du Comte. Cruelle Couſine! Cruelle Tante! Avec les apparences d'une ſi vive affection pour ma Fille! Malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains.

Outre la belle Terre, qu'elle tient de ſes Grand-Peres, nous pouvons faire beaucoup en ſa faveur. L'Italie a peu de Familles auſſi riches que la notre. Ses Freres ne conſidérent point leur propre interêt, lorſqu'il eſt queſtion des ſiens; & je lui dois auſſi cette juſtice, que ſa généroſité ne cede point à la leur. Nos quatre Enfans n'ont jamais connu ce que c'eſt que l'altercation. L'avantage de l'un eſt toûjours celui de l'autre. Cette fille, cette chere Fille, a fait, de tout tems, les délices de ſa Famille. Quelle ſeroit notre joïe de la voir rétablie, & mariée, ſuivant l'inclination de ſon cœur! Cependant, nous avions toûjours cru remarquer que malgré les diſpoſitions de ſes Grand-Peres, ſon penchant étoit pour le Cloître. Mais à préſent,

Chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous ſoyons réſolus de nous y oppoſer. Pourrions-nous conſentir à voir la cruauté de Daurana récompenſée ? ſurtout lorſque nous ne pouvons plus nous diſſimuler les motifs de ſa barbarie ? L'aurois-je jamais penſé de ma Sœur d'elle ? Mais que ne peuvent l'Amour & l'Avarice, lorſque ces deux paſſions réuniſſent leurs forces ; l'une regnant dans le cœur de la Mere, & l'autre dans celui de la Fille ? Hélas, hélas ! elles ont ruiné l'eſprit de ma chere Clémenine. Le ſeul nom de Daurana lui cauſe de la terreur.

J'appréhende, mon cher Docteur, & je ſuis impatient tout-à-la fois, de revoir l'objet de tant de larmes. Je ſouhaiterois qu'elle ne fût point accompagnée du Général. Ma crainte eſt de manquer de modération, s'il oublie la ſienne. Je trouve dans mon cœur, que je n'ai pas mérité qu'on en uſe mal avec moi ; & que de mes Egaux ſur tout, ou de mes Supérieurs, je ne dois pas le ſouffrir. C'eſt un aveu que je vous fais avec confuſion ; car cet orgüeil étant un vice réel, il y a longtems que je devrois l'avoir ſurmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux

pour qui vous me connoiſſez de l'affection. Mr & Mme Reves ſont du nombre. Je crois Charlotte heureuſe. Si quelque choſe manque à ſon bonheur, je ſuis perſuadé que c'eſt ſa faute. Dans l'égalité de ma tendreſſe pour mes deux Sœurs, qu'elle ne me donne pas ſujet de dire, que ſon Aînée eſt la meilleure, & par conſéquent, la plus aimable.

Olivia me cauſe de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec ſa naiſſance, & ſes bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rempart de la modeſtie; que reſte-t'il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'Ennemi?

Dites à mon Emilie, qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de Miſs Byron ne doivent jamais ſortir de la ſienne.

Mylord L.... & Mylord G... ſont en pleine poſſeſſion de ma tendreſſe fraternelle. Je n'écris point aujourdhui à mon cher Belcher. Vous écrire, c'eſt écrire à lui.

Vous connoiſſez le fond de mon cœur. Si dans cette Lettre, ou dans les ſuivantes,

tes, il échappoit à ma plume quelque choſe dont la communication vous parut demander des ménagemens, je compte ſur votre diſcrétion, avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attens de mes Amis un grand nombre de Lettres, par le premier ordinaire. Ma Patrie, que j'ai toûjours aimée, n'a jamais été ſi chere qu'aujourd'hui, à votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXIX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, 22 de Mai.

L'Evêque de Nocera partit hier pour Urbin, dans la ſeule vûë d'être informé par ſes yeux de la ſanté de ſa Sœur, & peut-être de diſpoſer le Général à me voir avec politeſſe. Si j'étois ſur que l'honnête Prélat crut cette précaution néceſſaire, mon orgüeil en ſeroit picqué.

Le Comte de Belvedere eſt d'hier au ſoir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un aſſez long entretien, il m'a dit, en confidence; qu'on lui

avoit fait des propoſitions de mariage, avec la Signora Laurana : qu'il avoit répondu, que ſon cœur eſt engagé, quoi qu'avec peu d'eſpérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponſe ſi courte, parce qu'il avoit ſû, avec quelle cruauté & par quels motifs, les Auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait Ouvrage de la Nature. Vous voïez, a-t'il ajoûté, que je m'explique avec vous ſans réſerve. Vous m'obligeriez beaucoup, Chevalier, ſi vous vouliez m'apprendre, quelles ſont à préſent vos propres vûës. Mais je ſerois charmé, d'entendre de vous-même ce qui s'eſt paſſé entre vous, Clémentine & la Famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déja fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne, avec une fidelité, dont il a paru fort ſatisfait. C'eſt exactement, m'a-t'il dit, ce qu'on m'avoit déja raconté. Si vous étiez d'une même Religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore ſa pieté, & ſon attachement à l'Egliſe ; mais je n'ai pas le cœur aſſez étroit, pour ne pas rendre la même juſtice à vos ſentimens. Comme ſa maladie eſt accidentelle, je ne

enſerois jamais à d'autres femmes, ſi e pouvois me flatter qu'elle ne ſe crut as malheureuſe avec moi. Parlez naturellement : je ſais qu'on a deſiré votre etour ; êtes-vous venu dans la réſolution de l'épouſer, ſi ſa ſanté ſe rétablit ? Je lui ai fait la même réponſe qu'à la Marquiſe. Il a paru auſſi content de moi, ue je le ſuis de lui. Le même jour, il ſt retourné à Parme.

Vendredi, 23 de Mai.

Le Prélat eſt de retour. Clémentine voit été fort mal. La fiévre étoit ſurenüe. Combien n'a-t'elle pas eſſuïé d'aitations ? L'Evêque m'aſſure que le Gééral & ſa Femme ſe reconnoiſſent bligés, aux ſoins que j'ai pris pour le rvice de Jeronimo. La fiévre aïant uitté Clémentine, elle ſera ici dans un our ou deux.

Que je ſuis impatient de la voir ! Ceendant ce ſpectacle ne me promet que e l'amertume. C'eſt, dit-on, le vrai ableau de la triſteſſe muette. Ses traits ont les mêmes, ajoûte l'Evêque, quoiu'elle ſoit fort maigrie. On lui a dit ue Jeronimo commençoit à ſe trouver

mieux ; votre cher Jerounimo ; lui a répeté le Général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baiſſant les yeux, elle eſt retombée dans un profond ſilence. Enſuite on lui a prononçé auſſi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'eſperance d'y voir quelqu'un. Mais ſur quelque bruit, que le hazard a fait entendre, elle a treſſailli, elle a jetté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte, apparemment, d'être obſervée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir ſouffert de ſa barbarie !

Vendredi au ſoir.

Je paſſe la moitié du tems avec le Seigneur Jeronimo ; mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ſes eſprits. Les Chirurgiens Italiens & Mr Lowther s'accordent heureuſement dans toutes leurs meſures. Auſſi le Malade rend-t'il témoignage qu'il n'a pas été ſi bien depuis pluſieurs mois. Tout le monde attribüe le retour de ſes forces à mes fréquentes viſites. On doit lui faire, demain, une ouverture ſous ſa plus dangereuſe plaïe. Mr Lowther, qui entre

prend cette opération, ne veut ſe flatter de rien, dit-il, avant le ſuccès.

Le Marquis & ſa Femme ne ceſſent point de me marquer leur reconnoiſſance, dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur viſite, ſous le prétexte d'une legere indiſpoſition, qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes eſprits, occaſionné par la fatigue, par mes craintes pour Jeronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le ſouvenir continuel des chers Amis que j'ai laiſſés en Angleterre. Vous ſavez, cher Docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiſer ſouvent des peines auxquelles je ne puis remedier, le Ciel m'a donné un cœur plus ſenſible qu'il ne convient à mon repos. Olivia eſt un tourment pour mon imagination. Pour Miſs Byron, elle doit être heureuſe dans la droiture de ſon cœur. Je ſuis porté à croire qu'elle ne réſiſtera point aux vives inſtances de la Comteſſe D.., en faveur de ſon Fils, qui eſt aſſurément un de nos plus aimables Seigneurs. Elle ſera la plus heureuſe femme du monde, comme elle en eſt une des plus dignes, ſi ſon bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie

de mes penſées. Notre cher Belcher eſt fait pour être heureux. Mylord W.., mes Sœurs & mes Beaux-Freres, doivent l'être auſſi. Pourquoi ne le ſerois-je pas moi-même ? Je dois, je veux l'être, ſi j'obtiens du Ciel la ſanté de Jeronimo & celle de ſa Sœur. Vous, cher Docteur, il eſt impoſſible que vous ne le ſoïez pas. Qui m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes Amis, comme je vous aſſure, mon cher Docteur, que je ſuis le plus fidele & le plus dévoué des votres.

GRANDISSON.

LETTRE LXX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

Lundi, 26 Mai.

HIer au ſoir, Clémentine, le Général, ſa Femme, le Comte della Porretta & le Seigneur Sebaſtien ſon Fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jeronimo. L'opération s'étoit faite avec ſuccès ; mais dans ſon extrême foibleſſe, il s'étoit évanoui pluſieurs fois, pendant le jour. Ce-

pendant je l'avois laiſſé aſſez tranquille ; & même agréablement occupé du retour de ſa Sœur. Le Prélat me fit dire, avant la nuit, que Clémentine étoit arrivée ; qu'elle étoit fatiguée, abbatuë, & dans ſes méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m'apprendre, le lendemain, quelle ſeroit la ſituation de ſa Maîtreſſe.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher Docteur, la cauſe de mon inſomnie. Camille eſt venue ce matin. Cette pauvre Fille étoit ſi pénetrée de la joie de me revoir en Italie, que je n'ai pû obtenir tout d'un coup les éclairciſſemens qui cauſoient mon impatience. Enfin, elle m'a dit que le Général & l'Evêque ſe diſpoſoient à me venir ſurprendre chez moi ; & continuant, avec autant de ſoupirs que de mots, hélas ! Monſieur, que ma Maîtreſſe a ſouffert, depuis que vous nous avez quittés ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne ſommes pas ſûres non plus qu'elle vous reconnoiſſe. Quelle ſera votre premiere entrevuë ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténébres ſont ordinairement ſi profondes ! Elle ne parle à perſonne. Le moindre Etranger l'épouvante. O cruelle,

cruelle Daurana! Camille m'a tenu long-tems les mêmes diſcours, ſans que mes queſtions aient pû l'interrompre, & ſans me donner d'autres lumieres que ce que j'ai pu recueillir de ſes plaintes & de ſes exclamations. Hélas ! ai-je penſé, les ſouffrances de Clémentine ont affecté auſſi la tête de cette pauvre Fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, depeur qu'on n'eut beſoin d'elle, & dans la crainte que le Général ne la trouvât chez moi.

Les deux Freres ſont arrivés preſqu'auſſitôt. Le Général m'a pris la main, avec une ſorte de politeſſe forcée. Nous avons, Monſieur, m'a-t'il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour nous avoir amené votre Mr Lowther. Les Chirurgiens Anglois ſont-ils ſi fameux ? Mais comme les Guerriers de votre Nation ſavent faire des bleſſures, ils ne doivent pas manquer d'Artiſtes pour les guérir. Nous vous ſommes obligés, auſſi d'avoir entrepris vous-même le voïage. Jeronimo en eſt déja mieux. Puiſſe le Ciel achever ſa guériſon ! Mais, hélas ! notre malheureuſe Sœur ! La pauvre Clémentine ! Je n'en eſpere plus rien.

Que je regrete, a dit le Prélat, qu'on

ne l'ait pas laiſſée à la garde de Mme Bemont !

Le Général, l'aïant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas diſpoſé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempérammens, a-t'il interrompû, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana eſt une fille infernale ; & Mme de Sforce doit être déteſtée, pour avoir favoriſé ſes cruelles vûes.

Il a parlé de mon retour, dans des termes aſſez froids. Cependant, a-t'il dit, puiſque j'étois à Boulogne, & que ſa Sœur avoit paru ſouhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevûe, pour ſatisfaire ceux de la Famille qui m'avoient invités à repaſſer en Italie ; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaiſance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la Signora Olivia : mais que d'ailleurs, il eſperoit peu...

Il s'eſt arrêté. Je n'ai pû retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris : & ſans autre réponſe, je me ſuis tourné vers l'Evêque, pour lui demander comment Jeronimo avoit paſſé la nuit. Aſſez bien, m'a répondu froidement le Général même ; mais je ſuis trompé, Cho-

valier, ſi je n'ai remarqué dans vos yeux un air mépriſant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me ſemble, Monſieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voïage, ſi vos réflexions ne tombent pas perſonnellement ſur moi. Si j'étois à Naples, Monſieur, & chez vous même, je vous dirois que dans cette occaſion, vous ne rendez point aſſez de juſtice à l'envie d'obliger. Au reſte, je ne vous demande aucune faveur, qui ne ſoit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandiſſon! s'écria l'Evêque. Mon Frere! dit-il au Général. Ne m'avez-vous pas promis... Pourquoi parler d'Olivia au Chevalier? Eſt-ce là, Monſieur, ce qui vous chagrine? reprit le Général, en s'adreſſant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puiſſent offenſer un homme de votre importance; ſurtout pour les Dames, Monſieur. Un air de raillerie accompagnoit ce diſcours. Je me ſuis tourné vers l'Evêque: vous voïez, lui ai-je dit, que votre Frere a pour moi un fond inſurmontable d'averſion. Je me ſouviens qu'à Naples il me marqua des ſoupçons,

auſſi injurieux pour ſa Sœur que pour moi. J'ai crû les avoir détruits ; mais ſa mauvaiſe diſpoſition renaît. Cependant, tranquille comme je ſuis dans mon innocence, il lui ſera difficile, par mille raiſons, de me faire ſortir des bornes.

Et de ces mille raiſons, Chevalier, mon interêt, ſans doute, en eſt une ? (d'un ton mocqueur.)

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais, ne partons-nous pas, Meſſieurs, pour aller voir le Seigneur Jeronimo ?

Non, a dit l'Evêque, juſqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre-vous. Mon Frere, donnez-moi votre main, (en s'efforçant de la prendre.) La votre, Chevalier.

Diſpoſez de la mienne, ai-je répondu, en la lui offrant. Il l'a priſe, & celle du Général en même tems. J'ai fait un pas, pour lui donner plus de facilité à les joindre ; & ſaiſiſſant celle du Général, qui ſembloit réſiſter encore : Rendez-vous, Monſieur, lui ai-je dit ; acceptez l'offre d'un cœur ſincere. Faites-moi connoître, par une heureuſe expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié,

parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite ; & je ne l'y trouverois pas, ſi j'étois capable d'une baſſeſſe. Je ſerois faché de paroître mépriſable à vos yeux ; mais je ne le ſerai jamais aux miens.

Il a demandé, à ſon Frere, s'il croïoit que cet air de ſupériorité fut ſuportable? J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faiſoit me combloit d'honneur. L'Evêque s'eſt hâté d'ajoûter, que je parlois avec nobleſſe, que mon caractere étoit connu, & qu'il eſperoit de nous voir intimes Amis. Il nous a preſſés d'accepter ce nom.

Pourquoi le diſſimuler ? a repris le Général : je ne puis ſoutenir que le Chevalier ſe croïe auſſi néceſſaire à ma Sœur, qu'on paroît ſe le perſuader dans la Famille.

Vous me connoiſſez peu, Monſieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à préſent d'autres vœux, que pour le rétabliſſement de votre Sœur, & du Seigneur Jeronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie ſeule eſt une récompenſe. Mais, pour vous mettre l'eſprit en repos, & pour vous faire entrer dans les ſentimens que je déſire, je vous donne ma parole d'honneur, (c'eſt une Loi, Mon-

ſieur, que je n'ai jamais violeé) que, quelque ſuccès que nous obtenions du Ciel, pour la maladie de votre Sœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puiſſe m'accorder, qu'avec le conſentement des trois Freres, comme avec celui du Pere & de la Mere. J'ajoûte, que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une Famille, où l'on ne penſeroit pas honorablement de moi, ni d'expoſer une Femme que j'aime, au mépris de ſes plus proches Parens.

Le Genéral a paru ſatisfait de cette explication. C'eſt parler noblement, m'a-t'il dit : je vous demande la main, & je fais profeſſion d'être votre Ami.

Que dites-vous de cet orgüeil, mon cher Docteur ? Il ne peut digerer qu'un ſimple Gentilhomme Anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa Famille ; quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même au rétabliſſement de ſa Sœur. D'ailleurs, il aime beaucoup le Comte de Belvedere, & toute la Famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le Prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre, à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a

d'autant moins coûté, pour accorder quelque choſe à l'orgüeil d'autrui, que Mme Bemont avoit eu ſoin de m'y préparer. Le Pere même & la Mere de cet eſprit hautain craignoïent beaucoup de ſon humeur; ils apprendront avec joïe, que j'ai vaincu ſi facilement ſes préventions.

En ſe retirant, le Général m'a pris la main, & m'a dit, d'un air enjoüé: je ſuis marié, Chevalier! Aux vœux que j'ai faits pour ſon bonheur, il a répondu, qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma Femme, a-t'il repris, eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je ſuis ſans crainte, parce qu'elle eſt généreuſe, & que je ſerai toûjours reconnoiſſant. Mais, veillez ſur vous-même, Chevalier; veillez ſur vous, je vous en avertis. Le moindre coup d'œil ſera obſervé. Admirez-là, j'y conſens; & je vous défie de vous en défendre: mais je ſuis bien aiſe au fond, qu'elle ne vous ait pas vû avant qu'elle fût à moi.

Les deux Freres m'ont quitté, avec d'autres marques d'amitié; & pour dernier compliment, l'Evêque m'a dit qu'il ſe félicitoit, d'avoir déſormais trois Freres. Je me diſpoſe à les ſuivre au Palais

della Porretta. Imaginez-vous, cher Docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXI.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, Lundi ſoir, 26 de Mai

JE ſuis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher Docteur, un détail intéreſſant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vûe de pouvoir paſſer quelque tems avec mon cher Jeronimo. Il lui reſte de vives douleurs de ſa derniere opération. Cependant, Mr Lowther eſt tranquille, & n'en a pas moins d'eſperance.

Lorſque je ſuis demeuré ſeul avec ce fidele Ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir ſa Sœur; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal; mais qu'il ſavoit néanmoins qu'on la diſpoſoit à recevoir ma viſite. O cher Grandiſſon! s'eſt-il écrié dans un tranſport de tendreſſe; que je plains un cœur auſſi ſenſible, auſſi généreux que le vôtre! Mais qu'avez-vous fait au Général? Il

m'assure qu'il vous admire, qu'il vous aime ; & l'Evêque m'en a fait des félicitations. Il sait que rien ne pouvoit me causer plus de plaisir.

Le Général est entré dans le même instant. Il m'a salué avec tant d'amitié, que j'ai vû éclater la joie dans les yeux de Jeronimo. Dans quel état je viens de laisser ma Sœur ! nous a dit le Général. Je ne sais, Chevalier, comment vous pourrez soutenir ce spectacle. Le Prélat s'est fait voir aussitôt : O Chevalier ! m'a-t'il dit en entrant, ma Sœur n'est sensible à rien. Elle ne connoit personne. Camille même est étrangere pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impression sur leur Frere. Après l'avoir consolé, ils m'ont proposé de passer dans l'appartement de Mr Lowther, qui est demeuré seul avec son Malade.

La Marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chere Fille ne me connoit point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vûe dans cette insensibilité pour sa Mere. Je lui ai parlé du Chevalier Grandisson. Votre nom ne la reveille point : que penser de cet étrange silen-

te ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma Belle-Fille lui a fait la même promeſſe. O Chevalier ! c'en eſt fait ; elle a perdu entierement la raiſon. Nous avons même été aſſez barbares pour effaïer le nom de Daurana. Elle n'en eſt point effraïée, comme elle l'a toujours été.

Camille eſt entrée ; d'un air fort joïeux : ma Maîtreſſe vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit ſe préparer à voir le Chevalier Grandiſſon, & que tout le monde, le Général même, s'empreſſoit de le careſſer. Allez, m'a-t'elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'eſt tout ce que j'ai pû tirer de ſa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître, lorſque je paroîtrois devant elle ; & nous ſommes paſſés dans le Cabinet de la Marquiſe. Le Directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuſe de la Femme du Général, que je n'avois pas encore vûe ; & je savois du Prélat, qu'avec tout le mérite de la Marquiſe, elle avoit reçu, comme elle, une éducation Françoiſe. Le Marquis, le Comte, le Directeur, & cette Dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le Cabinet. Le

Général a pris ſoin, lui-même, de me préſenter à ſa Femme. Nous nous ſommes aſſis. On s'étoit propoſé, comme je l'ai remarqué, de reveiller l'attention de Clémentine, en me faiſant paroître devant elle, aux yeux de toute l'aſſemblée. Mais j'ai demandé à la Marquiſe, s'il n'étoit pas à craindre, qu'une Compagnie ſi nombreuſe ne lui causât trop d'émotion? Plût au Ciel, a répondu le Marquis, en ſoupirant, qu'elle pût être émüe de quelque choſe! Notre conférence, a dit la Marquiſe, n'aura l'air que d'une converſation de viſite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter ſon attention par d'autres voïes? Au reſte, a dit le Prélat, nous ſommes ſes plus proches Parens. Et nous ſommes bien aiſes, a dit le Général, de faire nos obſervations. Elle eſt prévenuë, a repris la Marquiſe, ſur toutes les perſonnes qu'elle doit voir ici: & j'ai donné ordre, qu'elle ne ſoit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine eſt entrée au même inſtant, appuïée ſur le bras de Camille, & ſuivie de Laure. Sa marche étoit lente & majeſtueuſe; ſes yeux baiſſés. E le étoit en robbe noire, & traînante. Un voile de gaze blanche cou-

vroit ſon viſage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion. Je me ſuis levé : je me ſuis remis ſur ma chaiſe, & je me ſuis levé encore une fois, irréſolu, ne ſachant que faire ni que dire.

Elle s'eſt arrêtée, au milieu du Cabinet. Elle s'eſt tournée vers Camille, pour lui faire ajuſter ſon voile, mais ſans prononcer un mot, ſans lever les yeux devant elle, & ſans obſerver perſonne. J'allois m'avancer vers elle : le Général m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandiſſon ; m'a-t'il dit. Cependant votre ſenſibilité me charme. Elle vient ! elle marche vers nous !

Elle s'eſt approchée, les yeux à demi fermés, & toujours baiſſés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait, pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit, ici, ici, Mademoiſelle; & l'a menée vers un Fauteuil, qu'on avoit placé pour elle, entre les deux Marquiſes. Elle a ſuivi ſans réſiſtance. Elle s'eſt aſſiſe. Sa Mere a pleuré. La jeune Marquiſe a pleuré auſſi. Son Pere ſoupiroit, & détournoit ſes yeux d'elle. Sa Mere lui a pris la main, en lui diſant : mon Amour, regardez autour de vous. Je vous prie, Madame,

a dit le vieux Comte, laiſſez-lui faire ſes propres obſervations. Elle a paru ſourde à ce que diſoient ſa Mere & ſon Oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout, derriere ſon Fauteuil.

Le Général s'eſt levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'eſt approché d'elle. Chere Sœur, lui a-t'il dit, en penchant la tête ſur ſon épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voïez votre Pere, votre Mere, votre Sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un ſourire. Il a pris ſa main; que ſa Mere avoit quittée, pour s'abandonner à ſes propres émotions.

Elle a levé enfin la vûe ſur lui; & faiſant comme un effort de complaiſance, elle a tâché de ſourire : mais l'air ſombre avoit pris une ſi forte poſſeſſion de tous ſes traits, qu'elle n'a pû marquer, à ſon Frere, que le déſir de l'obliger. Son ſourire ſembloit plongé dans un nuage de triſteſſe. Pour marquer encore plus de complaiſance, elle a dégagé ſa main de celle de ſon Frere, elle a jetté ſes regards des deux côtés; & diſtinguant celle de ſa Mere, elle l'a priſe des deux ſiennes, en panchant la tête deſſus,

avec un mouvement de tendreſſe.

Le Marquis s'eſt levé de ſa chaiſe, ſon mouchoir aux yeux. Chere Fille ! s'eſt-il écrié ! ah ! que je ne revoïe jamais un ſourire de cette eſpece. Il penetre juſqu'ici, a-t'il ajoûté en appuïant la main ſur ſa poitrine.

Chere & obligeante Sœur, a repris le Général ; vous ne nous mépriſez donc pas ! Mais voïez les pleurs que vous faites répandre. Voïez votre Pere. Il attend de vous un peu de conſolation. Sa douleur de votre ſilence....

Elle a jetté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vû : elle a treſſailli. Elle m'a regardé une ſeconde fois ; elle a treſſailli encore : & quittant la main de ſa Mere, pâliſſant & rougiſſant tour à tour, elle s'eſt levée, elle a paſſé les deux bras autour de Camille.... O Camille ! c'eſt tout ce qu'elle a pû prononcer. Un torrent de larmes s'eſt ouvert le paſſage ; & toute l'aſſemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du ſoulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me ſerois précipité vers elle, je l'aurois priſe dans mes bras, ſans attention pour les témoins ; mais le Général, me retenant, m'a dit, d'un ton qu'elle pouvoit entendre ; cher Grandiſſon, demeurez

aſſis. Si Clémentine n'a pas oublié ſon Précepteur Anglois, elle ſera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille! a-t'elle interrompu, vous ne me trompiez point! Je recommencerai à vous croire. C'eſt lui... c'eſt lui-même: & ſe panchant ſur le ſein de cette Fille, elle y a caché ſes larmes, qui continuoient d'inonder ſon viſage.

L'orgueil naturel du Général s'eſt encore fait ſentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t'il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez ſur cette malheureuſe Fille. Tout le monde le voit. Mais je me repoſe ſur votre honneur. Vous vous ſouvenez de ce que vous avez dit ce matin.... Juſte Ciel! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter; & je me ſuis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au ſien; apprenez, Monſieur, que l'homme à qui vous croïez cet avis néceſſaire, ſe qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reſte du monde. Cette réponſe a paru le déconcerter un peu. Je me ſuis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, ſi toute

leur attention n'eût été tournée ſur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du Prélat. Il eſt venu à nous, lorſque je quittois le Général; & comme je n'ai pas continué de m'éloigner, les deux Freres ſont ſortis enſemble.

En rejoignant la Compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine, ſoutenuë par les deux Marquiſes & ſuivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour ſortir du Cabinet. Elle s'eſt arrêtée, en m'appercevant près d'elle. Ah, Chevalier! elle n'a dit que ces deux mots; & penchant la tête ſur le ſein de ſa Mere, elle a paru prête à s'évanoüir. J'ai pris une de ſes mains, qui pendoit ſans mouvement ſur ſa robbe; & mettant un genou à terre, je l'ai preſſée de mes levres. Je me ſentois pénetré de tendreſſe, quoiqu'une minute auparavant j'euſſe éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jetté ſur moi des yeux languiſſans, avec un air de ſatisfaction, qu'on ne lui avoit pas remarqué depuis longtems. Je n'ai pû prononcer un mot de plus. Je me ſuis levé. Elle a continué de marcher vers la porte; & lorſqu'elle y eſt arrivée, elle a tourné la tête en arriere, pour me regarder, auſſi longtems

qu'elle l'a pu. Je ſuis demeuré comme immobile, juſqu'à ce que le vieux Comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du Directeur, qui ſe trouvoit proche de lui, nous a dit, qu'on ne pouvoit plus ſe tromper ſur la nature du mal, & que le remede n'étoit pas plus incertain. Mais, Chévalier, a-t'il ajoûté, vous deviendrez Catholique! Le Directeur l'a ſecondé, par des ſouhaits fort ardens. Auſſi-tôt la jeune Marquiſe a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejetté mes ſoins, nous a-t'elle dit; ma Sœur eſt dans un nouvel accès: & ſe tournant vers moi; ah! Monſieur, vous êtes... mais de quoi vous accuſer? Je ne vois que trop, ce que vous avez vous-même à ſouffrir.

Le Général eſt rentré, en même tems, avec le Prélat. A préſent, mon Frere, a dit le dernier, ſi ce n'eſt pas de la généroſité, c'eſt de la juſtice que je vous demande. Le Chevalier conviendra, j'en ſuis ſur, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oüi, Monſieur, ai-je répondu: mais il n'eſt pas moins vrai, que les propos du Général étoient hors de ſaiſon. Peut-être; a dit aſſez doucement le Général. Je me ſuis tourné vers lui: Un aveu juſte, Monſieur, eſt un glorieux triomphe. Je me donne hardiment,

ment pour un homme incapable
baſſeſſe, qui ne mollira point ſur
onneur, mais qui prend droit du té-
oignage de ſon propre cœur, pour
uhaiter d'être regardé dans cette Fa-
ille, comme un Ami déſintéreſſé.
ardon, Meſſieurs, ſi je mets quelque
r de hauteur dans mon langage. Ne
ttribuez qu'à l'éloignement que j'ai
our toute ſorte de témerité dans mes
ctions. Mais je me ſens le cœur penetré
e mille choſes, qui n'ont pas toujours
it, je le dis avec chagrin, la même
mpreſſion ſur le vôtre.

Quoi Grandiſſon? m'a dit aſſez fiére-
ent le Général; vous allez juſqu'aux
proches?

Il n'en eſt pas beſoin, ai-je répliqué,
vous en ſentez la juſtice. Mais, en
erité, ou vous me connoiſſez mal,
u vous vous oubliez vous-même. A
réſent, Monſieur, que je me ſuis ex-
liqué avec franchiſe, je ſuis prêt à
ous faire des excuſes pour tout ce que
ous avez pû trouver d'offençant dans
a maniere: & prenant bruſquement ſa
ain, quoiqu'avec ardeur plutôt qu'a-
oc aiſance; acceptez mon amitié,
onſieur, & comptez que je mérite-
ai la vôtre.

Il a regardé ſon Frere. Apprenez-moi, lui a-t'il dit, quelle réponſe je dois faire à cet étrange Homme! Prendrai-je l'air chagrin, ou content?

Ah! ſoïez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le Prélat.

Il m'a embraſſé, en me diſant que je l'emportois; qu'il s'étoit allarmé à contretems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa Femme a paru incertaine, ſans pouvoir deviner ce qui donnoit occaſion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux Comte & le Directeur n'en ont pas été moins ſurpris. Le Marquis avoit quitté le Cabinet.

Nous nous ſommes aſſis, & nous avons raiſonné diverſement ſur la ſituation de notre chere Malade. Mais je ne doute point que ſi cette entrevüe avoit été ménagée avec moins de ſurpriſe pour elle, on ne lui eût épargné les accès, qui nous ont tenus en allarme, ſur la deſcription de la jeune Marquiſe. Enfin, Camille eſt venue, avec l'heureuſe nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que ſa Mere, pour l'obliger, lui promettoit volontairement, que la permiſſion de la voir ne me ſeroit pas refuſée.

J'ai pris cette occaſion, pour remettre la jeune Marquiſe les conſultations les Médecins d'Angleterre. Le Prélat ſt paſſé dans l'appartement de Jeroni-no, qu'il jugeoit fort impatient de ſa-voir le réſultat de cette premiere entre-üe ; & dans la réſolution, comme il ne l'a témoigné, de ne lui rien appren-re des petites vivacités auxquelles nous ious étions échappés, le Général & moi. Mon eſperance, cher Docteur, eſt de irer parti, pour mon propre avanta-ge, de l'orgüeil & de la chaleur de ce eune Emporté ; car ne ſuis-je pas ſujet au même défaut ? O cher Ami ! com-bien n'ai-je pas regreté d'avoir manqué le modération avec Ohara & Salmo-net, dans une occaſion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes Domeſtiques ? Ce-pendant il eſt vrai que ſi je ſouffrois ci trop patiemment les injures de ces Eſprits hautains, qui ſe croïent d'un rang ſupérieur au mien, & d'un Homme-d'e-pée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défenſe, je ſerois expoſé à des inſultes, qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je ſouhaite d'éviter.

J'ai accompagné le Général & ſa Fem-

me chez Jeronimo, a qui l'interêt qu'il prend au rétabliſſement de ſa Sœur, & l'eſpoir qu'on lui avoit donné d'une heureuſe révolution, faiſoit oublier généreuſement ſes propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je puſſe la revoir de tout le jour, le Général m'a propoſé d'aller paſſer deux heures au *Caſino*, lieu d'aſſemblée, où vous ſavez qu'on trouve, le ſoir, tout ce qu'il y a de perſonnes de diſtinction à Boulogne. Mais je me ſuis excuſé. L'inquiétude dont j'étois rempli, pour un Frere & une Sœur, que leurs diſgraces me rendent ſi chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

Mardi au ſoir.

J'Avois paſſé une fort mauvaiſe nuit; & je me trouvois ſi indiſpoſé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du Frere & de la Sœur, dans le deſſein de prendre un peu de repos juſqu'après-midi. Mais la Marquiſe s'eſt ſervie de mon Meſſager même,

our me faire dire qu'elle ſouhaitoit
e me voir ſur le champ. Je n'ai pas
lancé à lui obéir. Clémentine avoit
mandé, s'il étoit vrai qu'elle m'eût
ie, & ſi ce n'étoit pas un ſonge. On
oit pris cette queſtion pour un bon
gure, dont on vouloit me faire par-
ger la joie.

J'ai rencontré le Général dans l'Ap-
rtement de Jeronimo. Il a remarqué
e je n'étois pas en bonne ſanté. Mr
wther a propoſé de me tirer du ſang.
ai conſenti. Enſuite j'ai vû panſer
plaies de mon Ami. Les Chirurgiens
ont pas mal jugé des apparences. Deux
edecins, amenés par le Prélat, nous
t dit, qu'aiant examiné les Conſulta-
ns Angloiſes, ils approuvoient une
tie des méthodes preſcrites; & l'on
convenu de les ſuivre.

mon arrivée, Clémentine étoit ren-
née dans ſon Appartement. Ses ter-
rs avoient recommencé, pour les
autés de ſa Couſine; & dans cet état,
n'avoit pas crû que je duſſe la voir.
is, étant devenuë plus tranquille, elle
aſſe dans le Cabinet de ſa Mere. Le
néral & ſa Femme s'y ſont rendus;
'on m'a fait avertir que je pouvois
oître.

Clémentine, lorſque je ſuis entré, étoit aſſiſe près de Camille, la tête appuïée ſur le bras de cette Femme; en ſilence, & comme occupée de ſes réfléxions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé; & jettant les bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens ſon viſage. Enſuite le tournant vers moi, avec quelque air de confuſion, elle a retiré ſes mains, elle s'eſt tenuë debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ſes regards ſe partageoient tour à tour entre Camille & moi, & ſembloient marquer de l'irréſolution. A la fin, quittant Camille, elle eſt venuë vers moi d'un pas lent; mais tournant tout d'un coup, elle s'eſt précipitée vers ſa Mere, & lui paſſant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit reſté quelque doute de ce qu'elle avoit vû. Elle ſembloit murmurer quelque choſe à ſa Mere, mais trop confuſément pour être entenduë. Elle s'eſt avancée enſuite vers ſa Belle-Sœur, qui a ſaiſi ſa main, lorſqu'elle la vûë près d'elle, & qui la lui a baiſée. Elle a marché juſqu'au Général, près duquel j'étois aſſis, & qui m'avoit prié d'obſer-

ver tous ſes mouvemens. Elle eſt demeurée debout proche de lui ; & ſans lui dire un mot, elle m'a regardé longtems avec une douce incertitude.

Tant d'avances, qu'elle avoit comme dérobbées ſur moi, ne m'ont pas laiſſé la force de me faire une plus longue violence. Je me ſuis levé ; & ſaiſiſſant une de ſes mains : voïez, Mademoiſelle, lui ai-je dit, un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre Précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoiſſant Grandiſſon, que toute votre Famille honore de quelque amitié ?

Oh je vous remets ! Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'eſt réjoüi de l'avoir entendu parler. Mais, a-t'elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis ſi longtems ?

J'ai fait le voïage d'Angleterre, Mademoiſelle ; & j'en ſuis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jeronimo.

Jeronimo ! en levant une main, ſans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jeronimo !

Béniſſons le Ciel ! a dit le Général ; je vois quelque lueur d'eſpérance. Les deux Marquiſes ont pleuré de joïe.

Votre Jeronimo, Mademoiſelle, ce

tendre Frere, commence à donner d'heureuſes eſpérances. L'aimez-vous?

Si je l'aime! Mais de quoi eſt-il queſtion? Il me ſemble que je ne vous entens point.

A préſent que vous êtes rétablie, Jeronimo va ſe croire heureux.

Suis-je rétablie!.... Ah Monſieur!.... Mais ſecourez-moi, ſecourez-moi, Chevalier! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle, avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de ſa cruelle Couſine, qui revenoit troubler ſon imagination. Je lui ai promis mon ſecours, & je l'ai aſſurée auſſi de celui du Général. Ha! vous ne ſavez pas, m'a-t'elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon Défenſeur. Venez vous aſſeoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai ſouffert. Elle eſt retournée avec précipitation ſur ſa chaiſe. Je l'ai ſuivie. Elle m'a fait ſigne de me placer près d'elle. Vous ſaurez donc, Chevalier.... Elle s'eſt interrompue. Ah! ma tête! en y portant la main. Je ne ſais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je ſuis mal. Quittez-moi. Je ne me connois plus moi-même. Enſuite, me regardant d'un air

effraïé ; vous n'êtes pas le même à qui je parlois... Qui êtes-vous, Monſieur ? Elle a pouſſé un cri foible ; & paſſant ſes bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans ſon ſein.

Je n'ai pû ſoutenir ce ſpectacle. N'aïant pas été bien de tout le jour ; c'étoit trop pour ma ſituation. Je me ſuis levé pour ſortir. Ne ſortez point, Chevalier, m'a dit le Général, en s'eſſuïant les yeux. Mais je n'ai pas laiſſé de quitter le Cabinet, pour me rendre à l'Appartement de Mr Lowther ; & ne l'y trouvant point, je m'y ſuis enfermé. Je ne puis vous repréſenter, cher Docteur, combien j'avois le cœur oppreſſé. Cependant, un peu de ſolitude m'aïant remis, je ſuis paſſé chez Jeronimo, où j'ai vu entrer au même inſtant le Général, qui ſans pouvoir prononcer un mot, m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même ſilence, au Cabinet de ſa Mere. En y arrivant, il m'a dit que ſa Sœur me demandoit, qu'elle s'affligeoit de mon départ, qu'elle craignoit de m'avoir offenſé, & que c'étoit peut-être une heureuſe marque.

Nous ſommes entrés. Elle étoit entre les bras de ſa Mere, qui la careſſoit, en pleurant ſur elle. Voici le Cheva-

lier, ma chere Fille ; vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenſer. Elle a quitté les bras de ſa Mere. Je me ſuis approché d'elle. Tantôt, m'a-t'elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez aſſis proche de moi ; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré ? Vous ai-je cauſé quelque déplaiſir ?

Vous n'en êtes pas capable, Mademoiſelle ; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant ſa Mere.) Mais que lui dirai-je, Madame ? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empreſſé, vers ſa Belle-Sœur ; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre moi à ma Couſine Daurana. La jeune Marquiſe a répondu, en prenant ſa main, qu'elle haïſſoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que ſa chere Clémentine.

Oh ! Je ne lui ſouhaite la haine de perſonne... & ſe baiſſant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette Dame ? Le Général s'eſt réjoüi de cette queſtion : c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à ſa Belle-Sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit

quoiqu'elle en reçut des marques continuelles de tendreſſe.

Je lui ai dit que cette Dame étoit ſa Sœur, la Femme du Général ſon Frere.

Ma Sœur ! Quelle apparence ? Comment ne l'aurois-je pas ſu juſqu'à préſent ?

Votre Sœur, Mademoiſelle, par ſon mariage avec votre Frere aîné.

Je n'y comprens rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous ſouhaite, Madame, toute ſorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour ſa Couſine. M'avoüerez-vous pour votre Sœur ?

La jeune Marquiſe l'a ſerrée dans ſes bras. Ma Sœur, mon Amie, ma chere Clémentine ! Nommez-moi votre ſœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuſe !

Combiens d'étranges évenemens ! a-t'elle repris, avec un air d'attention ſur elle-même : & ſe tournant vers le Général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du Cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t'elle dit (mais aſſez haut néanmoins pour être entenduë.) Qu'avois-je à vous dire ? J'avois quelque choſe de preſſant... dont je ne me ſou-

viens point ... Eh bien, chere Sœur; vous vous le rappellerez, lui a répondu le Général. Ne vous hatez point. Votre nouvelle Sœur vous aime. C'eſt la meilleure de toutes les Femmes, la joïe de ma vie. Aimez-la, chere Clémentine.

Oh! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais, il faut l'aimer plus que toute autre Femme: excepté la meilleure des Meres. C'eſt mon Epouſe, c'eſt votre Sœur; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t'elle perſonne de plus?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore?

Je ne ſais; mais ne doit-on pas aimer tout le monde?

Elle aimera tout ce que vous aimez; car elle eſt la bonté même.

C'eſt ce que je demande. Je vous promets de l'aimer, à préſent que vous me l'avez fait connoître. Mais je me doute, Monſieur...

De quoi, chere Sœur?

Je ne ſais: mais dites-moi, Monſieur; qu'eſt-ce qui ramene ici le Chevalier Grandiſſon?

Le déſir de vous voir, de voir votre Pere, votre Mere, Jeronimo, de nous

oir tous, & de ſervir à nous rendre eureux les uns dans les autres.

Quelle bonté ! N'avez-vous pas cette pinion de lui ? Il a toûjours été le meilur des hommes. Et vous, mon Frere, tes-vous heureux ?

Je le ſuis ; & je le ſerois bien plus, ſi ous l'étiez, vous & Jeronimo.

Mais hélas ! vous en déſeſperez.

A Dieu ne plaiſe ! chere Sœur. Le hevalier a pris ſoin de nous amener un hirurgien fort habile, qui ſe promet e guérir Jeronimo.

Eſt-il vrai ? Et pourquoi ne l'a-t'il pas mené plutôt ?

Cette queſtion m'a paru cauſer un eu d'embarras au Général. Cependant ı généroſité lui a fait répondre, qu'on voit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les onnes méthodes, & qu'il regretoit u'on n'en eut pas cru d'abord le Chealier Grandiſſon.

Elle a levé une main, avec une eſ-ece d'admiration. Bon Dieu ! combien le choſes il s'eſt paſſé ! Monſieur, Monieur, je ſuis à vous dans l'inſtant : & ans lui laiſſer le tems de répondre, elle ı couru vers la porte. Camille l'a ſuivie, en lui demandant où elle alloit ? Oh ! puiſque vous êtes là, Camille, vous

irez auſſi bien que moi : & mettant la main ſur ſon épaule, allez, lui a-t'elle dit, chercher le Pere Mareſcotti ; dites lui... elle s'eſt arrêtée : enſuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuſe idée du monde... & que je me recommande à ſes prieres.

Elle s'eſt rapprochée de ſa Mere ; elle a pris ſa main, qu'elle a baiſée ; & la paſſant ſur ſon front & ſur ſa joüe, avec une douceur enfantine, elle lui a demandé ſa tendreſſe. Vous ne ſavez pas, Madame, a-t'elle ajouté, & j'ignore auſſi, ce qui ſe paſſe dans ma tête. Que votre chere main me guériſſe ! Elle a recommencé à paſſer la main de ſa Mere ſur ſon front ; enſuite, elle l'a placée ſur ſon cœur. La Marquiſe, baiſant mille fois ſa tendre Fille, a moüillé ſon viſage de ſes pleurs.

Camille a demandé au Général, s'il falloit faire appeller le Pere Mareſcotti. Non, lui a-t'il dit ; à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres : peut-être l'a-t'elle déja oublié. En effet, elle n'a plus parlé du Pere Mareſcotti. La Marquiſe s'imagine qu'il lui reſte quelque ſouvenir confus de l'ancienne prévention que le Général & ce Pere avoient contre moi, & que me voïant réconcilié avec

e premier, elle a ſouhaité auſſi ma ré-
:onciliation avec l'autre.

J'ai crû vous devoir, mon cher Doc-
:eur, ce détail des agitations d'une ſi
:here perſonne, dans nos deux premie-
:es entrevües. Tout le monde en con-
;oit déjà de meilleures eſperances. A
)réſent, que par une révolution ſi ſur-
)renante, elle eſt ſortie du profond ſi-
ence où elle étoit comme enſevelie,
& qu'elle commence à ſuivre un diſ-
:ours, quoiqu'avec fort peu de liaiſon,
ıous avons jugé qu'il eſt important de
ıe pas la fatiguer par de trop longs en-
:retiens. Camille a reçu ordre de l'a-
ınuſer dans ſon Appartement, & de ne
ui rien propoſer que de flatteur pour
on imagination. Je lui ai demandé la
)ermiſſion de me retirer: elle m'a ré-
pondu; mais je vous reverrai donc
ıvant votre retour en Angleterre? Sans
loute, & très-ſouvent, lui a dit le Gé-
ıéral. Elle eſt ſortie fort ſatisfaite, avec
Camille.

Nous ſommes paſſés dans l'Apparte-
ment de Jeronimo, que la jeune Mar-
quiſe a réjoüi beaucoup, par le récit de
ce qui s'étoit paſſé. Ce généreux Ami
vouloit que cet heureux changement ne
fût attribué qu'à ma préſence; & le Gé-

néral a protesté qu'à l'avenir, il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert, pour la guérison de sa Sœur.

Le vieux Comte & l'aîné de ses Fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi; & le Pere m'a répeté qu'il se flattoit toujours de me voir bon Catholique.

(N.) *Plusieurs Lettres suivantes contiennent, non-seulement de nouvelles entrevües du Chevalier & de Clémentine, & par conséquent de nouveaux détails, par lesquels il se propose, dit-il, pour en justifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement; mais encore des réponses au Docteur Barlet, sur diverses affaires qui n'ont d'intéressant qu'un rapport général au caractere du Héros. L'inépuisable Auteur oublie souvent que le gout de ses Lecteurs n'est pas toujours conforme au sien, & que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne suffit pas pour soutenir l'interêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la Lettre suivante.*

LETTRE LXXIII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au Docteur* BARLET.

à Boulogne, 13 & 24 de Juin.

LE Comte della Porretta & ſes deux Fils, revinrent hier d'Urbin, pour ſe réjoüir de nos eſperances, qui augmentent de jour en jour. J'ai crû remarquer aujourd'hui, dans le viſage de la Marquiſe, un air de réſerve que je n'y avois pas vu juſqu'à l'arrivée du Comte, ou plutôt une ſorte de complaiſance, qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous ſavez, mon cher Docteur, que je n'apperçois jamais de nuage ſur le front d'un Ami, ſans en chercher auſſitôt la cauſe, dans l'eſperance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé, à la Marquiſe, un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laiſſé le tems de lui ouvrir mon cœur; elle m'a demandé ſi le Pere Mareſcotti, qui a pour moi, m'a-t'elle dit, toute la tendreſſe d'un Pere, ne pou-

voit être préſent à notre converſation. Cette queſtion m'a ſurpris. Cependant, j'ai répondu que j'y conſentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il eſt venu ſur le champ. Un tendre interêt, & je ne ſais quelle réſerve, que j'ai cru lire auſſi ſur ſon viſage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les diſpoſitions de la Marquiſe, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai repeté, devant lui, ce que j'avois déja dit à la Marquiſe, de mon inquiétude ſur le changement que je croïois remarquer, depuis le jour précedent, ſur un viſage où je n'avois jamais vû que de la bonté. Chevalier, m'a-t'elle répondu, ſi vous ne vous croïez pas tendrement aimé de toute notre Famille, à Naples, à Urbino, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre juſtice. Elle s'eſt étenduë alors, ſur ce qu'elle a nommé leurs obligations; elle les a fort exagerées. Je lui ai proteſté que je n'avois pû faire moins, pour répondre aux ſentimens de mon propre cœur. C'eſt à nous, a-t'elle repris, que vous devez laiſſer le ſoin d'en juger; &

le grace, ne nous croiez pas capables l'ingratitude. Nous commençons à voir enaître avec joie toutes nos eſpérances, our une chere Fille, après l'avoir vûe ans une extrêmité dont il y a peu 'exemples. En honneur, en juſtice, & ar toutes les loix de la reconnoiſſance, lle doit être à vous, ſi vous nous la deandez, aux conditions que vous nous vez autrefois propoſées.

C'eſt mon ſentiment, a dit le Pere, n baiſſant la tête.

Que puis-je ajoûter? a continué la larquiſe. Nous ſommes tous dans un ortel embarras. On me charge d'une ommiſſion qui m'afflige. Soulagez mon œur, Chevalier, en m'épargnant une lus longue explication.

Il n'en eſt pas beſoin, Madame. Je ois vous entendre. L'ingratitude ne ra jamais un reproche que je puiſſe ire à votre Famille. Vous, mon Pere, tes-moi (ſuppoſé, du moins, que vous uiſſiez en ma faveur ce que je ferois our vous;) ſi vous étiez à ma place (& ous ne ſauriez être plus convaincu de otre Religion que je le ſuis de la mienne,) dites-moi ce que vous feriez, & ar conſéquent, ce que vous jugez que dois faire.

Le Pere m'a répondu, qu'il ne pouvoit admettre une ſuppoſition de cette nature : mais eſt-il poſſible, a-t'il repris, que l'erreur puiſſe avoir, ſur un eſprit raiſonnable, la même force que la verité?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette queſtion ſe réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prieres, pour l'heureuſe fin qui nous intéreſſe tous, pour le parfait rétabliſſement de notre chere Clémentine. Vous êtes témoin, Madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voïez avec quel reſpect je me conduis. Dans ſes plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puiſſe vous faire juger qu'elle penſe au mariage. Je n'ai, comme je me ſouviens de vous l'avoir déja dit, qu'un ſeul déſir à préſent ; c'eſt de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon Pere ? que répondre? a repris la Marquiſe, en le regardant d'un air affligé. Et ſe tournant vers moi ; mais vous, Chevalier, aidez-nous de votre conſeil. Vous connoiſſez notre ſituation. Hélas ! ne nous ſoupçonnez pas d'ingratitude. Nous ſommes perſuadés que le ſalut de notre chere Fille eſt en danger. Si Clémentine eſt

vous, elle ne ſera pas longtems Catholique. Encore une fois, aidez-nous. C'eſt votre generoſité, Madame, qui vous allarme ſitôt pour l'intérêt de votre Fille & pour le mien. Vous dites qu'elle eſt à moi, ſi j'inſiſte, aux conditions que j'ai propoſées. Le Général ma parole, que ſans le conſentement des trois Freres, comme ſans le vôtre, Madame, je n'éleverai jamais mes vûës à l'honneur de votre alliance: & je vous ai declaré, à vous même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoiſſois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers ſa guériſon, Clémentine puiſſe être portée plus loin que vous ne le deſirez, par un ſentiment de reconnoiſſance pour des ſervices ſuppoſés, approuvez que mes viſites diminuent par dégrés; c'eſt un moïen de la dégager dans ſes propres idées, en luï faiſant reconnoître, que j'aurai ſervi, moins qu'elle ne penſe, à ſon rétabliſſement. J'ai promis, au Général, de luï rendre une viſite à Naples. Mon abſence peut durer trois ſemaines; & je me tiendrai toûjours prêt à revenir, au premier ordre. Suſpendons toutes ſortes de réſolutions, juſqu'à la fin de ce terme: & mes fond ſur l'honneur d'un homme,

qui vous assure encore, qu'il se regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils se sont regardés tous deux, sans me faire aucune réponse.

Que pensez-vous, Madame, de cette proposition ? Qu'en dites-vous, mon Pere ? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintéressé, je vous le proposerois de même.

Le Directeur m'a dit, que j'étois un homme étonnant. La Marquise s'est plainte, de manquer d'expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le sort à partie. Je n'ai pû manquer d'être extrêmement sensible à son affection : cependant, j'ai dit en moi-même, avec un chagrin, peut-être trop visible ; quand, quand trouverai-je le retour, que mon cœur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgüeil même, dois-je lui donner ce nom ? est venu à mon secours. Ciel ! je te rens graces, ai-je pensé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'est dicté par la conscience & l'humanité, sans égard pour d'autres loix. Le Pere m'a vû fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'est retiré, pour cacher sa propre émotion. La Marquise, encore plus penetrée, m'a nommé le plus genéreux

es hommes. J'ai pris reſpectueuſement ongé d'elle, & je ſuis entré chez Jeroimo.

Lorſque je penſois à le quitter, pour ller tenter chez moi de calmer un peu ies agitations, le Marquis, le Comte c le Prélat, m'ont fait prier de paſſer ans l'Appartement de la Marquiſe, où s étoient, avec le PereMareſcotti, qui eur avoit appris ce qui s'étoit paſſé dans iotre entretien. Le Prélat s'eſt levé; & n'embraſſant: cher Grandiſſon, m'a-t'il lit, que je vous admire! Pourquoi, ourquoi ne pas vouloir, que je puiſſe ous nommer mon Frere? Un Prince, ui s'offriroit pour ma Sœur, ſi vous tiez Catholique.... Que ne le voulez-ous! a interrompu la Marquiſe, les nains & les yeux levés. Vous ne le vouez, vous ne le pouvez donc pas? m'a lit le Comte. Le Marquis m'a pris la nain. Il a loué le déſintereſſement de na conduite. Il a fort approuvé la propoſition d'une abſence; mais il m'a repréſenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-ſeulement avec Clémentine, mais du coté de Jeronimo, dont le cœur reconnoiſſant s'affligeroit du ſeul ſoupçon, que l'idée en fut venuë d'eux. Toutes

nos mesures seront suspenduës ; & la santé de Clémentine se fortifie nous abandonnerons le reste à la conduite du Ciel.

Je suis retourné chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué le dessein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, suivant la parole que j'en avois donnée au Général & à sa Femme. Il m'a demandé, ce que deviendroit sa Sœur, dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos esperances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l'approbation de Clémentine. Sa guérison doit être l'ouvrage du tems. Si j'y suis aussi nécessaire, que l'amitié vous le persuade, de courtes absences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t'il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon Pere, de ma Mere & de mon Frere? Ne sont-ils pas allarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu'un peu d'absence pouvoit exciter son attention. Il s'est rendu à des raisons si plausibles, en me recommandant de ménager avec soin la délicatesse de sa Sœur.

(N) *L'entrepriſe de faire conſentir Clé-entine à ſon voïage réuſſit, par les mé-agemens qu'il y apporta, & dont l'Auteur : nous épargne aucune circonſtance. Le hevalier part, non-ſeulement pour Rome · Naples, mais auſſi pour Florence, dans deſſein d'engager Madame Bemont, à nir paſſer quelque tems à Boulogne. Il ertit le Docteur Barlet, que dans le mou-ment du voïage, il ſera peut-être quelques naines ſans lui écrire. En effet, cet inter-lle eſt occupé ici par diverſes Lettres de 'ylady G.. à Miſs Byron, qui con-nnent le récit de ſes querelles avec ſon ari, & d'autres incidens domeſtiques. 1 doit être averti que Miſs Byron étoit ournée dans ſa Famille. Mylady G.., i ne peut vivre ſans elle, prend à la le parti de s'y rendre auſſi; & delà, e écrit à ſa Sœur, Mylady L.., tout qu'elle voit d'agréable autour d'elle, ſt-à-dire, les excellentes qualités des Pa-is de ſon Amie, & les plaiſirs qu'on ceſſe pas de lui procurer. La langueur Miſs Byron eſt décrite avec tout l'interêt ne vive amitié. Son mal n'eſt inconnu à ſonne, & la vertueuſe nobleſſe de ſes ıtimens le fait reſpecter. Enfin, trois ettres du Chevalier, arrivent au Docteur rlet.*

LETTRE LXXIV.

Le Chevalier GRANDISSON, *à M^r* BARLET.

Florence, 5 & 16 Juillet.

JE ne compte pas moins de trois ſemaines, depuis la datte de ma derniere Lettre ; mais cet intervalle n'a pas été ſans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes Amis, d'Angleterre & de France ; & celles qui me ſont venues de Boulogne, par le Prélat, le Pere Mareſcotti & Mr Lowther, ont toujours été des plus heureuſes. Le Prélat me marque particulierement qu'on attribue, aux favorables progrès de la ſanté du Frere, l'eſperance dont on ſe flatte, à préſent, de voir la Sœur bientôt rétablie.

J'ai paſſé quinze jours à Naples & à Portici. Le Général, & ſa Femme ſe ſont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le Général étant entré avec moi dans quelque explication ſur mes vues, je lui fis la même réponſe qu'à ſa Mere. Il en parut ſatisfait. En nous ſéparant, il m'embraſſa, comme

ſon Frere & ſon Ami, avec des excuſes fort tendres pour l'animoſité dont il n'avoit pû ſe défendre contre moi, & la promeſſe formelle de ſe déterminer par le choix de ſa Sœur, ſi le Ciel nous accordoit ſon rétabliſſement. Sa Femme n'a pas été plus réſervée dans les témoignages de ſon eſtime. Elle m'a dit ouvertement que ſes plus ardens deſirs, après la ſanté de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de Frere.

Quelle ſera donc ma deſtinée, cher Docteur? La plus forte oppoſition ceſſe: mais le Prélat, comme vous avez pû l'obſerver, rejette ſur une autre cauſe le mérite que ſon Frere m'attribue, & dans la vue, apparemment, de rabbattre mes eſperances. J'en laiſſe le ſuccès au Ciel; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Mme Bemont, qui a fait le voïage de Boulogne, n'eſt revenue que d'hier au ſoir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du Frere & de la Sœur, & par conſequent de toute la Famille. Mr Lowther eſt accablé de loüanges & de careſſes. Jeronimo a déja la force de demeurer levé quelques heures; & Clémentine, celle de lui rendre deux viſites par jour. Elle a recom-

mencé à ſe ſervir de ſon aiguille ; & ſouvent, elle ſe plaît à travailler dans la chambre de ſon Frere.

Ses égaremens d'eſprit ſont plus rares ; & lorſque ſes idées commençent à ſe troubler, elle s'en apperçoit auſſitôt. Alors elle s'arrête d'elle-même. Elle verſe une larme ; & le parti qu'elle prend eſt de ſe retirer dans ſon Cabinet, ou de garder le ſilence. Elle parle quelquefois à Mr Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de ſon Frere. S'il eſt queſtion de moi, ſes diſcours ſont fort réſervés, & durent peu ſur le même ſujet ; mais elle marque beaucoup de curioſité ſur tout ce qui regarde l'Angleterre, ſur les uſages & les manieres du Païs, particulierement des Femmes.

Chacun s'eſt fait une regle, ſans excepter Jeronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la converſation ſur moi. Elle ne laiſſe pas de demander ſouvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon abſence. Un jour, ſe trouvant ſeule avec Mme Bemont, elle lui dit : Ne m'apprendrez-vous pas, Madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du Chevalier Grandiſſon, & cherche à me faire changer de diſcours lorſque j'en parle moi-même ? Je

marque, dans Camille, cette affecta-
on comme dans les autres. Jeronimo
ême n'en eſt pas exempt, & je l'ai
is plus d'une fois à l'épreuve. Seroit-il
pable d'ingratitude ? Peut-il être in-
ſférent pour un Ami, dont il a reçu
nt de bienfaits ? Je me flatte qu'on
a point aſſez mauvaiſe opinion de moi,
ur craindre de hazarder, en ma pré-
ence, le nom d'un homme à qui je
is autant de reconnoiſſance que d'eſti-
e. Dites-moi, Madame, me ſeroit-il
happé, dans mes malheureux mo-
ens, quelque choſe d'indigne de mon
ractere, de ma Famille, ou de la mo-
ſtie de mon ſexe ? Si j'ai commis cette
ute, mon cœur y renonce : il faut
'en effet mon malheur ait été ter-
ble.

Mme Bemont ſe hâta de la raſſurer.
i bien, reprit-elle, j'eſpere que la mo-
ſtie & la reconnoiſſance ſeront tou-
urs dans ce cœur, au même degré.
n'il me ſoit permis d'avoüer que je
ſtime, car j'ai ce ſentiment pour lui ;
jamais il ne me fera ſortir de la dé-
ence. Permettez-vous, Madame ? Par-
is de lui un quart-d'heure ; pas plus.
oici ma montre. C'eſt une montre An-
oiſe, que j'ai achetée dans ce deſſein,

ſans que perſonne le ſache. N'allez pas me trahir. Ici, ſe défiant de ſa tête, elle laiſſa tomber une larme, & elle ſortit en ſilence.

Je ne vous cacherai point, cher Ami, que Mme Bemont connoit l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle ſouhaite que la raiſon de ſa chere Amie ſe rétabliſſe ; elle craint tout, de l'oppoſition : mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle ſouhaite à Clémentine. Il y a une Femme... Providence, c'eſt à toi que j'abandonne ma deſtinée.

Mme Bemont raconte que deux jours avant ſon départ, Clémentine ſembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le ſilence, dans un de ſes accès : vingt jours, Camille ! dit-elle, en ſe tournant vers cette Femme. Elle redevint muette auſſitôt. La veille du départ de Mme Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la Marquiſe, Camille entra d'un air empreſſé, de la part du Prélat, qui demandoit à les voir. La Marquiſe aïant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta ſon ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorſqu'elle vit le Prélat ſeul, le chagrin ſe peignit ſur ſon viſage ;

comme ſi ſon attente eût été trompée.

Adieu, cher Ami! je compte d'être demain au ſoir à Boulogne. Vous aurez bientôt une ſeconde Lettre de moi.

LETTRE LXXV.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

Boulogne, 17 & 18 Juillet.

IL étoit nuit, lorſque j'arrivai hier en cette Ville. Je fis faire, ſur le champ, mes complimens à la Famille. Ce matin, je me ſuis rendu au Palais della Porretta, & je ſuis allé droit à l'Appartement du Seigneur Jeronimo. Il ſe diſpoſoit à ſe lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joïe de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de ſon affection. Tout le monde, m'a-t'il dit, commençoit à reprendre du courage, & de la ſanté.

Camille, paroiſſant bientot, m'a félicité de mon retour, de la part de ſa jeune Maîtreſſe, & m'a dit, que dans un quart d'heure, elle ſeroit prête à recevoir ma viſite. Miracle! Miracle! s'eſt écriée cette bonne Femme. Vous ne verrez ici que de la joïe & de l'eſperance. En ſortant,

elle m'a dit à l'oreille ; ma Maîtreſſe prend une robe de couleur, pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme; car le Général a marqué, à ſon Pere, qu'il donne abſolument les mains au choix de ſa Sœur.

Le Prélat eſt entré. Soïez mille fois le bien-venu à Boulogne, m'a-t'il dit affectueuſement. Vous triomphez, Mr Grandiſſon. Clémentine a la diſpoſition de ſa deſtinée ; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puiſſe être, poſſedera réellement un tréſor.

Le Marquis, le Comte, le Pere Mareſcotti, qui ſont arrivés ſucceſſivement, m'ont fait les plus vives careſſes. La Marquiſe, entrant auſſitôt, à prevenu mes complimens par les ſiens. Votre retour, m'a-t'elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'eſpere que la joïe de Clémentine ne ſera pas au deſſus de ſes forces. Vous connoiſſez l'excellence de ſon cœur.

Le Pere Mareſcoti a repondu, pour moi, qu'on pouvoit ſe fier à ma prudence; & qu'en reparoiſſant devant-elle, j'aurois, ſans doute, l'attention de moderer ma propre joïe, pour contenir la ſienne. Un quart d'heure s'eſt paſſé, dans ces

moignages mutuels de ſatisfaction & amitié. Camille eſt arrivée, pour m'inviter de la part de ſa Maîtreſſe à paſſer ans ſon Cabinet. La Marquiſe eſt ſortie premiere. J'ai ſuivi Camille, qui m'a t en allant, qu'elle ne croioit pas Maîtreſſe auſſi tranquille, qu'elle voit été depuis quelques jours; ce qui noit, ſans doute, a-t'elle ajoûté, de précipitation à s'habiller, ou de ſon patience à m'attendre. Dans le tems ſa bonne ſanté, Clémentine étoit l'égance même, ſans aucun air d'affectaon. Je n'ai jamais vû qu'une Femme, i l'égale de ce côté-là. Miſs Byron roit ſentir qu'elle peut ſe fier à ſes charmes naturels, & n'en marque pas plus vanité. Qui penſe à ſa parure, quand a jetté les yeux ſur ſon viſage? Pour mélange de dignité & d'aiſance, dans ir & les manieres, je ne connois rien de mparable à ces deux jeunes perſonnes. Clémentine m'a paru charmante. Mais diſpoſition un peu bizarre de ſes ormens, & quelque choſe de plus brillant que je ne l'avois jamais vû dans ſes ux, où l'on n'admiroit ordinairement un doux éclat, m'a fait craindre plus de déſordre dans ſon imagination que ne m'y étois attendu. Cette idée m'a

cauſé quelque chagrin, en entrant.

Le Chevalier, mon Amour ! lui a dit la Marquiſe. Clémentine, recevez notre Ami.

Elle s'eſt levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me ſuis approché d'elle. Elle ne m'a pas refuſé ſa main. Le Général, Mademoiſelle, & ſon Epouſe, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu, ſans doute, comme l'Ami de toute la Famille. Mais, dites-moi, Monſieur, (en ſouriant) votre voïage n'a-t'il pas été plus long que vous ne l'aviez promis ?

De deux ou trois jours ſeulement; Mademoiſelle.

Seulement ? Monſieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme ſi deſiré ne ſoit pas toujours le maître de ſon tems.

Elle a paru héſiter. Elle a regardé ſa Mere, moi, la terre, avec un embarras viſible. Enſuite, paroiſſant douter de ſa ſituation, elle s'eſt tournée, en portant ſon mouchoir à ſa tête.

Mme Bemont, ai-je repris, pour faire diverſion à ſon chagrin, vous embraſſe avec toute ſa tendreſſe.

Vous avez paſſé à Florence? Mme Beaumont, dites-vous! A Florence! & courant vers ſa Mere, elle lui a paſſé ſes deux bras autour du cou. Elle a caché son viſage dans ſon ſein... O Madame! ſauvez-moi. Sauvez-moi de moi-même. Je ne ſais plus où je ſuis.

La Marquiſe, baiſant ſon front, la ſerrant dans ſes bras maternels, s'eſt efforcée de la conſoler, & lui a répeté pluſieurs fois qu'elle ſe porteroit mieux dans un inſtant. J'ai fait un mouvement pour me retirer; & la Marquiſe m'approuvant d'un ſigne de tête, je ſuis paſſé dans une chambre voiſine.

Bientôt, Camille eſt venüe m'avertir de rentrer. J'ai trouvé ſa Maitreſſe aſſiſe, la tête appuïée ſur l'épaule de ſa Mere. Pardon, Chevalier, m'a-t'elle dit. Ma gaité ſe ſoutient peu, je le vois. Mais, n'importe. Je ſuis mieux & pis que je n'étois: pis, parceque je ſens ma diſgrace. Ses yeux avoient perdu le luſtre, qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abbatus, ſombres, inondés de pleurs.

J'ai pris ſa main. Ne vous affligez point, Mademoiſelle; votre rétabliſſement approche. Ces petits retours, du mal dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à ſa fin.

J'en demande la grace au Ciel. Ah! Chevalier, quelles peines j'ai causées à nos Amis, à ma Mere, à vous, à tout le monde! O cruelle Daurana! Mais pourquoi parler d'elle? Dites moi, eſt-il vrai qu'elle ſoit morte?

Souhaitez-vous, ma chere, qu'elle le ſoit? lui a demandé ſa Mere.

Oh! non, non. Je ſouhaite qu'elle vive, & qu'elle ſe repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t'elle pas été la compagne de mon Enfance? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, Chevalier, vit-elle encore?

J'ai regardé la Marquiſe, pour la conſulter ſur ma réponſe; & ſes yeux m'expliquant ſon intention, j'ai répondu que ſa Couſine Daurana étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'eſt un triomphe qui ſe prépare pour moi; car le Ciel m'eſt témoin que je lui pardonne! Et me regardant, vous dites donc, Monſieur, que vous eſperez ma guériſon, & que le mal commence à changer? Que cette eſperance eſt conſolante pour moi! Là deſſus, ſe laiſſant tomber à genoux près de ſa Mere, Dieu tout puiſſant, a-t'elle dit en levant les mains & les yeux vers le Ciel, j'implore ton ſecours pour ma

guériſon ; dans la ſeule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les Parens, le bonheur que je leur ai dérobbé. Joignez vos prieres aux miennes, vous Monſieur, qui êtes l'Ami de ma Famille, vous, Madame, dont la tendreſſe va ſi loin pour moi. Puiſſé-je obtenir cette grace, & celle de ne jamais rien faire qui déplaiſe à la plus indulgente des Meres ! La Marquiſe, attendrie juſqu'à me faire craindre qu'elle n'eut beſoin de ſecours, s'eſt ſoulagée heureuſement par ſes larmes. Camille, qui étoit à pleurer auſſi dans un coin du cabinet, s'eſt avancée à ma priere ; & Clémentine a pris l'occaſion, pour lui demander ſon bras. Je ſors, nous a-t'elle dit ; mais demeurez, Monſieur ; je reviens à l'inſtant. Excuſez, Madame (en portant la main à ſa tête.) Je ne me ſens pas tout-à-fait bien ; j'ai beſoin de me retirer un moment.

Nous ſommes demeurés, la Marquiſe & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre ; & quoiqu'elle fut accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la conſolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt réta-

bliſſement. Clémentine n'a pas tardé à rentrer, ſoutenuë par Camille, qui pour la flatter, m'a demandé, ſi je n'étois pas convaincu que ſa Maîtreſſe joüiroit bientôt d'une parfaite ſanté? J'ai répondu, qu'il ne m'en reſtoit plus aucun doute. La Marquiſe a confirmé ma réponſe, & s'eſt efforcée, par les plus douces promeſſes, d'encourager un cœur abbatu.

Mais tandis qu'elle ſe livroit à ſa tendreſſe, elle a crû remarquer à la contenance de ſa Fille, qui tenoit les yeux baiſſés, & dont le viſage s'eſt même couvert d'une charmante rougeur, qu'il ſe paſſoit quelque choſe de nouveau dans ſon eſprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, & d'où vénoit cette reverie? Je ne vous le diſſimulerai pas, Madame, a répondu Clémentine, d'une voix baſſe & timide, mais que je pouvois entendre: je ſerois bien aiſe d'avoir un moment d'entretien avec le Chevalier. Il eſt plein de bonté & d'honneur. Cependant je ceſſerai de le déſirer, ſi vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque choſe à dire, que ma Mere ne puiſſe pas entendre? Non, non, Madame. Mon cœur fait partie du vôtre,

Mon Amour ne ſera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles ſont ſorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'aſſeoir près d'elle. J'ai obéï : Dans la ſituation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la ſcene. J'ai attendu ſes ordres en ſilence.

Elle m'a paru embarraſſée. Ses yeux ſe tournoient de divers côtés, tomboient un moment ſur moi, ſe fixoient enſuite, à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de parler. Il me ſemble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque choſe dans l'eſprit, qu'elle ſouhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, Mademoiſelle, d'Ami plus ſincere & plus fidele que moi. Votre bonheur, & celui de mon cher Jeronimo, ſont ma ſeule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque choſe à dire. J'ai plus d'une queſtion à faire. Mais, plaignez-moï, Chevalier ; il ne me reſte plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perduë ! Ce qui m'eſt fort préſent, c'eſt que nous vous avons des obligations qu'il nous eſt impoſſible de reconnoître ; & ce ſentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, Mademoiſelle, que de

répondre à la voix de l'amitié, comme chaque perſonne de votre Famille l'auroit fait, dans la même ſituation?

Cette généreuſe maniere de penſer augmente l'obligation. Dites-moi ſeulement, Monſieur, comment notre reconnoiſſance peut s'exprimer; comment la mienne le peut en particulier; & je ſerai plus tranquille. Il m'eſt impoſſible autrement de l'être jamais.

Eh quoi? Mademoiſelle. Ne me croïez-vous pas bien récompenſé, par l'approche du ſuccès, que toutes les apparences promettent à nos déſirs?

Telle peut être votre opinion: mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher Docteur, ſi je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chere Clémentine auroit été ſans Parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire aſſez bien rétablie, pour ſe déterminer d'elle-même, dans une ſituation ſi délicate. Ainſi, quoique toute ſa Famille m'eut déclaré, qu'on ne ſe conduiroit que par ſes propres déſirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage, du noble ſentiment de reconnoiſſance dont je la voïois remplie?

Si vous ſuppoſez, Mademoiſelle, ai-je épondu, que votre Famille m'ait des bligations qu'il lui ſoit difficile de reonnoître, le retour doit être un Acte e Famille. Permettez que je m'en raporte à votre Pere, à votre Mere, à vos reres, & à vous-même. Ce que vous léterminerez enſemble, aura ſurement na parfaite approbation.

Après quelques momens de ſilence; ui, Monſieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté: a récompenſe eſt impoſſible. Je ne puis ous récompenſer. Malheureuſement, le ujet commence à paſſer mes forces. J'ai le hautes idées, Monſieur, de ce que je lois au Ciel, à mes Parens, à vous... & ai commencé à jetter par écrit tout ce qui m'eſt venu ſur cet important ſuet. Je voudrois agir avec nobleſſe. Vous n'en avez donné l'exemple. Il faut que e continuë d'écrire mes penſées; je ne puis me fier à ma mémoire, non, ni même encore à mon cœur. Laiſſons un ujet, dont je me ſens trop affectée. Pen parlerai d'abord à ma Mere; mais ce ne ſera point ſur le champ, & je vais a prier ſeulement de revenir.

Elle eſt paſſée auſſi-tôt dans la chambre oiſine, d'où elle eſt revenuë avec la

Marquiſe, qu'elle conduiſoit par la main. J'en demande pardon à votre bonté, lui diſoit-elle, en rentrant. J'avois pluſieurs choſes à dire au Chevalier, pendant quelques momens que j'ai paſſés avec lui, & rien ne m'eſt revenu à la mémoire. Je n'ai pas dû me ſouvenir, en effet, de tout ce que je n'ai pû dire devant ma Mere. La Marquiſe n'a penſé qu'à la conſoler, par les plus indulgentes careſſes. Mais, tous les efforts qu'elle avoit faits commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'eſt retirée, avec précipitation. Camille l'a ſuivie. Un inſtant après, elle eſt venuë preſſer la Marquiſe, de paſſer auſſi dans le Cabinet; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelque accident extraordinaire. En effet, la Marquiſe, après m'avoir laiſſé ſeul un quart d'heure entier, eſt revenuë d'un air conſterné. Que faire Chevalier! Elle eſt auſſi mal que jamais. J'ai même obſervé des ſymptômes, que je ne lui avois jamais vus.

Il me ſemble, Madame, qu'elle a dans l'eſprit, quelque fardeau, dont elle a de la peine à ſe décharger. Elle ſera plus tranquille, lorſqu'elle aura révelé ſon ſecret. Vos tendres inſtances l'engageront à vous le communiquer. Je paſſe che

e Seigneur Jeronimo. Vous apprendrez, l'elle-même, lorſqu'elle ſera un peu revenue, ce qui s'eſt paſſé entre elle & noi.

J'ai tout entendu, Chevalier ; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que vous au monde, qui ſoit capable, à la fois, de tant de bonté & de deſintéreſſement. Un acte de Famille ! Aſſurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera point. Promettez-moi ſeulement que la maladie de ma Fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui ſera permis de demeurer Catholique. De ma part, ces deux conditions ſont les ſeules que j'exigerai. Tous les autres vous preſſeront encore d'embraſſer notre foi, mais ce n'eſt plus que par honneur & pour ſauver les apparenees..... L'arrivée du Marquis & du Prélat, eſt venue interrompre cette effuſion de cœur. Je les ai laiſſés, en priant la Marquiſe de leur apprendre ſes nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camille, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que ſa Maîtreſſe étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident qu'elle ne ſe rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jeronimo

étant endormi, je ſuis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la Marquiſe, que je reviendrois le ſoir.

LETTRE LXXVI.

Le CHEVALIER GRANDISSON, au même.

Boulogne, 7, 18 Juillet.

C'Eſt à préſent, cher Ami, que les affaires touchent à leur criſe. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la Marquiſe. Le Marquis, que j'y ai trouvé ſeul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais ſérieux, & m'a pris la main pour me placer ſur un Fauteuil, entre celui de la Marquiſe & le ſien. Le Prélat, le Comte & le Pere Mareſcotti, ſont entrés auſſitôt, & ſe contentant de me ſaluer, ils ont pris leur place.

Ma chere, a dit le Marquis, en s'adreſſant à ſa Femme.

Après un moment d'héſitation; nous n'eſperons plus, a-t'elle commencé, le parfait rétabliſſement de ma Fille, que de... elle s'eſt arrêtée.

Que de notre complaiſance pour tous les deſirs de ſon cœur, a continué le Prélat.

h bien, continuez; lui a dit la Mar-
ſe.
l ſeroit inutile, a-t'il repris, de preſſer
Chevalier ſur un point rebattu, que
us avons néanmoins fort à cœur.
e me ſuis baiſſé, en confirmant ce
'il diſoit, par mon ſilence.
Quel malheur! a-t'il répliqué.
e plus grand des malheurs, a dit le
mte.
Alors, le Marquis m'a demandé, par
elle garantie je pouvois les aſſurer que
r Fille ne ſeroit pas pervertie.
J'ai répondu que le Pere Mareſcotti
ſcriroit les conditions.
Ma conſcience, a dit le Pere, ne
permet pas de conſentir à ce maria-
: cependant le mérite & les géné-
ux ſervices du Chevalier m'ôtent le
uvoir de m'y oppoſer. Je demande
'il me ſoit permis de me taire.
Ma ſituation eſt la même, a dit le Pré-
: mais la qualité de Frere me fait
blier celle d'Evêque. Cher Grandiſ-
n, nous laiſſez-vous du moins la liber-
de répondre aux Curieux, que nous
us regardons comme un Enfant de
gliſe, mais que de fortes raiſons vous
mpêchent à préſent de le déclarer?
J'eſpere de votre bonté, Monſei-

gneur, que vous n'éxigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder ſans perdre une partie de votre eſtime. Si vous m'honorez beaucoup, en m'admettant dans cette illuſtre Famille, que ce ne ſoit point en me deshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de pluſieurs grands Princes, m'a dit le Pere Mareſcotti; d'Henry de France, Chevalier, d'Auguſte de Pologne.

Il eſt vrai, mon Pere: mais les plus grands Rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de Religion leur cauſe d'autant moins de ſcrupule, que la plupart n'en obſervent gueres les maximes....

Le Prélat m'a interrompu: Nous avons déja pouſſé cette matiere aſſez loin, entre le Chevalier & moi. Je reviens à la queſtion de mon Pere. Quelle ſureté pouvons-nous avoir que ma Sœur ne ſera point pervertie? Le Chevalier s'en rapporte au Pere Directeur. Le Pere ſe diſpenſe de répondre. Moi, Chevalier, je vous demande ſi vous promettez que par vous ou par les Miniſtres de votre Egliſe, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine? Vous lui accordez un Confeſſeur: conſentez-vous que ce ſoit le Pere Mareſcotti?

Eh! le Pere Mareſcotti ſeroit-il diſpo-
...

Je le ſuis, Monſieur, pour ſoutenir attachement de Clémentine à ſa foi, dans l'eſperance de convertir un omme, qui ſera juſtement cher alors toute cette Famille.

Non-ſeulement je donne volontiers les nains à cette propoſition, mais je me roirai fort heureux que le Pere Mareſotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le reſpect que j'ai pour lui. e n'ai qu'une demande à faire; c'eſt ue le Pere me preſcrive lui-même ſes onditions. Elles ſeront remplies, je ous aſſure, à quelque prix qu'il mette es ſoins.

Jamais, a-t'il répliqué, il n'y aura de difficulté là-deſſus, entre vous & moi.

Vous n'en ſauriez avoir ſur cet article, a dit le Marquis; car le Pere Mareſcotti ne ceſſera point d'être le Directeur de cette Maiſon.

Je ne propoſe au Pere, qu'un ſeul engagement de ſa part: c'eſt de borner ſes ſoins à ceux qui ſont déjà dans ſes principes, & de n'entrer jamais dans aucune diſcuſſion avec mes Domeſtiques, mes Vaſſaux, mes Voiſins, dans un Païs où la Religion établie eſt diffé-

rente de la ſienne. Je pourrois m'en repoſer ſur ſa propre modération : mais, ſans l'engagement que je lui demande, ſa conſcience ſeroit peut-être embarraſſée ; & je crois devoir cette précaution au repos de ma Patrie.

Vos Anglois, Chevalier, m'a dit le Comte, ſe plaignent beaucoup des perſécutions de notre Egliſe : cependant, à quelle contrainte les Catholiques ne ſont-ils pas réduits en Angleterre ?

J'aurois mille choſes à dire ſur ce point. Mais il me ſuffit de répondre pour moi-même, & pour ma propre conduite.

A l'égard des Domeſtiques de ma Fille, je crois pouvoir eſperer, a dit la Marquiſe, que le ſoin en ſera confié au Pere Mareſcotti, qui en formera une petite Egliſe autour d'elle, pour la ſoûtenir dans un Païs où ſa Religion ne laiſſera point d'être expoſée à quelque danger. Ses Femmes, ai-je répondu, & ſes Domeſtiques particuliers, ſeront toûjours de ſon choix. Si leur conduite eſt raiſonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder auſſi comme leur Maître. S'ils ſe conduiſent mal, il eſt juſte que je puiſſe les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur Maîtreſſe. Je ne dois pas être ſoumis à leurs caprices

:es. S'ils ſe croïoient indépendans moi, je ſerois déſobéi, peut-être ılté ; & mon reſſentiment, pour leur)lence, paſſeroit peut-être pour haîne leur Religion.

:et article aïant été reglé ſous une ıne forme, j'ai ajouté que ſi Camille roit ſa Maîtreſſe, j'aurois beaucoup confiance à ſa diſcretion. Comme ıs en avez auſſi pour le Pere, m'a le Prélat, nous nous flattons qu'en gleterre vous ne feriez pas difficulté le conſulter, ſur les fautes dont les meſtiques de ma Sœur pourroient e accuſés.

C'eſt à quoi je ne puis m'engager. Je is être le Juge des mœurs & de la ıduite de tous mes Domeſtiques. Leur lépendance pourroit faire naître, en- leur Maitreſſe & moi, des difficul-, qui n'arriveroient jamais autre- nt. C'eſt à moi, que le pouvoir de congédier, pour une faute grave, t appartenir. Je ne ſuis pas d'un na- el capricieux. Ma charité ne ſe bor- point à ceux qui ont la même Re- ion que moi. Dans un Païs éloigné, ſais ce qu'on doit à des Etrangers ſur quels on a quelque pouvoir. Peut- e ſe trouveront-ils mieux de celui

que j'aurai ſur eux. Mais les Domeſtiques de ma Femme, fut-elle Reine du Monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le Pere Mareſcotti, que nous n'aïons pas tous une même foi! Mais, Monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon Pere; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais, je n'accorderois pas, au plus grand Saint du Ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi, dans ma Famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au Prelat. D'accord, m'a-t'il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois, que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, Monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors, je ne paſſerois que trois mois dans le Païs de ma naiſſance. Autrement, j'avois propoſé, que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons déſirer, a dit le Marquis, que le Mari vive ſéparé de ſa

mme. Clémentine vous accompagne-
, ſans doute, & la ſtipulation ne ſera
ie d'année en année : mais la pre-
iere année doit être pour nous ; & nous
ous promettons, de votre part, toute
rte d'indulgence pour cette chere
lle, en faveur d'une ſanté ſi foible.
Que je vous faſſe une autre propoſi-
on, a repris la Marquiſe : c'eſt que
ns cette premiere année, qui ſera
ur nous, vous engagerez vos deux
urs, qu'on nous a repréſentées ici
mme de fort aimables femmes, & vo-
e Pupille même, qui peut être regar-
e comme une petite Italienne, à ve-
r paſſer une partie du tems avec nous.
ous aimez vos Sœurs ; & je ſerois bien
ſe, de voir Clémentine familiariſée,
ant ſon départ, avec les Dames de
tre Famille.
Mes Sœurs, Madame, ſont du carac-
re le plus obligeant ; & je dois le mê-
e éloge à leurs Maris. Je ne doute
int qu'elles n'entrent volontiers dans
tte idée. Le tems, que vous jugez le
us agréable pour leur viſite, eſt, ſans
ute, vers la fin de la premiere année.
utre la commodité de pouvoir s'y pré-
rer, elles auront alors le double avan-
ge, d'avoir commencé une heureuſe

amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner, dans ſon voïage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudiſſemens. J'ai ajoûté, que l'année d'après, je n'étois pas ſans eſperance, de voir quelqu'un de l'illuſtre Famille diſpoſé à ſe mettre de la partie, pour ne laiſſer rien manquer à la ſatisfaction d'une Fille ſi chere.

Qui ſait, m'a répondu la Marquiſe, ſi le Marquis & moi, nous ne ſerons pas du nombre? Il nous ſera bien difficile de nous ſéparer de notre chere Fille. Cependant, ces mers...

Le Prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce ſoin, à l'avenir, & le faire dépendre des circonſtances; mais, qu'il étoit queſtion, à préſent, du bien de ſa Sœur.

Il eſt conſiderable, a dit le Comte, & chacun de nous prendra plaiſir à l'augmenter.

Si le Ciel vous donnoit plus d'un fils, a-repris le Prélat; comme votre bien d'Angleterre ſuffiroit pour l'un, & que celui de nos deux Grand-Peres, qui eſt legué à ma Sœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous eſperons que l'un des deux ſeroit confié à nos ſoins,

Toute l'assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des Fils, ai-je continué, ne regarde que moi; comme celle des Filles appartient à la Mere. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des Filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les Fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent Catholiques, a dit le Prélat.

Non, non, Monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la Religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piege. En qualité d'Anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d'Italie. Ce Païs, sans doute, a des loix qui peuvent assûrer cette disposition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le Marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croïez-vous, Chevalier, qu'il y ait de la justice à priver du droit de la nature, des Enfans qui ne sont point encore nés?

Je jouis, Monsieur, d'une fortune

conſidérable, & j'ai d'autres eſperances. Ce que je ne poſſede point ne peut être regardé comme à moi. C'eſt le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous ſavez que les richeſſes ne font pas le bonheur. Si mes Deſcendans ne ſe trouvent point heureux de ce qui peut leur ſuffire, ils ne le deviendront point par une abondance ſuperflue. J'eſpere que le Seigneur Jeronimo ſe rétablira. Il peut ſe marier. Que le bien d'Italie paſſe entre ſes mains, au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoiſſance à ſa Sœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à ſon uſage, ſans aucune dépendance de moi. Si le Seigneur Jeronimo meurt dans le célibat, ou ſans Enfans, que ce bien paſſe au Général. Il ne peut être mieux emploïé; & par le conſentement que je promets, il ne ſortira pas du Nom.

Ils ſe ſont entre-regardés tous, avec diverſes marques d'étonnement. Mon Frere, a dit le Comte au Marquis, nous pourrions tout abandonner à la généroſité d'un jeune Homme de ce caractere. J'avoüe qu'il me confond.

Le plus juſte temperamment, a repris

à Marquiſe, eſt celui que le Chevalier
i touché d'abord, & le plus conforme
uſſi à l'intention des deux Grand-Pe-
es : c'eſt que le bien en queſtion ſoit
ſſuré aux Filles. Nos deux Fils n'au-
ont rien à deſirer après notre ſucceſ-
on : & ce ſera une ſorte de récom-
enſe, pour la généroſité du Chева-
er, que le Patrimoine des ſiens ne
it pas diminué par la dote des Filles.

Tout le monde a généreuſement ap-
laudi ; & cet expédient m'étant pro-
oſé, j'y ai donné pleinement les mains.
oïez, Chevalier, m'a dit le Pere Ma-
ſcotti, à quelle généreuſe famille vous
es prêt à vous allier ! Quoi ? des ſen-
mens ſi conformes aux vôtres n'auront
is la force de vous toucher aſſez pour
ous rendre Catholique ? Sa Sainteté,
t l'Evêque s'y engage, recevroit elle-
ême votre aveu, & ſe feroit une joie
: vous accorder toutes ſes bénédictions.
ous convenez qu'on peut faire ſon ſa-
t dans notre Egliſe ; nous croïons
l'on ne le peut hors de ſon ſein. Ren-
z-vous. Répandez la joie dans cette
mille. Faites le bonheur de Clémen-
ie.

Quelle idée, mon Pere, prendriez-
us d'un homme qui ſacrifieroit ſa

conſcience aux plus grands avantages, aux plus hautes conſidérations de la terre ? Si je pouvois me perſuader qu'il fut indifférent.... Mais remettons ce point à d'autres circonſtances, lorſque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un Pere & ſon Fils. Aujourd'hui, n'augmentez pas mes peines, en me mettant dans la néceſſité de refuſer quelque choſe à cette chere & reſpectable aſſemblée.

Mon Pere, lui a dit le Prélat, n'inſiſtons plus ſur ce point. Vous ſavez quelles explications j'ai eües avec le Chevalier. Il eſt inébranlable. Si, dans la ſuite, vous faites plus d'impreſſion ſur lui, nous vous devrons tous notre bonheur. Et s'adreſſant au Marquis; à préſent, Monſieur, il eſt queſtion d'apprendre au Chevalier ce que vous avez deſſein de faire pour ma Sœur, outre les donations de ſes deux Grand-Peres.

J'ai prévenu le Marquis, qui ſe diſpoſoit à répondre. Je vous demande en grace, Monſieur, de ne pas prononcer un mot là-deſſus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'executer annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre Fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je

pas la généroſité de toute cette noble Famille ? Je veux dépendre de vous. J'ai aſſez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal ſon cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne conſiderez que votre propre ſatisfaction, & de grace, épargnez-moi les détails.

Que dira ma ſœur Sforce ? s'eſt écrié le Comte. Tout oppoſée qu'elle eſt à cette alliance, pourra-t'elle refuſer ſon admiration à tant de nobleſſe !

Quoi ? m'a dit le Prélat, c'eſt ſérieuſement, Chevalier, que vous ne voulez aucun détail ?

Très-ſérieuſement, & je le demande en grace.

Faiſons tout ce qu'il déſire, a-t'il repris. Monſieur (en me preſſant la main) mon Frere ; mon Ami, quel nom dois-je vous donner ? nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoiſſance aura ſon tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quel e ardeur ce devoir ſera rempli ! Mais hâtons-nous d'aller réjoüir le cœur de Jeronimo, par le récit de tout ce qui s'eſt paſſé. Cette conférence auroit pû ſe tenir dans ſa chambre ; & tout le reſte peut être reglé en ſa préſence.

Ce qui nous reſte à faire, m'a dit le Marquis, c'eſt d'obtenir la permiſſion de

ſa Sainteté. Elle ne l'a pas refuſée dans les mêmes cas, c'eſt-à-dire, lorſque les Fils, ou les Filles d'un mariage, doivent être élevés dans la Religion Catholique.

Nous ſommes tous paſſés dans l'appartement de Jeronimo; mais je n'ai fait que le traverſer, en me rendant à la chambre de Mr Lowther, pour leur laiſſer le tems de faire leurs récits. Jeronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeller. Il m'a ſerré dans ſes bras, comme ſon Frere, avec mille félicitations ſur ſon bonheur & le mien. Au milieu de ſes careſſes, je n'ai pû me défendre d'un peu de ſurpriſe, lorſque le Prélat, qui ne croïoit pas que je pûſſe l'entendre, a dit à ſa Mere; ah Madame! le pauvre Comte de Belvedere! Quelle ſera ſon affliction! Mais il ira ſe conſoler à Madrid, avec quelque Dame Eſpagnole. Pauvre Comte! a répondu la Marquiſe: mais il ſeroit injuſte de nous blâmer.

Demain, je ſuis invité à prendre le Chocolat avec Clémentine. On nous laiſſera peut-être ſeuls; ou du moins, je ne m'attens à trouver, avec elle, que ſa Mere ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher Docteur Barlet, pour être aſſuré, que la plus

excellente Fille d'Angleterre ſera heureuſe, avec le Comte de D..., le ſeul de tous ſes Admirateurs, que je crois digne d'un ſi précieux tréſor ? Si Miſs Byron avoit à ſe plaindre de ſon ſort, & par ma faute, le ſouvenir de toutes mes précautions ne ſeroit pas capable d'adoucir l'amertume de mon cœur. Mais après tout, d'où me viennent tous ces ſoupçons de tendreſſe ? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine préſomption ? Cependant, ſi le Ciel ordonne que ma deſtinée ſoit unie à celle de Clémentine, je ſerois extrêmement ſatisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que Miſs Byron, par complaiſance pour les ſollicitations de ſes Amis, ait accordé ſa main au Comte de D...

Il ſe préſente une occaſion, pour faire partir mes trois Lettres à la fois. Adieu, très-cher Docteur. Dans nos plus grands ſujets de plaiſir, les ſoupirs du cœur nous appellent nos foibleſſes ! Il n'eſt pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher Ami !

Suite de la Lettre de Mylady G..., où les trois précedentes étoient renfermées.

Eh bien, chere Sœur, que dites-vous de ces trois Lettres ? je ſouhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorſque vous les avez lûës ; pour mêler mes larmes avec les vôtres, en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon Frere s'eſt-il hâté d'écrire ? Ne pouvoit-il pas attendre le réſultat de ſon entrevûë ſuivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l'occaſion de faire partir des Lettres, qu'il a du croire capables de nous jetter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occaſion, qui eſt venuë ſi officieuſement ſe préſenter. Mais, tendre comme il eſt, peut-être s'eſt-il figuré, qu'il étoit néceſſaire de nous préparer à ce qui doit ſuivre, de peur que notre émotion ne fut trop vive, ſi nous n'apprenions l'évenement qu'après ſa concluſion. Nous, ma Sœur, aller faire notre cour, dans un an, à Mylady Clémentine Grandiſſon ? Ah, la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en ſera rien ; non, non, c'eſt une choſe impoſſible. Mais, ſilence la-deſſus, & parlons des faits.

Lorſque ces Lettres ſont venuës de Londres, le Docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de diner. Il s'eſt levé, il eſt paſſé dans ſon appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laiſſé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voïant point revenir, ſa lenteur m'a paru inſupportable. Notre chere Henriette a dit: je crains de mauvaiſes nouvelles. Eſperons qu'il n'eſt rien arrivé de mal à Sir Charles, que Clémentine n'eſt pas retombée, que le bon Jeronimo.... J'apprehende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la chambre du Docteur. Je l'ai trouvé aſſis, le dos vers la porte, enſeveli dans ſes réflexions; & lorſqu'il s'eſt tourné, en m'entendant entrer, j'ai vû qu'il étoit vivement pénetré.

Cher Docteur Barlet! au nom du Ciel; comment ſe porte mon Frere?

Ne vous allarmez pas, Mylady. Tout le monde ſe porte bien à Boulogne, ou commence à ſe bien porter. Mais hélas! je m'afflige pour Miſs Byron.

Comment, comment? Mon Frere ſeroit-il marié? Il eſt impoſſible. Je ne le croirai jamais. Mon Frere eſt-il marié?

Oh non, avant ces Lettres. Mais

tout eſt conclu. Chere, chere Miſs Byron ! c'eſt à préſent que votre grandeur d'ame ſera miſe à l'épreuve. Cependant, Clémentine eſt une Fille d'un rare mérite. Pour vous, Mylady, vous pouvez lire ces Lettres ; mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à Miſs Byron. Vous verrez, à la fin de la derniere, quel eſt l'embarras du Chevalier, entre ſon honneur & ſa tendreſſe.

J'ai parcouru fort avidement les trois Lettres. O Docteur ! lui ai-je dit en finiſſant, comment faire cette ouverture à Mme Selby, à Mme Sherley, à notre Henriette ? Cependant, différer de les rejoindre, lorſqu'elles ſavent que ces Lettres ſont de mon Frere, ce ſeroit les allarmer trop. Deſcendons.

Prenez vous-même les Lettres, Mylady. Vous avez de la tendreſſe de cœur. On peut ſe fier à votre prudence. Je vous ſuivrai dans quelques momens.

Excellent homme ! Je voïois les larmes, qui s'avançoient juſqu'au bord de ſes paupieres.

Je ſuis deſcenduë. J'ai rencontré mon Mari au bas des dégrés ; comment ſe porte Sir Charles, Madame ? O Mylord, tout eſt perdu. Mon Frere, depuis le

, eſt le Mari de la Signora Clémen-

n c oup de foudre ne l'auroit pas abbatu. Le Ciel nous en préſerve ! tout ce qu'il a pu répondre. Il eſt nu pâle comme la mort. Je l'aime, la tendre affection qu'il porte à mon ;iette. Les Lettres, lui ai-je dit, en ɔrdant la main, ne parlent point re de la célébration ; mais tout le [redacted] eſt d'accord ; & s'il n'eſt pas ma- [redacted]le ſera bientôt. Allez, Mylord ; à Madame Selby, que je ſouhaite- de l'entretenir, dans le Jardin à

n'a dit, que Miſs Byron étoit allée un tour, dans le grand Jardin, ſa Couſine Nancy ; que m'aïant nonter chez le Docteur, qui étoit ıgtems à reparoître, elle avoit eu n de prendre l'air ; qu'il avoit laiſſé, la Salle à manger, Mr Selby, ſa ne, Emilie & Lucie, pour venir vant de moi, & m'apprendre com- tout le monde étoit allarmé. En é, les larmes couloient le long de ües. Je lui ai tendu la main, avec :gard d'amour. Il m'a plu, dans ce ent. Je l'ai nommé, mon cher My- Je crois avoir entendu dire à notre

chere Amie, que la crainte diſpoſe à la tendreſſe. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous raſſure.

J'ai trouvé les perſonnes, que je viens de nommer, prêtes à paſſer dans le Jardin. O chere Madame Selby, ai-je dit en entrant, tout eſt regle en Italie!

Ils ſont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'eſt fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouïr. On a fait appeller ſa Femme de chambre. Emilie s'eſt retirée.

J'ai dit alors, à Mr & à Madame Selby, ce que j'avois lû dans la derniere des trois Lettres. Le chagrin du Mari a vivement éclaté. Je n'entens point, a-t'il dit, quelle ſorte d'honneur peut avoir obligé Sir Charles de partir, à la premiere invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers Italiens. Tout le monde auroit prévû que cela ne pouvoit ſe terminer autrement. Pauvre Henriette! Quel ſort pour la fleur de l'Univers! Méritoit-elle d'être ravallée, au deſſous d'une Précieuſe d'Italie? Ma conſolation, c'eſt qu'elle eſt ſupérieure à tous deux. Oui, Madame, je le ſoutiens. Un homme, fut-il un Roi, qui eſt capable de préferer une autre

ne à notre Henriette, n'eſt pas di-
d'elle.
s'eſt levé; il a fait pluſieurs tours
la ſalle, à grands pas & d'un air
rin. Enſuite, ſe remettant ſur ſa
è; Madame, a-t'il dit à ſa Fem-
nous allons voir ceque cette digni-
e votre ſexe, pour laquelle vous
ſi ſouvent plaidé, ſera capable de
uire dans la plus noble de toutes
mes. Mais hélas! ce cher Amour
ra une extrême différence entre
éorie & la pratique.
cie pleuroit: ſa douleur étoit muet-
Madame Selby s'eſt eſſuïé pluſieurs
s yeux. Chere Mylady, a-t'elle dit
, comment apprendrons-nous cet-
uvelle à Miſs Byron? Il faut qu'elle
ne de vous. Elle aura recours à moi
ſe conſoler. Un peu de patience,
elby; vous ne ménagez point aſſez
harles Grandiſſon.
lui ai demandé auſſi un peu de
er pour mon Frere, en lui répré-
nt qu'il méritoit plutôt d'être plaint;
lui ai lû la concluſion de la troi-
Lettre. Mais rien ne pouvoit ap-
Mr Selby. Il a continué de blâ-
Sir Charles. Après tout, chere
, ces Seigneurs de la création ſont

plus violens, plus déraiſonnables, & par conſéquent plus ſots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorſqu'ils voïent manquer ce qu'ils deſirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moïen de faire cette triſte ouverture à notre charmante Amie, Madame Sherley eſt arrivée au Château. Nous lui avons communiqué auſſitôt le ſujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laiſſé voir aucune marque de ſurpriſe. Je n'y vois point, nous a-t'elle dit, d'autre remede que la patience. Notre chere Fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la Lettre qui contient cette intéreſſante nouvelle? Je lui ai préſenté les trois Lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire Sir Charles, a-t'elle repris. Quel auroit été notre bonheur, ſi le Ciel avoit exaucé nos vœux! Mais vous vous ſouvenez, Madame Selby, que nous avons ſouvent plaint la vertueuſe Clémentine. Il paroit aſſez que la généreuſe attention de Sir Charles, pour Henriette, coute quelque choſe à ſa tranquillité. Où eſt donc ma chere Fille?

Je ſortois pour la chercher; & je l'ai rencontrée ſur les degrés de la Ter-

:. Votre Grand-Maman, ma che-
.... Oui, m'a-t'elle dit; j'apprens
:lle eſt arrivée, & je me hâtois de
venir rendre mes devoirs.
lais comment vous trouvez-vous,
riette?
ſſez bien, depuis que j'ai pris l'air.
fait demander des nouvelles au Doc-
Barlet; il m'a fait dire que Sir Char-
:ſt en bonne ſanté, & que tous ſes
s ſe portent mieux. Je ſuis plus
quille.
le a couru vers ſa Grand-Mere,
: la joie qu'elle a toujours de la voir.
lui a demandé ſa bénédiction, un
ou à terre, comme elle n'y manque
uis.
quel heureux vent amene ma chere
e à ſa Fille?
e jour eſt fort beau. J'ai cru que
, & le plaiſir de voir mon Hen-
e, ſeroient bien à ma ſanté. J'ap-
s, mon Amour, que vous avez des
:es d'Italie?
e n'eſt pas moi, Madame; mais le
eur Barlet en a reçu; & je ne dois
ſavoir, apparemment, ce qu'elles
iennent, car on ne me les a pas
nuniquées. C'eſt ſans doute quelque
:, qui ne ſeroit point agréable pour

moi. Mais lorſque que tout le monde eſt en bonne ſanté, je ſuis capable de patience pour le reſte. Le tems nous apprendra tout.

Le Docteur Barlet, qui a pour cette vieille Dame, autant d'admiration qu'elle en a pour lui, s'eſt hâté de lui venir rendre ſes reſpects. Elle m'a remis les Lettres ; & je les ai gliſſées dans les mains du Docteur, ſans que Miſs Byron s'en ſoit apperçüe. On m'a dit, a repris cette chere Fille, que mon Emilie s'eſt trouvée mal. Je ſors un inſtant, pour le ſavoir d'elle-même. Non, mon Amour, luî a dit ſa Tante, en la retenant par la main : Emilie ſera tout à l'heure ici.

Cet empreſſement, pour l'arrêter, lui a fait naître de nouveaux ſoupçons. Elle nous a regardés ſucceſſivement. Je vois, nous a-t'elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compaſſion, qui doit ſignifier quelque choſe. Si c'eſt ſur moi qu'elle tombe, je demande en grace, que par une tendreſſe mal-entendue, je ne ſois pas la derniere qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine... avec un ſourire forcé.

Que devine ma Henriette ? a dit ſa Tante.

Le Docteur, a-t'elle répondu, m'a it assurer que Sir Charles se porte bien, que ses Amis commencent heureument à se rétablir: il ne m'est donc is difficile de deviner, par le silence l'on garde sur le fond des Lettres, le Sir Charles est, ou marié, ou fort oche de l'être. Que dites-vous, cher octeur ?

Il n'a fait aucune réponse, mais ses ux étoient mouillés. Miss Byron s'est urnée vers nous, & nous a tous vus, ec notre mouchoir aux nôtres. Son ncle, quittant sa chaise, est demeuré bout près d'une fenêtre, le dos tour- vers nous.

Ce langage est assez clair, a repris comparable Henriette; & je vois e tout le monde s'afflige ici pour moi. a reconnoissance en est extrême; & ne la crois pas moins juste; parceque omme est Sir Charles Grandisson. nsi, cher Docteur, a-t'elle continué, mettant la main sur la sienne, il est uellement marié! Dieu tout-puissant en levant affectueusement les yeux rs le Ciel) je vous demande son bon- ur & celui de Clémentine! Hé bien, s chers Amis, que voïez-vous ici de ntraire à mon attente ?

Sa Tante l'a tendrement embraſſée. Son Oncle, courant à elle, l'a ſerrée entre ſes bras. Sa Grand-Mere, qui étoit aſſiſe, a tenu les ſiens ouverts, & la chere Henriette s'y eſt précipitée, en mettant un genou à terre. Mais après avoir fait de nouveaux remercimens à l'aſſemblée, elle a demandé la permiſſion de ſe retirer pour quelques momens. Sa Tante l'a retenue par la main, en lui diſant que Sir Charles n'étoit pas encore marié, mais.... S'il doit l'être, a-t'elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'eſt déja ? Emilie eſt entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour ſe remettre de ſon trouble, & peut-être croïoit-elle avoir retrouvé toute ſa préſence d'eſprit : mais, à la vüe de ſa chere Miſs Byron, ſon courage s'eſt évanoüi. Elle a recommencé à pleurer, à ſanglotter. Elle vouloit ſortir, pour cacher ſes larmes ; lorſque Miſs Byron l'arrêtant, & la prenant dans ſes bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjoüir. Je ne m'en conſolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite Fille, avec de nouveaux ſanglots. C'eſt pour vous que je m'afflige. Je hais ces Ita-

liennes. Je ſerois la plus heureuſe créature du monde, ſi vous étiez Mylady Grandiſſon.

A préſent que Miſs Byron ſait le pire, ai-je dit au Docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les Lettres? Je vous en prie, a interrompu Madame Sherley; vous voïez que notre Henriette eſt un cœur noble. Le Docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les Lettres. Moi, qui les ai liies, ai-je repris, je vais paſſer au Jardin avec Lucie, Nancy, Emilie; & nous laiſſerons enſemble, Madame Sherley, Madame Selby & Miſs Byron. Le Docteur, à qui j'ai propoſé de me ſuivre, a pris le parti de remonter à ſa chambre. Lucie a témoigné quelque deſir de reſter, & les yeux d'Henriette ont paru le deſirer auſſi. Je ſuis ſortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la ſubſtance des Lettres. Mylord G.. eſt venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction; de ſorte qu'il n'eſt reſté, autour d'Henriette, que de conſolateurs, qui ont aidé à ſoutenir ſes eſprits, car ſa Grand-Mere & Tante avoient toujours applaudi à la préference qu'elle donnoit à Clémen-

tine, en faveur de ſa maladie. Jamais il n'y eut, dans une même famille, trois Femmes auſſi nobles que Mme Sherley, Mme Selby & Miſs Byron. Mais Mr Selby n'eſt pas ſatisfait que mon Frere, aimant Henriette, comme il eſt évident qu'il l'aime, ait pû ſe déterminer ſi facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il porte à mon Frere, & de celle qu'il a pour ſa Niece. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire, que tout homme qu'il eſt, il n'a pas l'ame auſſi grande de moitié, qu'aucune des trois Femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la conſoler, & pour lui faire valoir les circonſtances qui ſemblent avoir entrainé mon Frere. Elle a rendu enſuite le même office à ſon Oncle. Que cette généreuſe Fille a brillé, aux yeux de tous les Témoins!

Lorſqu'elle s'eſt trouvée ſeule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troiſiéme Lettre, où elle eſt nommée avec l'apparence d'une ſi vive tendreſſe, dans des termes ſi dignes du plus poli des hommes, qui marque un reſpect extrême pour elle & pour ſon ſexe,

e, & qui ſe reproche de la préſomp-
à lui-même, pour avoir oſé ſuppo-
que Miſs Byron eſt à plaindre, &
elle a pour lui quelque partie de la
dreſſe qu'il a pour elle. Il eſt certain,
t-t'elle dit, qu'il n'a pas vu, comme
is & votre Sœur, tout le fond d'eſti-
que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il
? a-t'elle continué. Vous ſavez que
us étions rarement enſemble; & lui
nt tant d'obligation, il a pû n'attri-
er mes égards qu'à la ſeule recon-
iſſance. Mais il eſt clair qu'il m'ai-
; ne le penſez-vous pas? & peut-
e m'auroit-il donné la préference ſur
ites les autres Femmes, s'il avoit pû
refuſer aux circonſtances. Que le Ciel
pande ſur lui toutes ſes bénédictions!
'elle ajouté: c'eſt mon premier amour;
nais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez
s cette déclaration, ma chere My-
ly. Vous m'avez déja condamnée une
is, en me traitant de Romanciere:
ais ſongez que l'homme eſt Sir Char-
: Grandiſſon.

Malgré toutes ces apparences de for-
, hélas! chere Sœur, on s'apperçoit
ément que les heures ſolitaires de cette
nable Fille ſont un pénible fardeau
ur elle. Elle a pris l'habitude de ſou-

pirer. Elle se leve avec les yeux enflés : le sommeil l'abandonne ; l'appétit lui manque : & tous ces symptômes ne lui sont pas inconnus à elle-même ; on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi ? Faut-il qu'Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une santé si florissante, une humeur si égale, des passions si faciles à gouverner, généreuse, reconnoissante jusqu'à l'héroïsme, supérieure à toute autre femme en franchise de cœur, en vraie délicatesse, d'un jugement & d'une maturité d'esprit au-dessus de son âge ; faut-il qu'elle se voïe sacrifiée, comme une victime innocente, sur l'autel d'un amour sans esperance ? Sa situation me perce le cœur. Je ne puis supporter ce triomphe de l'autre sexe, quoique l'homme soit mon Frere. Mais, au fond, ce n'en est pas un pour lui. Il paroît, au contraire, que son cœur, véritablement noble, souffre mortellement de ne pouvoir se donner tout entier à cette excellente Fille.

Mr Deane est arrivé ici ce matin. Il est homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai sû de lui que son dessein a toujours été de faire Miss Byron sa prin-

cipale Héritiere. Il m'a informée de ſon bien, qui eſt conſidérable. Je vois que la vraie politique eſt d'être bon. Jeunes & Vieux, Riches & Pauvres, tout le monde eſt idolâtre de Miſs Byron.

Mr Deane eſt dans une inquiétude extrême pour ſa ſanté, qui décline viſiblement. Il la croit *en conſomption*. Mais nous ſommes convaincus, elle-même, & tous autant que nous ſommes, que le mal n'eſt pas du reſſort de la Médecine. Elle a feint de la ſurpriſe, lorſqu'il s'eſt expliqué ſur ſes craintes; dans la vue, comme elle me l'a confeſſé, d'éviter les ſollicitations d'une tendreſſe importune, qui voudroit l'engager à des conſultations, pour une maladie, dont il n'y a que la patience & le tems qui puiſſent la guérir.

Que va devenir la Signora Olivia, lorſqu'elle ſera informée de ce qui ſe paſſe à Boulogne? Elle a ſes Emiſſaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer longtems. Quels ſeront ſes tranſports! Je ſuppoſe, qu'étant en correſpondance avec elle, vous ne ſerez pas longtems ſans être troublée par ſes invectives.

Tout le monde vous déſire ici, vous & votre Lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir

tous deux, ou, ſi vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne ſauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon Mari. Vous n'entendriez de nous, que - Tout ce qu'il vous plaît, Mylord..., Mon cher Amour, vous ne me demandez rien,.., Vous me prévenez, Mylord, dans tous mes déſirs. Je l'ai averti, fort tendrement, de quelques-uns de ſes foibles : il me remercie de l'inſtruction ; & ſa réſolution, dit-il, eſt d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en ſa faveur. Je lui ai trouvé plus d'eſprit, plus d'agrément, plus de ſens & de ſavoir, que je ne lui en croïois, & que je ne lui en avois même ſoupçonné, lorſque j'avois plus de raiſon de chercher toutes ces qualités, dans ſon caractere. Il m'accorde une très-grande portion de jugement ; & vous jugez bien, qu'après de telles découvertes à ſon avantage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faiſons des progrès ſi monſtrueux, dans notre commerce d'eſtime, que pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme, qui firent, il y a quelques mois, une ſi bizare figure aux

yeux des Spectateurs, dans l'Egliſe de Saint Georges. Il faudra nous remarier, pour nous aſſurer l'un de l'autre; car, voïez perſuadée, que nous ne voudrons jamais paroître auſſi ſots, que nous le fûmes alors. Ce qui le releve beaucoup dans mes idées, c'eſt la bonne opinion que tout le monde ſemble avoir ici de lui. On le trouve homme de ſens, homme de bon naturel, & le croïriez-vous? fort bel homme. Tous les Habitans de cette Maiſon paſſent pour gens très-ſenſés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, ſans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joïe qu'Emilie, toûjours attentive à copier ſon modele, fera une excellente femme, & une très-bonne Mere de Famille. Miſs Byron eſt réellement la Fille du monde, qui entend le mieux l'économie domeſtique. A ſon arrivée, elle a repris la direction de cette Famille, pour ſoulager ſa Tante Selby. C'étoit ſon office, avant ſon voïage de Londres. Juſqu'à préſent, je ne ſuis cruë aſſez entenduë ſur cet article; mais elle m'a fermé pour jamais la bouche: & ſon adminiſtration eſt accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle eſt adorée de toute la

Maiſon. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de ſoins ; car nous ne nous apperçevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aiſance ſans précipitation, rien n'eſt difficile.

Votre Lettre m'eſt remiſe à ce moment. J'avois prévû quelles ſeroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu, ſans doute, quelques informations de Boulogne ; car pourquoi quitter ſitôt l'Angleterre, lorſqu'elle avoit réſolu d'y attendre le retour de mon Frere? Malheureuſe Femme ! Henriette a pitié d'elle. Mais quel eſt le Malheureux, dont Henriette n'ait pas pitié ?

(N.) *On trouve ici pluſieurs Lettres, plus agréables, qu'utiles au ſoutien de l'interêt ; l'une de la Comteſſe de D.., qui ne perdant point de vûe le mariage de ſon Fils, s'efforce de combattre l'amour de Miſs Byron pour Sir Charles, par des raiſonnemens pris de la nature de cette paſſion, & des difficultés où elle n'ignore pas que Sir Charles eſt engagé : les autres, de différentes perſonnes, & par des motifs tout différens de l'interêt général. Mylady G.. (auparavant Miſs Charlotte Grandiſſon) aïant*

enfin quitté le Château de Selby, écrit auſſi à Miſs Byron, qu'elle y a laiſſée avec Émilie, & lui dit mille choſes badines. Miſs Byron lui fait une réponſe plus grave, qui ſe reſſent de ſa ſituation. Le plus grand éloge, qu'on doive ici à l'Auteur, regarde les caracteres, qui ſont habilement ſoutenus. Mais tout étant acceſſoire à la ſituation de Sir Charles, on y revient enfin par une Lettre au Docteur Barlet.

LETTRE LXXVII.

LE CHEVALIER GRANDISSON, au DOCTEUR BARLET.

à Boulogne, 8, 19 Juillet.

JE me ſens le cœur plus triſte qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner, au bonheur dont on ne peut joüir, ſans faire le malheur d'autrui! Le Comte de Belvedere, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que ſuivant toute apparence elle ſera le prix des ſervices d'un homme, à qui toute la Famille attribue ſon rétabliſſement, arriva hier au ſoir dans cette Ville, & me fit avertir auſſitôt du deſſein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui ſa viſite.

Ce matin, j'ai reçu, par Camille, un meſſage de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevuë dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille, ſi elle en ſavoit la raiſon, & pourquoi cet ordre me venoit ſi matin? Elle m'a répondu, qu'il n'étoit parti que de ſa Maîtreſſe, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La Marquiſe, m'a-t'elle dit, l'informa hier au ſoir, que tout étoit terminé; qu'elle ſeroit maîtreſſe de ſon ſort, & que vous auriez la permiſſion de la voir ce matin, pour apprendre ſes intentions d'elle-même. Là-deſſus, elle ſe jetta aux pieds de ſa Mere, avec les plus vives marques de reconnoiſſance pour l'affection & la bonté de ſa Famille; & depuis ce moment, elle a paru dans une diſpoſition tout-à-fait différente. Dans l'inſtant même, elle devint grave, réſervée; mais ardente pour ſa plume, dont elle ſe ſervit tout le reſte du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit ſur ſes Tablettes. Demain, me diſoit-elle quelquefois, demain, Camille, ſera un grand jour. Que n'eſt-il déja venu! Cependant je le redoute. Comment ſoutiendrai je une converſation de cette importance? Que ferai-je, pour être

auſſi généreuſe, auſſi grande que le Chevalier ? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde ; & que n'eſt-il paſſé ! Toute la ſoirée s'eſt reſſentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé pluſieurs articles, que ſon deſſein eſt de vous faire ſigner : mais, ſur quelques mots qui lui ſont échappés, j'oſe dire, Monſieur, qu'ils ſont dignes de ſon ame généreuſe, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a pourſuivi la fidelle Camille, à lui perſuader vers minuit, de prendre un peu de ſommeil. Elle s'eſt levée, dès quatre heures du matin, elle a repris ſa plume ; & vers ſix heures, elle m'a chargée de la commiſſion dont je m'acquitte. Je lui ai repreſenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai preſſée d'attendre que ſa Mere fut levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire, & de ſonger que ſa Mere la laiſſoit maîtreſſe de ſes volontés. Ainſi, Monſieur, a conclu Camille, mon devoir eſt rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions ; mais vous n'avez pas beſoin de conſeil dans une conjoncture ſi délicate.

L'arrivée du Comte de Belvedere aïant interrompu Camille, elle m'a quitté, pour retourner à ſes fonctions.

✱ ✱

à dix heures.

Le Comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités poſſibles, n'y a répondu, que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politeſſe & l'amitié qu'il a toûjours marquées pour moi, je lui en ai témoigné quelque choſe; il m'a demandé ſi je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la Signora Clémentine? Fidellement, ſans doute, ai-je répondu, ſuppoſé que j'entre dans quelque explication: mais la diſpoſition, où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous ſatisfaire là-deſſus.

Je vous diſpenſe d'une autre réponſe, a-t'il répliqué. Vous me ſemblez ſûr de vos avantages: mais, Clémentine ne ſera point à vous, pendant qu'il me reſtera un ſouffle de vie.

Après tant de révolutions, Monſieur, après tant d'incidens & de ſcenes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me ſurprendre: mais ſi vous avez quelques prétentions à for-

ner, quelques demandes à faire ſur ce point, ce n'eſt point à moi; c'eſt à la Famille du Marquis della Porretta qu'il faudroit vous adreſſer.

Croïez-vous, Monſieur, que je ne ſente point l'ironie de ce langage? Sachez, néanmoins, qu'à l'exception d'un ſeul, tous les cœurs de la Famille ſont dans mes interêts. D'ailleurs toutes les conſidérations ſont pour moi; & vous n'avez pour vous, que la généroſité de vos ſervices, que je ne conteſte point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manieres.

Ces qualités, Monſieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous faſſe une queſtion: ſi vous n'aviez pas d'autre obſtacle que moi, auriez-vous quelque eſperance à l'affection de Clémentine?

Auſſi longtems qu'elle ne ſera point mariée, il m'eſt permis d'eſperer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eut été à moi. Vous n'ignorez pas que ſa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'eſt, Monſieur, le point eſſentiel pour moi, qui n'en dois compte-

à perſonne. Cependant, ſi vous en avez quelque doute, éclairciſſez-vous. J'ai tant d'eſtime pour le Comte de Belvedere, que je ſouhaite ſincerement de mériter la ſienne.

Apprenez-moi donc, Chevalier; quelle eſt actuellement votre ſituation avec Clémentine, ce qui s'eſt conclu entre vous & la Famille, & ſi Clémentine s'eſt déclarée pour vous?.

Elle ne s'eſt point encore ouverte avec moi. Je répete que l'eſtime du Comte de Belvedere m'eſt précieuſe; & je m'expliquerai, par conſéquent, avec plus de franchiſe qu'il ne doit ſe le promettre de l'humeur chagrine qui paroit le dominer dans cette viſite. J'ai parole, cet après midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout eſt d'accord entre ſa Famille & moi. Je me ſuis impoſé pour regle, de prendre les mouvemens d'un eſprit ſi pur, quoique hors de ſon aſſiette naturelle, pour l'ordre de la Providence. Juſqu'à préſent, les miens ont été purement paſſifs: l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après-midi, Monſieur, ...

Cet après-midi... (d'une voix alterée) quoi? cet après-midi!

décidera de ma deſtinée par rapport à Clémentine.

Vous me déſeſperez ! Si ſes Parens ſont éterminés en votre faveur, c'eſt par éceſſité, plutôt que par choix. Mais ils la laiſſent maîtreſſe d'elle-même, ! ſuis perdu !

Suppoſé qu'elle ſe détermine pour moi, 'eſt une raiſon, Monſieur, qui ne laiſſe oint de réplique. Mais les circonſtan-es ne me paroîtront pas fort heureuſes, c'eſt, comme vous le dites, ſans in-ination du côté de la Famille que j'ob-ens l'honneur d'y être admis ; & moins ncore, ſi ma bonne fortune entraîne malheur d'un homme tel que vous. Quoi ? Chevalier, c'eſt aujourd'hui ne vous devez voir Clémentine, pour rminer avec elle ! Cet après-midi ! Et ous devez changer de conduite ? mete de l'empreſſement dans vos ſoins ? ſolliciter de ſe donner à vous ? Ma eligion, l'honneur de mon Païs.... xpliquons-nous, Monſieur. Il faut con-enir de quelque choſe. Je vous le dis vec un mortel regret ; mais il le faut. ous ne refuſerez point de vous meſu-r... Le conſentement n'eſt pas en-ore donné. Vous ne dérobberez pas e tréſor à l'Italie. Faites-moi l'honneur e ſortir à ce moment avec moi.

Malheureux Comte ! Que je vous

plains ! Vous connoiſſez mes principes. Il eſt dur, après la conduite que j'ai tenue, de ſe voir invité..... Faites-vous expliquer tous mes procedés, par le Prélat, par le Pere Mareſcotti, par le Général même, qui a toujours été de vos Amis, & qui étoit autrefois ſi peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des ſentimens, auſſi contraires à leurs inclinations que vous le penſez, ne peut être ſans force ſur une ame auſſi noble que celle du Comte de Belvedere. Mais à quelque réſolution que les éclairciſſemens puiſſent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'Ami.

Il s'eſt tourné, avec une vive émotion. Il s'eſt promené dans ma chambre, comme un homme irréſolu. Enfin, ſe rapprochant de moi, d'un air égaré; je vais de ce pas, m'a-t'il dit, voir le Pere Mareſcotti, le Prélat, leur faire connoître mon déſeſpoir; & ſi je perds l'eſperance... O Chevalier! Je vous le répete encore; Clémentine ne ſera point à vous pendant ma vie. En ſortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eut craint d'être entendu de quelque autre que moi, quoique nous n'euſſions

perſonne proche de nous ; & ſe baiſſant vers moi, il vaut mieux, a-t'il ajouté, mourir de votre main que de... Il n'a point achevé ; & ſans me laiſſer le tems de répondre, il m'a quitté ſi bruſquement, qu'il avoit diſparu lorſque je ſuis arrivé à la Porte. Comme il étoit venu à pied, un Valet, qu'il avoit à ſa ſuite, a dit aux miens, que Madame de Sforce l'étoit allée voir à Parme, & que depuis cette viſite, on avoit remarqué dans ſon humeur, un changement qui allarmoit toute ſa Maiſon.

Apprenez-moi, cher Docteur, comment les Téméraires vivent ſi tranquilles, lorſqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute ſorte d'offenſe, à peine ſuis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les Femmes ne ſont-elles pas capables, lorſqu'elles entreprennent de mettre la diviſion entre des Amis ? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intriguante. Il n'eſt pas de ſon interêt que Clémentine ſoit jamais mariée. Cependant le Comte de Belvedere eſt d'un naturel ſi froid, ſi éloigné de la violence, que n'ignorant point les vûes de cette Dame, j'admire par quels artifi-

ces elle a pû ſuſciter une flamme ſi vive, dans une ame ſi paiſible.

Le tems me preſſe, pour me rendre au Palais della Porretta. Je ne ſuis pas tranquille ſur le recit de Camille. Ne marque-t'il point, dans ſa Maîtreſſe, une imagination trop échauffée, pour une occaſion de cette importance? & ne dois-je pas craindre, qu'elle ne ſoit rien moins que rétablie?

LETTRE LXXVIII.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

même jour, au ſoir.

JE voudrois recueïllir mes eſprits, mon cher & reſpectable Docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort ſurprenant. Clémentine eſt la plus noble Fille qui ſoit au monde. Qu'arrivera-t'il enfin... Mais, j'ai beſoin d'un cœur plus tranquile, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes premieres lignes demeureront, pour

ous faire juger quelle étoit l'émotion
: mon ame, lorſqu'en arrivant, j'ai
nté d'écrire mille choſes, qui venoient
: ſe paſſer ſous mes yeux.
Camille m'attendoit, dans la premiere
lle, avec ordre de me conduire chez
Marquiſe. J'y ai trouvé, avec elle, le
arquis & le Prélat. O Chevalier, m'a-
:lle dit, nous avons été fort troublés,
r une viſite du Comte de Belvedere.
u'il eſt à plaindre! Il nous a dit, qu'il
ous avoit vu chez vous.
Il eſt vrai, Madame. Alors, j'ai racon-
, à la priere du Prélat, tout ce qui s'é-
it paſſé entre nous, excepté ſes der-
ers mots, par leſquels j'ai cru devoir
ıtendre, qu'il aimoit mieux mourir de
main d'autrui, que de la ſienne.
Ils ont témoigné la part qu'ils pre-
oient à ſa peine, & leur inquiétude
ur moi; mais je ne me ſuis point ap-
:rçu, que cet incident eut alteré leurs
ſpoſitions en ma faveur. Ils avoient
:claré au Comte, que le rétabliſſement
: leur Fille paroiſſant dépendre de la
ırfaite ſatisfaction de ſes déſirs, ils
oient réſolus de n'y plus apporter la
oindre oppoſition. La viſite de ce mal-
:ureux Ami, m'a dit la Marquiſe, &
s emportemens, qui m'ont fait d'autant

plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma Fille, m'ont empêchée de voir Clémentine depuis deux heures. J'allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé : mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la Marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoié Camille, pour vous prier de remettre votre visite à l'après-midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t'elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin, pour voir un homme que nous estimions tous, & qui lui avoit toûjours marqué tant de respect ? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour, sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeller ; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même ; que vous étiez grand, qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins ; que la liberté que nous lui accordions augmentoit son embarras, & qu'elle avoit déja souhaité vingt fois, d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la Marquise, de prendre plus de tems ; un mois,

une ſemaine. Non, non, m'a-t'elle dit; je ſerai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me ſens la tête aſſez bien. Qui ſait ſi je ne ſerai pas plus mal, demain, ou dans une ſemaine?

Camille eſt rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laiſſé ſa Maîtreſſe. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort penſive, mais l'eſprit vif & agité; qu'elle paroiſſoit remplie de la viſite qui s'approchoit, & que depuis une demie-heure, elle avoit demandé trois fois ſi le Chevalier étoit arrivé; qu'elle reliſoit ſouvent ce qu'elle avoit écrit; qu'elle le mettoit ſur ſa table & le reprenoit; que ſe levant quelquefois, elle ſe promenoit un moment dans ſa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête panchée; que pendant la derniere heure elle avoit pluſieurs fois pleuré; que dans d'autres momens, elle ſoupiroit: qu'elle n'étoit pas contente de ſon habillement; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur; qu'enſuite elle avoit demandé une robbe bleüe & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un ſatin blanc tout uni. Elle paroît un Ange, dans cette parure, a conclu Camille; mais qu'il ſeroit à ſouhaiter, que ſes yeux & ſes mouvemens fuſſent un peu plus compoſés!

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le Prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque déſordre. Cependant, ſi proche d'une entrevüe, qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien ſon cœur eſt intereſſé à cet évenement: Puiſſe-t'il faire votre bonheur & le ſien!

Je ne crains rien pour le bonheur de ma Fille, a dit la Marquiſe, dans tout ce qui dépendra du Chevalier. Je ſuis ſure de ſa tendreſſe pour elle.

Il me ſemble, a dit le Marquis, que nous pourrions lui laiſſer la liberté de mener ſa Femme en Angleterre, pendant les premiers ſix mois, à condition de nous la ramener pour les ſix autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ſes idées. La vüe continuelle des mêmes lieux & des mêmes perſonnes, eſt capable d'attriſter ſon cœur. J'ajoute que ſon abſence ſerviroit à fortifier ce pauvre Comte de Belvedere.

Le Prélat a loüé cette idée. La Marquiſe n'a pas fait d'autre objection, que celle de ſa tendreſſe. On a conclu, que le choix en ſeroit abandonné auſſi à Clémentine. Camille, a dit le Marquis, il eſt tems d'avertir ma Fille, que le Chevalier attend qu'elle demande à le

oir. Vous y conſentez ? m'a-t'il dit vilement.

Camille n'eſt pas revenuë auſſi-tôt : à on retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de ſa Maîtreſſe, qu'elle a terminée, en priant la Marquiſe de monter à ſon appartement. Si c'étoit votre premiere entrevuë, m'a dit le Prélat, je ne ſerois pas ſurpris de ce déſordre : mais il faut avoüer que le mal ſe montre, ſous une étrange varieté de formes.

La Marquiſe eſt montée, avec Camille, & m'a fait avertir preſqu'auſſitôt de la ſuivre. Elle eſt venuë au devant de moi, juſqu'à la porte du Cabinet : & m'ayant, elle m'a dit, en peu de mots ; je crois qu'elle ſera plus ſatisfaite, que je vous laiſſe ſeul avec elle. Je ne m'éloignerai point, Camille me tiendra compagnie, dans la chambre voiſine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à ſa Toilette, mais abîmée dans ſes méditations, & la tête appuiée ſur ſa main. A ma vuë, un charmant vermillon s'eſt répandu ſur ſes joües. Elle s'eſt levée, elle m'a fait une profonde révérence, elle s'eſt avancée de quelque pas vers moi ; mais elle paroiſſoit tremblante, & ſes regards étoient incertains.

Je me ſuis approché d'elle. J'ai pris reſpectueuſement ſa main des deux miennes, & je l'ai preſſée de mes levres. Ah! Chevalier, m'a-t'elle dit, en détournant un peu le viſage, mais ſans retirer ſa main. Elle n'a rien ajoûté ; & comme retenuë par l'embarras de s'expliquer, elle a pouſſé un ſoupir.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe. Elle s'eſt aſſiſe, en continuant de trembler. Que je remercie le Ciel, ai-je dit, en penchant la tête ſur ſes deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement, dans une ſanté ſi chere : Puiſſe-t'il achever ſon ouvrage !

Heureux vous-même, m'a-t'elle répondu ; heureux, du pouvoir qui vous eſt donné d'obliger, comme vous l'avez ſu faire ! Mais comment... comment pourrai-je...O Monſieur ! vous ſavez les mouvemens qui n'ont pas ceſſé de déchirer mon cœur, depuis que ... j'oublie depuis quand ... O Chevalier ! le pouvoir me manque ... Elle s'eſt arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il eſt en votre pouvoir, Mademoiſelle, de rendre heureux ce même homme, à qui vous vous attribuez des obligations, dont vous êtes déja plus qu'acquittée.

Je me ſuis aſſis près d'elle, au ſigne qu'elle m'en a fait.

Parlez, Monſieur. Il ſe paſſe de grands mouvemens dans mon Ame. Dites-moi, dites-moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) eſt ſerré dans ſa priſon; je crois ſentir qu'il manque d'eſpace. Cependant, le pouvoir de s'expliquer lui eſt refuſé. Parlez, & je vous écouterai en ſilence.

Toute votre Famille, Mademoiſelle, eſt réunie dans le même ſentiment. Il m'eſt permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le Pere Mareſcotti me favoriſe de ſon amitié. Les conditions ſont celles que j'ai offertes, en partant pour l'Angleterre.

Elle a panché la tête, & ſon attention ſembloit redoubler.

De deux années l'une, je ſerai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre....

Votre Clémentine, Monſieur! Ah, Chevalier! [Elle a tourné la tête, en rougiſſant.] Votre Clémentine, Monſieur! a-t'elle repeté; & j'ai crû voir un air de joïe ſur ſon viſage. Cependant une larme s'eſt dérobbée de ſes yeux.

Oui, Mademoiſelle, on m'accorde

l'eſperance de vous voir à moi. Vous aurez votre Directeur avec vous : le Pere Mareſcotti conſent à vous accompagner, pour cette fonction. Sa pieté, ſon zele, mes propres égards pour ceux dont les principes ſont differens des miens, mon honneur ; engagé ſolemnellement à la Famille qui me confie ſon plus cher tréſor, ſeront votre ſureté. . . .

Ah Monſieur ! a-t'elle interrompu ; vous ne ſerez donc pas Catholique ?

Vous avez conſenti, Mademoiſelle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je ſuiviſſe le mouvement de ma conſcience.

Eſt-il donc vrai ? a-t'elle dit, avec un ſoupir.

Votre Pere, Mademoiſelle, vous informera lui-même de tous les autres articles, dont on eſt convenu, pour votre parfaite ſatisfaction.

Ses yeux étoient gros de larmes. Elle paroiſſoit incertaine. Deux ou trois efforts, qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un ſon confus. Enfin, s'appuïant ſur mon bras, elle s'eſt avancée en tremblant, vers le Cabinet ; elle y eſt entrée. Laiſſez-moi, laiſſez-moi, m'a-t'elle dit : & m'aïant mis un papier dans la main

la main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa Mere & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La Marquise est entrée dans le Cabinet; mais revenant aussitôt; graces au Ciel, m'a-t'elle dit, elle joüit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier, qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeller, si vous pouvez, a-t'elle ajouté, souffrir, après l'avoir lû, une creature indigne de votre bonté. Quel étrange mystere, a repris la Marquise, cet Ecrit peut-il donc renfermer?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence: mais elle a souhaité de ne le voir qu'avec le Marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa Maitresse. Je suis de-

meuré ſeul. Voici l'étonnante Piece que j'ai luë. (*a*)

» O vous, qui êtes ce qu'il y a de » plus cher à mon cœur, pardon mille » fois... de quoi dirai-je ? Eſt-ce du » deſſein que j'ai de faire une grande » action, ſi j'en ai la force ? L'exemple » me vient de vous, qui êtes à mes yeux » le plus grand des hommes. Mon de- » voir parle d'un côté ; mon cœur y ré- » ſiſte, & me tente d'une foibleſſe. C'eſt » toi, Dieu puiſſant ! que je prie de me » ſoutenir dans ce grand combat. Ne » permets pas qu'il renverſe ma raiſon, » comme il l'a déja fait ; cette foible » raiſon, qui ne commence qu'à re- » naître ! O Dieu ! fortifie-moi ! L'effort » eſt extrême. Il eſt digne de la per- » fection à laquelle Clémentine a tou- » jours aſpiré.

» Mon Précepteur ! Mon Frere ! Mon » Ami ! O le plus cher & le meilleur » des hommes ! Ne penſe plus à moi ! » Je ſuis indigne de toi. C'eſt ton ame, » qui a charmé Clémentine. Lorſque

(*a*) Il n'eſt pas beſoin de faire obſerver qu'elle ſe reſſent de la maladie de Clémentine, qui eſt cauſée par l'amour & la Religion ; ni d'avertir que c'eſt en quoi conſiſte ici l'art de l'Auteur.

» j'ai remarqué les graces de ta figure,
» j'ai retenu mes yeux, j'ai mis un frein
» à mon imagination : & comment ?
» en tournant mes réflexions ſur les gra-
» ces ſupérieures de ton ame. Mais
» cette ame, ai-je dit, n'eſt-elle pas faite
» pour une autre vie ? L'obſtination, la
» perverſité de cette ame ſi chere, per-
» met-elle à la mienne de ſe lier à elle ?
» L'aimerai-je, juſqu'à ſouhaiter à peine
» d'être ſéparée d'elle dans ſon ſort fu-
» tur ? O le plus aimable de tous les
» hommes ! comment puis-je m'aſſurer
» que ſi j'étois à toi, la force de l'a-
» mour, la douceur des manieres, les
» complaiſances de la bonté, ne m'en-
» trainaſſent point après toi ? Moi,
» qui regardois autrefois un Héretique
» comme le pire de tous les Etres, je
» me ſens déja changée, par une ſéduc-
» tion irréſiſtible, juſqu'à prendre, en
» ta faveur, une meilleure opinion de
» ce que j'ai déteſté. De quelle force ſe-
» roient les avis du plus pieux Direc-
» teur, lorſque tes careſſes, & tes dou-
» ces perſuaſions, s'emploïeroient à per-
» vertir un cœur tout à toi ? Je ſais que
» l'eſperance de te convaincre toi-mê-
» me me donneroit la force de diſputer
» avec toi : mais ne te connois-je pas

» des talens fort ſupérieurs aux miens ?
» & quel ſeroit mon embarras, entre
» le ſentiment de mon devoir & la foi-
» bleſſe de ma raiſon ? Alors, un Di-
» recteur ne manqueroit point de s'allar-
» mer pour moi. Mon ſexe n'aime pas
» les ſoupçons dont il ſe croit offenſé ;
» ils procuiſent le mécontentement &
» l'averſion : & ton amour, ta bonté,
» emportant bientôt la balance, ma
» perte ne ſeroit-elle pas certaine ?

» Et que m'ont fait mon Pere, ma
» Mere, mes Freres, pour m'inſpirer
» l'envie de les quitter, & pour me
» faire préferer à ma Patrie, un Païs
» que je haïſſois il n'y a pas longtemps,
» auſſi bien que ſa Religion ? Le chan-
» gement même, qui a fait diſparoître
» cette haine, n'eſt-il pas une autre
» preuve de ma foibleſſe & de ton pou-
» voir ? O le plus aimable des hommes !
» O toi, que mon ame adore, ne cher-
» che point à me perdre par ton amour !
» Si je me donnois à toi, un devoir trop
» cher me feroit oublier ce que je dois
» à Dieu, & me précipiteroit dans des
» malheurs qui ne regarderoient pas ſeu-
» lement l'avenir ; car ma perverſion,
» dans un tems, n'empêcheroit pas qu'il
» ne me revint des doutes ; & tes moin-

» drès abſences me rendroient double-
» ment malheureuſe. L'indifference eſt-
» elle poſſible ſur un ſujet de cette im-
» portance ? Ne m'as-tu pas fait voir
» toi-même qu'elle ne l'eſt pas pour
» toi ? & ton exemple ne ſert-il pas à
» m'inſtruire ? Une fauſſe Religion au-
» ra-t'elle plus de force que la vraie
» Religion du Ciel ? O toi, le plus aima-
» ble des hommes ! ne cherche point à
» me perdre par ton amour.

» Mais eſt-il vrai que tu m'aimes ? Ou
» n'ai-je l'obligation de tes ſoins, qu'à
» ta généroſité, à ta compaſſion, à ta
» nobleſſe, pour une malheureuſe Fille,
» qui ſe propoſant d'être auſſi grande
» que toi, n'a pû ſoutenir l'effort ? Le
» Ciel m'eſt témoin des combats que j'ai
» livrés à mon cœur, & de tout ce que
» j'ai tenté pour me vaincre moi-même.
» Permets, généreux Homme, que je
» parvienne à cette victoire. Il eſt en
» ton pouvoir de me tenir enchaînée
» ou de me rendre libre. Tu m'aimes,
» je le ſais. C'eſt la gloire de Clémen-
» tine, de penſer que tu l'aimes. Mais
» elle n'eſt pas digne de toi. Cependant
» laiſſe avoüer à ton cœur que tu aimes
» ſon ame, ſon ame immortelle, & ſa
» paix future. C'eſt le ſeul témoignage

» qu'elle demande de ton amour, com-
» me elle s'eſt efforcée de te témoigner
» le ſien. Tu es la grandeur même; tu
» es capable de l'effort qu'elle n'a pû
» ſoutenir. Fais le bonheur de quelque
» autre Femme! Mais je ne pourrois
» ſupporter que ce fut une Italienne. Si
» c'en devoit être une, ce ne ſeroit pas
» Florence, mais Boulogne, qui te
» l'offriroit.

» O Chevalier Grandiſſon! comment
» vous préſenter cet Ecrit, qui m'a coû-
» té tant de larmes, tant d'étude, que
» j'ai changé, revu, tranſcrit tant de
» fois, & que je mets encore une fois
» au net, dans l'intention de vous le
» faire lire? Je doute réellement que je
» le puiſſe: & je ne le ferai point ſans
» avoir eſſaïé mes forces, dans une con-
» verſation particuliere avec vous.

» Vous, mon Pere! ma Mere! mes Fre-
» res! & vous mon cher & pieux Direc-
» teur! vous m'avez aidée, par votre gé-
» néreuſe indulgence, à remporter ſur
» moi-même une partie de la victoire.
» Vous avez fait ceder votre jugement
» au mien. Vous m'avez dit que je ſerois
» heureuſe, ſi je pouvois l'être par le
» choix de mon cœur. Mais ne vois-je
» point que je n'en ai l'obligation qu'à

» votre complaiſance ? Ceſſerai-je ja-
» mais de me rappeller les raiſons que
» vous avez oppoſées tant de fois à cette
» alliance avec le plus noble des hom-
» mes, toutes fondées ſur la différence
» de ma Religion & ſur l'opiniâtreté
» qui l'attache à la ſienne ? Ce ſouvenir
» me permettra-t'il jamais d'être heu-
» reuſe ? Ah ! chere & reſpectable Fa-
» mille, laiſſez-moi la liberté d'embraſ-
» ſer le ſeul parti qui me convienne ;
» celui de m'enfermer dans un Cloître.
» Qu'il me ſoit permis de conſacrer au
» Ciel le reſte d'une vie, dont je ne
» craindrai plus que la durée ſoit trop
» longue, occupée à prier pour vous, &
» pour la converſion de l'homme qui
» ſera toujours cher à mon ame ! Qu'eſt-
» ce donc que cette petite portion du
» monde, qui m'appartient par la diſ-
» poſition de mes Grands-Peres ? & de
» quel poids eſt-elle dans la balance de
» mon ſalut éternel ? Qu'il me ſoit per-
» mis de tirer une noble vangeance des
» cruautés de Daurana ! Je lui aban-
» donne un bien que je mépriſe, &
» dont je me prive volontairement pour
» un ſort plus heureux. Toute ma Fa-
» mille n'eſt-elle pas riche & noble ?
» Quelle plus glorieuſe voie pour me
» vanger ?

» O toi, qui poſſedes mon ame! Laiſſe-
» moi faire l'eſſai de la tienne, & met-
» tre ton amour à l'épreuve, par tes
» efforts pour ſoutenir & fortifier une
» réſolution, qu'il ſera toujours en ton
» pouvoir, je le confeſſe, de me faire
» violer ou remplir. Dieu connoit ſeul
» ce que tous ces combats m'ont coûté,
» & ce qu'ils me couteront encore. Mais
» avec une ſanté affoiblie, avec un cer-
» veau bleſſé, puis-je me promettre
» une longue vie? & ne tâcherai-je
» point d'en rendre la fin plus heureuſe?
» Permets que je ſois grande, *mon Che-*
» *valier*! Cependant, avec quelle douce
» complaiſance je te donne un nom ſi
» cher! Tu peux tout faire de la malheu-
» reuſe Clémentine.

» Mais, ô mes chers Parens! que fe-
» rons-nous pour cet excellent homme,
» à qui nous avons tant d'obligations!
» Comment reconnoître ſa bonté pour
» deux de vos Enfans? Ses bienfaits
» ſont un peſant fardeau ſur mon cœur.
» Cependant, qui ne connoit pas ſa
» grandeur d'ame? Qui ne ſait pas que
» pour lui, la ſeule joie de bien faire
» eſt une parfaite récompenſe? Hon-
» neur de la race humaine! es-tu capa-
» ble de me pardonner? Mais je ſais

» que tu le peux. Tu as les mêmes no-
» tions que moi de la vanité des biens
» du monde, & de la durée de ceux
» d'une autre vie. Comment aurois-je
» la préſomption de m'imaginer qu'en
» te donnant ma main, un Etre affoi-
» bli, bleſſé, pût ſervir à ton bonheur ?
» Encore une fois, ſi j'ai le courage, la
» force, de te donner cet Ecrit, rens-
» moi capable, par ton grand exemple,
» d'achever noblement ma victoire, &
» ne me réduis point à prendre avan-
» tage de la généroſité de ma Famille.
» Mais, après tout, que le choix en
» appartienne à toi ſeul ; car je ne puis
» ſoutenir l'idée de manquer de recon-
» noiſſance pour un homme à qui je me
» dois toute entiere ; & qu'il dépende
» de toi, de joindre le nom qu'il te plaît
» à celui de

CLEMENTINE.

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'Ange attendoit, à quatre pas de moi, le réſultat de mes contemplations ; & paſſant dans la chambre où étoit Camille, je me ſuis jetté ſur un Sopha, ſans faire attention à cette Femme. Je ne me poſſedois

point. Cependant le plus vif de mes ſentimens étoit mon admiration, pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire ſon Ecrit; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y diſtinguoient rien.

Elle a ſonné. Camille a couru. J'ai treſſailli, lorſqu'elle a paſſé devant moi. Je me ſuis levé; mais je me ſentois tremblant, & j'ai été forcé de m'aſſeoir encore, pour raſſurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait ſortir de cette eſpece de ſtupidité, qui m'avoit ſaiſi. Il eſt certain que de ma vie je n'avois été ſi peu préſent à moi-même. Une Fille ſi ſupérieure à tout ſon ſexe, & même à tout ce que j'ai lû du notre! O Monſieur! m'a dit Camille, ma Maîtreſſe craint votre reſſentiment. Elle apprehende de vous revoir; cependant elle le deſire. Hâtez-vous; elle eſt menacée de s'évanoüir. Qu'elle vous aime! Qu'elle craint de vous déplaire! Camille me tenoit tous ces diſcours en me conduiſant; & je me les rappelle ce ſoir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Je ſuis entré. L'admirable Clémentine eſt venuë au devant de moi, d'un pas chancellant, & m'a dit, en baiſſant

les yeux ; pardon, Monſieur ! pardon, ſi vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offenſé. Elle m'a paru ſi foible, que j'ai tendu les deux bras pour la ſoutenir : vous pardonner, Mademoiſelle ! Inimitable Fille ! Gloire de votre ſexe ! Pouvez-vous me pardonner vous-même, d'avoir elevé mes eſperances juſqu'à vous ! Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle eſt tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des ſels ; & ſi proche d'elle, j'en ai ſenti l'utilité, dans le beſoin que j'avois du même ſecours. Suis-je pardonnée ! m'a-t'elle dit, en reprenant un peu ſes eſprits ? dites que je le ſuis. Pardonnée ! Mademoiſelle. Ah ! vous n'avez rien fait qui ait beſoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame ! Declarez vos volontés ſur moi, & tout mon bonheur ſera de les ſuivre.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe ; j'ai mis, ſans réflexion, un genou à terre devant elle : & tenant ſes deux mains dans les miennes, je ſuis demeuré, dans cette poſture, à la regarder avec des yeux, qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendreſſe & de reſpect.

Camille avoit couru chez la Marquiſe, pour lui rendre compte de cette étrange

ſcene. Le Marquis, le Prélat, le Comte, & le Pere Mareſcotti, qui attendoient le ſuccès de ma viſite, ont été ſurpris de ce qu'ils ont entendu ; mais ils s'en imaginoient peu la cauſe. La Marquiſe, s'empreſſant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude ; c'eſt-à-dire, à genoux, les deux mains de ſa Fille dans les miennes. Cher Chevalier, m'a-t'elle dit, moderez le tranſport de votre reconnoiſſance, par ménagement pour la ſanté de ma Fille. Senſible comme elle eſt, je vois à ſes yeux qu'il y a quelque danger.... Je me ſuis levé ; j'ai quitté les mains de ſa Fille, & ſaiſiſſant une des ſiennes ; O Madame ! ai-je répondu, en l'interrompant, glorifiez-vous de votre Fille ! Vous l'avez aimée ; vous l'avez admirée ; mais aujourd'hui, faites-en votre gloire. C'eſt un Ange ! Permettez, Mademoiſelle, ai-je dit à Clémentine, que je remette ce Papier à la Marquiſe ; & ſans attendre ſon conſentement, j'ai préſenté l'Ecrit à ſa Mere : vous le lirez, Madame ; vous le ferez lire au Marquis, au Prélat, au Pere Mareſcotti ; mais que ce ſoit avec compaſſion pour moi ; & vous m'apprendrez enſuite, ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire ! Je m'abandonne à votre direc-

tion, à celle de votre Famille ; & à la votre, chere Clémentine !

Vous me pardonnez donc, Chevalier ! Avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille. La bonté du Ciel achevera de me rétablir. Ma direction, Chevalier, c'est que vous aimiez mon ame ; comme le principal objet de mon amour a toujours été la votre.

Sa Mere tenant le Papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance.... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la premiere à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pû, lorsque j'ignorois encore, si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains. Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelque momens, Chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, aiez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés, pour la laisser avec Camille ; & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La Marquise m'a dit en marchant : je n'y comprens rien. Vous ne vous expliquez pas non plus. Que contient donc ce papier ?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En paſſant dans un Veſtibule, qui ſert de communication à ſon appartement, je me ſuis baiſſé ſur ſa main ; & le même paſſage aïant un eſcalier derobbé, j'ai pri cette voïe pour deſcendre au Jardin, où j'eſperois que l'air réveilleroit un peu mes eſprits.

Je n'y avois pas été longtems, lorſque Mr Lowther eſt venu à moi. Le Seigneur Jeronimo, m'a-t'il dit, eſt fort agité, par la lecture d'un Ecrit, qu'on lui a mis entre les mains. Il demande ſur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jeronimo dans ſon Fauteüil. Dès qu'il m'a vû paroître, avec un air penſif, dont je ne pouvois encore me défendre ; ô cher Grandiſſon ! que mon cœur eſt allarmé pour vous ! Je ne puis ſupporter qu'un homme de votre caractere ſoit expoſé à la pétulance d'une fille, dont le cerveau....

Arrêtez, très cher jeune Jeronimo ! Que la qualité d'Ami ne vous faſſe pas oublier celle de Frere ! Clémentine eſt l'honneur de ſon ſexe. Il eſt vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je reſpecte une ſi grande Ame ! Avez-vous lû ſon Ecrit ?

Oui ; & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le Marquis, le Comte, le Prélat, & le Pere Mareſcotti ſont entrés. Le Prélat a commencé par m'embraſſer. Enſuite, m'aïant proteſté, au nom de toute la Famille, que perſonne n'avoit eu la moindre connoiſſance des intentions de ſa Sœur; tout le monde, a-t'il ajoûté, s'attendoit, au contraire, qu'elle recevroit vos offres avec tranſport. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, Chevalier. Nous ſommes engagés d'honneur avec vous. Ne voïez, dans cet incident, qu'un excès de délicateſſe mal entenduë, qui opere dans une imagination échauffée. Elle vous laiſſe, après tout, le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah, Meſſieurs! ai-je répondu, vous ne conſiderez pas la force de ſes argumens. Sur une jeune perſonne, à qui ſa Religion, ſa Famille & ſa Patrie ſont ſi cheres, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, Meſſieurs, reglez ma conduite. Et la Marquiſe aïant paru au même moment; aïez la bonté, Madame, de me preſcrire ce que j'ai à faire: je ſuis à vous ſans réſerve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conſeil, & vous m'apprendrez comment vous aurez diſpoſé de moi.

Je ſuis ſorti, & je ſuis retourné au Jardin.

Camille eſt venue à moi. O Monſieur! quels évenemens! Ma Maîtreſſe a pris une réſolution qu'elle ne ſera jamais capable de ſoutenir. Elle m'a donné ordre d'obſerver vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne ſauroit vivre, dit-elle, s'il vous reſte quelque reſſentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'eſprit: lui en rendrai-je compte?

Aſſurez-la, chere Camille, que je ſuis ſoumis à toutes ſes volontés; que ſon repos m'eſt plus précieux que ma propre vie; que je ne ſuis pas capable de reſſentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'aïant quitté, j'ai bientôt vû paroître le Pere Mareſcotti, qui m'a prié de rejoindre la Famille dans l'appartement de Jeronimo. Nous y ſommes retournés enſemble. Le Pere s'eſt contenté de me dire, en marchant, que le Ciel connoiſſoit ſeul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occaſion ſi extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en ſilence.

Tout le monde s'étant aſſis, le Prélat

m'a tenu ce diſcours : mon cher Chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels ſur notre reconnoiſſance. Il eſt confirmé que ma Sœur ne ſera qu'à vous. Nous ſommes tous du même avis ſur ce point. Ma Mere ſe charge de lui parler en votre faveur.

Je ſens toute l'étendue de cette bonté. Mais ſi Clémentine perſiſte, qu'aurai-je à dire lorſqu'elle me preſſera ſolemnellement de la ſoutenir dans ſa réſolution, & de ne pas la mettre dans la néceſſité de prendre avantage de la généroſité de ſa Famille ?

Ne doutez pas, Chevalier, a répliqué le Prélat, qu'elle ne ſe laiſſe aiſément perſuader. Elle vous aime. Ne reconnoit-elle pas dans cet Ecrit » qu'il eſt » en votre pouvoir de lui faire violer » ou remplir ſa réſolution, & de joindre » à ſon nom celui que vous ſouhaiterez ? Nous ſommes tous convaincus qu'elle ne ſoutiendra point ſon entrepriſe. Vous voïez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je ſois le premier, qui vous embraſſe ſous le nom de Frere.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embraſſer. Rien de ſi noble,

lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jeronimo m'a tendu affectueusement les bras, & m'a salué sous le même titre. Le Marquis, le Comte, m'ont pris successivement la main; & la Marquise m'offrant la sienne, je l'ai pressée de mes lévres. Je suis sorti aussitôt, pour retourner droit à mon logement; le cœur, ô Docteur Barlet, plus pénetré, que je ne le puis dire, d'un délai si étrange & si peu prévu!

LETTRE LXXIX.

Le Chevalier GRANDISSON, *au même.*

Lundi, 10, 21 Juillet.

IL n'avoit pas été question de repos, la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon Fauteüil. Le matin, je fis demander, par un Billet, avec la plus tendre inquiétude, des nouvelles de toute la Famille, particulierement de Clémentine & de Jeronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour

me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très indiſpoſé. Cependant j'avois peine à me diſpenſer d'aller voir du moins Jeronimo; & je m'y ſerois déterminé, ſi mon indiſpoſition n'avoit été aſſez forte pour m'arrêter. Il me ſembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me ſoupçonner de vouloir exciter la compaſſion; baſſeſſe qui n'eſt pas de mon caractere. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'aïant entendu parler de rien juſqu'après midi, je renouvellai mes informations par un Billet. Elles ne me procurerent qu'une ligne de Jeronimo, par laquelle il me marquoit l'eſperance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu, cette nuit, plus de repos que la derniere. Mon impatience m'a conduit plutôt qu'à l'ordinaire au Palais della Porretta.

Le Seigneur Jeronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. » Il ſe » flattoit, m'a-t'il dit, que je n'avois » pas pris mal l'eſpece d'oubli où l'on » m'avoit laiſſé le jour précédent; elle » n'en avoit eu que l'apparence: & » pour me parler avec franchiſe, on

» avoit penſé que pour ſa Sœur & pour
» moi, un jour de repos ne ſeroit pas
» inutile ; mais ſur tout pour ſa Sœur,
» à qui l'on n'avoit pas eu peu de peine
» à faire entendre raiſon là-deſſus. J'ap-
» prens, a-t'il continué, qu'elle vous
» demande aujourd'hui avec beaucoup
» d'impatience. Elle vous croit fâché.
» Elle ſuppoſe que vous ne voulez plus
» la voir. A peine nous eutes-vous
» quittés, Samedi au ſoir, qu'elle vous
» fit demander par Camille. Pour moi,
» a-t'il ajouté, je ſuis emporté ſi loin
» de moi-même, par le tour extraor-
» dinaire que je vois prendre à ſon
» imagination, que j'en pers quelque-
» fois juſqu'au ſentiment de mon mal.

Il m'a demandé enſuite, ſi je pourrois pardonner à ſa Sœur ; & ſe plaignant de ce ſexe, il a prétendu qu'une Femme ne commence à ſavoir ce qu'elle deſire que lorſqu'elle trouve de l'obſtacle à ſes volontés. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, cher Grandiſſon, m'a-t'il dit ; & s'il plaît au Ciel de la rétablir, vous ſerez heureuſement dédommagé.

Le Prélat & le Pere Mareſcotti ſont entrés, pour faire leur viſite du matin à Jeronimo. Le Marquis & le Comte ont paru après eux. La Marquiſe les a-

ſuivis. Clémentine, m'a-t'elle dit, fut ſi peu tranquille Samedi au ſoir, en apprenant que vous étiez parti ſans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être ſi peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien ſérieux. Mais je ſuis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte ; entrez, Camille, a dit la Marquiſe. Ce n'eſt pas Camille, c'eſt moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la Compagnie. On m'a dit que le Chevalier.... mais je le vois. Accordez-moi, Monſieur, un inſtant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrémité de la chambre.)

Je l'ai ſuivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement ; enſuite, elle a tourné le viſage, ſans m'avoir dit un mot. J'ai pris ſa main : d'où vient cette émotion, Mademoiſelle ? Je me flatte de ne vous avoir pas offenſée

O Chevalier ! Il m'eſt impoſſible de ſupporter le mépris, ſur tout de votre part ; quoique je l'aie peut-être merité. Votre mépris eſt pour moi un reproche d'ingratitude ; & c'eſt ce que mon cœur ne peut ſoutenir.

Du mépris, Mademoiſelle ! moi, qui vous revére, comme la premiere perſonne du monde ! A la vérité, vous avez rempli mon cœur d'amertume : mais la cauſe même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre généroſité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché, que vous devez me traiter mal ; ſans quoi, puis-je eſperer de garder ma réſolution ?

Votre réſolution, Mademoiſelle ! Votre réſolution !

, Oui, Monſieur ; ma réſolution. Vous afflige-t'elle ?

Peut-elle ne pas m'affliger ? Que penſeriez-vous....

Silence, cher Chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige : mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorſque votre Famille entiere m'honore de ſon conſentement, Mademoiſelle....

C'eſt, Monſieur, par compaſſion pour moi.

Ma chere Fille, lui a dit le Marquis ; en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif ; mais, à préſent, une alliance avec le Chevalier, pour ren-

dre juſtice à ſon mérite, eſt devenue notre choix.

J'ai remercié ce genereux Seigneur, par une profonde réverence. Au même moment, Clémentine s'eſt miſe à genoux devant ſon Pere, elle a pris ſa main, elle l'a baiſée; & lui demandant pardon, du trouble qu'elle avoit cauſé dans la Famille, elle lui a promis, pour le reſte de ſes jours, autant de ſoumiſſion que de reconnoiſſance. Tout le monde a pris cette action pour un changement, qui a fait concevoir les plus douces eſperances. La Marquiſe, relevant tendrement ſa Fille, s'eſt écartée de quelque pas avec elle. Nous avons entendu leurs diſcours, quoiqu'elles affectaſſent de baiſſer la voix.

Hier, ma fille, vous futes tout le jour dans un abbatement, qui ne me permit pas de vous entretenir; ſans quoi, je vous aurois appris, avec combien d'ardeur nous déſirons tous l'alliance du Chevalier Grandiſſon. Nous ne connoiſſons pas d'autre voïe, pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, Madame, de vous expliquer mes véritables ſentimens. Si je me croïois capable de faire le bonheur du Chevalier; ſi je ne regardois

pas l'alliance, que vous propoſez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompenſe; ſi je pouvois y trouver mon propre bonheur, ſans danger pour mon ſalut; enfin ſi je pouvois eſpérer qu'elle fît le votre & celui de mon Pere, la moindre de toutes ces eſperances me feroit accepter votre propoſition. Mais je ſens, Madame, que le bras du Ciel s'eſt appeſanti ſur moi. Ma tête n'eſt point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma réſolution, j'ai tout conſideré, autant du moins qu'une foible raiſon me l'a permis. Je me ſuis miſe dans la ſituation d'une autre, qui ſe trouvant dans les mêmes circonſtances, ſeroit venüe prendre mon conſeil. Une alliance avec le Chevalier m'a paru impoſſible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi, ſur le plus important des articles. J'ai imploré le ſecours du Ciel, parce que je me défiois de moi-même; j'ai changé pluſieurs fois ce que j'avois écrit: mais tout ce qui eſt ſorti de ma plume s'eſt rapporté à la même concluſion. Comme rien n'étoit ſi contraire à mes propres déſirs, j'ai pris cette conſtance d'idées pour une réponſe du Ciel à ma priere. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai

pas

pas voulu vous consulter, Madame, parceque vous vous seriez déclarée pour le Chevalier: j'aurois craint de répondre mal à l'inspiration divine, par laquelle j'étois résoluë de me gouverner. J'ai déguisé mes combats à Cami le même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à solliciter la pitié du Ciel, pour une malheureuse Fille, attachée de cœur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d'esprit. La lumiere m'est venue. J'ai mis au net toutes mes pensées. Ce n'est pas tout d'un coup, néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au Chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur; & j'ai douté si j'aurois jamais la force de lui donner mon Ecrit. Enfin, j'en ai pris la résolution. Mais lorsqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a du remarquer l'excès de ma peine. Je suis sure d'avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon Papier, disois-je, les difficultés sont vaincues: je suis sure, presque sure, que voïant mes scrupules & la droiture de mes intentions, il aura la générosité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon Ecrit. A présent, Madame, je suis réellement persuadée que si je

puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'eſprit plus tranquille. Cher & généreux Grandiſſon (en ſe tournant vers moi,) liſez encore une fois mon papier : alors, ſi vous ne voulez pas, ou ſi vous ne pouvez me laiſſer libre, j'obéis à ma Famille, & je ſers autant qu'il m'eſt poſſible à votre bonheur. En finiſſant, elle a levé les mains & les yeux vers le Ciel : grand Dieu ! a-t'elle ajouté, je te remercie de cet inſtant de raiſon !

Quelque opinion que la noble Enthouſiaſte eut de la ſerénité de ſon eſprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ſes yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de ſa raiſon & de ſon amour n'avoit pû manquer de cauſer quelque déſordre. Je me ſuis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec tranſport, ſoïez libre ! Quelle que puiſſe être ma deſtinée, ſoïez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuſe, je m'efforcerai, s'il eſt poſſible, de le devenir.

Cher Grandiſſon, m'a dit le Prélat en me ſaiſiſſant la main, que je vous admire ! Où prenez-vous cette merveilleuſe grandeur ?

Eh ! comment un ſi grand exemple ne m'inſpireroit-il pas de l'émulation ? Il n'eſt point entré d'intérêt dans les vües qui m'ont ramené en Italie. Je me ſuis crû lié par les anciennes conditions ; mais, dans mes idées, Clémentine & ſa Famille ont toujours été libres. J'ai conçu des eſperances, lorſqu'on m'a fait l'honneur de les approuver ; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma premiere ſituation. Si Clémentine perſiſte dans ſes idées, je ferai mes efforts pour m'y ſoumettre. Si ſes diſpoſitions changent, je me tiendrai prêt à recevoir ſa main, comme le plus grand bonheur auquel je puiſſe aſpirer.

La Marquiſe, prenant à la fois la main de ſa Fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au Ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de reſſemblance. Ne me retenez point, Maman, lui a dit Clémentine, en retirant aſſez vivement ſa main. Laiſſez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au Ciel qu'il conſerve ma force, après la peine qu'il m'en a couté pour l'obtenir. Adieu, adieu Chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'Ange eſt ſortie. Elle a rencontré ſa Femme de Chambre. Chere Camille! lui a-t'elle dit, de quel danger me vois-je échappée! Ma main & celle du Chevalier ont été plus d'une minute dans celles de ma Mere! Que devenoit ma réſolution? car ma Mere pouvoit les joindre, & j'étois au Chevalier.

Jeronimo, en ſilence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette Scene entre ſa Sœur & moi. Il m'a ſerré dans ſes bras. Le plus cher des hommes! eh! pourrez-vous attendre avec patience le réſultat du caprice de cette chere Fille?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t'il dit; & je me promets beaucoup de ſa tendreſſe pour moi.

Oui; nous lui parlerons tous, a dit le Marquis.

Il faut la preſſer, a dit le Comte; de peur que ſon repentir ne vienne trop tard.

Mais il me ſemble, a dit le Pere Mareſcotti, que le Chevalier ne doit pas ſouhaiter lui-même qu'elle ſoit trop preſſée. Elle ſe retranche ſur ſon ſalut: raiſon bien puiſſante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle ſoutienne ſa réſolution,

si ſon courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la ſainteté.

Le Pere a voulu relire l'Ecrit, qui lui avoit déja cauſé de l'admiration. Je l'avois dans ma poche. Jeronimo s'eſt oppoſé à cette propoſition; mais le Prélat l'approuvant, l'Ecrit a été relu. Tout le monde en a paru auſſi touché que la premiere fois. Cependant on s'eſt accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ſes idées; & l'on m'a fait là-deſſus quantité de complimens.

Mais ſi la gloire continue de ſe joindre à ſes motifs, & ſi leurs inſtances ne ſont pas extrêmement vives en ma faveur, je ſuis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle obtiendra ſur elle-même une parfaite victoire. Vous ſavez mieux que moi, cher Docteur, que la véritable pieté l'emporte ſur tous les interêts temporels. D'ailleurs, le Pere Mareſcotti ne fera-t'il pas renaître ſon influence ſur un eſprit qu'il eſt accoutumé à gouverner? N'eſt-ce pas même ſon devoir, avec autant de zele qu'il en a pour ſa Religion? & le Prélat, qui n'y eſt pas moins attaché, ne ſecondera-t'il point le Directeur?

Mais, quelles épreuves, cher Ami,

pour un cœur livré à cette incertitude! Ne ſont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les eſperances humaines ? Dieu connoît ſeul, ſi le ſuccès de nos déſirs mérite le nom de récompenſe ou de punition : mais je ſais que ſi Clémentine, après m'avoir donné ſon cœur & ſa main, trouvoit, dans ſes doutes de Religion, quelque obſtacle à vivre heureuſe avec moi, je ſerois moi-même extrêmement miſérable ; ſur tout, ſi j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre les mouvemens de ſa conſcience.

Même jour.

L'agitation de mon eſprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de ſortir, nous avons continué longtems de raiſonner ſur les circonſtances : Ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne perſiſteroit pas dans ſa nouvelle réſolution. L'opinion du Marquis & de la Marquiſe étoit de l'abandonner entierement, au travail de ſon eſprit. Le Comte a propoſé, pour fortifier leur ſentiment, de la laiſſer donc dans ſon Cabinet, ſans que perſonne entreprit de combattre, ou de favoriſer

ſes vûës. Jeronimo a deſiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir, avec ſa Sœur, une converſation particuliere.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion ? J'ai répondu, que pluſieurs traits de cet Ecrit étoient d'une nature, qui ne me permettoit pas de refuſer mon approbation à ce qu'on propoſoit ; mais que ſi j'obſervois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fut diſpoſée à changer de réſolution ; & qu'elle n'eut beſoin que d'être encouragée, pour ſe déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur en qualité d'homme, & par égard pour ſa délicateſſe en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement, par quelque déclaration qui prévînt la ſienne, & par des inſtances, même, convenables à mon ſexe.

La Marquiſe s'eſt baiſſée vers moi, avec un ſourire de reconnoiſſance & d'approbation. Le Pere Mareſcotti a paru héſiter, comme s'il eut préparé quelque objection : mais le Marquis lui a fermé la bouche, en diſant, qu'on pouvoit ſe repoſer ſur mon honneur & ſur ma délicateſſe. J'en juge de même, a dit le Comte ; on ſait que le Chevalier

eſt capable de ſe mettre dans la ſituation d'autrui, & d'oublier ſes interêts, lorſqu'il eſt queſtion de prendre un parti ſage. Il eſt vrai, a interrompu Jerônimo; mais faiſons lui connoître qu'il n'eſt pas le ſeul au monde, qui penſe avec cette nobleſſe. Le Prélat s'eſt hâté de répondre: d'accord, cher Jeronimo; mais ſouvenez-vous que la Religion eſt un interêt ſupérieur à tous les autres. Ma Sœur, qui ne fait que ſuivre l'exemple du Chevalier, ſera-t'elle découragée dans un effort ſi noble? Je ſuis pour la propoſition qui réduit les choſes à l'égalité.

Pour moi, ſi la noble Enthouſiaſte perſiſte à croire que ſa réſolution vient d'un mouvement du Ciel, & qu'elle en a l'obligation à ſes prieres, je m'efforcerai de lui marquer, quoiqu'il m'en coute, & contre mes interêts, que je ſuis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorſqu'elle demande mon ſecours pour ſe ſoutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner. Clémentine s'eſt excuſée de paroître à table; mais elle m'a fait prier de ne pas ſortir ſans la voir.

Camille m'a conduit à ſa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle

craignoit, m'a-t'elle dit, que je n'euſſe peine à lui pardonner; mais elle étoit ſure que j'aurois cette généroſité, ſi je pouvois juger des combats qui ſe paſſoient dans ſon cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à ſon eſprit. Je l'ai aſſurée que je me conduirois par ſes volontés; que ſon Ecrit ſeroit mon étude conſtante, & ſa conſcience la régle de mes deſirs. Mais dans les agitations, dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faiſoit pour ſe vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer ſeule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour ſuivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait ſortir auſſitôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai ſurpris le Pere Mareſcotti, qui étoit venu prêter l'oreille, comme je l'ai reconnu à ſa confuſion, & même à quelques excuſes qu'il m'a faites en héſitant, aux diſcours que j'avois tenus à ſa Fille ſpirituelle. Quelle pitié, qu'un zele mal-entendu puiſſe rendre un honnête homme capable d'une baſſeſſe!

Point d'apologies, mon cher Pere, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon hon-

neur, je crois vous avoir obligation de la methode que vous prenez pour m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon, en me confeſſant qu'il avoit regardé comme impoſſible, qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute, pour une des plus aimables Fille du monde, ſe renfermat dans les bornes qu'on lui avoit preſcrites & ne fit pas uſage du pouvoir qu'on lui connoiſſoit ſur ſes affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jeronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite avanture étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à ſon eſtime. Combien de fois, cher Docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'une homme à qui j'avois pardonné une baſſeſſe! Mais c'eſt ce que j'apprehende peu du Pere Maſcotti. Il eſt capable d'une généreuſe confuſion. A peine a-t'il oſé lever la tête, pendant tout le tems que j'ai continué de paſſer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le Comte de Belvedere, qui avoit paſſé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine; mais il avoit déclaré qu'il étoit réſolu de me voir, à quelque heure que je puſſe revenir. Son propre

Valet m'a prié de veiller à ma ſureté, en m'apprenant que depuis la viſite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment ; qu'il avoit répeté mille fois que la vie étoit un fardeau pour lui ; & qu'en ſortant de ſa Maiſon, il avoit pris dans ſes poches deux Piſtolets. Soiez ſans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre Maître eſt homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal ; & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me ſuis hâté de monter. C'eſt vous, Monſieur ? Pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, & par une double raiſon) que votre deſſein étoit de me faire cet honneur ? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?

Vous faire dire... Vous arracher de votre Clémentine ? Non. (D'un air mélancolique.) Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame eſt impatiente de le ſavoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, Monſieur. Rien ne peut l'être, avant que les intentions de Clémentine ſoient entiérement connues.

S'il n'y a point d'autre obſtacle....

Il n'eſt pas leger. Je vous aſſure que Clémentine ſait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juſte prix au don de ſa main. Dans ſes plus grandes abſences, elle a toûjours conſervé un vif ſentiment de cette délicateſſe, qui diſtingue une femme d'honneur; & maintenant, on la voit éclater dans ſon langage & dans ſes actions, avec un nouveau luſtre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que ſa Famille en fait moins. On ne précipitera rien: & ſi vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroiſſez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra ſurvenir.

Vous m'aſſurez donc, qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations?

Je vous les promets.

Sur votre honneur?

Sur mon honneur.

Hé bien; il me reſte donc quelques jours de plus à languir, dans cette malheureuſe vie.

Monſieur!... que ſignifie ce langage?

Vous l'allez voir (en retirant ſes deux mains des miennes, & tirant deux Piſtolets de ſa poche.) J'étois venu dans la réſolution de vous offrir le choix d'une

de ces armes, ſi l'affaire eut été concluë, comme j'avois raiſon de le craindre. Je ne ſuis point un Aſſaſſin; & jamais il ne m'eſt arrivé d'en emploïer. Je n'aurois pas ſouhaité, non plus, de priver Clémentine du Mari dont elle auroit fait choix. Mon ſeul déſir étoit que la main, qu'elle doit unir à la ſienne, me délivrât d'une odieuſe vie. Quoiqu'elle ait refuſé d'être ma femme, je ne veux, ni ne puis vivre, pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, Monſieur! Mais je vois que votre eſprit eſt troublé. Autrement le Comte de Belvedere ne tiendroit pas ce diſcours.

Comme il n'eſt pas impoſſible, mon cher Docteur, quoiqu'il y ait à préſent peu d'apparence, que Clémentine change de réſolution, je ne pouvois inſtruire le Comte de notre ſituation réelle, parceque l'eſperance qu'il en auroit conçuë n'auroit fait qu'augmenter ſon deſeſpoir, ſi le ſuccès avoit été different. Je me ſuis contenté de raiſonner avec lui, ſur ſes étranges intentions, & de lui renouveller ma promeſſe. Il étoit ſi tranquille, en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son Valet & les miens ont paru fort ſurpris de nous voir deſcendre, en bonne intelligence, & même

avec un air d'amitié. J'oublioís de vous dire qu'en traverſant mon Anti-chambre, le Comte a laiſſé, ſur une table, ſes deux Piſtolets. L'ouvrage en eſt curieux, m'a-t'il dit; acceptez-les. Où ſerois-je à préſent, & dans quelles difficultés ſeriez-vous engagé, vous, Etranger & Proteſtant.... Je ne les conſiderois pas; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour, mais elle ne partira que demain, lorſque je ſaurai ce que le cours du tems aura produit. Cher Ami! quel ſupplice que l'incertitude! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, ſi mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

(N) *Les viſites de pluſieurs jours produiſent de nouvelles ſcenes, & par conſéquent, de nouvelles Lettres, qui repréſentent Clémentine, toûjours attachée à ſa réſolution, quoique mortellement combatuë par ſon amour. La Religion du Chevalier eſt miſe à de nouvelles épreuves. De part & d'autre, on ne voit que de la nobleſſe, & d'autres ſujets d'admiration. Mais comme la ſanté de Clémentine ſe fortifie de jour en jour, ſans que ſa réſolution s'affoibliſſe; le Prélat & le Pere Mareſcotti, qui com-*

mencent à ſe promettre un égal ſuccès de ces deux cotés, cédent au ſecond, avec beaucoup d'adreſſe, & ſemblent ſe réfroidir un peu pour le Chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne diſſimule pas, au Docteur Barlet, que ſon orgüeil en eſt bleſſé. Cependant, fidele à ſes principes, il eſt le premier qui propoſe, à la Famille, d'eſſaïer par l'abſence, ſi la raiſon & le courage de Clémentine ſont capables de ſe ſoûtenir. Il lui fait goûter, lui-même, le projet de ſon éloignement, ſous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle ſouhaite un commerce de Lettres avec lui, juſqu'à ſon retour, & la Marquiſe y conſent. Il part pour un mois, dans le deſſein de l'emploïer à viſiter pluſieurs Villes d'Italie.

LETTRE LXXX.

Mylady G... *à Miſs* BYRON.

(en lui envoyant les Lettres de Sir Charles.)

Londres, 7 d'Août.

BOn Dieu, ma chere! quelles Lettres je vous envoie! Je ne pers pas un moment. Le Docteur Barlet, qui les a reçuës, il y a deux heures, a ſouhaité qu'elles vous fuſſent envoïées par un Ex-

près. Je les ai lûës, avec ma Sœur, qui eſt ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous ? Parlez vous-même, chere Henriette. Plus d'incertitude que jamais ! Chére Fille ! Dites, dites-nous ce que vous en penſez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhendrois de ne pas finir. Adieu, mon Amour !

LETTRE LXXXI.

Miſs BYRON, *à Mylady* G...

Au Château de Selby, 11 d'Août.

VOus dire, ma chere Mylady, ce que je penſe, des Lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un Exprès ! Il m'eſt plus aiſé de vous apprendre, ce qu'en diſent ici mes Amis. Ils croient y trouver un ſujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même ? Puis-je recevoir leurs félicitations ? Une Clémentine ! un Ange, plus digne mille fois de Sir Charles Grandiſſon qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être. Qu'elle eſt grande, & que je ſuis petite, à mes yeux ! Elle ne peut manquer d'être à lui. Elle ſera ſa Femme. Elle doit l'être. Elle changera de réſolution. Votre Frere ſi

conſtant dans ſes ſoins ! Elle, ſi vivement preſſée par l'amour ! Elle !.... Qui ſe flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de Sir Charles après elle ? Mon orgueil, ma chere, eſt abſolument évanoüi. Moi ! Que toute autre Femme doit lui paroître abjecte, lorſqu'il penſe à ſa Clémentine ! Et puis, qui pourroit ſe contenter de la moitié d'un cœur ? La moitié, c'eſt trop dire, s'il rend juſtice à ce prodige de Femme. Ma conſolation, lorſque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une Femme d'un mérite ſi ſupérieur.

Mais qui ſeroit capable de refuſer de la compaſſion à ce glorieux Homme ? O ma chere, je me pers dans un tel ſujet ! Je ne ſais que vous dire. S'il falloit vous rapporter ce que j'ai penſé, quelles ont été mes émotions, en liſant, tantôt ſa généreuſe pitié pour le Comte de Belvedere, tantôt ſes nobles & reſpectueux diſcours à la premiere de toutes les Femmes ; les agitations de cette incomparable Clémentine avant que de lui livrer ſon Ecrit... cet Ecrit, qui ſurpaſſe tout ce que j'ai jamais lû de notre ſexe, ſi conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue, lorſqu'un combat ſans exemple entre ſa Re-

ligion & ſon amour lui avoit couté ſa raiſon ; ſa délicateſſe, ſa fermeté dans les principes de ſa foi, en un mot, tous les grands traits de l'un & de l'autre, dans les différens jours ſous leſquels ils paroiſſent tous deux ; s'il falloit vous dire tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur, un volume ſeroit bien éloigné de ſuffire, & je ne ſais quelle meſure pourroit contenir mes larmes. Il ſuffit de vous avoüer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'eſt pas ſans difficulté que j'ai obtenu la permiſſion de vous écrire, & que les Médecins parlent de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une ſemaine. Sir Charles ſe plaint amérement de l'incertitude ; c'eſt en effet un cruel tourment !

Vous obſerverez que dans toutes ces Lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi penſez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'eſt pas pour me plaindre, je vous aſſure : c'eſt pour louer, au contraire, ſa politeſſe & ſon attention ; car pourroit-on l'excuſer de s'être ſouvenu plus ſouvent de la pauvre Angloiſe qu'il a ſauvée, ou de penſer à quelque autre Femme que ſa noble Italienne, pendant que ſon ame eſt

agitée par des mouvemens ſi vifs, à l'occaſion des grands objets qu'il a ſous les yeux?

Mais vous voïez, chere Charlotte, que cet excellent homme n'eſt pas toujours en bonne ſanté, & qu'il eſt peut-être fort mal à préſent. En ſerions nous ſurpriſes? Un ſi grand objet en vûë, tant d'obſtacles ſurmontés, une nouvelle difficulté, inſurmontable en apparence, née de ſa Clémentine même, & par des motifs, qui augmentent pour elle ſon eſtime & ſon admiration! La douleur peut rendre une femme éloquente; mais un homme, quoique déchiré en piéces, doit à peine ſe plaindre. Que j'ai de pitié, des tourmens d'un cœur viril!

Si la noble Italienne demeure ferme dans ſa réſolution, lorſqu'il reviendra près d'elle, aprés un mois d'abſence, voici mes conjectures ſur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penſer, s'il ne ſe ſent point capable d'aimer une autre Femme, autant que ſa Clémentine? & qui peut jamais mériter autant d'amour? Ne ſavons-nous pas de lui-même, auſſi bien que du Docteur Barlet, que toutes les peines de ſa vie ont venuës de notre ſexe? A la verité,

les plus grandes peines des Hommes & des Femmes, leur viennent ordinairement les uns des autres. Et les ſiennes ſont même venuës de pluſieurs bonnes Femmes; car je me figure que la Signora Olivia n'eſt pas volontairement mauvaiſe. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de ſon caractere s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre ſexe, qui ſait à peine, comme le Seigneur Jeronimo le diſoit à ſon Ami, quels ſont ſes déſirs, lorſqu'ils dépendent de lui?

Mais, malade, ou en bonne ſanté, vous voïez, que la vivacité ne manque point à Sir Charles. Son grand cœur ſait ſe réjoüir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joïe dans le cœur, me diſoit-il un jour. Ne doit-il pas en reſſentir, de la ſanté renaiſſante de ſon cher Jeronimo, & du rétabliſſement de l'admirable Clémentine, & du bonheur que ces grands évenemens répandent dans une illuſtre Famille? Je veux faire, après lui-même, l'enumération des plaiſirs qu'il trouve dans la felicité de pluſieurs perſonnes, qui lui en ont l'obligation. N'eſt-il pas charmé de celle de Mylord & de Mylady W...? de celle de ſon Belcher, & du Pere & de la Mere de ſon Belcher? de celle de Mylady

ansfield & de ſa Famille ? de la votre,
ere Mylady, & de celle de votre Myrd ? Mais vous me trouvez, ſans doute, rt étrange dans cette Lettre. Je vouois être gaïe, s'il m'étoit poſſible, parque tous mes Amis ſouhaitent que je ſois. En reliſant ce que je viens d'écire, je crains que vous ne m'aïez apis à penſer d'une maniere un peu birre. Parlez de bonne foi, Charlotte : qui vient de ſortir de ma plume n'eſt-pas dans votre caractere plus que dans mien ?

Une ligne encore, une ſeule ligne, a chere, ma bonne Tante Selby ! Ils veulent pas que j'écrive, Charlotte, ıdis que j'ai mille choſes de plus à dire ces importantes Lettres ; ſans quoi, n'aurois pas fini de ſi mauvaiſe grace.

LETTRE LXXXII.

CHEVALIER GRANDISSON, (*) à CLEMENTINE della PORRETTA.

Florence, 18 Juillet.

commence, chere & admirable mentine, le précieux commerce que

*] On ne peut ſe diſpenſer de donner deux tres de ce commerce.

vous me permettez, avec un vi
timent d'une ſi grande faveur. C
dant ne puis-je pas dire qu'elle eſt
loureuſe pour moi ? Jamais homme
dans les mêmes circonſtances ? Il
permis de vous admirer, de me
honoré de votre eſtime, & même
ſentiment plus flatteur encore ;
qu'il m'eſt défendu, par l'honne
ſolliciter un bien qui m'étoit au
deſtiné, & dont on ne peut m'a
de m'être rendu indigne. Suis-je
rent de ce que vous m'avez cru
mes manieres ou dans mes prin
Ai-je jamais tenté de combattr
gouts, pour votre Religion &
Patrie ? Non, Mademoiſelle. Vou
noiſſant un invincible attachem
votre foi, je me ſuis contenté de
déclarer la mienne : j'aurois cru r
noitre mal la protection que j'ai tr
ici, dans le pouvoir Civil & Eccle
que, & manquer aux loix de l'ho
lité, ſi j'avois entrepris de dérob
ſa Religion, la Fille d'une illuſtre F
le, qui n'y eſt pas moins attachée.
ment cette conduite vous a-t'elle
mis de douter du libre exercice d
ſentimens, ſi vous aviez . . . Mai
toutes ſortes de plaintes. J'etouf

lans mon cœur, celles qu'il voudroit licter à ma plume. Ne vous ai-je pas it que je veux être tout ce que vous roulez que je ſois ? Quelque peine qu'il n'en coute, quelque impoſſible que fut 'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par a conſcience, je me ſoumets à vos diſ-oſitions. Si vous perſeverez ; chere & eſpectable, comme vous me le ſerez oujours, je me réſigne à toutes vos olontés.

Un cœur, qui perd ce qu'il pouvoit ſperer de plus heureux, & que la Reli-ion ſoutient ſeule contre le deſeſpoir, herche au moins, dans ſon affliction, e bien qui touche de plus près à celui u'il a perdu. M'eſt-il permis, Made-noiſelle, quel que puiſſe être le ſuccès lu plus grand evenement, de me flat-er qu'un commerce, entrepris ſous de légitimes auſpices, ne ſera jamais in-errompu ? qu'une amitié ſi pure, ſub-ſtera éternellement ? que l'homme, lont le bonheur s'eſt évanoüi, ſera re-ardé comme un Fils, comme un Frere, ans une Famille qui ne doit jamais eſſer de lui être chere ? J'en ai l'eſpé-ance . . . Je demande à cette aimable amille la continuation de ſon eſtime ; ourquoi ne dirois-je point de ſon af-

ſection ? mais auſſi longtems ſeulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zele pour la gloire & le bonheur de toute votre illuſtre Maiſon, me fera ſentir qu'il le mérite; auſſi longtems que ma conduite forcera tout le monde d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme, à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre Famille, y ſoit regardé comme un Etranger.

Jamais, Mademoiſelle, le cœur d'un homme n'a pu ſe vanter d'une paſſion plus déſintereſſée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chere encore que les charmes de la perſonne; ni d'une plus ſincere affection pour toute ſa Famille. Mon malheur a voulu que ces deux ſentimens fuſſent mis à des épreuves, qui n'en peuvent laiſſer aucun doute. Juſqu'à la derniere heure de ma vie, vous me ſerez chere, Mademoiſelle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modele de votre ſexe ! Dans les circonſtances où je ſuis, que puis-je dire de plus ? Adieu, incomparable Clémentine ! Que tous les biens du Ciel & de la terre tombent ſans meſure

meſure & ſans fin, ſur vous & ſur votre chere Famille ! C'eſt le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA, au Chevalier GRANDISSON.

Boulogne 5 Août.

DE pluſieurs raiſons, Monſieur, qui m'ont fait ſouhaiter un commerce de Lettres avec vous, l'eſperance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, eſt une des plus fortes. Auſſi ſerai-je très-libre & très-ſincere dans mes Lettres. Je veux ſuppoſer que j'écris à mon Frere, à mon meilleur Ami. Auquel de mes Freres, écrirois-je en effet ſi librement ? A l'imitation du Ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous ſera pas moins ouvert, que ſi vous en pouviez pénetrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, Monſieur, des tendres & généreux égards, par leſquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez, avec

tant de ménagement, le malheureux état de ma ſanté, ſans le nommer... O Monſieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendreſſe n'avez-vous pas toûjours parlé de mon attachement à la Religion de mes Peres? Surement, Monſieur, vous êtes le plus pieux des Proteſtans. Vous m'avez convaincüe, vous & Madame Bemont, que les Proteſtans peuvent avoir auſſi leur pieté. Je ne me ſerois jamais crüe capable de parler auſſi favorablement de votre Religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoiſſance que j'ai de votre bonté. O Monſieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaiſances, par votre langage irréſiſtible, ſi j'avois été à vous, & vivant dans une Nation Proteſtante, au milieu de vos Amis, qui profeſſent la même Religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractere? Je vous craignois, Chevalier. Mais ne reveillons point ces dangereuſes idées. Vous êtes invincible: & je me flatte, que ſi j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juſte conſidération de la brieveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'ar-

mer contre mon cœur. Cher Grandiſſon ! quel bonheur auroit été le mien, ſi ma main avoit pû ſuivre le penchant de ce cœur, ſans mettre mon ſort futur en danger ? Comment ſortir de ces douces réflexions ! Pretez-moi, pretez-moi votre ſecours ; & rétabliſſez-moi dans cette paiſible ſituation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes perſonnes de mon ſexe & de mon âge ! Qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaiſir, des grandes qualités d'un homme, qu'elles ont ſouvent l'occaſion d'entretenir. Hélas ! je reviens au ſujet que je voulois quitter. Mais puiſqu'il m'eſt impoſſible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laiſſer un libre cours.

Dites-moi donc, mon Frere ! mon Ami ! le plus fidele & le plus déſintereſſé des Amis ! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre. Que faire, pour ne voir plus en vous que mon Frere & mon Ami ? Ne pouvez-vous me l'apprendre ! Eſt-ce le pouvoir, eſt-ce la volonté qui vous manque ? Eſt-ce votre amour pour Clémentine, qui vous empêche de

lui rendre ce ſervice ? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'Ami de ſon ame. Si vous ne pouvez être toujours Catholique, ſoïez-le dans vos conſeils. Alors, cette affection pour ſon ame vous donnera la force de dire; perſevere, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O Chevalier ! je ne crains rien tant que le reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? Etes-vous bien perſuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoiſſante ? Etes-vous le ſeul au monde, qui veuille & qui puiſſe lier par des bienfaits, ſans deſirer qu'on s'acquitte avec lui ? Quel ſervice n'avez-vous pas rendu à la jeuneſſe inconſiderée de mon Frere, dès les premiers tems de votre liaiſon ? Malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t'il fait éprouver ? Aujourd'hui, ſa généroſité le porte à s'en accuſer lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eutes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! Après une longue interruption d'amitié, votre bravoure lui ſauva la vie. Cependant vous n'avez

pas trouvé, dans quelques perſonnes de notre Famille, toute la reconnoiſſance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce ſouvenir nous coute de mortels regrets. Vous futes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappellé par votre Ami, dont on commençoit à croire les bleſſures incurables, vous vous êtes hâté de revenir; vous êtes revenu pour ſa Sœur, bleſſée à la tête, bleſſée au cœur; vous êtes revenu pour ſon Pere, ſa Mere, ſes Freres, bleſſés juſqu'au fond de l'ame, par les ſouffrances de leur Fils & de leur Fille. Et d'où vous êtes-vous hâté de revenir? de votre Païs natal, en vous ſéparant de votre propre Famille & de mille perſonnes cheres, qui font gloire d'être aimés de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu ſur les îles de l'amitié. L'éloignement & d'autres obſtacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du Génie de la ſanté, ſous la forme d'un habile Opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des Médecins de votre Patrie, pour le ſuccès de votre noble entrepriſe. Il a répondu à vos généreux deſirs. Nous nous voïons, toute une Famille ſe voit, ſe regarde, avec cette délicieuſe complaiſance, qui

faiſoit notre bonheur commun, avant les déſaſtres qui ont fait notre affliction.

A préſent, quelle ſera notre reconnoiſſance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompenſé, dites-vous, par le ſuccès de vos glorieux ſervices. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur! Je ſais qu'il n'eſt pas au pouvoir d'une Femme de vous récompenſer. Tout ce que feroit une femme, pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de ſon devoir? & ſi Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaiſances pour elle, lui coutaſſent ſon bonheur éternel? Non, répondez-vous: vous lui laiſſeriez un libre & plein exercice de ſa Religion. Mais, ſi vous croïez votre Femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous ſentez-vous capable, vous, le Chevalier Grandiſſon, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer? Vous, à qui la qualité de Mari impoſera le devoir de guider ſa conſcience, de fortifier ſon eſprit, pourrez-vous croire votre Religion vraie, la ſienne fauſſe, & ſouffrir qu'elle perſevere dans l'erreur? Elle-même, ſur

le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t'elle éviter avec vous les discussions ? & la supériorité de votre jugement ne mettra-t'elle pas sa foi dans un grand danger ? De quel poids les argumens de mon Directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour, & par le charme de vos manieres ? Et quelle seroit l'affliction de mes Parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa Patrie, & plus qu'indifférente pour sa Religion ?

Parlez, cher Grandisson, mon Ami, mon Frere, ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. l'Evêque de Nocera, m'a dit (ne lui en faites pas un reproche) qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au Général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la premiere Princesse du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuse Clémentine ! Cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parceque vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du Ciel, n'est point une insulte. Mon Pere, ma Mere, les plus

indulgens des Peres & des Meres, mon Oncle, mes Freres, & tous mes Amis, ſe ſont-ils conduits avec moi par un autre ſentiment ? & ſans ce motif, la difference de la Religion & du Païs n'auroit-elle pas mis un obſtacle invincible à leur conſentement ? Il l'auroit mis, Chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc que connoiſſant votre motif & le leur, ſachant que me repoſer trop ſur mes propres forces, c'eſt tenter le Ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma réſolution. O vous, autrefois mon Précepteur ! ſoïez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon, dont nous puiſſions rougir, l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai ſupplié dans mon Ecrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a couté d'affreux combats: à ce moment même, je ſuis... au deſſus... ou peut-être au deſſous de moi. J'ignore où je ſuis, car ma Lettre n'eſt pas telle que je me l'étois propoſé. Elle eſt trop remplie de vous. Je voulois qu'elle fût courte ; & qu'elle ne contint que des remercimens pour tous les bienfaits que vous avez répandus ſur ma Famille, avec des inſtances pour obtenir de vous,

comme un nouveau remede au trouble de mon eſprit, le moïen même de ne pas languir dans une impuiſſante reconnoiſſance.

Cette Lettre m'étonne par ſa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore; & croïez moi, avec autant de zele pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLEMENTINE DELLA PORRETTA.

[N.] *Les autres Lettres de ce commerce roulent ſur les mêmes idées & les mêmes ſentimens. Le Chevalier eſt rappellé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité, de la part de Clémentine, & des eſperances plus confirmées, du côté de ſa Famille.*

LETTRE LXXXIV.

Le CHEVALIER GRANDISSON, au DOCTEUR BARLET.

Boulogne, 17 Août.

JE ſuis de retour ici, depuis hier au ſoir. Mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la Signora Olivia eſt arrivée à Florence,

lorſque je me diſpoſois à quitter cette Ville. Avec quelque diligence que j'aie preſſé mon départ, je n'ai pû me diſpenſer de lui rendre une viſite, qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonſtances de ſes emportemens, ſur tout lorſqu'elle a ſu que je retournois à Boulogne. Je l'ai laiſſée dans cette fureur. Une entrepriſe fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour ſuivant, m'a paru venir de la même ſource. Cependant, je ſuis parti, ſans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier, non plus, que j'ai rendu au Comte de Belvedere, la viſite que je lui avois promiſe. Le Général, à Naples, & le Comte, à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités; tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le Général & ſa Femme, ſe rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient ſe réjoüir, avec leurs Amis d'Urbin & de Boulogne, de la réſolution de leur Sœur, & la féliciter de ſon courage, comme le Général l'avoit déja fait par une Lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi,

On peut s'expliquer, avec politeſſe, ſur un homme qui ne cauſe plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de préſens : mais je me ſuis diſpenſé de les accepter, de maniere néanmoins, qu'il n'a pu s'offenſer de mon refus.

Hier, en arrivant je me rendis au Palais della Porretta ; & j'entrai d'abord chez le Seigneur Jeronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de Lettres, pendant mon abſence. Il me reçut avec des tranſports de joie ; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver ſa guériſon fort avancée. L'appétit lui eſt revenu. Son ſommeil eſt fort paiſible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, ſa ſanté & celle de ſa Sœur font regner la joie dans leur Famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à ſon bonheur de pouvoir me nommer ſon Frere ; & s'enflammant ſur ce point, il me ſupplia, au nom du Ciel, en me preſſant la main & la moüillant même de ſes larmes, de conduire cette affaire à ſa concluſion. Le Marquis, la Marquiſe, le Prélat & le Pere Mareſcotti, vinrent me remercier & m'applaudir de ma correſpondance avec leur chere Clémentine. Le Prélat & le Pere me pro-

teſterent que pendant toute leur vie ; j'aurois part à leurs prieres, & qu'ils ſupplieroient le Ciel, de m'accorder une Clémentine, meilleure & plus charmante, s'il étoit poſſible, que celle dont les idées ceſſoient de répondre à leur attente. Le Général & ſa Femme étoient arrivés depuis deux jours ; mais ils étoient ſortis pour quelques viſites.

Tandis que chacun répétoit ſes applaudiſſemens, & que je les recevois preſque en ſilence, car mon rolle étoit embarraſſant dans une ſituation ſi critique ; Camille vint dire, à la Marquiſe, que Clémentine étoit impatiente de voir ſon Ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre Mere. Elle ſe leva. Je la ſuivis.

Sa Fille, en m'apperçevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma ſon quatriéme Frere, & me fit de vifs remercimens de mes Lettres. Comme elle m'avoit preſſé, dans une de ſes réponſes, d'emploïer mon crédit auprès de ſa Famille, pour lui faire obtenir la permiſſion d'entrer dans un Cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle ſe plaignit de la réſiſtance que je faiſois à ſes deſirs. Vous ſavez, Madame, dit-elle à ſa Mere, que c'eſt un

ancien gout, que je n'ai jamais perdu: & ſe tournant vers moi; O Chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiſelle, je le vois bien: car ſi Clémentine étoit convaincue, elle ſuivroit, à toutes ſortes de prix, le mouvement de ſa conviction.

O Monſieur, vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain évenement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monſieur, que dans mes principes, j'étois abſolument perdue? Si vous l'êtes, j'eſpere que vous agirez auſſi ſuivant votre conviction.

Il me ſemble, cher Docteur, que me connoiſſant ſi bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même ſouri en la prononçant. Remarquez qu'elle eſt déja capable d'enjoûment, dans une occaſion ſi grave. Peu-être a-t'elle voulu prendre un air qu'elle me voïoit affecter moi-même. Mais, enfin, je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle ſoit à preſent de ſe l'imaginer, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'avec le tems elle ne ſe laiſſe amener au ſentiment de ſon devoir, lorſqu'il lui ſera répréſenté par des Avocats auſſi puiſſans qu'elle en a dans ſa Famille. Quoiqu'il puiſſe arriver, ſi c'eſt pour ſon bonheur & celui

de tous les ſiens, je ne puis être tout-à-fait ſans joie.

J'eſpere, lui dis-je, que vos déſirs pour la retraite ſeront du moins ſuſpendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raiſonnemens; mais je crus appercevoir, qu'elle n'abandonnoit pas entierement l'eſperance d'obtenir le conſentement de ſa Famille.

Le Général & le Comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, ſe hâterent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils y mirent tous deux de profuſion! A la priere de la Marquiſe, on repaſſa dans l'Appartement de Jeronimo, où le Marquis, le Prélat & le Pere Mareſcotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre ſur l'obligation qu'ils avoient à mes ſervices, & faiſant des vœux pour mon bonheur, je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaiſir inexprimable. Ils me preſſerent, tout d'une voix, de m'expliquer: c'eſt, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre Ami, le Seigneur Jeronimo, à m'accompaguer en Angleterre. M. Lowther ſe croiroit heureux de pouvoir lui continuer ſes ſoins à Londres, plutôt qu'ici; quoiqu'il ſoit réſolu, ſi ma demande n'eſt point accordée, de ne le pas quitter,

juſqu'à ſa parfaite guériſon.

Ils ſe regarderent l'un l'autre, d'un air de joïe & de ſurpriſe. Jeronimo verſa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis ſoutenir, dit-il, ce poids d'obligations. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous; & vous n'avez procuré ma guériſon, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous même. Les yeux de Clémentine étoient humides. Elle ſortit avec quelque précipitation. O Chevalier, me dit la Marquiſe, le cœur de ma Fille eſt trop ſenſible, pour ſon repos, aux impreſſions de la reconnoiſſance. Je crains pour ſa vie, ſi vous ne la faites pas repentir de ſa réſolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'eſt une faveur que pour moi. Je me flatte, que le Seigneur Jeronimo ne partiroit pas, ſans quelques-uns de ſes Amis. Nos Bains ſont reſtauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La difference du climat peut lui devenir avantageuſe. Que j'aie l'honneur, Meſſieurs, ajoûtai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce ſera vous acquitter pleinement des obligations, que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de ſe regarder en

ſilence. Plut-au Ciel, repris-je, que vous même, Monſieur, & vous, Madame, (en m'adreſſant au Pere & à la Mere) vous fuſſiez diſpoſés à me faire cette faveur. Vous y penſiez autrefois, dans une heureuſe ſuppoſition. J'engagerois mes deux Sœurs & leurs Maris, à vous accompagner avec moi dans votre retour, juſqu'à Boulogne. Mes Sœurs embraſſeroient avec joïe l'occaſion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles réverent déja le caractere.

Leur ſilence continuoit; mais perſonne ne ſembloit déſaprouver mes inſtances: Cet honneur, Meſſieurs, cette grace, Madame, ſeroit d'un autre avantage pour moi. Après les eſperances que vous m'aviez données, retourner ſeul dans ma Patrie, c'eſt y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y eſt pas moins intereſſé que ma ſatisfaction. Je vous offre un logement à la Ville & à la Campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la diſpoſition. Perſonne n'aime ſon Païs plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, ſi vous en tirez quelque utilité pour votre amuſement, ou votre ſanté. Obligez-moi, Meſſieurs, obligez-

moi, Madame, ne fut-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos Etés ſont moins chauds. Le Commerce nous donne, en abondance, tous les fruits qui croiſſent ici en Automne : & nos Hyvers ne ſont pas ſi froids que les votres. Obligez-moi, ſeulement pour l'hyver prochain ; & vous conſulterez votre inclination pour demeurer plus longtems.

Très cher Ami, s'écria Jeronimo, j'accepte votre invitation, auſſi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voïage. Le voïage ? interrompis-je. Un Vaiſſeau vous aſſure les mêmes commodités que votre Chambre. Il vous portera juſqu'au milieu de Londres. Vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre ſanté, que vous avez quitté votre Appartement.

En verité, leur a dit le Général, ma Sœur craignoit avec raiſon de n'être pas longtems Catholique, en devenant la Femme de cet étrange Homme. Je vous conſeillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez eſſuïé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez paſſer l'Hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne ſauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons,

ma Femme & moi, du bonheur de Clémentine, pendant votre abſence. Prenez Grandiſſon au mot. Ramenez-le, avec vous, lui, ſes Sœurs, & leurs Maris. Mais, Chevalier, quel tems choiſiſſez-vous pour votre départ?

Je lui dis que le plutôt ſeroit le mieux, parceque la ſaiſon ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette réſolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moïen de s'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La ſanté de Clémentine, ajoutai-je, ſera confirmée alors; & celle du Seigneur Jeronimo parfaitement rétablie. Avec quelle ſatisfaction ne ſe reverront-ils pas l'un & l'autre!

On ne me demanda que juſqu'au lendemain, pour tenir conſeil, & pour me donner une explication poſitive.

Mr Lowther & ſes Collégues, qui ont été conſultés ce matin, jugent que le Seigneur Jeronimo pourroit être tranſporté en litiere, juſqu'au Port le plus voiſin, & s'y embarquer pour l'Angleterre; mais que le plus ſûr eſt d'atten-

ire au Printems, parcequ'alors les nouvelles chairs ſeront tout-à-fait raffermies. On promet que Jeronimo, les deux Fils du Comte, & quelques autres perſonnes de la Famille entreprendront alors le voïage. Dans l'intervalle, le Prélat & le Pere Mareſcotti ſe chargent d'entretenir un commerce de Lettres avec moi, & de m'informer de tous les évenemens.

Clémentine a pris le Chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle réſolution. Elle a fort approuvé la viſite qu'on me promet pour l'année prochaine. Facheuſes circonſtances, m'a-t'elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voïage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne ſeroit pas la plus mal reçue. Je verrois, avec plaiſir, le Païs où le Chevalier Grandiſſon eſt né.

Et moi j'ai penſé à la bizarrerie de l'uſage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, ſi elle n'eut été abſolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un Frere. Combien de reſſources, mon cher Docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus?

Etant demeuré ſeul avec Jeronimo,

il m'a parlé, dans des termes fort tendres, du changement qui paroiſſoit ſur mon viſage, depuis que ſa Sœur ſembloit s'affermir dans ſes idées. Si le cœur ne ſouffroit pas, m'a-t'il dit, je ſuis bien ſur qu'on n'en verroit point ces marques au dehors. Cher Ami! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de ſurprenant? Lorſque je ſuis revenu en Italie, quelque opinion que j'euſſe de votre Sœur, je ne la croïois pas auſſi grande qu'elle s'eſt montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à préſent, je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes eſperances, après les avoir vües ſi bien établies! je ſerois plus qu'homme, ſi je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être, ſans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandiſſon, c'eſt Dieu ſeul qu'elle préfere à vous. Elle ſouffre plus que vous ne pouvez ſouffrir. Elle n'a, m'a-t'elle dit, qu'un motif de conſolation; c'eſt l'eſperance de ne pas vivre longtems. Chere Fille! Elle ſe flatte qu'elle doit le retour de ſa raiſon, aux ardentes prieres qu'elle adreſſoit au Ciel, dans ſes intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la conſolation de ſes

Parens ; après quoi, elle ne formoit pas d'autre vœu, que pour une meilleure vie. Mais, Chevalier, ſi votre cœur eſt dans une ſituation violente ...

N'en doutez pas, cher Ami. Je ne ſuis pas un homme inſenſible. Cependant, quand on réuſſiroit aujourd'hui à faire deſcendre Clémentine du point de grandeur où elle s'eſt elevée ; quelque ſatisfaction que mes deſirs y pûſſent trouver, je n'en jugerois pas moins, que, ſi ſa conſcience en étoit bleſſée, ce ſeroit une diminution pour ſa gloire. Et me ſeroit-il poſſible, comme elle l'a fort bien obſervé dans une de ſes Lettres, de voir une Epouſe cherie, malheureuſe par ſes ſcrupules, ſans m'efforcer de rendre la paix à ſon cœur, en les écartant? Et pourrois-je eſperer quelque ſuccès, ſans lui faire une peinture avantageuſe de la Religion que je profeſſe? Et ne ſeroit-ce pas m'expoſer au reproche d'avoir violé les articles ? O mon cher Jeronimo ! les choſes doivent demeurer telles qu'elles ſont ; à moins qu'elle ne puiſſe penſer mieux de ma Religion ; ou moins favorablement de la ſienne.

Il eſt revenu à me parler des obligations de ſa Famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le ſeul chagrin qu'il pût

me cauſer. De grace, lui ai-je dit, qu'il n'en ſoit plus queſtion. Tout le monde n'eſt pas excité par l'occaſion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon Ami porteroit-il envie à mon bonheur?

Le plus ardent de mes vœux, cher Docteur, ſeroit à préſent, d'imaginer quelque choſe que je pûſſe accepter, pour ſatisfaire des cœurs ſi reconnoiſſans. Je ſouffre de me voir placé, par eux mêmes, dans un jour qui doit les faire ſouffrir. Que puis-je faire, ſuivant mes notions d'amitié, pour ſoulager leur reconnoiſſance?

Il craignoit, a-t'il repris, que je ne penſaſſe bientôt à les quitter. Je lui ai dit, que ne doutant plus de la perſévérance de Clémentine, & du conſentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma Patrie, je devois ſouhaiter, pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fut permis de hâter mon départ; d'autant plus que Mr Lowther conſentoit volontiers à demeurer après moi.

La Marquiſe eſt entrée. Clémentine, m'a-t'elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle eſt à ſe promener au Jardin, avec ſon Pere & ſes Freres. J'oſe vous répondre qu'ils ſeroient charmés de votre compagnie.

J'ai laiſſé Jeronimo & ſa Mere, en-
emble. Le Marquis, me voïant appro-
her, a dit à ſa Fille quelques mots que
e n'ai pas entendus. Enſuite, après
n'avoir fait un compliment fort civil,
l a pris un prétexte pour entretenir
articulierement ſes deux Fils; & je
uis demeuré ſeul avec elle.

N'y a-t'il pas de la cruauté, m'a-t'elle
lit d'abord, non-ſeulement à m'avoir
efuſé votre ſecours, pour un deſſein
ue j'ai fort à cœur, mais à fortifier
ontre moi les raiſons de mes Parens.
Quelques-uns ont fait grand uſage de
e que vous m'avez écrit. O Chevalier,
ous avez gagné le cœur du Général;
nais vous n'avez pas contribué à ſoula-
er celui de ſa Sœur. Non, non, je ne
ne rétablirai jamais ſi l'on me refuſe
'entrée du Cloître.

Souvenez-vous, Mademoiſelle, que le
arfait rétabliſſement de votre ſanté
épend, après Dieu, de la tranquillité
le votre eſprit. Ne vous abandonnez
as, je vous en conjure, à des idées
ui le troublent. Que le Fille, quelle
œur, peut compter ſur l'affection de
a Famille, ſi vous ne le pouvez pas?
Vous avez vû combien leur bonheur
épend de votre ſanté? Doutez vous,
ci

dans le Monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déja donné, dirai-je à mes dépens ? une ſi glorieuſe preuve, que le Malheureux qui en ſouffre eſt forcé lui-même d'y applaudir ?

O Chevalier ! Ne dites pas, à vos dépens, ſi vous ſouhaitez que je ſois tranquille.

J'ai beſoin, Mademoiſelle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occaſions. Mais, permettez-moi deux mots de plus, ſur le même ſujet: Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de déſintéreſſement, dont il y ait jamais eu d'exemple ; je vous conjure, chere Clémentine, pour vous même, pour l'honneur de votre devoir, &, ſi vous le permettez, par bonté pour moi, d'écarter à préſent ce déſir favori qui domine votre cœur.

Elle eſt demeurée quelques momens à réfléchir : & reprenant à la fin ; je vois bien, Monſieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur ſur ce point. Paſſons dans l'allée voiſine, où nous ne pourrons être entendus .... J'ai, Monſieur, une autre priere à vous faire. Elle n'eſt pas nouvelle. J'en ai déja touché quelque choſe dans une de mes Lettres. Ce n'eſt point une priere qui me

ſoit

ſoit venue à l'eſprit ſans déliberation.

Et quelle eſt cette demande, Mademoiſelle ?

Comment l'expliquer ! Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur... Elle s'eſt arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ſes idées.

Si vous voulez me rendre tranquille....

Mademoiſelle !

Il faut vous marier ! ... C'eſt alors, Monſieur, qu'il ne me reſtera aucun doute de la fermeté de ma réſolution. Mais écoutez-moi juſqu'à la fin : il faut vous marier avec une Angloiſe. Que ce ne ſoit pas une Italienne. Olivia ne feroit pas ſcrupule de changer de Religion pour vous. Mais n'épouſez point Olivia. Je m'imagine que vous ne ſeriez pas heureux avec elle. Croïez-vous que vous pûſſiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une réverence, que je penſois comme elle.

Non, non, vous ne le ſeriez pas. Ne faites point un choix qui puiſſe deshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne ſoit pas dit qu'un homme, à qui Clémentine a pû appartenir, ſe ſoit avili par ſon mariage... Si vous vous ma-

riez, Monſieur, il me ſera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une viſite en Angleterre. Ma Belle-Sœur ſouhaitoit à ce moment d'en être auſſi. Son Mari ne lui refuſe rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à perſuader à Mme Bemont de faire encore une fois le voïage de ſon Païs. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre Femme, & peut-être vos Sœurs avec leurs Maris. Nous ne compoſerons ainſi qu'une Famille. Si mes autres demandes ſont refuſées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne ſouhaitez-vous pas de me voir tranquille?

Admirable Clémentine! le Monde n'a rien de ſi grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'eſt cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laiſſez, laiſſez ce langage, Chevalier. Il me touche plus que je ne le deſire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans le mien... mais je répete qu'il faut vous marier. Je ne ſerai pas tranquille, auſſi longtems que vous ne ſerez pas marié..., lorſque je ne vois pas la moindre apparence... Mais n'y

penſons plus. Combien de tems vous aurons nous encore avec nous ?

S'il ne me reſte aucune eſperance, Mademoiſelle....

Ah Chevalier ! (en détournant le viſage de moi) n'emploïez pas ces expreſſions.

Le plutôt ſera le mieux ... Mais vos ordres....

Je vous rends graces, Monſieur, (en m'interrompant:) mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgüeil, Chevalier ? Ah Monſieur, vous l'avez découvert il y a longtems. L'orgüeil fait plus pour une Femme, que la raiſon. Aſſeïons-nous un moment, & j'acheverai de vous faire connoître mon orgüeil. Elle s'eſt placée ſur un banc voiſin; & me faiſant aſſeoir près d'elle : Je vais parler à ces arbres : m'a-t'elle dit, en ſe tournant vers les » Myrthes qui nous couvroient ; » Le » Chevalier Grandiſſon ſera-t'il informé » de toute ta foibleſſe, Clementine ? Sa » compaſſion le ramenera-t'elle de ſon » Païs, pour te fortifier ? Après avoir » pris, par le ſecours du Ciel, une réſo- » lution digne de ton caractere, doute- » ras-tu ſi tu es capable d'y perſiſter, » & lui donneras-tu lieu de croire que » tu en doutes ? Conſentira-t'il encore à » d'officieuſes abſences, pour faire l'eſſai

» de ta force ? & ſuccomberas-tu dans » l'épreuve ? . . . . Non, Clémentine. »

Enſuite ſe tournant vers moi, mais les yeux baiſſés ; je renouvelle, Monſieur, tous mes remercimens, pour la généreuſe compaſſion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triſte ſituation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du Ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y ſoumets. Je reconnois même, ſans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conſerverai un tendre ſouvenir, juſqu'au dernier inſtant de ma vie. Je ſouhaite que vous vous ſouveniez de moi avec la même tendreſſe. Ma vie ne peut être longue : ainſi, pour céder à vos deſirs & à ceux d'une chere Famille, je ſuſpendrai les vües que j'avois pour le Cloître. Il me reſte l'eſperance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé ; ſurtout, enſuite à Boulogne. Je vous croirai de ma Famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces ſuppoſitions, dans ces eſperances, j'ai la force de conſentir à votre départ. Si je vis, c'eſt une abſence de peu de mois. N'ai-je pas ſoutenu aſſez bien la derniere ? Je vous laiſſe donc, Monſieur, le choix que vous m'avez

offert. Nommez vous-même le jour. Votre Sœur Clémentine vous rend à vos Sœurs & aux ſiennes. O Monſieur ! [en levant les yeux ſur moi, & remarquant ſur mon viſage une émotion que je m'efforçois de cacher] que votre cœur eſt tendre ! qu'il eſt ſenſible à la pitié !.... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous ſerez bientôt, ſera conſacré au ſouvenir de votre tendreſſe. Je le viſiterai tous les jours. L'ardeur de l'Eté, le froid de l'Hiver, ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus ſur pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'eſt que le tems ne ſoit pas remis bien loin. Permettez que ce ſoit Lundi.... Dimanche au ſoir, après avoir paſſé tout le jour à implorer le Ciel pour la ſanté, pour le bonheur de ma chere Clémentine, de mon cher Jeronimo, & de toute leur Famille, je viendrai le ſoir, ſi vous m'en accordez la permiſſion,... je viendrai... il ne m'a pas été poſſible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'eſt panchée ſur mon épaule. L'agitation de ſes ſentimens ſoulevoit ſon ſein. Oh Chevalier ! il le faut donc ! Que le Ciel nous fortifie tous deux !

La Marquiſe, qui venoit alors à nous, s'eſt apperçuë, à quelque diſtance, de l'émotion de ſa Fille; & craignant qu'elle ne s'évanoüit, elle s'eſt précipitée vers elle, elle l'a priſe dans ſes bras. Ma Fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes? Regardez-moi, mon Amour.

Ah Madame! le jour, le jour eſt fixé! Lundi prochain... le Chevalier quittera Boulogne.

Quoi, Chevalier? vous nous quitteriez ſitôt? Ma chere, nous obtiendrons de lui...

Je me ſuis levé, ſans prononcer un mot, & je ſuis entré dans une allée qui traverſoit. J'étois pénetré juſqu'au fond. O Docteur Barlet! Tant de bonté! Pourquoi ſuis-je ſi ſenſible, & ſi ſouvent expoſé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le Général, le Prélat, & le Pere Mareſcotti ſont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit paſſé entre Clémentine & moi. Le Marquis, qui étoit allé vers ſa Fille, me joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter auſſi. Comment pouvez-vous penſer, m'a-t'il dit, à partir ſi bruſquement? Vous ne nous quitterez pas ſitôt,

Non, ſi Clémentine l'ordonne. Mais ſi je ne ſuis pas retenu par ſes ordres, le plus prompt départ eſt le plus avantageux pour moi. Je ne puis ſoutenir tant de bonté. C'eſt la plus divine de toutes les Femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le Général, d'entretenir un commerce de Lettres avec ma Sœur. Perſonne ici ne s'y oppoſera. Comme elle vous a déja témoigné qu'elle ſouhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas eſperer que vous vous emploirez auſſi à lui inſpirer le même deſſein pour elle-même? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle ſe propoſe par le vôtre.

Bon Dieu! ai-je penſé, me croïent-ils donc abſolument dégagé de toutes les paſſions humaines? J'ai fait une continuelle guerre, vous le ſavez cher Docteur, aux plus rebelles des miennes; mais ſans ſouhaiter jamais de vaincre ces tendres ſenſibilités, qui ſont la gloire de notre nature.

C'eſt demander trop, a dit la jeune Marquiſe, qui étoit venue nous joindre avec ſa Belle-Mere. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du Chevalier?

Vous ne ſavez pas, Madame, a dit

le Prélat, en ſecondant la propoſition de ſon Frere, dequoi le Chevalier Grandiſſon eſt capable, pour le bonheur d'une Famille entiere.

Le Pere Mareſcotti, auſſi inſenſible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine aïant pris ſa réſolution par un mouvement du Ciel, ce monde & toutes *ſes pompes*, n'étoient pour elle qu'une conſidération ſubalterne, & qu'au péril de ſa vie, elle demeureroit ferme dans ſes idées: que devant renoncer par conſéquent à toute eperance, je pouvois....

Non, a interrompu le Marquis, je ne lui demanderai point un ſervice de cette nature. Et s'adreſſant à moi; oh! ſi le grand obſtacle pouvoit être ſurmonté! Mon cher Grandiſſon (en prenant ma main) ne peut... ne peut... Mais je n'oſe plus l'en preſſer. S'il le pouvoit, mes propres Enfans ne me ſeroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, Monſieur; vous engagez ma plus vive reconnoiſſance. Ce n'eſt pas ſans difficulté, que je ſuis capable de ſoutenir, lorſque je ſuis avec elle, l'engagement que j'ai pris, de ne la pas preſſer d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à ſe

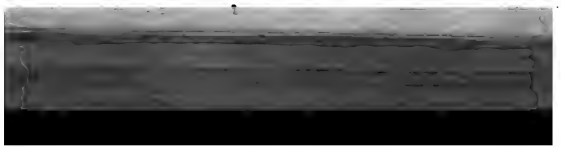
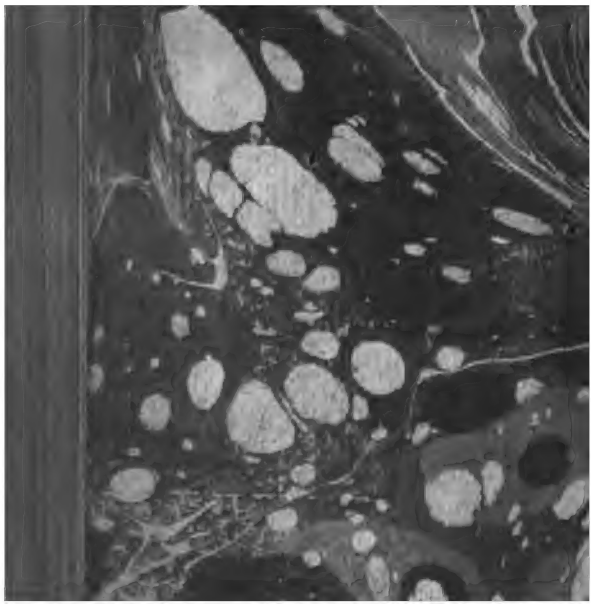
conformer aux désirs de sa Famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que si l'un se déterminoit au mariage, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux suivre l'exemple que le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s'exposer à voir renaître son empressement pour le Cloître ; le point d'honneur se joindroit peut-être à sa pieté ; & si l'on n'accordoit rien à ses désirs, elle pourroit retomber dans toutes ses disgraces.

Ils s'accordent à suivre mon opinion ; c'est-à-dire, à prendre le parti de la patience, en attendant un heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choses, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendresse que je lui aïe fait cette déclaration, son chagrin m'a paru si vif, que sentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter sa chambre avec précipitation, & de retourner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.

Ainsi, mon cher Docteur, le jour est absolument fixé ; & j'espere qu'on ne

m'engagera point à le changer. Madame Bemont me diſpenſera, j'en ſuis ſur, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon deſſein eſt de prendre par Modene, Parme & Plaiſance. Madame de Sforce m'a fait demander une entrevuë. Je me flatte qu'elle prendra la peine de ſe rendre à Pavie; ſans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une viſite, avant mon départ d'Italie. Mais, quoiqu'elle me l'ait demandée, dans un tems où l'Alliance ne paroiſſoit pas éloignée, je ſuppoſe qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je déſire, ſi je la vois, c'eſt que ſa cruelle Fille ne ſoit pas préſente.

(N.) *Le Chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On paſſe ſur ſes derniers adieux. En chemin, il voit à Parme, le Comte de Belvedere, qu'il laiſſe avec d'heureuſes eſpérances; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaiſe opinion,* &c. *Il écrit à Madame Bemont, & ſurtout à la Signora Olivia. Cette derniere Lettre, qui eſt pleine de vertu & de nobleſſe, lui attire une réponſe aſſez curieuſe, mais qui a peu de rapport au fond de l'interêt. Au mi-*

lieu de ſes fureurs, Olivia laiſſe entrevoir que les ſages avis de l'homme qu'elle aime commençent à faire impreſſion ſur ſon cœur. Le Chevalier paſſe à Paris, où il trouve ſon Couſin Everard Grandiſſon, qui s'étant à demi ruiné par le jeu & par d'autres excès, a beſoin de ſon ſecours, autant que de ſes conſeils. Il jette dans l'ame de ce jeune Libertin, les fondemens d'une ſolide converſion. Enfin, l'impatience de trouver de la conſolation, pour le trouble de ſon cœur, dans les entretiens de ſon cher Docteur, le fait partir pour Londres.

Fin de la ſeconde Partie,
du troiſiéme Volume.